



Périphéries — Centres — Traduction

Acta Universitatis Wratislaviensis No 4041

Romanica LXVIII

Wratislaviensia

Périphéries — Centres — Traduction

sous la rédaction

d'Elżbieta Skibińska, Natalia Paprocka et Regina Solová

Wrocław 2021

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego

Rédactrice en chef
Elżbieta Skibińska

Comité de rédaction

Elżbieta Biardzka (Uniwersytet Wrocławski), Ewa Kulak (Uniwersytet Wrocławski),
Justyna Łukaszewicz (Uniwersytet Wrocławski), Natalia Paprocka (Uniwersytet Wrocławski),
Maja Pawłowska (Uniwersytet Wrocławski), Elżbieta Skibińska (Uniwersytet Wrocławski),
Witold Ucherek (Uniwersytet Wrocławski)

Conseil scientifique

Maciej Abramowicz (Uniwersytet Warszawski)
Katarína Bednárová (Univerzita Komenského v Bratislave)
Krzysztof Bogacki (prof. émérite, Uniwersytet Warszawski)
Philippe Bourdin (Université Clermont Auvergne)
Jacques Bres (Uniwersytet Montpellier 3)
Anna Dutka-Mańkowska (Uniwersytet Warszawski)
Vincent Ferré (Université Paris Est Créteil)
Greta Komur-Thilloy (Université de Haute Alsace)
Christine Lombez (Université de Nantes)
Fabrice Marsac (Université de Strasbourg)
Maria Papadima (Εθνικών και Καποδιστριακών Πανεπιστήμιων Αθηνών)
Marie-Anne Paveau (Université Paris 13)
Alain Rabatel (Université de Lyon 1)
Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine)

Comité de lecture

Katarína Bednárová (Université Comenius de Bratislava), Constantin Bobas (Université de Lille),
Tamara Brzostowska-Tereszkiewicz (Institut d'études littéraires de l'Académie polonaise
des sciences), Helène Buzelin (Université de Montréal), Muguraş Constantinescu (Université
« Ştefan cel Mare » de Suceava), Aikaterini Diamantakou (Université nationale et capodistrienne
d'Athènes), Nicolas Froeliger (Université de Paris), Yves Gambier (prof. émérite, Université
de Turku), Teresa Giermak-Zielińska (prof. émérite, Université de Varsovie), Anna Grześkowiak-
Krwawicz (Institut d'études littéraires de l'Académie polonaise des sciences), Anna Legeżyńska
(Université Adam Mickiewicz de Poznań), Mirosław Loba (Université Adam Mickiewicz
de Poznań), Ana Luna Alonso (Université de Vigo), Hugues Marchal (Université de Bâle),
Reine Meylaerts (KU Leuven), Ioana Popa (Centre national de la recherche scientifique), Gisèle
Sapiro (École des hautes études en sciences sociales), Tomasz Swoboda (Université de Gdańsk),
Anna Tabaki (Université nationale et capodistrienne d'Athènes), Agnès Whitfield (Université York)

Secrétaire de la rédaction
Natalia Paprocka

Responsable de l'édition
Anna Broczkowska-Nguyen

Rédacteur linguistique
Xavier Chantry

© Copyright by Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego Sp. z o.o.
Wrocław 2021

ISSN 0239-6661 (AUWr) ISSN 0557-2665 (RW)

Saisie et mise en pages Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego Sp. z o.o.
50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15
tel. + 48 71 3752507, e-mail: marketing@uwur.com.pl

TABLE DES MATIÈRES

Présentation (Elżbieta Skibińska, Natalia Paprocka et Regina Solová)	7
Agnieszka AUGUST-ZAREBSKA, Natalia PAPROCKA, Les enjeux de la traduction littéraire en langue périphérique et post-vernaculaire. Le cas du judéo-espagnol	9
Maria BAĪRAKTARI, Aspects dialectiques de la périphérie et du centre : la traduction des tragédies d'Eschyle en français par Olivier Py	27
Justyna BAJDA, Un petit éditeur en périphérie du système : les traductions d'ouvrages en sciences humaines dans le catalogue de la maison d'édition « <i>slowo/obraz terytoria</i> »	39
Marzena CHROBAK, Marta PALECZNA, Communication en langues étrangères avec les visiteurs d'un lieu de mémoire : un sujet périphérique des études de traduction	57
Lieven D'HULST, Une cartographie des traductions belges au XIX ^e siècle : centralisation et périphérisation des langues nationales	69
Simos P. GRAMMENIDIS, Centres vs périphéries dans l'espace traductionnel hellénophone : modes de croisement et types de relations	85
Marta KAŹMIERCZAK, Une théorie itinérante ? La pensée traductologique occidentale dans la traduction russe (réception éditoriale)	101
Christine LOMBEZ, L'Afrique du Nord, un nouveau centre littéraire français entre 1940 et 1944 ? L'exemple de <i>Tunisie française littéraire</i> au miroir de la traduction	119
Paweł ŁAPIŃSKI, Peut-on vendre la périphéricité ? Observations sur les péritextes éditoriaux des romans polonais traduits en français	135
Mavina PANTAZARA, Elżbieta SKIBIŃSKA, La traduction sert-elle à propager les connaissances en traductologie ? Études des cas grec et polonais	147
Regina SOLOVÁ, Fuir la périphérie, ou comment la Pologne a voulu créer son image dans le premier, le second et le tiers monde. Étude des traductions des mensuels <i>La Pologne</i> , <i>Polsko</i> et <i>La Revue Polonaise</i> en 1968	177
Kristiina TAIVALKOSKI-SHILOV, Périphéries vs centres : le cas de la traductologie en Finlande	197
Teresa TOMASZKIEWICZ, Les langues « au centre » et les langues « périphériques » dans l'Union européenne multilingue : implications sur la formation des traducteurs et sur les traductions	213
Małgorzata TRYUK, La traductologie polonaise en anglais ? Du « centre » et de la « périphérie » de la recherche traductologique en Pologne	227
Witold UCHEREK, Fabrice MARSAC, Magdalena DAŃKO, Du gommage de l'infinitif dans la traduction polonaise de l'Infinitive de Compte rendu de Perception (ICP) : entre grammaire, style et représentation de la réalité	241
Joanna WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ, L'original bilingue, ou la traduction impossible : autour de <i>L'homme invisible / The Invisible Man</i> de Patrice Desbiens	259
Justyna WESOLA, Transfert de littérature étrangère et bilinguisme. Cas de la littérature polonaise dans les langues périphériques d'Espagne et de ses traductions préalables en castillan	273

COMPTES-RENDUS

Helena DUFFY, La littérature comme témoin (<i>Témoignages et littérature d'après Auschwitz</i> , par Fransiska Louwagic, Brill, Amsterdam 2020)	291
Witold UCHEREK, Un panorama des dictionnaires espagnols (<i>Niezwykłe losy słowników. Historia leksykografii hiszpańskiej</i> , par Ewa Stala, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2020)	295

PRÉSENTATION

Dans leurs acceptions générales, les mots *centre* et *périphéries* renvoient aux concepts qui permettent de situer divers éléments ou phénomènes — personnes, objets, activités — dans l'espace. Leur emploi métaphorique évoque aussi, de façon indirecte, un ordre hiérarchique dans lequel le centre, compris comme 'point essentiel, cœur', possède une position privilégiée ou dominante par rapport à tout ce qui relève du non-centre.

L'opposition centre–périphérie, ou plutôt la représentation mentale à laquelle elle renvoie, a bien prouvé son caractère opératoire en sciences politiques, économie, sociolinguistique ou littérature comparée pour étudier les relations qui s'instaurent entre et dans les groupes, sociétés, cultures. Aujourd'hui, certes, la dichotomie souffre des effets d'une certaine usure¹, les risques qu'entraînent ses emplois abusifs ou simplifiés sont aussi mieux connus. Elle reste cependant un outil valide dont l'utilité pour traiter de multiples questions liées à la traduction et à son rôle se voit confirmée dans les études réunies ici. De caractère inter- ou transdisciplinaire, puisant dans des méthodologies diverses, elles ont en commun de s'appuyer sur l'opposition centre–périphérie tout en privilégiant l'observation des phénomènes traductifs à partir des périphéries.

Les recherches de Lieven D'hulst, Simos P. Grammenidis, Christine Lombez, Regina Solová et Justyna Bajda adoptent une perspective historique et montrent le caractère relatif des « centres » et des « périphéries » : les phénomènes traductifs de nature diverse qu'ils étudient, saisis dans la diachronie, révèlent les mécanismes de périphérisation et de centralisation. Ils accentuent ainsi la nécessité de la contextualisation temporelle des pratiques translangagières et invitent à une redéfinition des notions de 'centre' et 'périphérie'.

Plusieurs auteurs empruntent les propositions de Pascale Casanova, qui traite la traduction comme « l'une des formes spécifiques du rapport de domination qui s'exerce dans le champ littéraire international », mais aussi « l'une des voies principales de consécration des auteurs et des textes »². Ainsi, dans les études d'Agnieszka August-Zarębska et Natalia Paprocka, Maria Baïraktari, Paweł Ła-

¹ Voir les articles de Lieven D'hulst et de Simos P. Grammenidis, dans ce volume.

² P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144, 2002, p. 8.

piński ou Justyna Wesoła, il est question des facteurs qui, par le biais de la traduction, régulent la participation des littératures « dominées » dans le champ littéraire international.

Trois contributions envisagent la traduction d'un point de vue sociolinguistique. Teresa Tomasziewicz traite des questions que suscite la formation à la traduction dans l'Union européenne, déchirée entre le postulat de protection du multilinguisme européen et les contraintes liées à sa réalisation. Witold Ucherek, Fabrice Marsac et Magdalena Dańko se demandent si la position de la langue (« centrale » ou « périphérique ») peut se manifester dans les pratiques textuelles dans la traduction du français en polonais, alors que Joanna Warmuzińska-Rogóż évoque les rapports de force entre les deux langues d'une œuvre littéraire bilingue.

Viennent enfin les contributions qui explorent, chacune sous un angle différent, la « géographie des centres et périphéries » dans la recherche sur la traduction. Kristiina Taivalkoski-Shilov analyse les facteurs qui ont conduit la Finlande à occuper une position centrale dans le polysystème de la traductologie. Małgorzata Tryuk traite la question de la domination de l'anglais, *lingua franca* de la recherche en traduction et en interprétation, et de ses conséquences possibles pour la traductologie en Pologne. Marzena Chrobak et Marta Paleczna proposent d'étudier la communication avec les visiteurs étrangers d'un lieu de mémoire — un sujet qui reste en périphérie de l'interprétologie, alors que la pratique occupe une place grandissante dans le volume global de messages traduits. La contribution de Marta Kaźmierczak, sur les traductions russes de travaux de traductologie occidentaux, et celle de Mavina Pantazara et Elżbieta Skibińska, sur la place des ouvrages traductologiques traduits dans les *syllabi* des formations en traduction ou en traductologie en Grèce et en Pologne, indiquent les aléas et les limites de la circulation ou du transfert du savoir sur la traduction.

La dichotomie périphéries–centres, appliquée aux observations portant sur la place ou les effets de la traduction, peut mener à formuler ou découvrir des questions qui méritent d'être explorées : voilà qui semble une conclusion commune aux travaux réunis dans ce volume.

Elżbieta Skibińska
Natalia Paprocka
Regina Solová

AGNIESZKA AUGUST-ZARĘBSKA
ORCID: 0000-0002-6525-1201
Université de Wrocław
agnieszka.august-zarebska@uwr.edu.pl

NATALIA PAPROCKA
ORCID: 0000-0001-8178-8116
Université de Wrocław
natalia.paprocka@uwr.edu.pl

LES ENJEUX DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE EN LANGUE PÉRIPHÉRIQUE ET POST-VERNACULAIRE. LE CAS DU JUDÉO-ESPAGNOL

[...] *in translation, Jewish culture is not lost but found*¹.

INTRODUCTION

Le judéo-espagnol, dont les racines remontent à la fin du XVI^e siècle, est actuellement classé comme langue en voie de disparition (de 110 à 400 000 locuteurs selon les différentes sources), et le développement de la littérature dans cette langue, malgré son histoire cinq fois centenaire, a été brusquement interrompu par l'Holocauste. Cependant, depuis la fin des années 1970, on observe un intérêt croissant pour le maintien de la langue, voire sa revitalisation, aussi bien parmi les Séfarades eux-mêmes que parmi les chercheurs. Cette tendance s'inscrit dans

¹ J. Shandler, *Adventures in Yiddishland. Postvernacular Language & Culture*, University of California Press, Berkley-Los Angeles-London 2006, p. 92.

un mouvement plus large visant à conserver et à transmettre l'héritage culturel séfarade². Un des outils les plus importants employés à cette fin est la traduction littéraire.

Dans la présente contribution, nous étudierons les produits de cette dernière pratique, à savoir les traductions contemporaines en langue judéo-espagnole, considérée à la fois comme post-vernaculaire et périphérique (ou dominée), au sens qu'ont donné à ces adjectifs respectivement Jeffrey Shandler³, Johann Heilbron⁴ et Pascale Casanova⁵. Cet examen aura pour but de saisir les directions et les spécificités de l'importation littéraire en cette langue, les rôles que jouent ces traductions et les motivations des acteurs engagés dans le processus de traduction.

Le concept de post-vernacularité provient des réflexions de Shandler sur l'état actuel de la culture et de la langue yiddish. Ce chercheur analyse la pratique sociale d'une langue dont le nombre de locuteurs natifs a diminué au point que, pour la plupart des personnes qui l'utilisent encore, elle n'est plus la première langue de communication. Par conséquent, son choix dans certaines situations devient significatif, bien que la hiérarchie sémiotique standard soit inversée : en effet, dans le mode post-vernaculaire, le sens de l'énoncé devient moins important que le fait même qu'il soit formulé dans la langue en question. Ceci résulte du fait que beaucoup de personnes qui l'emploient ne la maîtrisent plus parfaitement, voire ne la connaissent plus du tout, mais ressentent pour elle un attachement profond, de la nostalgie, et s'identifient avec son passé⁶. Ces personnes sont fières d'affirmer que c'était la langue de communication de tous les jours de leurs ancêtres (parfois leurs parents, plus souvent leurs grands-parents ou arrière-grands-parents). Parmi

² Nous utilisons le substantif « Séfarade » (et l'adjectif « séfarade ») dans le sens plus étroit : pour désigner les Juifs espagnols depuis leur exil et leurs descendants, tandis que leurs ancêtres seront désignés par le terme « Juifs espagnols ». Le sens large et plus familier s'applique également aux Juifs ayant vécu dans la Péninsule ibérique de l'Antiquité jusqu'à l'exil. Au XX^e siècle, dans la vie sociopolitique israélienne, on a aussi qualifié de « Juifs séfarades » les Juifs d'Afrique du Nord et d'Asie, malgré leur différence culturelle et historique évidente. Pour plus d'informations sur la terminologie, voir I.M. Hassán, « Los sefardíes: concepto y esbozo histórico », [dans :] P. Díaz-Mas (dir.), *Los sefardíes. Cultura y literatura*, Servicio Editorial Universidad del País Vasco, San Sebastián 1987, pp. 11–22 ; D.L. Gold, « Where have all the Sefardic Jews gone ? », [dans :] P. Díaz-Mas (dir.), *op. cit.*, pp. 143–170 ; S. Della Pergola, « “Sephardic and Oriental” Jews in Israel and Western Countries: Migration, Social Change, and Identification », [dans :] *Sephardic Jewry and Mizrahi Jews. Studies in Contemporary Jewry. An Annual XXII*, Oxford University Press, Oxford–New York 2007, pp. 3–43.

³ J. Shandler, *op. cit.*

⁴ J. Heilbron, « Le système mondial des traductions », trad. de l'anglais par A. Bokobza, [dans :] G. Sapiro (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau monde, Paris 2009, pp. 253–274.

⁵ P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Éditions du Seuil, Paris 1999 ; *eadem*, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144, 2002, pp. 7–20.

⁶ J. Shandler, *op. cit.*, pp. 4, 22.

les pratiques qui peuvent servir à manifester ces émotions, Shandler énumère entre autres la création artistique et la traduction littéraire⁷.

La périphéricité, de même que la centralité qui en est indissociable, sont deux notions utilisées en sociologie de la traduction. Elles sont liées, comme l'explique Heilbron, à la part qu'une littérature donnée occupe dans la macrostructure du marché mondial des traductions littéraires. En effet, « plus un groupe linguistique est central dans le système mondial, plus sa part dans le nombre total de livres traduits dans le monde est grande »⁸. Casanova, elle, préfère évaluer la position d'une littérature donnée dans la « République mondiale des lettres » en termes de domination et de rapports de force. Ainsi, elle oppose des langues dominantes à des langues dominées en fonction du volume de capital linguistico-littéraire qui, lui, dépend du nombre de polyglottes littéraires qui la pratiquent et du nombre de traducteurs littéraires qui font circuler les textes depuis ou vers cette langue littéraire⁹. Parmi les langues dominées, la chercheuse distingue : les langues orales ou dont l'écriture a été récemment fixée (comme certaines langues africaines ou certains créoles) ; les langues de création ou de « récréation » récente, devenues langues nationales (comme le catalan, le coréen, le gaélique, l'hébreu ou le néo-norvégien...) ; les langues de culture ou de tradition ancienne liées à de « petits » pays (comme le néerlandais, le danois, le grec ou le persan) ; et finalement les langues de grande diffusion mais peu connues sur le marché littéraire international (comme l'arabe, le chinois ou l'hindi).

Les traductions littéraires en langue judéo-espagnole qui nous intéressent dans le présent article ont déjà fait l'objet d'études¹⁰, mais jusqu'à présent, les chercheurs se sont intéressés aux traductions plus anciennes, antérieures à la seconde guerre mondiale, c'est-à-dire datant d'une époque où le judéo-espagnol était encore une langue vivante. En revanche, notre étude porte sur les traductions récentes, formulées dans une langue désormais considérée comme en voie de disparition¹¹, et publiées sous forme de livre.

⁷ *Ibidem*, pp. 24–25, 94.

⁸ J. Heilbron, *op. cit.*, p. 261.

⁹ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire... », p. 9.

¹⁰ Voir par exemple R. Singerman, *Jewish Translation History. A Bibliography of Bibliographies and Studies*, chapitre 8 : « Judezmo (Ladino) Translations », John Benjamin, Amsterdam–Philadelphie 2002, pp. 323–332 ; J. Linde-Usiekiewicz, M. Kacprzak, Ł. Kołakowski, « Domestykacja i uniwersalizacja w adaptacjach dla młodzieży: polskie i judeohispańskie *Podróże Guliwera* », *Prace Filologiczne. Literaturoznawstwo* 7(10), 2017, pp. 55–68.

¹¹ Dans la présente étude, nous analysons uniquement les traductions en judéo-espagnol. Les traductions dans le sens opposé, peu nombreuses, font l'objet de recherches d'Ana Stulić qui les a présentées pendant la journée d'études *Éditer et traduire des corpus judéo-espagnols : un enjeu pour la survie de la langue* organisée à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) à Paris le 12 novembre 2019. Plus d'informations : <<http://www.inalco.fr/evenement/journee-etudes-editer-traduire-corpus-judeo-espagnols-enjeu-survie-langue>> [consulté le 9.05.2020].

Reconstituer le corpus des traductions en une langue menacée de disparition n'est pas facile. Les outils habituellement utilisés pour dresser les bibliographies, tels les catalogues de bibliothèque ou les bases de données (par exemple Index Translationum¹²), sont peu efficaces parce que les traductions en question ont été publiées dans différents pays, avec des tirages très faibles et une diffusion très limitée¹³. Les informations qui les concernent passent donc de bouche à oreille entre les chercheurs intéressés, même s'il existe désormais un site, eSefarad, qui s'efforce de les collecter¹⁴. Il est également difficile d'accéder physiquement à certains livres pour pouvoir les analyser d'autopsie¹⁵.

Pour pouvoir réaliser nos objectifs, nous procéderons en quatre étapes. (1) Tout d'abord, nous étudierons le contexte historique, c'est-à-dire les racines et l'évolution de la langue judéo-espagnole et de la littérature créée dans cette langue, ainsi que la place qu'ont occupée jadis les traductions par rapport aux œuvres originales sépharades. (2) Ensuite, nous analyserons la situation diamétralement différente de la langue et de la littérature judéo-espagnoles après la seconde guerre mondiale. (3) Ce large contexte esquissé, nous présenterons le corpus établi et nous l'analyserons de trois points de vue : (3.1) celui des œuvres traduites, des langues originales et des éditeurs des traductions, (3.2) celui des traducteurs et de leurs motivations et (3.3) celui des traits caractéristiques des éditions traduites, étant donné que la forme matérielle sous laquelle elles parviennent au destina-

¹² La base de données Index Translationum de l'UNESCO ne fait pas de distinction entre le judéo-espagnol et le ladin, langue rhéto-romane parlée dans les Dolomites italiennes, et désigne les deux langues par un seul nom, Ladino. Voir : <<http://www.unesco.org/xtrans/>> [consulté le 9.05.2020].

¹³ Les catalogues les plus utiles pour nos recherches ont été ceux des institutions suivantes : la Bibliothèque Nationale d'Israël, la Bibliothèque Nationale de Madrid, la Bibliothèque Tomás Navarro Tomás del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, la Bibliothèque du Congrès, la Bibliothèque Nationale de Turquie, le Karlsruhe Virtual Catalog (KVK). Nous avons aussi utilisé la base de données bibliographiques en ligne WorldCat.

¹⁴ Créé il y a 10 ans par deux Argentins, Liliana et Marcel Benveniste, le site est disponible à l'adresse <<https://esefarad.com/>>. Conformément à l'information qui figure sur le site, celui-ci fait partie d'un projet plus vaste qui comprend également un journal électronique, des colloques, un séminaire judéo-espagnol, des émissions à la radio et à la télévision. Voir : <https://esefarad.com/?page_id=5> [consulté le 9.05.2020].

¹⁵ Notre corpus n'inclut pas les traductions judéo-espagnoles qui ont pu être réalisées en Turquie dans les années 1950, et quelques rééditions contemporaines de traductions anciennes publiées dans les années 1980 et 1990 aux États-Unis. Cette double exclusion est motivée par les différences d'objectifs et de destinataires de ces deux groupes de traductions par rapport aux traductions de belles-lettres les plus contemporaines visant un public le plus large possible. En revanche, les traductions publiées en Turquie relèvent de la littérature religieuse : elles sont destinées à la liturgie synagogale, à la prière et au développement spirituel des adeptes du judaïsme dans les cercles privés, et les rééditions américaines des traductions des œuvres anciennes, à caractère critique, ont été réalisées par et pour les chercheurs.

taire détermine directement leur réception¹⁶. (4) Finalement, nous étudierons les résultats de cette analyse à la lumière croisée des concepts de périphéricité et de post-vernacularité.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

1.1. LE JUDÉO-ESPAGNOL EN TANT QUE LANGUE VERNACULAIRE DES JUIFS SÉFARADES

Le judéo-espagnol, appelé aussi *ladino*, *djudezmo*, *djidyo*, *muestro espanyol*, était une langue parlée par les Juifs séfarades qui, expulsés d'Espagne à la fin du XV^e siècle, se sont réfugiés, entre autres, dans les diasporas turco-balkanique et nord-africaine¹⁷. C'est une langue de fusion créée sur la base de l'espagnol et d'autres langues et dialectes ibéro-romans parlés par les exilés de la Péninsule ibérique¹⁸. Déjà avant l'exil, leur discours comportait, par rapport à la langue des voisins chrétiens, un fort composant hébreu-araméen qui couvrait principalement les questions religieuses, éthiques ou relatives à l'administration de la communauté. Dans les nouveaux pays d'accueil, le judéo-espagnol s'est transformé sous l'influence des langues locales¹⁹, en s'enrichissant d'éléments lexicaux et syntaxiques du turc, du grec, du serbo-croate ou du bulgare, ou de l'arabe au Maroc et en Algérie.

¹⁶ Les mêmes corrélations ont été observées par Monika Jaremków par rapport à la réception des traductions polonaises de l'hébreu et de yiddish dans « Polskie przekłady literatury pięknej z języków hebrajskiego i jidysz jako książki (1918–1939) – rekonesans badawczy », *Przekładaniec* 29, 2014, pp. 118–136.

¹⁷ Dans la diaspora occidentale, c'est-à-dire en France, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Angleterre, les Séfarades ne parlaient pas un judéo-espagnol vivant. Les deux premières générations après l'exil utilisaient principalement l'espagnol et le portugais comme langues de communication de tous les jours et de culture. Au fil du temps, leurs descendants ont repris les langues nationales dans les deux domaines. Comme dans d'autres centres de la diaspora, l'hébreu et l'araméen dominaient dans la liturgie et dans les études rabbiniques. Cela résultait de la spécificité sociopolitique particulière de cette région. En outre, les communautés de réfugiés de 1492 ont été alimentées par de nouvelles vagues de convertis qui, élevés dans une culture chrétienne hispanophone ou lusophone, ont émigré pour échapper à la persécution de l'Inquisition. Dans leurs nouveaux pays, ils sont revenus au judaïsme et ont intégré les communautés séfarades locales. Cf. E. Romero, « Historia y literatura », [dans :] I.M. Hassán, R. Izquierdo Benito, E. Romero (dir.), *Sefardíes: literatura y lengua de una nación dispersa*, Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, Cuenca 2008, pp. 159 et 165.

¹⁸ D.M. Bunis, « Native Designations of Judezmo as a “Jewish Language” », [dans :] Y. Tobi, D. Kurzon (dir.), *Hikrei Ma'arav u-Mizrah. Studies in Language, Literature and History Presented to Joseph Chetrit*, Carmel Publishing, Jerusalem 2011, p. 41.

¹⁹ E. Geller, *Jidysz. Język Żydów polskich*, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa 1994, p. 31.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les processus d'occidentalisation²⁰ se sont intensifiés sur les terres de la première diaspora séfarade. Les changements sont venus, entre autres, des réseaux des écoles européennes — Alliance Israélite Universelle (AIU) et Dante Alighieri —, et des missions chrétiennes. Les communautés séfarades ont alors bénéficié d'un vaste programme d'apprentissage du français et de l'italien, qui ont rapidement acquis un statut de langues de prestige dans les diasporas concernées. Cette période s'est caractérisée par leur influence significative sur la syntaxe et le lexique du judéo-espagnol²¹.

Contrairement à la politique ottomane antérieure, la politique des États-nations qui ont émergé dans la région turco-balkanique était axée sur l'unification ethnique, linguistique et culturelle de la société. En résultat, dès la fin du XIX^e siècle, la langue vernaculaire des Séfarades a peu à peu cédé la place aux langues véhiculaires de prestige (français, italien, espagnol), puis aux langues des pays concernés (turc, grec, serbo-croate, bulgare...). L'emploi du judéo-espagnol est ainsi devenu de plus en plus restreint au milieu familial. Cette tendance s'est maintenue dans les pays de la diaspora secondaire où les Juifs séfarades émigraient pour des raisons économiques ou idéologiques. Dans les Balkans, le nombre d'utilisateurs du judéo-espagnol a considérablement diminué durant la seconde guerre mondiale, quand la communauté juive parlant cette langue a été presque entièrement anéantie lors de la Shoah.

1.2. ANCIENNE LITTÉRATURE JUDÉO-ESPAGNOLE : À LA PÉRIPHÉRIE DU SYSTÈME MONDIAL DES LETTRES

Le statut particulier de l'ancienne littérature judéo-espagnole provient de son triple enracinement dans la littérature d'Espagne, dans la littérature des terres d'accueil et leurs traditions multiples, et enfin, dans la littérature d'Israël, avec son héritage civilisationnel et sa langue. Les premiers monuments littéraires formulés dans cette langue, très peu nombreux, proviennent encore de la péninsule ibérique et datent des XIV^e et XV^e siècles²² ; on dispose aussi d'un petit nombre de textes du XVI^e siècle, imprimés principalement à Constantinople et à Thessalonique, ainsi que des *responsa* rabbiniques et des traductions de la littérature éthique et morale (*musar*) de l'hébreu du XVII^e siècle.

²⁰ À cette époque, il s'est produit une transition de la communauté traditionnelle (où la majorité des sphères de la vie étaient réglementées par la religion, avec une structure administrative résultant de la religion et où les élites administratives étaient également religieuses) à une société moderne, sécularisée, de plus en plus intégrée à la société du pays d'accueil, ou partageant la vision du monde laïque du sionisme.

²¹ D.M. Bunis, « The Language of the Sephardim. A Historical Overview », [dans :] H. Beinart (dir.), *Moreshet Sepharad: the Sephardi Legacy*, t. 2, The Magnes Press, Jerusalem 1992, p. 411 ; E. Romero, *op. cit.*, pp. 178–179.

²² D.M. Bunis, « The Language of the Sephardim... », p. 402.

Pendant la majeure partie de son histoire, la littérature séfarade a été, comme le constate Olga Borovaia, imitative ou ré-écrite (*re-written*), parce qu'elle se basait principalement sur des traductions et des adaptations²³. De ce fait, dans le polysystème de la littérature judéo-espagnole, les traductions ont toujours occupé la position centrale²⁴. Cependant, les directions de l'importation littéraire ont varié au cours des siècles. Dans la phase de développement initiale, on traduisait principalement de l'hébreu, moins souvent de l'araméen, ce qui était étroitement lié à la diglossie propre aux cultures juives, dans lesquelles l'hébreu et l'araméen étaient les langues de la liturgie, de la religion et de la pensée éthique, tandis que les autres langues étaient utilisées pour la communication quotidienne. Au XVIII^e siècle, qui est considéré comme le temps de la consolidation du judéo-espagnol en tant que langue d'expression artistique et le temps de l'essor de la littérature dans cette langue²⁵, les traductions, toujours de l'hébreu, des textes religieux, mystiques, moraux, philosophiques et historiques continuent à jouer un rôle important. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècles que les centres d'importation littéraire changent, avec le développement de la littérature laïque, largement déterminé par le rôle croissant de la presse. C'est surtout dans les magazines que sont publiées les traductions — d'habitude abrégées, compilées ou adaptées — des œuvres de la littérature européenne, avant tout française : récits, romans et autres textes en prose, pièces de théâtre et poèmes²⁶.

Contrairement à cette importation littéraire florissante, l'exportation de la littérature séfarade a toujours été proche de zéro²⁷, ce qui l'a cantonnée dans la périphérie du système mondial de traduction. Le capital linguistico-littéraire de cette littérature dominée a toujours été faible, si on le mesure, comme le veut Casanova, au volume de prestige spécifique, à l'ancienneté de la langue et au nombre de textes déclarés universels écrits dans cette langue²⁸.

²³ O. Borovaia, « The Role of Translation in Shaping the Ladino Novel at the Time of Westernization in the Ottoman Empire (A Case Study: Hasan-Pasha and Pavlo y Virzhinia) », *Jewish History* 16(3), 2002, pp. 263–264.

²⁴ Nous nous référons au concept de polysystème développé par I. Even-Zohar, « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », [dans :] J. Holmes, J. Lambert, R. van den Broeck (dir.), *Literature and Translation. New Perspectives in Literary Studies*, Acco, Leuven 1978, pp. 117–127.

²⁵ E. Romero, *op. cit.*, pp. 170–177 ; *eadem*, « Sephardi coplas. Characteristics and Bibliography », *European Judaism* 44(1), 2011, p. 72.

²⁶ D.M. Bunis, « The Language of the Sephardim... », p. 411.

²⁷ O. Borovaia, *op. cit.*, p. 265.

²⁸ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire... », p. 9.

2. CONTEXTE ACTUEL : LANGUE POST-VERNACULAIRE ET LITTÉRATURE EN DEHORS DES PÉRIPHÉRIES ?

Après la seconde guerre mondiale, le statut du judéo-espagnol et de la littérature produite dans cette langue a radicalement changé. Dans les pays des Balkans, les Juifs qui n'avaient pas émigré ont cessé de la parler à leurs enfants, car elle était trop associée à la langue qui avait permis d'identifier les Juifs pendant l'Holocauste. Elle servait donc d'outil de communication entre gens de la génération précédente et de langage « secret » utilisé par les adultes pour discuter de sujets que les enfants n'étaient pas censés entendre. En outre, dans les pays de la diaspora primaire comme de la secondaire, la connaissance des langues nationales était déterminante pour trouver du travail, accéder à l'éducation, et surtout, gagner une bonne position sociale. C'est ainsi que pendant les décennies suivantes, la presse et la littérature judéo-espagnoles, jadis si florissantes, ont presque complètement cessé d'exister. On ne traduisait plus ni en judéo-espagnol, ni de cette langue.

Le changement n'est venu qu'à la fin des années 1970, lorsqu'il est devenu évident que la langue et la littérature judéo-espagnoles étaient en déclin. Les chercheurs prédisaient que leur fin viendrait avec la mort de la génération des anciens²⁹. Un certain nombre de mesures ont alors été prises pour documenter la langue avant qu'elle ne disparaisse complètement. En même temps, les locuteurs natifs et leurs descendants, qui souvent n'avaient déjà plus toutes les compétences linguistiques, ont entrepris les premières tentatives d'écriture littéraire (principalement poétique) après une longue période de silence. La période qui suit la fin des années 1970 se caractérise par un regain d'intérêt pour la langue et l'ethnie séfarades connu sous le nom d'*arrebivimiento*. Cette tendance, avec des variations, s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Les auteurs contemporains qui ont choisi le judéo-espagnol comme langue d'expression artistique publient principalement dans la revue *Aki Yerushalayim*, fondée en 1979, et dans d'autres magazines multilingues à thème séfarade. Certains ont publié des recueils de poésie mono ou bilingues où le judéo-espagnol coexiste avec l'hébreu, l'anglais ou l'espagnol. Mais vers la fin du XX^e siècle, cette production originale a commencé à s'arrêter, « remplacée » au début du XXI^e siècle par des traductions littéraires en judéo-espagnol.

3. LES TRADUCTIONS CONTEMPORAINES EN JUDÉO-ESPAGNOL

3.1. ŒUVRES, LANGUES, ÉDITEURS, PAYS

Seules sept œuvres étrangères différentes ont été traduites en judéo-espagnol à l'époque contemporaine, dont une a été publiée deux fois, une autre, en deux vo-

²⁹ H.V. Sephiha, *L'agonie des Judéo-espagnols*, Éditions Entente, Paris 1991 [1977], pp. 107–108.

lumes, et deux autres encore, dans deux versions linguistiques ou alphabétiques³⁰. On a aussi traduit deux anthologies et un recueil de poésie. La première traduction moderne en judéo-espagnol est parue en 2006, et jusqu'à la fin de 2019, quinze volumes de traductions ont été publiés. Les œuvres traduites étaient à l'origine écrites en hébreu, grec (ancien et moderne), yiddish, français, anglais et espagnol. La plupart des traductions judéo-espagnoles ont été publiées par des éditeurs de niche installés dans six différents pays. La plupart d'entre eux (quatre) organisent leur activité autour de la promotion de la culture judéo-espagnole. Cet objectif est commun à trois maisons d'édition israéliennes (Yeriot, Sentro Moshe David Gaon de Kultura Djudeo-Espanyola et Ha-reshut ha-leumit le-tarbut ha-ladino/Autoridad Nacionala del Ladino i su Cultura) et une argentine (Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardí). Les deux autres s'intéressent à la diversité linguistique et publient des livres en langues minoritaires (Evertime³¹, en Irlande, et Tintenfass³², en Allemagne). Il existe aussi un site indien, Cyberwit.net, qui a pour vocation de « publier d'excellentes œuvres de poésie qui ne trouveront probablement pas leur place ailleurs »³³. Le seul éditeur généraliste à avoir publié des traductions judéo-espagnoles est la maison d'édition espagnole Herder.

Le corpus établi (voir : *Annexe*) peut sembler extrêmement modeste pour une langue de tradition séculaire, mais le rythme de publication des traductions s'est considérablement accéléré depuis 2006, notamment dans la deuxième décennie du XXI^e siècle. La parution presque parallèle de quinze volumes peut être interprétée principalement comme une continuation du phénomène d'*arrebivimiento*, mais aussi comme le résultat de l'activité des chercheurs et des activistes, conscients de plus en plus du rôle que la traduction joue dans le processus de sauvegarde d'une langue en danger.

3.1.1. LITTÉRATURE DE LA SHOAH (4 VOLUMES)

Compte tenu de l'histoire des Juifs séfarades, les premiers choix traductifs ne surprennent pas : ils relèvent de la littérature de la Shoah. En 2006, paraît la traduction du *Chant du peuple juif assassiné* d'Ytshak Katzenelson, poème narratif considéré comme l'un des témoignages littéraires les plus remarquables de l'Holocauste et un chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Construit en quinze chants, il a été écrit entre 1943 et 1944 au camp de Vittel, en France, après trois ans de lutte dans le ghetto de Varsovie et avant la déportation de l'auteur à Auschwitz. La traduction en judéo-espagnol est parue d'abord dans une édition trilingue

³⁰ Les données bibliographiques complètes des traductions en judéo-espagnol se trouvent à la fin de l'article.

³¹ Voir le site : <<https://www.evertime.com/>> [consulté le 22.10.2020].

³² Voir le site : <<https://www.verlag-tintenfass.de/index.html>> [consulté le 22.10.2020].

³³ Voir le site : <<https://www.cyberwit.net/about.htm>> [consulté le 22.10.2020].

(avec l'original en yiddish et la traduction espagnole), et deux ans plus tard (2008), en version unilingue.

Le sujet de la Shoah est également abordé dans deux volumes écrits par des auteurs rescapés de l'Holocauste et des camps de la mort : *Las Angustias del Enferno* (2007) de Moshe 'Ha-Elion (né en 1925) et *Yo esto reklamando!* (2014) de Moshe Liba (né en 1931).

3.1.2. LITTÉRATURE DE JEUNESSE (6 VOLUMES)

La littérature de jeunesse paraît beaucoup moins évidente comme choix traductif, compte tenu de l'absence de destinataires naturels des traductions judéo-espagnoles. En effet, il n'y a plus d'enfants pour qui cette langue constitue la première langue de socialisation ou à qui on l'aurait enseignée parmi plusieurs autres langues.

Deux des œuvres de cette catégorie sont des classiques pour la jeunesse. La traduction judéo-espagnole du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry est la seule du corpus analysé à avoir été rééditée deux fois, en 2010 et 2012. Elle contient le texte judéo-espagnol en deux versions alphabétiques : en écriture Rachi et en transcription latine. *Alice au pays des merveilles* existe, elle aussi, en deux versions alphabétiques, mais chacune d'entre elles a été publiée séparément, à un intervalle de deux ans (en 2014 et 2016). Les deux traductions judéo-espagnoles faisaient partie de projets internationaux visant à publier les œuvres en question dans le plus grand nombre de langues possible.

Deux anthologies de la poésie hébraïque intitulées *Yeladino* et *Yeladino 2* (2017, 2018) s'adressent également aux enfants. Ces publications font partie d'un projet plus vaste qui inclut également un spectacle et un profil Facebook³⁴. Les volumes sont enrichis d'illustrations modernes et d'un CD avec des enregistrements de poèmes sous forme de chansons. Les volumes sont bilingues, combinant la version originale en hébreu avec une traduction judéo-espagnole en écriture carrée.

3.1.3. ÉPOPÉES (4 VOLUMES)

Viennent ensuite trois épopées d'envergure nationale. Traduites du grec ancien, l'*Odyssée* (en deux volumes) et l'*Iliade* (un volume pour l'instant) d'Homère ont été publiées en édition bilingue hébreu-judéo-espagnole. Cette traduction a permis d'introduire dans les deux polysystèmes littéraires deux œuvres canoniques de la littérature européenne. Le projet a été motivé par le besoin d'élargir

³⁴ Voir le site : <<https://www.facebook.com/yeladinoANL/>> [consulté le 9.05.2020].

les moyens linguistiques et artistiques du judéo-espagnol, ce que la traduction des vastes poèmes épiques a permis de réaliser³⁵. La traduction de textes d'un tel prestige en judéo-espagnol a également servi de moyen de consécration de cette langue post-vernaculaire qui, à la fin du XIX^e siècle, n'était parfois considérée que comme un jargon.

La troisième épopée, *El gaucho Martín Fierro* de José Hernández, est considérée comme l'exemple même du style gaucho et le livre national des Argentins. La figure du gaucho incarne la lutte contre l'injustice sociale résultant des circonstances historiques du pays. Elle a été élevée au rang de héros national, représentante de l'argentinité mythique (*argentinidad*), dotée des caractéristiques et des valeurs appréciées par une société qui a réussi à se libérer de la domination coloniale espagnole. Le choix de cette œuvre par le traducteur Carlos Levy constitue un acte de reconnaissance d'identité complexe : il se sent pleinement Argentin, mais en même temps reconnaît ses racines séfarades³⁶.

3.1.4. POÉSIE (1 VOLUME)

Le corpus de traductions englobe également un petit recueil de poésie hébraïque contemporaine *Abondansa del miel detenido: seleksion de poemas 1948–2008* d'El'azar Granot, traduits par Avner Perez. Sa publication en judéo-espagnol témoigne de la conception qu'a le traducteur du rôle de la traduction dans la phase actuelle de la langue et de la littérature séfarades. Selon lui, le travail sur la traduction élargit les moyens linguistiques et artistiques d'une langue, et d'autre part, l'augmentation du nombre de textes disponibles permet aux lecteurs d'entretenir leurs compétences linguistiques³⁷.

3.2. TRADUCTEURS

Les noms des sept traducteurs judéo-espagnols figurent dans les volumes concernés. Il s'agit d'Avner Perez (6 volumes), Moshe 'Ha-Elion (4 volumes), Shmuel Refael, Gladys Pimienta et Arnau Pons (2 volumes chacun), ainsi que de Zelda Ovadia et Carlos Levy (un volume chacun). Les traducteurs qui ont ladinisé

³⁵ A. Perez, « La fuersa de la traduksion. Sovre las relaciones mutuales entre traduksion i ovra orijinal en ladino », [dans :] Homère, *La Odisea (Kantes XIII–XXIV)*, Yeriot, Ma'ale Adumim 2014, pp. VII–VIII.

³⁶ C. Levy, [Préface sans titre], [dans :] J. Hernández, *El Gaucho Martín Fierro*, Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardí, Buenos Aires 2017, p. 7.

³⁷ A. Perez, « Sovre la traduksion de ovras klasikas en ladino i su influencia sovre la kreasion orijinal », *Aki Yerushalayim* 96, 2014, <http://www.akiyerushalayim.com/ay/096/096_12_sovre.htm> [consulté le 9.05.2020].

la littérature étrangère sont pour la plupart des Séfarades qui ressentent un fort attachement pour leur langue et leur culture et qui perçoivent leur activité de traduction comme un des moyens de les préserver. Ils ont commencé à traduire en judéo-espagnol généralement après avoir atteint un âge mûr, voire avancé (comme Moshe ‘Ha-Elion qui a traduit les deux épopées d’Homère à l’âge de 90 ans !). Il y a parmi eux des rescapés de l’Holocauste (témoins directs) et des descendants de rescapés (deuxième génération), des chercheurs dans le domaine de la culture séfarde et des militants soucieux de la préserver.

Les traducteurs les plus productifs, Avner Perez (né en 1942 en Israël) et Moshe ‘Ha-Elion (né en 1925 à Thessalonique), sont aussi les plus emblématiques de ce groupe. L’activité prolifique et polyvalente du premier vise entièrement à la revitalisation de la langue et de la culture judéo-espagnole. À part la traduction, il est chercheur en culture séfarde³⁸ et coauteur de l’un des rares dictionnaires judéo-espagnols contemporains³⁹. En 1992, il a fondé l’Institut Ma’ale Adumim, qui a pour vocation de documenter la culture judéo-espagnole. Il est également connu de son œuvre poétique en judéo-espagnol. En tant que traducteur de cette langue, il a traduit *Le Petit Prince*, *Alice au pays des merveilles* et les poèmes réunis dans les volumes *Abondansa del miel detenido* (2008) d’El’azar Granot. Sa maison d’édition, Yeriot, a publié plusieurs œuvres séfarades, y compris les traductions judéo-espagnoles de l’*Iliade* et de l’*Odyssee* par ‘Ha-Elion. Perez tenait particulièrement à ce traducteur, parce que celui-ci est natif du judéo-espagnol et du grec, et connaît bien aussi le grec ancien. Survivant des camps de concentration d’Auschwitz, Mauthausen, Melk et Ebensee, ‘Ha-Elion a choisi le judéo-espagnol comme langue d’expression artistique de ses propres œuvres⁴⁰. Il est aussi l’auteur et en même temps l’auto-traducteur en judéo-espagnol de ses souvenirs des camps, *Las Angustias del Enferno* (2007) (publiés originellement en grec).

3.3. TRAITS CARACTÉRISTIQUES DES TRADUCTIONS JUDÉO-ESPAGNOLES

La réception des traductions contemporaines en judéo-espagnol publiées sous forme de livre se distingue par trois traits caractéristiques : la diversité typographique, la diversité linguistique et l’abondance des paratextes.

³⁸ Pour son activité de recherche, Perez a reçu le prix Samuel Toledano en 2008, une haute distinction dans le domaine de la recherche sur l’histoire et la culture des Séfarades et leurs relations avec l’Espagne (<<http://folkmasa.org/av/toledanoc.htm>> [consulté le 9.05.2020]).

³⁹ A. Perez, G. Pimienta, *Diksionario Amplio Djudeo-espanyol — Ebreo. Lashon me-Aspamia*, Sefarad — El Instituto Ma’ale Adumim, La Autoridad Nacionala del Ladino i su Kultura, Ma’ale Adumim 2007. Version élargie du dictionnaire est accessible en ligne : <<http://folkmasa.org/milon/pmilonl.htm>> [consulté le 9.05.2020].

⁴⁰ M. ‘Ha-Elion, *En los Kampos de la Muerte*, Instituto Ma’ale Adumim, Ma’ale Adumim 2000 ; *idem*, *Tres mujeres en el kamino de pedrisión-Saloniki-Birkenau: drama*, [lieu et maison d’édition inconnus] 2016.

3.3.1. DIVERSITÉ TYPOGRAPHIQUE

La grande diversité typographique de traductions contemporaines judéo-espagnoles résulte du fait qu'actuellement, cette langue utilise deux alphabets différents, le latin et l'hébreu, ce dernier présentant en plus deux variétés d'écriture : la Rachi, utilisée en imprimerie principalement du XVIII^e jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, et la carrée, propre à l'hébreu moderne et utilisée en judéo-espagnol surtout dans les titres⁴¹.

Le choix de l'alphabet entraîne d'autres divergences, car le sens d'écriture et de lecture des alphabets latin et hébreu est opposé (respectivement dextro et sinistrophe). Les livres s'ouvrent donc de l'autre côté : la tradition éditoriale européenne veut que le dos du livre se trouve à gauche, et la tradition hébraïque, qu'il se trouve à droite. Quand un même volume contient deux versions alphabétiques du texte judéo-espagnol, le livre peut être lu des deux côtés et possède donc deux premières de couverture, deux pages de garde, deux pages de titre, etc. C'est le cas, par exemple, du *Petit Prince* judéo-espagnol : d'un côté du livre, le texte est en alphabet latin et de l'autre, en écriture Rachi, les deux parties ayant une pagination indépendante.

La division du livre entre deux écritures, et donc deux sens de lecture, n'est pas toujours symétrique (moitié-moitié). Parfois, dans un livre répondant à l'une des traditions éditoriales, une partie des pages seulement se lisent dans le sens opposé. C'est par exemple le cas pour l'anthologie *Yeladino 2*, qui suit la tradition éditoriale hébraïque. Les poèmes traduits, en écriture carrée, doivent être lus de droite à gauche et le dos du livre est donc à droite pendant la lecture. Cependant, une vingtaine de pages (45–65) contiennent les mêmes traductions, mais en écriture latine, elles se lisent donc dans le sens opposé. Le sens de lecture des pages ne correspond d'ailleurs pas forcément à celui de l'alphabet utilisé. Par exemple, la préface à la traduction judéo-espagnole d'*Alice au pays des merveilles* doit être lue selon la tradition hébraïque, bien qu'elle soit écrite en anglais !

3.3.2. COEXISTENCE DU JUDÉO-ESPAGNOL AVEC D'AUTRES LANGUES

La caractéristique suivante des traductions analysées est la coexistence fréquente du judéo-espagnol avec d'autres langues, ce qui s'applique aussi bien au

⁴¹ L'alphabet latin, moins utilisé au début, s'est répandu en Bosnie et en Serbie au début du XX^e siècle et en Turquie après 1928, soit après la réforme de Kemal Atatürk qui réglementait l'utilisation d'un seul alphabet pour tous les groupes ethniques de la jeune république. La cursive Rachi a été plus longtemps utilisée à Thessalonique, où de nombreuses imprimeries séfarades ont fonctionné jusqu'à la seconde guerre mondiale. Malheureusement, ces institutions ne se sont pas rétablies après la Shoah. Depuis lors, l'alphabet latin domine dans les rares périodiques et livres et, au cours des dernières décennies, sur les sites Web. La situation se complique encore par l'utilisation de différents systèmes orthographiques. Le judéo-espagnol n'a connu aucune codification officielle, ni avant ni après la seconde guerre mondiale. Voir : D.M. Bunis, « The Language of the Sphardim... », pp. 400–401.

texte principal qu'aux paratextes qui l'entourent. Ainsi, la traduction judéo-espagnole du *Chant du peuple juif assassiné* de Katzenelson, précédée de la version yiddish originale, s'accompagne en plus de la traduction espagnole. Les deux volumes de *Yeladino* sont, eux, bilingues : les poèmes originaux en hébreu sont suivis de leurs traductions judéo-espagnoles.

Le texte principal en judéo-espagnol coexiste souvent avec des paratextes en d'autres langues. Par exemple, dans les deux éditions judéo-espagnoles d'*Alice au pays des merveilles*, le prologue du traducteur Avner Perez figure en deux versions linguistiques, anglaise et judéo-espagnole, qui, elle, est en outre en deux versions alphabétiques.

Des langues autres que le judéo-espagnol, principalement l'anglais et l'espagnol, sont souvent aussi présentes sur les pages de titre et de garde (pour fournir des informations telles que le nom de l'auteur et du traducteur, le titre de l'original, le lieu de publication, les mentions légales, l'ISBN, etc.). En général, il s'agit des langues utilisées par les maisons d'édition et de contact avec les clients. Les informations dans ces langues, à caractère bibliologique et commercial, facilitent l'accès au livre aux personnes qui ne connaissent pas le judéo-espagnol et le classement dans les bibliographies et catalogues.

3.3.3. ABONDANCE PARATEXTUELLE

Les traductions judéo-espagnoles s'accompagnent d'habitude de nombreux paratextes qui proviennent des auteurs ou de personnages liés à la politique, à la culture ou aux recherches⁴². Souvent, dans un même volume, plusieurs paratextes se suivent : par exemple, le livre *Yo esto reklamando!*, outre la traduction de 56 poèmes de Moshe Liba, contient aussi une préface de l'auteur, traduite de l'hébreu et complétée d'informations sur la traduction judéo-espagnole⁴³, deux préfaces de personnages politiques, Shimon Peres⁴⁴ et Yitzhak Navon⁴⁵, et une postface d'Ada Aharoni de l'Université de Haïfa⁴⁶.

⁴² Par exemple, l'édition trilingue du *Chant du peuple juif assassiné* contient l'épilogue de Philippe Mesnard, affilié à l'Université de Clermont-Ferrand, spécialiste de la littérature de la Shoah (« Reconocer la voz de ese grito », [dans :] I. Katzenelson, *Dos lid funem oisgueharguetn idishn folk. El canto del pueblo judío asesinado. El kante del pueblo dijdyó atemado*, Herder, Barcelona 2006, pp. 259–269).

⁴³ M. Liba, « Introduksion al libro *Ani Tovea! — Yo esto reklamando!* en ladino », [dans :] *idem, Yo esto reklamando!*, Cyberwit.net, Allahabad 2014, pp. 11–13.

⁴⁴ S. Peres, « Prefasio al libro: De “Bet‘Ha’am” al “Binyanei ‘Hauma”, poezias, Moshé Liba, 1987. Moshe Liba — poeta del dolor i de la esperanza », [dans :] M. Liba, *Yo esto reklamando!*, p. 3.

⁴⁵ Y. Navon, « Prefasio al libro: El violinista de Auschwitz, poezia, Moshe Liba, 1987. Strumza i Liba — El violinista de Auschwitz i el poeta de Yerushalayim », [dans :] M. Liba, *Yo esto reklamando!*, pp. 4–5.

⁴⁶ A. Aharoni, « La poezia emosionante de Moshé Liba », [dans :] M. Liba, *Yo esto reklamando!*, pp. 6–10.

Enfin, les traducteurs judéo-espagnols s'expriment eux-mêmes volontiers dans des paratextes divers. C'est le cas dans onze des quinze éditions de traductions judéo-espagnoles relevées. Les traducteurs y mentionnent souvent des autorités dans le domaine de la langue judéo-espagnole avec qui ils ont coopéré, mais avant tout, ils dévoilent les raisons qui les ont poussés à traduire les œuvres étrangères concernées. Trois types de motivations se laissent dégager. Tout d'abord, conscients du passé tragique des Séfarades, les traducteurs veulent, à l'aide de la traduction, commémorer la langue et la culture des ancêtres ou donner un témoignage de l'Holocauste. Ensuite, leurs motivations sont parfois liées à leur état d'esprit actuel et à leur identité complexe, qu'ils veulent manifester par la traduction. Et finalement, certaines de leurs motivations s'orientent vers l'avenir, car elles manifestent un désir de prolonger l'existence de la langue et de la littérature séfarade en voie de disparition.

4. CONCLUSIONS

Considérer la traduction littéraire en langue judéo-espagnole à partir de son volume de capital linguistico-littéraire est vain, puisque celui-ci n'existe quasiment pas. Remarquons que le modèle de Casanova ne prévoit même pas de place pour des langues telles que le judéo-espagnol : avec une longue histoire, mais sans pays ni diffusion. C'est une langue qui est entrée dans sa phase de déclin et qui, pour un certain temps, a cessé de participer à l'échange littéraire transnational, disparaissant même de la périphérie du système mondial de traduction. Cependant, elle n'est pas complètement à l'agonie, elle est entrée dans une phase de développement qui peut être décrite, d'après Shandler, comme post-vernaculaire. L'objectif majeur des acteurs engagés dans la traduction vers une langue arrivée à ce stade est de la faire survivre.

Le statut post-vernaculaire du judéo-espagnol, caractérisé par un fort attachement à une langue souvent mal ou pas du tout connue, détermine également la forme et le fonctionnement des traductions en judéo-espagnol publiées sous forme de livre. Dans les volumes analysés, les textes des traductions sont imprimés en différents alphabets et, dans le cas de l'alphabet hébreu, en différentes écritures, car le judéo-espagnol ne dispose pas même d'un système d'écriture universellement accepté. Cette tendance éditoriale peut résulter de la volonté d'atteindre plus de lecteurs. Les traductions coexistent presque toujours avec des textes dans d'autres langues : avec des originaux, d'autres traductions, et de nombreux paratextes dont le rôle est d'introduire et de commenter, voire d'expliquer les traductions judéo-espagnoles. Cela donne l'impression que, du fait du mauvais état de la langue, ces traductions seraient inaptes à fonctionner de manière indépendante et exigeraient toujours un support sous forme de paratexte ou d'une autre version linguistique plus explicite. Une telle manière de publier les traductions judéo-espagnoles indique qu'elles sont destinées également à des personnes qui

ne connaissent pas bien la langue, mais souhaitent avoir des objets liés à la culture séfarde. Pour elles, le livre contenant du texte en judéo-espagnol est un objet d'affection qui leur permet d'entretenir et de manifester le souvenir de leur origine et leur relation avec une culture séculaire, y compris sur le plan linguistique.

La nature périphérique de la langue et de la littérature judéo-espagnoles d'aujourd'hui se manifeste à son tour par une absence quasi-totale de directions d'emprunt privilégiées (centres), ce qui peut être lié à la minceur du corpus actuel. La production de traductions judéo-espagnoles se caractérise également par une grande dispersion géographique : en effet, les traductions sont publiées dans des lieux éloignés, ce qui résulte du passé diasporique de la branche culturelle séfarde, mais aussi de la nature post-vernaculaire de la langue judéo-espagnole et de son absence de centre culturel commun.

Tout comme dans d'autres littératures juives⁴⁷, dans le polysystème de la littérature séfarde ancienne, les traductions ont toujours occupé une position centrale, seuls les langues et genres préférés des textes traduits changeaient. En même temps, cette littérature s'est toujours située à la périphérie du système mondial de traduction, car sa contribution aux échanges littéraires transnationaux était minime.

Aujourd'hui aussi, les traductions semblent jouer un rôle important dans la littérature judéo-espagnole contemporaine, bien que le corpus de textes traduits soit (encore) petit et que ni langue ni genre préférés ne puissent être distingués. Cependant, les traductions constituent aujourd'hui l'un des outils les plus importants pour maintenir en vie cette langue en voie de disparition et sa littérature en déclin. C'est particulièrement vrai à un moment où cette littérature ne connaît pratiquement plus d'apport d'œuvres originales. On ne sait pas comment la situation va évoluer à l'avenir. Il est probable que de rares traductions, peut-être accompagnées de quelques œuvres originales, continueront d'être produites jusqu'à l'extinction finale de la langue. Cependant, il n'est pas non plus exclu que les traductions enrichissent et « raniment » cette langue affaiblie et contribuent à faire renaître sa littérature.

ANNEXE

Liste des traductions contemporaines en langue judéo-espagnole⁴⁸

Carroll L., *Las Aventuras de Alisia en el Paiz de las Maraviyas*, trad. en judéo-espagnol A. Perez, Everttype, Leac an Anfa–Cathair na Mart 2014.

⁴⁷ Cf. Z. Shavit, « The Status of Translated Literature in the Creation of Hebrew Literature in Pre-State Israel (The Yishuv Period) », *Meta* 43(1), 1997, pp. 1–8; G. Toury, « Hebrew Tradition », [dans :] M. Baker, K. Malmkjær (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London 1998, pp. 439–448.

⁴⁸ Les noms d'auteurs et de lieux d'édition sont donnés en version française si elle existe. Les titres et autres éléments bibliographiques en alphabet hébreu, aussi bien en écriture carrée qu'en Rachi, sont transcrits en alphabet latin conformément à la version indiquée sur les couvertures.

- Carroll L., *Las Aventuras de Alisia en el Paiz de las Maraviyas*, trad. en judéo-espagnol A. Perez, Everttype, Portlaoise 2016.
- Granot E., *Abondansa del miel detenido: seleksion de poemas 1948–2008*, trad. en judéo-espagnol A. Perez, Yeriot, Ma'ale Adumim 2007.
- 'Ha-Elion M., *Las Angustias del Enferno: las pasadias de un djidio de Saloniki en los kampos de eksterminacion almanes Auschwitz, Mauthausen, Melk, Ebensee*, trad. en judéo-espagnol M. 'Ha-Elion, Sentro Moshe David Gaon de Kultura Djudeo-Espanyola, Universidad Ben-Gurion del Negev, Beer-Sheva 2007.
- Hernández J., *El Gaucho Martín Fierro*, trad. en judéo-espagnol C. Levy, Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardí, Buenos Aires 2017.
- Homère, *La Iliada (Kantes I–XII)*, trad. en judéo-espagnol M. 'Ha-Elion, trad. en hébreu A. Perez, Yeriot, Ma'ale Adumim 2016.
- Homère, *La Odisea (Kantes I–XII)*, trad. en judéo-espagnol M. 'Ha-Elion, trad. en hébreu A. Perez, Yeriot, Ma'ale Adumim 2011.
- Homère, *La Odisea (Kantes XIII–XXIV)*, trad. en judéo-espagnol M. 'Ha-Elion, trad. en hébreu A. Perez, Yeriot, Ma'ale Adumim 2014.
- Katzenelson I., *Dos lid funem oisgueharguetn idishn folk. El canto del del pueblo judío asesinado. El kante del puevlo dijdyó atemado*, trad. en castellan et transcription en yiddish E. Toker, trad. en judéo-espagnol A. Pons, Herder, Barcelona 2006.
- Katzenelson I., *El kante del puevlo dijdyó atemado*, trad. en judéo-espagnol A. Pons, Herder, Barcelona 2008.
- Liba M., *Yo esto reklamando!*, trad. en judéo-espagnol Z. Ovadia, Cyberwit.net, Allahabad 2014.
- Saint-Exupéry A. de, *El Princhipiko*, trad. en judéo-espagnol A. Perez, G. Pimienta, Edition Tintenfass, Neckarsteinach 2010.
- Saint-Exupéry A. de, *El Princhipiko*, trad. en judéo-espagnol A. Perez, G. Pimienta, Edition Tintenfass, Neckarsteinach 2012 [éd. 2].
- Yeladino: Shirei yaldut israelit be-targum le-ladino. Kantigas ebreas para ninyos traduzidas i kantadas en ladino. Cantigas hebreas para niños traducidas y cantadas en Ladino*, trad. en judéo-espagnol S. Refael, Ha-reshut ha-leumit le-tarbut ha-ladino/Autoridad Nacionala del Ladino i su Cultura, Jérusalem 2017.
- Yeladino 2: Od shirei yaldut israelit be-targum le-ladino. Kantigas ebreas para ninyos traduzidas i kantadas en ladino. Cantigas hebreas para niños traducidas y cantadas en Ladino*, trad. en judéo-espagnol S. Refael, Ha-reshut ha-leumit le-tarbut ha-ladino/Autoridad Nacionala del Ladino i su Cultura, Jérusalem 2018.

THE STAKES OF LITERARY TRANSLATION IN PERIPHERAL AND POST-VERNACULAR LANGUAGES: THE CASE OF JUDEO-SPANISH

Abstract

In this contribution, we study a small corpus of contemporary literary translations into the Judeo-Spanish language, considered both peripheral and post-vernacular, in order to understand the directions and specificities of the literary import into this language, the roles played by these translations, and the motivations of the actors involved in the translation process.

We proceed in four steps: (1) first, we study the historical context of both Judeo-Spanish language and the literature created in it; (2) secondly, we present their diametrically different situation after the Second World War; (3) against this background, we present the identified translations and analyse their formal and editorial characteristics (authors, publishers, translators, original languages,

dates of publication, formats, layouts), as well as their paratexts; (4) finally, we study the results of this analysis in the light of both concepts of peripherality and post-vernacularity.

Key words: Judeo-Spanish language, literary translations, literary import, post-vernacularity, peripherality.

MARIA BAĪRAKTARI
ORCID: 0000-0003-0438-3486
Université nationale et capodistrienne d'Athènes
mbairaktari@gmail.com

ASPECTS DIALECTIQUES DE LA PÉRIPHÉRIE ET DU CENTRE : LA TRADUCTION DES TRAGÉDIES D'ESCHYLE EN FRANÇAIS PAR OLIVIER PY

Périphérie et centre sont deux concepts dialectiques qui pourraient être examinés sous l'angle de variables et de constantes géographiques, linguistiques et culturelles à des périodes différentes de l'histoire humaine. Si la littérature mondiale est un système uni, avec un « centre » et une « périphérie » en rapport d'inégalité¹, pour reprendre Pascale Casanova et Franco Moretti, la traduction interlinguistique des tragédies d'Eschyle en français par Olivier Py au XXI^e siècle nous servira d'exemple afin de mettre en lumière les diverses facettes de ce rapport pluridimensionnel. Parmi les différentes approches théoriques, historiques, socio-politiques, pragmatiques, etc., qui lient la littérature et la traduction, les aspects dialectiques développés au domaine de la traduction de la tragédie sont apparents à travers le prisme de l'interculturalité et le débat sociologique, qui, d'après Johan Heilbron et Gisèle Sapiro, se désigne sur « la relation entre les contextes de production et de réception qui sous-tend les approches en termes de “transfert culturel” »².

¹ Voir P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Éditions du Seuil, Paris 1999 ; *eadem*, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144 (numéro intitulé : *Traductions : les échanges littéraires internationaux*), septembre 2002, pp. 7–20 (<https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_2002_num_144_1_2804>) ; F. Moretti, *Graphs, maps, trees: abstract models for a literary history*, Verso, London 2005 ; *idem*, « Conjectures on World Literature », *New Left Review* 1, 2000, pp. 54–68.

² J. Heilbron, G. Sapiro, « La traduction littéraire, un objet sociologique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144 (numéro intitulé : *Traductions : les échanges littéraires internationaux*), septembre 2002, pp. 3–5.

VERS UNE DIALECTIQUE

L'étude de la traduction interlinguistique de la tragédie antique, située dans un espace de relations internationales et considérée comme approche de « lecture à distance » (*distant reading*³) d'après Franco Moretti, implique que les deux termes, centre et périphérie, puissent être utilisés, selon nous, principalement dans un sens plus large, métaphorique. Une division conventionnelle entre la langue-source (le grec ancien) et la langue-cible (le français moderne) peut sans aucun doute tracer le chemin d'un échange polyvalent entre un centre et une périphérie du point de vue géographique et linguistique. Pascale Casanova remplace d'ailleurs les deux termes : centre/périphérie, issus de la sociologie politique, « qui n'ont d'autre implication que spatiale ou simplement hiérarchique — par l'opposition “dominant/dominé” »⁴, en ce qui concerne les langues :

Les langues de culture ou de tradition ancienne liées à de « petits » pays, comme le néerlandais ou le danois, le grec ou le persan, forment le troisième ensemble de langues dominées. Elles ont une histoire et un crédit relativement importants, mais peu de locuteurs, sont peu pratiquées par les polyglottes et sont peu reconnues en dehors des frontières nationales, c'est-à-dire peu valorisées sur le marché littéraire mondial⁵.

Suivant notre optique, la traduction de la tragédie en français suggère une série d'aspects qui ne sont pas uniquement centraux ou périphériques mais qui donnent la possibilité d'une approche qui dépasse cette dualité ordinaire. Bien évidemment, la langue française contemporaine se situe au centre linguistique du monde européen, après l'anglais et avec l'allemand, alors qu'à l'échelle mondiale, les langues les plus parlées, en nombre de locuteurs, sont le chinois et l'espagnol, l'anglais, le hindi et l'arabe. En revanche, le grec moderne se trouve dans le cadre de l'espace linguistique et littéraire périphérique⁶. Socrates Kabouropoulos explique que « le français est le plus favorable pour la traduction de la littérature grecque. Il est à souligner qu'environ 400 titres d'écrivains grecs circulent dans le marché francophone et 60 à 70 nouveaux titres sont traduits du grec chaque année »⁷. Durant l'Antiquité, la langue grecque, et surtout le dialecte ionien-attique, occupait une place prépondérante depuis le V^e siècle av. J.-C., en particulier

³ F. Moretti, « Conjectures... », p. 57.

⁴ P. Casanova, « Consécration et accumulation... », p. 8.

⁵ *Ibidem*, p. 9.

⁶ La statistique officielle grecque la plus récente, effectuée par le Centre National du Livre grec, date de 2012 : <<http://www.ekebi.gr/appdata/documents/BookMarketInGreece2011-8.pdf>>.

⁷ S. Kabouropoulos, « La Littérature grecque à l'étranger, le cas de la France », [Interview], *Grèce Hebdo*, 8 juillet 2019 (<<https://grecehebdo.gr/index.php/interviews/2611-interview-socratis-kabouropoulos-la-litt%C3%A9rature-grecque-%C3%A0-l'E2%80%99%C3%A9tranger,-le-cas-de-la-france>>).

dans les domaines du commerce, de l'éducation et de la culture⁸. Si le grec ancien n'est plus aujourd'hui un outil de communication internationale, il y a pourtant partout dans le monde des lecteurs qui l'étudient. Or, si nous examinons l'influence du grec ancien dans le continuum culturel de la civilisation occidentale à travers le prisme de la tragédie antique, les textes originaux d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide constituent le point de départ surtout thématique d'une re-création abondante, voire d'une série d'intertextes⁹. Citons à titre indicatif *Oreste*, *Antigone*, *Œdipe ou le Roi boiteux* et *Médée* de Cocteau ; *Antigone*, *Eurydice* et *Médée* de Jean Anouilh ; *Medeamaterial* de Heiner Müller ; *Sous l'œil d'Œdipe* de Joël Jouanneau ; *Les Larmes d'Œdipe*, *Inflammation du verbe vivre* et *Une Chienne* de Wajdi Mouawad. Il s'agit alors d'une linéarité de réécriture intertextuelle au niveau du retraitement du mythe antique qui passe souvent par la médiation de la traduction. Rappelons également que Pascale Casanova se place aux antipodes d'une « vision strictement véhiculaire de la traduction »¹⁰ même. D'après une conception traditionnelle, il s'agirait plutôt d'une « opération supposée neutre et symétrique, elle est donc conçue d'emblée comme un transfert linéaire et “horizontal” »¹¹. La chercheuse française souligne que ce point de vue

présuppose des champs nationaux clos sur eux-mêmes, synchrones, égaux et sans autre relation réelle que les interactions visibles que constituerait l'échange de textes sous la forme de traductions, de même la traduction littéraire, (pré)conçue comme une « simple » opération de *translation* (comme le dit justement l'anglais), présuppose l'existence de langues nationales égales et juxtaposées¹².

La linéarité de la traduction, analysée à partir d'un point de départ « transnational »¹³, se transformerait alors, d'après nous, en processus plurivalent dans le cas de la tragédie. Et cela, pour trois raisons principales : 1) l'écart spatio-temporel entre la langue-source et la langue-cible, 2) l'écart entre la culture de départ et la culture d'arrivée (ce qui pourrait également être vu comme une suite culturelle et linguistique puisque la tragédie grecque est un acquis de la civilisation mondiale), et 3) la nécessité d'actualisation, voire la mise à jour des choix lexicosémantiques de la traduction théâtrale à travers les décennies, suivant les exigences de la représentation qui se multiplient à cause de l'évolution de la langue-cible et en même temps des moyens techniques utilisés sur la scène.

⁸ Voir : G.N. Chatzidakis, *Σύντομος Ιστορία της Ελληνικής Γλώσσας*, Syllogos pros diadosin ofelimon vivlion, Athènes 1991 ; G. Babinotiotis, *Συνοπτική Ιστορία της Ελληνικής Γλώσσας*, Ellinika Grammata, Athènes 1998.

⁹ Pour « l'intertextualité », terme proposé par Julia Kristeva, voir : *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, coll. « Tel Quel », Paris 1969, p. 85.

¹⁰ P. Casanova, « Consécration et accumulation », p. 7.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ibidem*.

ASPECTS DIALECTIQUES SPATIO-TEMPORELS ET CULTURELS ENTRE LA PÉRIPHÉRIE ET LE CENTRE

Si toute traduction est « culturelle » ou « interculturelle » selon Lieven D'hulst¹⁴, dans le domaine du théâtre, le transfert est étudié par rapport à l'époque de la réception de l'œuvre par le spectateur. Georges Mounin écrit :

En effet, l'énoncé théâtral est spécialement conçu pour jouer dans le cadre de ces contextes [les différents contextes d'un énoncé], puisqu'il est toujours écrit en fonction d'un public donné lequel résume en lui ces contextes, et connaît les situations dont ils sont l'expression, le plus souvent par simple allusion : contexte littéraire (c'est toute la tradition théâtrale du pays où la pièce est écrite), contexte social, contexte moral, contexte culturel au sens large, contexte géographique, contexte historique — contexte de toute une civilisation présenté à chaque point du texte sur la scène et dans la salle¹⁵.

Susan Bassnett, dans son œuvre fondamentale *Translation Studies*, considère la langue comme le cœur dans le corps de la culture¹⁶. La tragédie grecque, avec son caractère pédagogique et sa dimension clairement politique, est un héritage de la création artistique antique qui se situe à la frontière entre la poésie et le théâtre, destinée à être lue¹⁷ aussi bien que représentée. En dehors des frontières grecques, le spectateur du XX^e siècle a pu assister à des mises en scène comme celles des *Troyennes* par Suzuki Tadashi (1974), de *L'Orestie* par Peter Stein (1980) et par Peter Hall (1981), d'*Agamemnon* (1990), des *Choéphores* (1991) et d'*Euménides* (1992) par Ariane Mnouchkine, ainsi qu'aux intertextes auxquels nous nous sommes déjà référés¹⁸. L'histoire de la traduction de la tragédie en France commence à la Renaissance, où les traductions étaient plutôt des adaptations¹⁹. Pendant les deux derniers siècles, depuis la traduction fidèle autant que possible

¹⁴ L. D'hulst, « Comment analyser la traduction interculturelle », [dans :] C. Wecksteen, A. El Kaladi (dir.), *La traductologie dans tous ses états*, Artois Presses Universitaires, Arras 2007, p. 27.

¹⁵ G. Mounin, « La traduction au théâtre », *Babel* 14, Budapest 1968, p. 7.

¹⁶ « Language, then, is the heart within the body of culture » (S. Bassnett, *Translation Studies*, Routledge, London–New York 2002, p. 23).

¹⁷ La dramaturgie traduite, caractérisée par une dualité puisqu'elle est souvent destinée à la lecture et/ou à la représentation, apporte un intérêt considérable à la publication de pièces étrangères en traduction en France. D'après le Mémoire de recherche en Master II d'Anne Maurin intitulé : « La traduction théâtrale et ses enjeux dramaturgiques. Musique, musicologie et arts de la scène » (2013, <<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00835578/document>>), les statistiques donnent un pourcentage de traductions presque à la hauteur de celui de l'édition de textes de théâtre originaux. En Grèce et surtout pendant la crise économique, les éditions théâtrales semblent se situer à la périphérie de l'activité éditoriale par rapport aux autres genres littéraires, surtout la prose, qui se trouvent au plus haut niveau des ventes au niveau mondial.

¹⁸ Voir : M. McDonald, *Ancient Sun, Modern Light. Greek Drama on the Modern Stage*, Columbia University Press, New York–Oxford 1992 ; E. Papalexioiu, *La tragédie grecque sur la scène contemporaine*, Atelier National de Reproduction des Thèses, Lille 2005.

¹⁹ Bruno Garnier retrace l'histoire de la traduction de la tragédie grecque en France entre 1660 et 1780 dans : *La traduction de la tragédie grecque en France : le tournant décisif de la période 1660–1780*, *TTR* 11(1), 1998, pp. 33–64 (<<https://doi.org/10.7202/037315ar>>). Walter Puchner

d'*Agamemnon* et ensuite de toute *L'Orestie* par Paul Claudel²⁰ qui marqua la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, jusqu'aux fameuses traductions de Paul Mazon aux éditions Les Belles Lettres, destinées à être lues²¹ et qui furent un point de référence important pour une grande majorité de lecteurs francophones du siècle précédent à nos jours, le texte traduit se situe aujourd'hui au centre de la mise en scène. L'existence des retraductions se met au premier plan, avec des choix traductifs qui soutiennent, dans un espace textuel assez fermé (celui du discours tragique), les règles de l'oralité activées. À cet égard, le traducteur joue le rôle de médiateur culturel, suivant les priorités du discours théâtral et celles de l'action scénique, alors que le metteur en scène se charge du passage du texte à la représentation. Walter Puchner remarque :

Les traductions de la tragédie antique sont intégrées à la vision du monde philosophique de chaque époque, elles reflètent les connaissances archéologiques et littéraires sur l'Antiquité, et en particulier sur le théâtre antique, elles reflètent même les pratiques théâtrales et l'horizon d'attente du public de chaque période et prédisposent [le lecteur] à l'interprétation scénique qui va suivre²². (trad. M.B.)

Olivier Py, écrivain de prose et de théâtre primé, poète, metteur en scène, acteur, traducteur²³, directeur du Festival d'Avignon depuis 2013, traduit et présente entre 2008 et 2017 les sept tragédies d'Eschyle conservées : il commence en 2008 avec la trilogie de *L'Orestie*, poursuit en 2009 avec *Les Sept contre Thèbes*, puis en 2010 avec *Les Suppliantes*, au Théâtre de l'Odéon à Paris. L'année suivante, il met en scène *Les Perses* à la Scène nationale de Cavaillon et ensuite reprend, sous une forme de « trilogie » atypique, les trois tragédies eschyléennes les plus anciennes, également centrées sur des guerres, mythiques ou historiques — *Les Sept contre Thèbes*, *Les Suppliantes* et *Les Perses* — au Théâtre de l'Odéon. En 2016, il monte *Prométhée enchaîné* au Festival d'Avignon ainsi que la représentation *Eschyle, pièces de guerre : Les Perses — Prométhée enchaîné — Les Sept contre Thèbes — Les Suppliantes* (Festival d'Avignon, Église de la Chartreuse, Villeneuve-lès-Avignon). Finalement, en 2017, *Les Suppliantes* et *Prométhée en-*

donne une bibliographie très riche à ce sujet dans son livre *Κερκίδες και διαζώματα*, Hérodotos, Athènes 2016, chap. V, note 47, pp. 118–119.

²⁰ P. Claudel, « *L'Orestie* » d'Eschyle, trad. P. Claudel, [dans :] *Œuvres en prose*, Gallimard, Paris 1965 ; *idem*, *Théâtre*, Librairie Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris 1956.

²¹ Eschyle, *Tragédies*, t. 1 : *Les Suppliantes — Les Perses — Les Sept contre Thèbes — Prométhée enchaîné*, texte établi et traduit par P. Mazon, Les Belles Lettres, Paris 1920 ; Eschyle, *Tragédies*, t. 2 : *Agamemnon — Les Choéphores — Les Eumenides*, texte établi et traduit par P. Mazon, Les Belles Lettres, Paris 1925.

²² « Οι μεταφράσεις της αρχαίας τραγωδία εμπεδώνονται στη φιλοσοφική κοσμοθεωρία της εποχής, αντικαθρεφτίζουν τις αρχαιολογικές και φιλολογικές γνώσεις για την Αρχαιότητα και ιδίως για το αρχαίο θέατρο, ακόμη και τις θεατρικές πρακτικές και τον ορίζοντα προσδοκιών του κοινού της εποχής και προΐδεάζουν για τη σκηνική ερμηνεία που θα ακολουθήσει » (W. Puchner, « Μετάφραση ή διασκευή; Στα άδυτα της προσληπτικής διαδικασίας », [dans :] *idem*, *op. cit.*, chap. V, p. 120).

²³ Il a aussi traduit Shakespeare (*Roméo et Juliette*, trad. O. Py, Actes Sud-Papiers, Paris 2011 ; *Le Roi Lear*, trad. O. Py, Actes-Sud Papiers, Paris 2015).

chaîné sont joués au Festival d'Athènes et d'Épidaure. Ces sept tragédies furent publiées par les éditions Actes Sud, en deux tomes qui reprennent les textes utilisés dans les mises en scène, ce qui met en jeu la liaison et l'interaction entre les deux rôles de Py, celui de traducteur et de metteur en scène, qui se superposent inévitablement : *L'Orestie* (Actes Sud, Paris 2008) et *La Trilogie de la guerre* (*Les Sept contre Thèbes, Les Suppliantes, Les Perses*) suivie de *Prométhée enchaîné* (Actes Sud-Papiers, Paris 2012).

Acteur lui-même dans *Agamemnon*, Olivier Py crée un pont culturel entre la Grèce antique et la France du XXI^e siècle. Les représentations au Théâtre de l'Odéon ont eu lieu dans un espace géographique et culturel central, Paris étant toujours un pôle artistique et culturel universel. Quant à Avignon, même si la ville appartient à la périphérie géographique du pays, elle est devenue une zone centripète qui attire des spectateurs plurilingues des quatre coins du monde grâce au festival et son histoire²⁴.

Une disposition en « centre/périphérie » du théâtre antique se reflète en outre par la distinction entre l'ancienne *skéné*, lieu de jeu, et le *koilon*, espace des spectateurs. Suivant la même conception de la dualité antinomique entre « périphérie » et « centre », Athènes fut à l'époque classique le noyau de la création du discours tragique. La représentation des *Suppliantes* et de *Prométhée enchaîné*, mise en scène par Py au petit théâtre d'Épidaure en 2017, constitue un exemple à part, caractéristique de la dialectique entre centre et périphérie : c'est un retour paradoxal de la traduction française à l'espace géographique de l'original. Au-delà des frontières nationales et géographiques, la traduction de Py, retraduite en grec par Louisa Mitsakou pour le sous-titrage projeté dans le théâtre antique pendant la représentation, s'adresse de nouveau au spectateur grec contemporain. Ce dernier, récepteur de la tragédie, suit les traces linguistiques, traductives et scéniques proposées par le créateur français, qui sont doublement filtrées au niveau de la langue par la rétro-traduction de Louisa Mitsakou.

ASPECTS DE LA STRATÉGIE DE TRADUCTION D'OLIVIER PY : LA POÉTICITÉ AU CENTRE

La tragédie, considérée comme acquis universel (Casanova utilise le terme de « capital universel »²⁵), pose de nouveau la question de « l'intraduisible », dans le sens suggéré par Jacques Derrida dans le domaine de la traduction de la poésie.

²⁴ Concernant le rôle culturel, financier et symbolique des festivals, et de celui d'Avignon par excellence, voir entre autres : A.-M. Autissier (coord.), *L'Europe des festivals. De Zagreb à Édimbourg, points de vue croisés*, Éditions de l'attribut, Culture Europe International, Paris 2008 ; A. Fléchet, P. Goetschel et al., *Une histoire des festivals : XX^e-XXI^e siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris 2013.

²⁵ P. Casanova, « Consécration et accumulation... », p. 13.

Dans son texte *Che cos'è la poesia*²⁶, le philosophe explique qu'il y a des textes poétiques « traductibles », autrement dit qui doivent être traduits, mais intraduisibles, ce qui renvoie à la double contrainte (*double bind*) qui rapproche le traducteur de l'original mais qui en même temps lui pose des obstacles insurmontables. La tragédie antique est caractérisée par une structure codifiée dont la norme divise en règle générale le texte dramatique et scénique en six parties (prologue, parodos, épisodes, stasima, éxodos et kommos) et se fonde sur l'alternance de parties monologiques et dialogiques entre le chœur et les personnages dramatiques. La stratégie de traduction devrait permettre le transfert du sens à travers des choix lexico-sémantiques « jouables » du côté de l'acteur et « audibles »²⁷ du côté du spectateur, qui respecteraient en même temps le rythme, la versification et la codification structurale de la tragédie.

Simos Grammenidis, fondé sur Ladmiral²⁸, se réfère à trois moyens d'intervention culturelle dans le processus traductif : 1) l'éducation du traducteur, l'enrichissement de sa personnalité et de ses connaissances, 2) l'expression de la norme linguistique-culturelle prédominante, et 3) la connaissance culturelle liée au texte-source (trad. M.B.)²⁹. Olivier Py incarne cette relation entre éducation, langue et culture : artiste dont l'approche novatrice a souvent suscité des agitations dans la critique, il possède un pré-acquis d'éducation théâtrale (il a étudié à l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique), théologique et philosophique (Institut Catholique de Paris).

Au cours des neuf ans écoulés entre sa première et sa dernière mise en scène d'Eschyle, Olivier Py présente une production artistique abondante, dont seize œuvres originales publiées et vingt-quatre mises en scène de répertoire varié. Dans cette période, il fait évoluer sa stratégie de traduction d'Eschyle vers la recréation d'un résultat qui valorise la poéticité de l'original. Antoine Berman souligne :

La poéticité d'une traduction réside en ce que le traducteur a réalisé un véritable travail textuel, a fait texte, en correspondance plus ou moins étroite avec la textualité de l'original. Que le traducteur doive toujours faire texte, cela ne préjuge absolument pas ni du mode ni de la visée de la traduction³⁰.

Pourtant, Olivier Py vise explicitement à un discours où la musicalité textuelle se lie à la création d'images sonores ou visuelles. Il suit le texte original établi et annoté par Paul Mazon, les textes de Jean Bollack et de Judet de la

²⁶ J. Derrida, *Che cos'è la poesia*, Brinckmann & Bose, Berlin 1990.

²⁷ P. Pavis, « Vers une spécificité de la traduction théâtrale : la traduction intergestuelle et interculturelle », [dans :] *Le théâtre au croisement des cultures*, J. Corti, Paris 1990, pp. 135–165.

²⁸ J.-R. Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Gallimard, Paris 1994, p. 61.

²⁹ S. Grammenidis, *Μεταφράζοντας τον Κόσμο του Άλλου: Θεωρητικοί Προβληματισμοί*, Diavlos, Athènes 2009, p. 77.

³⁰ A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris 1995, p. 92.

Combe³¹, ainsi que plusieurs autres traductions françaises et anglaises³². Dans une interview, le traducteur, donnant l'exemple d'*Agamemnon*, explique que son texte de départ a été le texte ancien, à partir duquel il a effectué une traduction non médiée qui l'a occupé pendant un an et demi.

Cela représente un travail d'un an et demi sur le texte original. Je ne souhaitais pas monter les *Orestie* que je lisais. [...] J'ai dû choisir un sens parmi les interprétations possibles [...] J'ai voulu un texte qui soit le plus clair et le moins lié au temps possible, or quand je lis une traduction, j'entends très fortement l'époque du traducteur. Ainsi, j'ai essayé d'éviter tous les dix-neuviémismes, par exemple les inversions « qu'est-ce », « qu'as-tu ». Ma traduction n'est ni du français littéraire, ni du français d'aujourd'hui, c'est un français poétique, pour la scène : une langue rapide et synthétique. Il faut éviter les périphrases qui tentent de restituer le terme grec, cela alourdit la phrase. Je me suis efforcé de resserrer la langue, de façon aussi à ne faire aucune coupe dans ma mise en scène³³.

Ce processus a permis à Olivier Py de se rapprocher du discours tragique et d'étudier la prosodie, d'examiner les diverses significations implicites, les références culturelles ainsi que les divers choix linguistiques avant de passer à la mise en scène.

Dans ses deux éditions des tragédies d'Eschyle, nous remarquons que le terme « traduction » est évité sur la couverture, de même que celui « d'adaptation » : à leur place, on a préféré écrire « texte français Olivier Py » et « texte français de Olivier Py », alors que dans plusieurs documents de presse, on retrouve le terme « traduction ». Après une étude comparative des textes-source et des textes-cible, nous constatons que dans la traduction des trois textes de l'*Orestie* (*Agamemnon*, *Les Choéphores* et *Les Euménides*), représentés séparément en des années différentes, la cohérence sémantique et structurale ainsi que la longueur du texte sont, dans la mesure du possible, assez bien respectées.

Plus précisément, dans le premier livre, le traducteur n'intervient pas dans la structure du texte, il n'ajoute ni ne supprime de matériel, alors que sa « visibilité »³⁴ transparaît à travers des décisions traductives qui présentent une équivalence surtout stylistique. L'exemple des premiers vers d'*Agamemnon* pro-

³¹ Eschyle, *Les Choéphores et Les Euménides*, trad. J. Bollack et M. Bollack, Éditions de Minuit, Paris 2009 ; J. Bollack, J. de la Combe, *L'Agamemnon d'Eschyle*, t. 1, 1^{re} partie (*Prologue. Parodos anapestique. Parodos lyrique*), *Cahiers de Philologie* 6, Presses Universitaires de Lille, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 1981 ; J. Bollack, J. de la Combe, *L'Agamemnon*, t. 1, 2^e partie (*Parodos lyrique* [suite]. *Premier Stasimon*), *Cahiers de Philologie* 7, Presses Universitaires de Lille, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 1981 ; J. de la Combe, *L'Agamemnon d'Eschyle*, t. 2 (*Deuxième Stasimon. Accueil du roi. Troisième Stasimon. Dernier Stasimon*), *Cahiers de Philologie* 8, Presses Universitaires de Lille, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 1982.

³² J'adresse mes remerciements à Olivier Py qui m'a gentiment donné ces informations sur les éditions critiques qu'il a utilisées.

³³ Olivier Py, Interview à Gaëlle Bebin, janvier 2008, [dans :] *Pièce (dé)montée, les dossiers pédagogiques « Théâtres » du CEDP de Paris en partenariat avec l'Odéon-Théâtre de l'Europe*, p. 29 (<http://crdp.ac-paris.fr/pièce-démontée/pdf/l-orestie_total.pdf>).

³⁴ L. Venuti, *Translator's Invisibility. A History of Translation*, Routledge, London–New York 1995.

noncés par le Veilleur est caractéristique : en général le traducteur effectue un retraitement en vers libres de zones textuelles qui s'étendent de deux à six, sept vers dans la plupart des cas. Le vers est libre et le texte français respecte la longueur de l'original. On y trouve quelques déviations : présentation des dieux dans une apostrophe en français (vers 1 : « θεοὺς μὲν αἰτῶ τῶν δ' ἀπαλλαγὴν πόνων » — « Dieux ! Délivrez-moi de mes souffrances ») ; la suppression du participe présent « κοιμώμενος » et de l'adverbe « ἄγκαθεν », la clarification par l'addition « des Atrides » et le déplacement de « κυνὸς δίκην » du troisième au deuxième vers (vers 2 : « φρουρᾶς ἐτείας μῆκος, ἦν κοιμώμενος στέγαις Ἀτρειδῶν ἄγκαθεν κυνὸς δίκην » — « Une année entière, comme un chien / À l'affût sur le toit du palais des Atrides ») ; la substitution du verbe « κατειδέναί » par l'expression idiomatique « savoir par cœur » et la suppression de l'adjectif « νυκτέρων » (vers 4 : « ἄστρον κάτοιδα νυκτέρων ὀμήγουριν » — « Je sais par cœur l'assemblée des constellations ») ; le choix de trois synonymes différents pour les références aux étoiles (vers 4 : « Ἀστρον ὀμήγουριν » — « constellations » ; vers 5 : addition du substantif « planètes » ; vers 7 : « ἀστέρας ὅταν φθίνωσιν » — « la résurrection des astres ») ; un allongement et une sur-translation explicite (vers 5 : « καὶ τοὺς φέροντας χειῖμα καὶ θέρος βροτοῖς » — « L'exil et le retour des planètes qui annoncent les saisons ») ; l'inversion des vers 6 et 7 (« λαμπροὺς δυνάστας, ἐμπρέποντας αἰθέρι / ἀστέρας ὅταν φθίνωσιν, ἀντολάς τε τῶν » — « La mort et la résurrection des astres / Comme des rois qui nous dirigent »), et finalement une sous-translation avec la suppression de l'expression « ἐμπρέποντας αἰθέρι » (vers 6)³⁵. Les déviations couvrent une grande partie des diverses sortes d'équivalences proposées par Werner Koller dans « Equivalence in translation theory »³⁶ : l'équivalence dénotative et la liaison du sujet de référence par rapport à son contexte, l'équivalence connotative surtout au niveau stylistique concernant le choix de synonymes, l'équivalence normative réglée par la structure du discours tragique, et pragmatique, prenant en compte la réception du texte par le lecteur/spectateur. Olivier Py se concentre surtout sur les deux dernières équivalences, c'est-à-dire la normative et la pragmatique, afin de créer un texte plus accessible au spectateur francophone. Ses propositions traductives au niveau dénotatif, connotatif et morphologique sont fondées soit sur des additions, soit sur l'économie lexicale, dans un effort de ne pas s'écarter de la description des images initiales et des métaphores du texte-source. Toute modification semble s'appliquer au profit du sens et aboutit à la recréation d'une esthétique textuelle dans son ensemble au service d'une fonctionnalité scénique. Par conséquent, la hiérarchisation de ses priorités traductives se met au service de la poéticité du texte antique à tout niveau, ce qui inclut la technique activée par les acteurs d'une prononciation et articulation claire et rythmique du discours tragique traduit.

³⁵ Nous utilisons la numérotation des éditions établies par Paul Mazon, *op. cit.*

³⁶ W. Koller, « Equivalence in translation theory », [dans :] A. Chesterman (dir.), *Readings in Translation Theory*, Oy Finn Lectura Ab, Helsinki 1989, pp. 99–104.

Dans le deuxième livre, *La trilogie de la guerre et Prométhée enchaîné*, les « textes français » suivent une stratégie de traduction plus proche de la logique d'une « réécriture » créative des vers, avec le sens du *rewriting* élaboré par André Lefevre³⁷. La motivation est affirmée clairement : les *Sept contre Thèbes* inaugurent la proposition d'Olivier Py de créer un « théâtre d'intervention » qui déplace perpétuellement la représentation à des endroits divers, suivant la logique d'une décentralisation spatiale « hors murs » (si nous considérons le « Théâtre de l'Odéon » comme centre). Pour cette raison, au niveau textuel, il décide de donner une « version concentrée, d'une heure environ, pour trois comédiens »³⁸, « jouable pour tous, partout, réinventée en langue française et mise en scène »³⁹.

Ses versions des *Sept contre Thèbes*, des *Suppliantes*, ou des *Perses* auront été jouées près de deux cent cinquante fois et applaudies par une vingtaine de milliers de spectateurs dans plus d'une centaine de lieux en Île-de-France, du centre social de quartier à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, de l'Odéon historique au collège de grande banlieue. Ainsi mise en œuvre, la démocratisation culturelle dont Olivier Py souhaitait marquer sa direction aura pris un visage on ne peut plus concret⁴⁰.

Afin de mettre en œuvre cette perspective, l'intervention principale dans la *Trilogie* est liée à l'omission d'extraits afin de réduire la longueur des textes pour les raisons mentionnées ci-dessus. Pourtant, rien n'est arbitraire : dans la majorité des cas, il suit l'opinion exprimée par la plupart des philologues modernes qui considèrent que, par exemple, toute la partie finale des *Sept contre Thèbes* (vers 1004–1084, entrée du Héraut, annonce de l'interdiction de l'enterrement de Polynice, refus de la part d'Antigone, division du Chœur et lamentation parallèle pour les deux cadavres), ainsi que, plus tôt, l'entrée d'Antigone et d'Ismène (vers 861–873), ne sont pas d'Eschyle et ont été rajoutées par un dramaturge postérieur (sous l'influence de l'*Antigone* de Sophocle). De même, dans les *Suppliantes*, la dernière partie exige l'activation d'un deuxième Chœur, celui des Servantes des Danaïdes, et réoriente la tragédie vers la tragédie suivante (aujourd'hui disparue). Dans ce cas, la mise en scène semble être le fil conducteur d'Olivier Py/traducteur, c'est-à-dire le centre de sa stratégie de traduction, tout en déplaçant à la périphérie la traduction de la version étendue mais douteuse de l'original. Finalement son *Prométhée enchaîné* est suivi par un texte complètement recréé par lui-même, intitulé *Prométhée délivré, un épilogue* et travaillé « au moment même où se déclenchait le Printemps arabe »⁴¹ de 2010. Py y expose sa version dans les deux autres parties perdues de la trilogie d'Eschyle, *Prométhée délivré* et *Prométhée porte-feu*.

³⁷ Voir A. Lefevre, *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, Routledge, London–New York, 1992.

³⁸ D. Loayza, « Cinq ans avec Eschyle », [dans :] Eschyle, *La trilogie de la guerre — Les Sept contre Thèbes, Les Suppliantes, Les Perses — suivi de « Prométhée enchaîné »*, textes français O. Py, Actes Sud-Papiers, Paris 2012, p. 115.

³⁹ Dans la présentation du spectacle publiée sur le site Internet de l'Odéon : <<https://www.theatre-odeon.eu/en/Plays/les-sept-contre-thebes>>.

⁴⁰ D. Loayza, *op. cit.*, p. 119.

⁴¹ *Ibidem*, p. 121.

CONCLUSIONS : LES CONSTANTES ET LES VARIABLES

Le travail d'Olivier Py combine deux sortes de médiation : la traduction textuelle et la traduction intersémiotique pour la scène. Le traitement textuel des tragédies d'Eschyle donne une place prépondérante à la poéticité et à la musicalité de l'original, ce qui aboutit à un résultat scénique qui met en valeur le *logos* eschyléen.

Le schéma oppositionnel « centre versus périphérie » est composé de deux éléments dialectiques, suivant l'optique adoptée, ce qui va de pair avec des facteurs socioculturels en évolution permanente. Le texte original de la tragédie antique constitue une constante, un point de départ où commence toute la chaîne artistique qui aboutit à la représentation, après un double processus herméneutique de l'original : celui effectué par le traducteur et celui du metteur en scène. Même s'il y a des lacunes dispersées dans le texte-source antique, comme des extraits non sauvegardés, un manque de didascalies ou d'indication des noms des personnages qui prennent la parole, l'original demeure une base inchangée et interchangeable.

Par conséquent, la langue-source reste intacte alors que la langue-cible se trouve en perpétuelle mutation à travers le temps. En ce sens, les retraductions sont des variables, qui se transforment cependant en constantes quand elles se mettent au centre d'une mise en scène spécifique. La mise en scène, de son côté, produit le phénomène éphémère de la représentation, qui varie de jour en jour.

De plus, le lieu scénique est une constante spatiale, « avec une portion délimitée de l'espace »⁴² qui varie de théâtre en théâtre (par exemple au Théâtre de l'Odéon et au petit théâtre d'Épidaure), mais qui définit aussi de façon bien concrète le centre de l'action des personnages et des acteurs.

Les mises en scène d'Olivier Py et le « théâtre de l'intervention », processus qui concerne les quatre dernières tragédies, met en valeur la décentralisation spatiale du spectacle, décision qui fut également le fil conducteur du résultat linguistique et esthétique final.

DIALECTIC ASPECTS BETWEEN PERIPHERY AND CENTER:
THE TRANSLATIONS OF AESCHYLUS' TRAGEDIES
INTO FRENCH BY OLIVIER PY

Abstract

“Periphery” and “centre” are two concepts which could be examined in terms of geographic, linguistic, or cultural variations and constants at different periods of human history. If world literature is a united system, with an unequal center and periphery, the interlinguistic translation of Aeschylus' tragedies into French by Olivier Py in the twenty-first century will serve as an example in order to highlight the various facets of this multidimensional relationship. Olivier Py, an award-winning prose and theatre writer, poet, director, actor, translator, director of the Avignon

⁴² A. Ubersfeld, *Lire le théâtre*, t. 1, Belin, Paris 1996, p. 113.

Festival since 2013, translated and directed all seven surviving Aeschylean tragedies between 2008 and 2017. He thus played the role of a cultural mediator who ensured the transition from the source language to the target language by creating texts designed to be presented on stage, and following the priorities of the codified theatrical discourse of tragedy. Based on this process, the author examines the various spatio-temporal and cultural relationships between periphery and centre in order to present the main points of Olivier Py's translation strategy.

Key words: translation, periphery–center, Aeschylus, Olivier Py.

JUSTYNA BAJDA
ORCID: 0000-0001-7402-090X
Université de Wrocław
justyna.bajda@uwr.edu.pl

UN PETIT ÉDITEUR EN PÉRIPHÉRIE DU SYSTÈME
LES TRADUCTIONS D'OUVRAGES EN SCIENCES HUMAINES
DANS LE CATALOGUE DE LA MAISON D'ÉDITION
« SŁOWO/OBRAZ TERYTORIA »

Le début des années 1990 a été une période riche en événements politiques et changements économiques en Europe : la Pologne venait de connaître ses premières élections partiellement libres, il n'y avait plus à Berlin de mur pour diviser le monde de l'époque. Parmi les changements politiques, juridiques, financiers ou organisationnels visibles dans notre pays et qui apportaient l'économie de marché, il y en a eu également qui étaient directement liés au marché de l'édition. Jadwiga Sadowska, qui les a analysés sous l'angle des statistiques, observe notamment que :

[...] en 1989, les pays occidentaux et les États-Unis ont levé l'embargo sur les exportations de haute technologie en direction de la Pologne. Cela a eu un impact important [...] sur les achats de matériel informatique moderne et de logiciels, notamment dans le domaine de la polygraphie. [...] en mai 1990, on a supprimé [...] la censure officielle, ce qui a ouvert la voie à la liberté d'activité éditoriale, avec, entre autres, la légalisation des maisons d'édition clandestines qui existaient depuis le milieu des années soixante-dix¹.

¹ J. Sadowska, « Wybrane aspekty polskiego rynku wydawniczego po 1989 roku w świetle statystyki », *Zagadnienia Informatyki Naukowej* 2, 2004, p. 30 (<http://bbc.uw.edu.pl/Content/1755/z2004_2_03.pdf> [consulté le 6.10.2019]); texte original : « [...] w 1989 roku państwa zachodnie i Stany Zjednoczone zniosły embargo na eksport do Polski wysokich technologii. Miało to istotny

Dans son article, Sadowska présente des données sur les transformations du monde de l'édition en Pologne à la charnière des XX^e et XXI^e siècles. Elle souligne la multiplication du nombre d'éditeurs et d'ouvrages publiés comparativement à la période antérieure à 1990 (plus de deux fois plus), tout en notant aussi que les tirages sont désormais quatre fois moins élevés². Elle a également collecté des données concernant les traductions d'œuvres étrangères sur le marché éditorial polonais d'après 1990. Dans la dernière décennie du XX^e siècle, le nombre total de traductions a été multiplié par quatre par rapport à l'époque précédente et a représenté plus de 43 000 titres (soit environ 4000 chaque année). Le nombre de livres traduits n'a cessé de croître : pour l'anglais, il est passé de 2166 titres dans les années 1976–1985 à 12 200 dans les années 1996–2000, pour l'allemand, le chiffre a plus que quadruplé dans les années 1990, et pour le français, il a doublé après l'an 2000, passant de 100 à plus de 200 annuellement. En revanche, le nombre de traductions du russe a baissé systématiquement, passant d'environ 650 titres traduits annuellement dans les années 1940 et 1950 à 193 dans la décennie 1975–1985 et environ 70 dans les années 1996–2000³.

Pendant cette période de transformations du monde de l'édition, on a également commencé à redéfinir l'importance des échanges d'idées sous forme d'œuvres en langue originale, mais aussi traduites⁴. Dans l'introduction de *Vingt-cinq ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration*, Elżbieta Skibińska note qu'à cette époque,

wpływ [...] na zakup nowoczesnych urządzeń komputerowych, oprogramowania, w tym także wyposażenia poligraficznego. [...] w maju 1990 roku zlikwidowano [...] urzędową cenzurę, co umożliwiło prowadzenie swobodnej działalności wydawniczej, w tym legalizację wydawnictw podziemnych funkcjonujących od połowy lat siedemdziesiątych ». Voir aussi : M. Chrobak, « Marché des traductions littéraires en Pologne après 1989 — crépuscule des grands projets ? », [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *Vingt-cinq ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration*, Orizons, Paris 2015, pp. 143–158, et M. Cieński, *Littérature européenne des années 1500–1800 sur le marché éditorial polonais après 1989*, [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *op. cit.*, pp. 161–174. À propos de la variété des facteurs déterminant l'apparition et le fonctionnement des petites maisons d'édition (françaises, dans le cas étudié), voir : S. Noël, « La petite édition indépendante face à la globalisation du marché du livre : le cas des éditeurs d'essais critiques », [dans :] G. Sapiro (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau Monde éditions, Paris 2009, pp. 133–156.

² J. Sadowska, *op. cit.*, p. 39.

³ *Ibidem*, p. 35.

⁴ La circulation des ouvrages constitue un espace d'observation privilégié des mécanismes qui régissent les échanges intellectuels transnationaux; ceux-ci peuvent avoir aussi d'autres cadres (colloques, conférences,...), voir : G. Sapiro, « Quels facteurs favorisent la traduction des livres de sciences humaines », *Palimpsestes* 33, 2019, paragraphe 1 (<<http://journals.openedition.org/palimpsestes/3827>> [consulté le 11.10.2020]).

[...] de nouveaux échanges et de nouvelles logiques d'échanges apparaissent rapidement, avec pour conséquence des besoins accrus en traduction (littéraire et non littéraire), des formations à la traduction qui apparaissent à travers le continent, des nouvelles formes de traduction et d'interprétation⁵.

Les traductions « littéraires et non littéraires » représentent également une part importante des publications de la maison d'édition « *slowo/obraz terytoria* » (désormais : « *slowo* » ou SOT) fondée à Gdańsk par Stanisław Rosiek à l'automne 1995. Au point de départ de cet article, nous avons mené une étude quantitative sur les ouvrages de sciences humaines étrangers publiés par cet éditeur depuis ses débuts jusqu'en septembre 2019. Nous nous sommes également fixée pour objectif d'identifier les facteurs qui sont intervenus dans la constitution de cette partie de son catalogue, et de déterminer dans quelle mesure ils ont contribué au succès de cette petite maison d'édition, périphérique à l'origine, qui est aujourd'hui considérée comme l'une des plus importantes dans le domaine des sciences humaines en Pologne. Elle a d'abord été perçue comme un petit éditeur de niche inconnu du grand public, avec des livres destinés avant tout aux chercheurs, surtout dans le domaine des sciences humaines, ou à un lectorat plus particulièrement intéressé dans les belles lettres (polonaises ou étrangères). Mais SOT a relativement vite renforcé sa position dans le monde éditorial, y compris vis-à-vis des plus anciennes ou des grandes maisons. En 1998, dans une publication consacrée au marché du livre en Pologne, Łukasz Gołębiowski souligne déjà que « *slowo* » fait partie des éditeurs qui « comptent sur le marché et se sont fait une réputation en Pologne »⁶. Un an plus tard, en traitant des chances de survie des petits éditeurs⁷, il signale que celles-ci résident dans une certaine forme d'élitisme des ouvrages qu'ils proposent. Il écrit notamment ceci : « [...] les éditeurs littéraires tels que *a5* ou *slowo/obraz terytoria* [...] survivront peut-être grâce à leur offre ambitieuse, chose justement recherchée par les lecteurs (et les libraires) »⁸.

L'offre éditoriale de SOT a toujours été clairement définie et, depuis le début, se compose de titres de sciences humaines, dont des ouvrages traduits en polonais. Les éléments pris en considération dans cet article et déterminants pour la nature du transfert d'idées effectué à travers les publications de « *slowo* » sont les suivants :

- thème des ouvrages traduits,
- langues et auteurs des œuvres originales,

⁵ E. Skibińska, « Avant-propos », [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *op. cit.*, p. 17.

⁶ Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 1998. Wydawnictwa*, Magazyn Literacki, Warszawa 1998, pp. 17–18.

⁷ *Ibidem*, p. 16. Pour Gołębiowski, les « grandes » maisons d'édition sont celles dont le chiffre d'affaires dépasse 15 millions de zlotys, les « moyennes », de 1 à 15 millions, et les « petites » (dont SOT fait partie), moins de 1 million.

⁸ Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 1999. Wydawnictwa*, Magazyn Literacki, Warszawa 1999, p. 16.

- nombre d'ouvrages traduits,
- auteurs des traductions.

Pierre Bourdieu considère ces facteurs comme essentiels dans le transfert international des idées. Dans son article intitulé « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées »⁹, nous pouvons lire :

[...] le transfert d'un champ national à un autre se fait à travers une série d'opérations sociales : une opération de sélection (qu'est-ce qu'on traduit ? qu'est-ce qu'on publie ? qui traduit ? qui publie ?) ; une opération de marquage (d'un produit préalablement « dégriffé ») à travers la maison d'édition, la collection, le traducteur et le préfacier [...]¹⁰.

1. CENTRES D'INTÉRÊT DES OUVRAGES TRADUITS

Le choix des textes à traduire (et des autres aussi d'ailleurs) est un élément fondamental de la planification des politiques éditoriales. L'activité de « słowo », dès le début de son existence, s'est concentrée sur les textes de sciences humaines consacrés à l'histoire polonaise, européenne et mondiale, la théorie et la critique littéraire et des beaux-arts, la philosophie et l'étude de la culture. Rosiek signale ces centres d'intérêt sur le site officiel de la maison d'édition :

Les livres de notre maison d'édition tentent de dépasser les divisions traditionnelles en s'aventurant sur des territoires intermédiaires, situés aux limites de l'iconosphère et de la logosphère — comme l'indique le nom même de notre maison —, mais aussi, aux confins de la pensée « pure » et de l'histoire de la pensée¹¹.

Les titres de l'éditeur sont répartis en 75 collections qui se sont créées successivement, à mesure que l'éventail d'ouvrages publiés allait en s'élargissant. Deux d'entre elles portent des titres directement en rapport avec l'humanisme : « Klasyka Światowej Humanistyki » ['Classiques mondiaux des sciences humaines'], « Podręcznik Humanisty » ['Manuel de l'humaniste']. Les titres de plusieurs autres semblent élargir davantage le champ, mais la plupart des ouvrages qui en font partie relèvent des sciences humaines : par exemple « Archiwum wyobraźni » ['Archives de l'imaginaire'], « Biblioteka Mnemosyne » ['Bibliothèque de Mnemosyne'], « Epoka obrazu » ['Époque de l'image'], « Historie » ['Histoires'], « Idee » ['Idées'], « Klasyka » ['Classiques'] ou « Minerwa. Biblioteka Filozofii i Historii Filozofii » ['Minerve. Bibliothèque de philosophie et d'histoire de la

⁹ P. Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 145, 2002, pp. 3–8.

¹⁰ *Ibidem*, p. 4.

¹¹ S. Rosiek, *O wydawnictwie*, <<https://terytoria.com.pl/content/6-o-wydawnictwie>> [consulté le 1.09.2019] ; texte original : « Książki wydawnictwa próbują przekraczać tradycyjne podziały, penetrują obszary pośrednie i pograniczne — nie tylko pomiędzy ikonosferą a logosferą, o czym mówi nazwa wydawnictwa, lecz także pomiędzy „czystą” myślą a historią myślenia ».

philosophie’]. Parmi celles-ci, 25 collections comprennent des œuvres traduites qui appartiennent à diverses disciplines des sciences humaines¹² :

Tableau 1. Nombre d’ouvrages traduits suivant les collections de « slowo/obraz terytoria »

N°	Collection	Nombre total d’ouvrages dans la collection	Nombre total d’ouvrages de sciences humaines traduits dans la collection	Année de publication de la traduction
1.	10/17	9	2	2017
2.	Archiwum wyobraźni	2	1	2005
3.	Artyści	19	2	2009, 2010
4.	Biblioteka Mnemosyne	36	7	2010, 2011, 2015, 2016, 2018, 2019
5.	Biblioteka Schulz/ Forum	6	1	2018
6.	Epoka obrazu	4	4	2010, 2011, 2012
7.	Eseje o Sztuce	43	19	1996, 1997, 1998, 2000, 2001, 2002, 2003, 2006, 2007, 2009, 2010, 2011, 2012, 2015
8.	Historie	13	7	2003, 2005, 2008, 2010, 2011, 2013, 2014
9.	Idee	13	6	1997, 1998, 2000, 2002
10.	Idee i Społeczeństwo	4	1	2004
11.	Klasyka	12	1	2006
12.	Klasyka Światowej Humanistyki	16	15	2003, 2005, 2006, 2007, 2009, 2010, 2011, 2014, 2015, 2016
13.	Kracauer	2	2	2009, 2010
14.	Linie życia	2	1	2009
15.	Media	13	4	2005, 2012, 2014

¹² Pour cet article, nous avons pris en compte les ouvrages des domaines suivants : études littéraires, linguistique, histoire et théorie de l’art, journalisme, philosophie, histoire, musicologie, psychologie, sociologie. Nous n’avons pas pris en considération les œuvres de fiction, les biographies, les mémoires ni les correspondances.

Tableau 1. Nombre d'ouvrages traduits... (suite)

N°	Collection	Nombre total d'ouvrages dans la collection	Nombre total d'ouvrages de sciences humaines traduits dans la collection	Année de publication de la traduction
16.	Minerwa. Biblioteka Filozofii i Historii Filozofii	35	23	1996, 1998, 1999, 2000, 2002, 2004, 2005, 2008, 2009, 2013
17.	Pisarze	22	4	1999, 2000, 2005, 2010
18.	Podręcznik Humanisty	14	6	2009, 2011, 2012, 2013, 2018
19.	Przygody Ciała	27	6	1999, 2003, 2005, 2007, 2012, 2014, 2015
20.	Rzeczy artystyczne	30	3	2003, 2004, 2008, 2011
21.	Rzeczy eseistyczne	9	3	2003, 2007, 2010
22.	Rzeczy filmowe	9	4	2007, 2010, 2011, 2013
23.	Terytoria Kina	14	1	2009
24.	Terytoria Muzyki	2	1	2012
25.	Theatroteka	19	16	2005, 2006, 2007, 2009, 2010, 2011, 2017

Cette liste permet de constater que certaines séries se composent pour plus de la moitié ou presque de traductions. C'est le cas de « Minerwa. Biblioteka Filozofii i Historii Filozofii » (23 traductions sur 35 titres), « Eseje o Sztuce » [‘Essais d’art’] (19/43), « Klasyka Światowej Humanistyki » (15/16), « Theatroteka » [‘La Théâtrothèque’] (16/19), « Historie » (7/13) et « Idee » (6/13). Certaines des collections les plus petites, telles « Kracauer », « Linie życia » [‘Lignes de vie’], « Archiwum wyobraźni » ou « Epoka obrazu », se composent de 50 à 100% de traductions. Fait notable, les premières traductions de cette maison d’édition ont été publiées presque immédiatement après sa fondation, dès 1996. Il s’agissait d’ouvrages d’art et de philosophie français des années 1960 et 1970. Alors que l’histoire et la théorie de l’art ont toujours été très prisées des éditeurs polonais après la guerre (même si, jusqu’en 1989, la majeure partie des livres et albums consacrés à l’art étaient principalement traduits du russe), la philosophie est la première discipline pour laquelle une importante augmentation des publications est observable

en Pologne après 1990, phénomène à rattacher très certainement à la levée de la censure. Sadowska l'observe également dans ses relevés statistiques :

L'analyse des livres publiés permet de constater qu'à partir de 1990, le nombre de livres du domaine de la philosophie augmente, passant de 325 en moyenne annuellement dans la première moitié des années quatre-vingt-dix et 542 dans la seconde moitié de celles-ci à 626 titres en 2002. L'augmentation est de cinq fois par rapport aux années soixante-dix où l'on sortait en moyenne 130 titres par an¹³.

Dans les années suivantes, on voit s'élargir progressivement l'intérêt de la maison d'édition pour les ouvrages étrangers du domaine de la culture : film, cinéma, musique, théâtre, opéra, nouveaux médias. La liste contient aussi bien des nouveautés que des ouvrages beaucoup plus anciens traduits pour la première fois et proposés au public par « slowo ». Beaucoup de ces titres se rapportent au théâtre, à l'art dramatique, au jeu d'acteur et à l'esthétique. L'ouvrage traduit le plus ancien date du tournant des XVI^e et XVII^e siècles : il s'agit de *Nowoczesna sztuka pisania komedii w dzisiejszych czasach przedstawiona Akademii w Madrycie* (*Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo*) de Lope de Vega. Après l'entrée dans le XXI^e siècle, la rédaction décide de faire traduire par exemple la *Praktyka budowania scen i machin teatralnych* (*Pratica di fabricar scene e machine ne' teatri*) de Niccolò Sabbatini. On trouve aussi quelques titres du XVIII^e siècle (dont l'ouvrage de Joseph Furtenbach *O budowie teatrów* (*Architectura recreationis...*), *Pisma estetycznoteatralne* (*L'esthétique théâtrale*) de Denis Diderot, *Analiza piękna* (*The Analysis of Beauty*) de William Hogarth ou les œuvres philosophiques de George Berkeley et Emmanuel Kant, et des œuvres considérées aujourd'hui comme des classiques des sciences humaines du XIX^e siècle, comme *Filozofia sztuki* (*Philosophie de l'art*) d'Hippolyte Taine, *Malarz życia nowoczesnego* (*Le Peintre de la vie moderne*) de Charles Baudelaire, *Urodzona zbrodniarka* (*La donna criminale*) de Cesare Lombroso ou *Narodziny Wenus* (*Geburt der Venus*) d'Aby Warburg, ouvrage canonique pour tous les historiens de l'art.

La politique éditoriale de « slowo » n'affiche pas seulement une volonté de proposer aux lecteurs des œuvres anciennes, passablement tombées dans l'oubli ou totalement inconnues du public polonais. On y observe aussi une tendance à suivre les nouveautés dans le domaine des sciences humaines. Le tableau 2 présente les titres qui ont été traduits et sont sortis dans les cinq ans après la publication de l'original. Certaines de ces traductions sont sorties sur le marché polonais dès l'année suivante.

¹³ « Analiza wydawanych książek pozwala stwierdzić, że od roku 1990 wzrasta liczba wydawanych książek z zakresu filozofii, ze średnio 325 rocznie w pierwszej połowie lat dziewięćdziesiątych i 542 w drugiej połowie do 626 tytułów w 2002 roku. Jest to pięciokrotny wzrost w stosunku do lat siedemdziesiątych, gdy wydawano średnio 130 tytułów rocznie » (J. Sadowska, *op. cit.*, p. 38).

Tableau 2. Traductions publiées par SOT dans les 5 ans après la parution de l'original

Année de publication chez SOT	Année de publication de l'original	Langue	Auteur	Titre original	Édition en Pologne	Traducteur
2007	2004	français	Jean Clair	<i>De immundo: apophatisme et apocatastase dans l'art d'aujourd'hui</i>	<i>De Immundo</i>	Maryna Ochab
2007	2005	français	George Steiner	<i>Dix raison (possibles) à la tristesse de pensée</i>	<i>Dziesięć (możliwych) przyczyn smutku myśli</i>	Ola Kubńska et Wojciech Kubński
2008	2007	français	Pascal Quignard	<i>Nuit sexuelle</i>	<i>Noc seksualna</i>	Krzysztof Rutkowski
2009	2006	anglais	Bernard Gert et al.	<i>Bioethics. A Systematic Approach</i>	<i>Bioetyka. Ujęcie systematyczne</i>	Marek Chojnaeki
2009	2007	français	Jean Clair	<i>Malaise dans les musées</i>	<i>Kryzys muzeów</i>	Jan Maria Kloczowski
2009	2005	russe	Leonid Stołowicz	<i>Istoria russkoj filosofii</i>	<i>Historia filozofii rosyjskiej</i>	Bogusław Żyłko
2011	2009	anglais	Léon Krier	<i>The Architecture of Community</i>	<i>Architektura wspólnoty</i>	Piotr Choynowski
2012	2008	français	Grégoire Chamayou	<i>Corps vils : expérimenter sur les êtres humains aux XVIII^e et XIX^e siècles</i>	<i>Podłe ciała</i>	Jadwiga Bodzińska et Katarzyna Thiel-Jańczuk
2013	2008	anglais	Linda Williams	<i>Screening sex</i>	<i>Seks na ekranie</i>	Miłosz Wojtyna
2014	2009	français	Thierry Savatier	<i>L'origine du monde. Histoire d'un tableau de Gustave Courbet</i>	<i>Początek świata. Historia obrazu Gustave'a Courbeta</i>	Krystyna Belaid
2018	2013	italien	Roberto Calasso	<i>L'impronta dell'editore</i>	<i>Ślad wydawcy</i>	Joanna Ugniewska et Stanisław Kasprzysiak

2. TRADUCTIONS¹⁴

2.1. LANGUES ET AUTEURS DES OUVRAGES ORIGINAUX

Comme nous l'avons déjà dit, les premiers livres traduits par « slowo » sont sortis l'année qui a suivi la fondation de la maison d'édition. Il s'agissait de quatre ouvrages français des domaines de la philosophie et de la théorie de l'art :

Tableau 3. Premières traductions de « slowo/obraz terytoria » (1996)

Année de publication chez SOT	Année de publication de l'original	Langue	Auteur	Titre original	Édition en Pologne	Traducteur
1996	1962	français	Jean-Pierre Vernant	<i>Les origines de la pensée grecque</i>	1. <i>Źródła myśli greckiej</i> 2. <i>Źródła myśli greckiej</i>	1. Jerzy Szacki (1969, PWN) 2. Jerzy Szacki
1996	1960	français	Maurice Merleau-Ponty	<i>L'Œil et l'Esprit</i>	<i>Oko i umysł. Szkice o malarstwie</i>	Ewa Bieńkowska et al.
1996	1971	français	Alexandre Koyré	<i>Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^e siècle allemand</i>	<i>Mistycy, spirytualiści i alchemicy niemieccy XVI wieku</i>	Leszek Brogowski
1996	1973	français	Michel Foucault	<i>Ceci n'est pas une pipe</i>	<i>To nie jest fajka</i>	Tadeusz Komendant

Trois de ces titres ont été traduits directement pour l'éditeur, mais la publication du livre de Jean-Pierre Vernant repose sur une traduction très antérieure, réalisée en 1969 par Jerzy Szacki pour Państwowe Wydawnictwo Naukowe. Le rachat des droits de publication à d'autres maisons d'édition n'est pas pratique courante chez « slowo ». Depuis le début de ses activités, l'éditeur a publié 139 traductions mais n'a repris que 15 fois des versions existantes, dont deux fois pour rééditer des traductions aujourd'hui canoniques de la fin du XIX^e siècle :

¹⁴ La structure de cette section (son découpage en sous-sections) est partiellement empruntée à l'article d'Elżbieta Skibińska, « La traduction dans les revues comme voie de circulation des voix théoriques : L'exemple des revues polonaises *Pamiętnik Literacki* (1956–1994), *Teksty* (1972–1981) et *Teksty Drugie* (1990–2010) », [dans :] I. Génin et I. Klitgård (dir.), *Translating the Voices of Theory / La traduction des voix de la théorie*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2015, pp. 113–134.

celle de la *Philosophie de l'art* d'Hippolyte Taine par Antoni Sygietyński (1896) et celle de *La Femme criminelle (La donna criminale)* de Cesare Lombroso par Izydor Szenhak (1895). Les autres rééditions reprennent des traductions datant du XX^e siècle.

On peut observer que depuis le début des activités de la maison d'édition, la rédaction s'applique avant tout à traduire des œuvres de langue française. Le nombre de titres français (50,5%) est plus de deux fois supérieur à celui des livres anglais (20%). Viennent ensuite, par ordre décroissant, l'allemand (14%), l'italien (7%), le russe (7%) et l'espagnol (1,5%) (Annexe, tableau A1).

Le classement des auteurs étrangers les plus souvent traduits est également symptomatique. On trouve en tête de liste des penseurs francophones du XX^e siècle devenus classiques : Michel Foucault (4 titres traduits), Gaston Bachelard (4), Gilles Deleuze (4), Georges Bataille (3) et Jean Starobinski (3). Le sémioticien de la culture russe Boris Andreïevitch Ouspenski occupe également une belle place (4 titres). Pour ce qui est de la pensée allemande, le mieux représenté est le philosophe Emmanuel Kant (3 titres). Viennent ensuite, avec deux titres traduits, Jacques Derrida, Alexandre Koyré, Jean-Noël Vuarnet, George Steiner, Rudolf Arnheim, Mario Praz, Gustav Hocke, Siegfried Kracauer (dont les livres traitant de film ont amené l'éditeur à donner son nom à une série). Ouvrages des auteurs canonisés ou en train de le devenir, ce qui — dans un autre ordre d'idées, montre que SOT construit son catalogue de sorte à accumuler du capital symbolique.

2.2. TRADUCTEURS

Les traducteurs des ouvrages publiés par « *słowo/obraz terytoria* » se laissent classer en trois groupes :

- les anciens (XIX^e siècle, avec deux noms : Antoni Sygietyński pour le français et Izydor Szenhak pour l'italien),
- ceux qui ont travaillé pour d'autres éditeurs et dont les traductions ont été rachetées par « *słowo* » (Zbigniew Raszewski — anglais ; Danuta Hanulanka — allemand ; Wojciech Jekiel et Krzysztof Żaboklicki — italien ; Tadeusz Komendant et Krzysztof Matuszewski — français),
- les collaborateurs directs de la maison d'édition.

Le dernier groupe comprend aussi bien des traducteurs renommés, avec de nombreux titres à leur actif et qui fournissent des traductions à intervalles réguliers, que des représentants de la jeune génération (il s'agit souvent des universitaires, chercheurs en sciences humaines).

L'équipe de traducteurs la plus nombreuse de celles que s'est constituées « *słowo* » est celle de langue française. Depuis ses débuts, la maison d'édition a contracté 42 traducteurs pour cette langue, et les premiers effets de leur travail

sont sortis sur le marché dès 1996. En près de 25 ans, un groupe fixe de cinq personnes a fini par se démarquer. À eux seuls, ils ont jusqu'à présent fourni à l'éditeur plus de la moitié de ses traductions du français (Annexe, tableau A2).

La maison d'édition a commencé également assez vite à traduire des ouvrages anglophones. La première traduction est parue en 1998, c'était un ouvrage d'histoire des idées d'Alexandre Koyré : *Od zamkniętego świata do nieskończonego wszechświata (From the Closed World to the Infinite Universe, 1957 ; trad. Ola Kubińska et Wojciech Kubiński)*, aujourd'hui devenu classique¹⁵. Depuis lors, 23 traducteurs ont travaillé pour l'éditeur, la plupart d'entre eux ne lui ayant fourni qu'un seul titre. Ils sont quatre seulement à avoir traduit deux titres (Annexe, tableau A3).

La maison d'édition a commencé un peu plus tard à traduire de l'allemand, en 2003. C'est cette année que Marek Szalsza a traduit pour elle un livre discutable écrit dans les années 1950 par Gustav Hocke, *Świat jako labirynt (Die Welt als Labyrinth. Manier und Manie in der europäischen Kunst. Beiträge zur Ikonographie und Formgeschichte der europäischen Kunst von 1520 bis 1650 und der Gegenwart)*, qui propose une redéfinition du maniérisme dans l'art et la littérature européenne. « slowo » travaille aujourd'hui avec 14 traducteurs de langue allemande, Małgorzata Leyko étant la plus active d'entre eux, avec quatre titres traduits jusqu'à présent (Annexe, tableau A4).

Viennent ensuite les traducteurs de l'italien. Huit personnes ont collaboré avec l'éditeur pour cette langue depuis 2005, date de la traduction de *Laboratoria zmysłów (Officine dei sensi, 1985)* de Piero Camporesi par Joanna Ugniewska. Cette dernière collabore régulièrement avec l'éditeur, elle a traduit la moitié des livres italiens publiés chez « slowo » (Annexe, tableau A5).

Pour les langues espagnole et russe, l'éditeur a employé deux traducteurs. La littérature espagnole n'a fait son apparition chez « slowo » qu'en 2004, avec la traduction d'une œuvre inachevée de José Ortega y Gasset, *Ewolucja teorii dedukcyjnej (La Idea de principio en Leibniz y la evolución de la teoría deductiva, 1947, édition de 1958)*, consacrée à la notion de « principe » dans la tradition philosophique et plus particulièrement chez Gottfried Leibniz. En revanche, la première traduction du russe a aussi été l'une des premières de l'éditeur. À cette occasion, Bogusław Żyłko — qui a par ailleurs traduit presque tous les titres russes du catalogue de « slowo » — a réalisé une traduction d'un livre de Mihaïl Bakhtine, *W stronę filozofii czynu (K filozofii postoupka)* (Annexe, tableaux A6, A7).

¹⁵ Alexandre Koyré (1892–1964) est un philosophe français d'origine russe.

3. OBSERVATIONS FINALES : RAISONS DU SUCCÈS

L'analyse des ouvrages de sciences humaines traduits et publiés par « *słowo/obraz terytoria* » nous a permis de relever plusieurs éléments qui ont contribué au succès indiscutable de cette maison d'édition : petite et périphérique au départ (les « centres » de l'édition polonaise se situent à Varsovie et Cracovie), elle est aujourd'hui bien connue du public, même s'il faut considérer que ce public se compose surtout de chercheurs et d'universitaires, mais aussi, comme l'écrit Stanisław Rosiek, d'un « [...] large cercle de lecteurs qui partagent notre intérêt pour les choses de l'esprit »¹⁶.

Précisons toutefois que nous n'avons pris en compte que son succès sur le plan du contenu et des idées. Il est confirmé à la fois par les 193 prix officiels reçus par la maison d'édition à partir de 1997, par la position stable qu'elle a su se créer, et par son importance aujourd'hui sur le marché polonais de l'édition en sciences humaines¹⁷.

PREMIÈREMENT : LES THÈMES

SOT demeure l'une des petites maisons d'édition spécialisées dans la publication d'ouvrages relevant avant tout des sciences humaines. Les livres traduits par l'éditeur, d'une part, sont « canoniques » : on y trouve des classiques des sciences humaines que lisent depuis des générations les chercheurs et les personnes intéressées par la discipline concernée. D'autre part, la maison d'édition importe également sur le marché du livre polonais des ouvrages étrangers qui n'étaient pas accessibles à l'époque de la censure, et s'attache à suivre les nouveautés dans le domaine des sciences humaines mondiales. Grâce à « *słowo* », le public polonais peut lui aussi suivre les nouveautés et les modes, ce qui lui permet de participer aux échanges et débats internationaux dans le domaine concerné.

DEUXIÈMEMENT : LES COLLECTIONS

« *słowo* » a également pour habitude de créer des collections dotées de couvertures distinctives¹⁸, de les développer en permanence et de les enrichir de nou-

¹⁶ S. Rosiek, *op. cit.*

¹⁷ Liste des prix reçus par la maison d'édition entre 1995 et 2019 : <<https://terytoria.com.pl/content/8-nagrody>> [consulté le 28.10.2019].

¹⁸ L'aspect graphique des publications n'est pas abordé dans cette étude. Signalons cependant que les livres de « *słowo* » se sont distingués des autres dès le départ, ce qui a été maintes fois souligné lors des concours. L'éditeur a reçu plusieurs dizaines de prix pour la qualité éditoriale et la présentation typographique de ses produits, entre autres le prestigieux Prix d'honneur de l'Association polonaise des éditeurs de livres (1999) et plusieurs prix au concours du « Plus beau livre

veaux ouvrages dont certains sont traduits. Le contenu des collections proposées est clair, et lorsqu'il n'est pas strictement délimité, leurs titres contiennent souvent des indices qui orientent le lecteur à ce propos : par exemple « Klasyka Światowej Humanistyki » (champ des domaines élargi), « Epoka obrazu » (champ restreint à un domaine) ou « Kracauer » (collection limitée à un auteur). Il arrive toutefois que les champs de plusieurs collections se recoupent, par exemple dans le cas de « Klasyka Światowej Humanistyki » et « Klasyka ». Le choix des ouvrages à faire entrer dans ces collections dépend de la rédaction.

TROISIÈMEMENT : LES TRADUCTEURS

« slowo/obraz terytoria » collabore avec des traducteurs connus et réputés en Pologne. Les noms de Tadeusz Komendant, Tomasz Stróżyński, Krystyna Belaid ou Bogusław Żyłko sont des garanties de qualité de la traduction. En cas de reprise de traductions anciennes, l'éditeur veille également à choisir des versions canoniques, œuvres de traducteurs réputés tels que Wojciech Jekiel. D'autre part — et c'est appréciable —, « slowo » s'applique à s'entourer également de jeunes ou moins jeunes traducteurs des dernières générations ; ce sont souvent des universitaires, tels Artur Banaszekiewicz (allemand), Michał Bajer (français) ou Barbara Brzezicka (français et anglais).

QUATRIÈMEMENT : LES NOUVEAUX MÉDIAS

À partir de 2014, la maison d'édition a commencé à vendre également ses livres sous la nouvelle forme d'e-books. Initialement, il s'agissait de rééditions d'ouvrages préexistants (dont certains étaient traduits), mais depuis quelque temps, on peut remarquer une tendance à publier simultanément les livres sous forme papier et électronique. C'est par exemple le cas de *Nienazwana terażniejszość* (*L'innominabile attuale*; 2019) de Roberto Calasso traduit par Joanna Ugniewska. À ce jour, « slowo » a publié sous cette forme 53 ouvrages étrangers. C'est assurément un signe des temps, mais cette pratique est probablement aussi dictée par des impératifs économiques.

SOT fait partie de ces petits éditeurs qui, par leur spécialisation pointue, proposent des livres sans lesquels « il serait difficile de se faire une image de la culture polonaise », comme l'écrit Łukasz Gołębiewski¹⁹. Même si cet auteur si-

de l'année ». Les graphistes de l'éditeur les plus primés pour la présentation éditoriale et graphique des livres sont Janusz Górski, Stanisław Salij et Joanna Kwiatkowska. Voir : <<https://terytoria.com.pl/content/8-nagrody>> [consulté le 10.10.2019].

¹⁹ Ł. Gołębiewski, *Rynek książki w Polsce 2000*, Magazyn Literacki, Warszawa 2000, p. 50.

tue l'éditeur principalement dans le domaine des « belles lettres »²⁰, les données collectées permettent d'élargir son champ d'action aux sciences humaines au sens large. L'analyse préliminaire de données chiffrées présentée dans cet article pourra déboucher sur des études plus approfondies et plus détaillées concernant le fonctionnement de ce petit éditeur périphérique qui a réussi à devenir une maison d'édition de qualité, avec un public fidèle, récompensée de plus d'une centaine de prix²¹.

L'examen des publications par comparaison de données quantitatives montre certaines tendances des politiques éditoriales et peut servir de point de départ pour des recherches de plus grande envergure, dans une perspective culturelle et sociologique. Celles-ci impliquent cependant des contacts directs avec l'éditeur et les traducteurs et le recours à d'autres outils d'analyse et d'interprétation, tels l'enquête ou l'interview, qui permettraient de rechercher des réponses à des questions telles que les critères de sélection des ouvrages de l'éditeur, l'évolution de la « mode » pour certains auteurs et leurs œuvres, le choix des traducteurs suivant les titres à traduire, le maintien de l'éditeur sur le marché (questions économiques), ou enfin, le développement de l'image de marque qui distingue la maison d'édition des autres. On ne peut en effet accepter sans réserves les conclusions de Łukasz Gołębiowski qui constate : « [...] dans les sciences humaines au sens large, il est relativement facile de réussir même sans avoir de marque réputée. Ce qui compte, c'est le nom de l'auteur, le sujet du livre et une bonne promotion, et pas le logo de l'éditeur »²². Dans le cas précis de « słowo/obraz terytoria », le logo reconnaissable de l'éditeur est assurément pour le lecteur une garantie de grande qualité du contenu de l'ouvrage.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Pour des méthodes à employer voir Gisèle Sapiro, « Quels facteurs favorisent la traduction des livres... », *passim*.

²² Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce 2005. Wydawnictwa*, Magazyn Literacki, Warszawa 2005, pp. 63–64; texte original : « [...] w beletrystyce i szeroko rozumianej humanistyce stosunkowo łatwo jest o sukces nawet bez wyrobionej marki. Liczą się nazwiska autorów, temat i dobra promocja, a nie logo wydawcy ».

ANNEXE

Tableau A1. Langues originales et nombre de traductions à partir de ces langues

Année	Anglais	Français	Allemand	Espagnol	Russe	Italien	TOTAL
1996		3 (+1) ²³					3 (+1)
1997	1	1			1		3
1998	1	4			2		7
1999		4					4
2000	2	4			1		7
2001							0
2002		3			2		5
2003	1	5	1		2		9
2004	(+1)	1		1			2 (+1)
2005	2	5	3			1	11
2006		1	1 (+1)			(+1)	2 (+2)
2007	2	4	1			(+1)	7 (+1)
2008	1	1	1				3
2009	2 (+4)	7	3	1	1	1	15 (+4)
2010	2	2 (+3)	5		1	(+1)	10 (+4)
2011	5	5 (+1)	1			2	13 (+1)
2012	2	4					6
2013	1	1	1				3
2014	1	4					5
2015		1	1			1	3
2016		1				(+1)	1 (+1)
2017		1					1
2018		2				1	3
2019		1					1
TOTAL	23 (+5)	65 (+5)	18 (+1)	2	10	6 (+4)	124 (+15) = 139
%	20,15	50,35	13,67	1,45	7,19	7,19	100

²³ Les chiffres entre parenthèses indiquent les traductions antérieures rachetées à d'autres éditeurs.

Tableau A2. Principaux traducteurs pour le français

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Tomasz STRÓŻYŃSKI	11	2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2018, 2019
2.	Krystyna BELAID	5	2013, 2014, 2016, 2017
3.	Tadeusz KOMENDANT (décédé en 2019)	5	1996, 2005, 2009, 2010
4.	Tomasz SWOBODA	5	2005, 2009, 2010, 2011
5.	Maryna OCHAB	4	1999, 2006, 2011, 2015

Tableau A3. Principaux traducteurs pour l'anglais

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Agnieszka POKOJSKA	2	2014, 2016
2.	Artur PRZYBYŚLAWSKI	2	2000, 2009
3.	Mirosław PRZYLIPIAK	2	2005, 2011
4.	Miłosz WOJTYNA	2	2010, 2013

Tableau A4. Principaux traducteurs pour l'allemand

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Małgorzata LEYKO	4	2005, 2006, 2007, 2010
2.	Artur BANASZKIEWICZ	2	2005, 2009
3.	Ryszard KASPEROWICZ	2	2010, 2014
4.	Anna WOŁKOWICZ	2	2013, 2019

Tableau A5. Traducteurs de l'italien

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Joanna UGNIEWSKA	3	2005, 2018, 2019
2.	Stanisław KASPRZYŚIAK	2	2015, 2018

Tableau A6. Traducteurs de l'espagnol

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Urszula ASZYK	1	2009
2.	Ewa BURSKA	1	2004

Tableau A7. Traducteurs du russe

	Traducteurs ayant fourni le plus de traductions	Nombre de traductions	Années des traductions
1.	Bogusław ŻYŁKO	9	1997, 1998, 2000, 2002, 2003, 2010, 2011
2.	Hanna PROSNAK	1	2002

Traduit par Xavier Chantry

A PUBLISHER ON THE SYSTEMIC PERIPHERY: TRANSLATIONS OF WORKS IN THE FIELD OF THE HUMANITIES IN THE CATALOGUE OF THE “SŁOWO/OBRAZ TERYTORIA” PUBLISHING HOUSE

Abstract

The topic raised in this article is the starting point for a statistical analysis of foreign language texts in the field of the humanities published by the Polish publishing house “slowo/obraz terytoria” from its establishment in 1995 until September 2019. The article also analyses the factors that make up this aspect of the publishing house’s achievements and specifies their role in the phenomenal development of the institution, which began as a small peripheral entity but is now recognized as an elite humanities publisher in Poland. This article considers the following factors determining the nature of the humanistic thought transfer through the publications of “slowo/obraz terytoria”:

- the subject matter of translated works,
- languages and authors of original works,
- the number of translated works,
- authors of translations.

Key words: “slowo/obraz terytoria” publishing house, translation, translator, publishing policy, collections, subject matter of translated works.



MARZENA CHROBAK
ORCID: 0000-0003-1386-9859
Université Jagellonne de Cracovie
marzena.chrobak@uj.edu.pl

MARTA PALECZNA
ORCID: 0000-0001-7287-8734
Université Jagellonne de Cracovie
marta.paleczna@doctoral.uj.edu.pl

COMMUNICATION EN LANGUES ÉTRANGÈRES AVEC LES VISITEURS D'UN LIEU DE MÉMOIRE : UN SUJET PÉRIPHÉRIQUE DES ÉTUDES DE TRADUCTION

1. DES CENTRES ET DES CARTES

La structuration de la réflexion en termes de centre et périphérie suppose l'existence d'une carte. Comment se présente-elle en 2020 ? Les centres traditionnels de recherche traductologique du XX^e siècle — les écoles de Paris, de Leipzig, de Tel Aviv — ont perdu de leur importance. Parmi les centres de recherche contemporains, qui sont légion, comment distinguer ceux qui ont vraiment un statut central¹ ? Ceci dit, ne faudrait-il pas chercher, plutôt que des écoles, des figures centrales ? Ou plutôt ne faudrait-il pas penser en catégories de centres mobiles, construits ponctuellement par les grands événements du domaine tels que le Congrès Mon-

¹ Il est peut-être plus facile de définir la périphéricité. La périphérie, c'est quand ce sont les autres qui écrivent ton histoire de la traduction : voici qu'une histoire de la traduction littéraire en Europe médiane — donc en Pologne, entre autres — vient de paraître en volume, conçue par les chercheurs de l'Inalco (cf. A. Chalvin *et al.* (dir.), *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane. Des origines à 1989*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2019), alors que nous Polonais n'avons toujours pas écrit notre propre version...

dial de Traductologie initié par la Société Française de Traductologie en 2017 ? Ou peut-être considérer comme plus importants que les centres de recherche (de production du savoir) les centres de diffusion de ce savoir ? Nous pouvons donner comme exemples les maisons d'édition comme Routledge et John Benjamins, les collections comme « Translatio » des Classiques Garnier et « Traductologie » des éditions Artois Presses Université, les revues comme *Meta*, la plus ancienne (1955), *Babel*, *Target*, *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, *JoSTrans (The Journal of Specialised Translation)*, *Palimpsestes*, ou en Pologne, *Między Oryginałem a Przekładem*, *Przekładaniec*, *Rocznik Przekładoznawczy...* Il faudrait signaler aussi *The Journal of Audiovisual Translation*, première revue scientifique au monde consacrée entièrement à la Traduction Audiovisuelle, dont le numéro inaugural est sorti en 2018, lancé, entre autres, par une jeune chercheuse de l'Université Jagellonne, Anna Jankowska. C'est un nouveau-né, mais il est en anglais, en accès libre sur internet, et des auteurs réputés ont contribué au premier numéro. La revue a ainsi des chances d'occuper dans l'avenir une place centrale parmi les grandes.

Et une dernière question que nous poserons ici est la suivante : les centres universitaires sont-ils toujours les principaux agents de la recherche traductologique ? Sont-ils toujours les principaux producteurs et détenteurs du savoir dans ce domaine ? Depuis un certain temps, beaucoup se fait en dehors de l'université. Nous pensons notamment aux associations professionnelles telles que l'EST (European Society for Translation Studies) qui a d'ailleurs organisé en 2013 un colloque portant pour titre « Translation Studies: Centres and peripheries », ou à la TAUS (Translation Automation User Society), bref à des associations sans but lucratif qui produisent et diffusent le savoir sur les techniques et le marché de la traduction, sur les normes, les bonnes pratiques, les qualités et compétences requises du traducteur, qui s'engagent dans la description, la critique et la formation en traduction. En voici quelques exemples français :

- la Société Française des Traducteurs, syndicat professionnel:
 - É. Fusilier-Jenkinson et T. Intriéri-Mercier, *Le Vade-mecum de l'expert traducteur et interprète* (2016)
 - Une enquête métier consacrée aux interprètes (2016)
 - La revue *Traduire*;
- l'Association des Traducteurs Littéraires de France:
 - Guide de la traduction littéraire* (2013)
 - le Code des usages, le Code de déontologie du traducteur, un glossaire le rapport *La condition du traducteur* (2011)
 - La revue *TransLittérature*;
- l'Association des Traducteurs Adaptateurs de l'Audiovisuel:
 - Guide du traducteur. Formation, statuts, gestion...*
 - Doublage, narration et voix-over, sous-titrage de A à Z*
 - La revue *L'Écran Traduit*.

L'on en trouvera de semblables en Pologne et dans d'autres pays. Ils diffusent ce savoir sur internet, souvent en accès libre. Les chercheurs, les étudiants et les praticiens n'ont qu'à en profiter.

Centres mobiles ? Centres de diffusion ? Centres en dehors de l'université ? Tous ces concepts brouillent la géographie traditionnelle de la traductologie européenne.

Mais la carte que nous proposons d'examiner plus attentivement est celle de la traductologie, *Holmes' basic map of Translation Studies*, dressée en 1995 par Gideon Toury² à partir d'un article de James Holmes de 1988³, complétée en 2009 par Andrew Chesterman⁴ qui y a ajouté les études portant sur le traducteur. Considérée incomplète par plusieurs chercheurs, elle le paraît surtout quand on l'applique à l'interprétologie (études en interprétation). Il nous semble qu'il faudrait y ajouter une branche : celle des études partielles restreintes dans le milieu où l'interprétation est effectuée, dans ce que Franz Pöchhacker appelle « le contexte social de l'interaction, ou le cadre dans lequel l'interprétation est exécutée » (trad. M.C.)⁵ (figure 1)⁶.

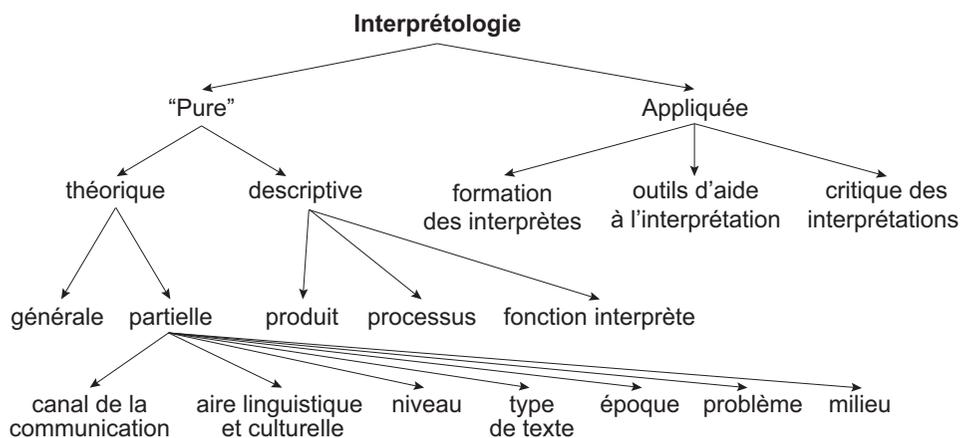


Figure 1. Proposition de carte de l'interprétologie

² G. Toury, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, John Benjamins, Amsterdam-Philadelphia 1995.

³ J. Holmes, *The Name and Nature of Translation Studies*, Amsterdam 1988.

⁴ A. Chesterman, « The Name and Nature of Translator Studies », *Hermes* 42, 2009.

⁵ F. Pöchhacker, « The social context of interaction, or setting where interpreting is carried out », [dans :] *idem, Introducing Interpreting Studies*, Routledge, London-New York 2004, p. 13.

⁶ Une carte conçue entièrement dans la perspective des études en interprétation, avec la personne de l'interprète comme objet central, vient d'être proposée par un chercheur polonais : M. Walczyński, *Psycho-Affective Factors in Consecutive Interpreting*, Peter Lang, Berlin 2019, p. 74.

Or, l'examen des publications relatives à cette branche⁷ révèle que c'est l'interprétation de conférence, surtout pour de grandes institutions internationales, qui se trouve en position centrale, au centre de l'intérêt des chercheurs. Ensuite, vient l'interprétation au tribunal, au poste de police, dans le contexte des demandes d'asile, pour les services de santé, pour la sphère diplomatique, à la guerre et en zone de conflit, pour les médias, dans le milieu religieux, dans le milieu sportif, tandis que celle pratiquée dans le monde des affaires, les milieux scolaires, académiques et culturels, le tourisme, le domaine privé ou familial reste parfaitement en périphérie de la recherche⁸.

La situation est identique en Pologne. Les études portant sur l'interprétation autre que de conférence, pour le tribunal et les services publics ou en zone de conflit sont rares, ponctuelles et dispersées⁹. Il n'existe, à notre connaissance, aucune étude traitant de l'interprétation en milieu privé ou familial ou pour les touristes.

C'est de la constatation de cette lacune qu'est née l'idée d'une thèse de doctorat intitulée *Thumaczenie wyjątkowej lekcji. Przekład ustny dla obcokrajowców zwiedzających Państwowe Muzeum Auschwitz-Birkenau (PMAB)* [Traduire une leçon exceptionnelle. Interprétation en langues étrangères pour les visiteurs du Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau], rédigée en polonais à partir de 2017 par Marta Paleczna, diplômée de philologie espagnole de la faculté de philologie de l'Université

⁷ Cf. F. Pöchhacker, *op. cit.* ; entrées consacrées à l'interprétation dans : C. Millán, F. Bartrina, *Routledge Handbook of Translation Studies*, Routledge, London–New York 2013 ; tables des matières de revues telles que *Interpreting. International Journal of Research and Practice in Interpreting* ; K. Takeda, J. Baigorri-Jalón, *New Insights in the History of Interpreting*, John Benjamins, Amsterdam 2016 ; D. Gile, *Traditions and Innovation in Interpreting Studies. A Personal Analysis for 2016*, t. 11(5), Domínios de Lingu@gem, Uberlândia 2017, pp. 1424–1439.

⁸ Dans un entretien personnel, pendant le colloque « Points of View in Translation and Interpreting », le 23 juin 2017, à Cracovie, Pöchhacker a été d'accord avec nous.

⁹ Citons à titre d'exemple : M. Dąbrowski, J. Redlich, M. Stanisz, « "Interprète naturel" dans le milieu étudiant. Sur l'exemple des étudiants du programme Erasmus », [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *Vingt-cinq ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration*, Orizons, Paris 2015 ; M. Chrobak, *Między światami. Tłumacz ustny oraz komunikacja międzykulturowa w literaturze odkrycia i konkwisty Ameryki*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2012, chapitres : « Miłość do pieniądza jest poliglotą », « Tłumacze pielgrzymów » ; O. Furmanek, S.M. Bałdyga OFM, « Faith-related interpreting. Simultaneous interpreters' team at World Youth Day, Kraków 2016 », [dans :] B. Marczuk, I. Piechnik (dir.), *Discours religieux : langages, textes, traductions*, Biblioteka Jagiellońska, Kraków 2020, pp. 131–147 ; K. Gałązka, « Tłumacz medyczny w Polsce », [dans :] M. Tryuk (dir.), *O tłumaczach, prawnikach, lekarzach i urzędnikach*, Wydział Lingwistyki Stosowanej Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2010, pp. 111–155 ; L. Harmon, « O nietypowych rolach tłumacza nieformalnych spotkań biznesowych », *Między Oryginałem a Przekładem*, R. XXIV, n° 2(40), 2018, pp. 123–137 ; L. Wille, « Interpreting Informal Business Meetings. Pitfalls Beyond Language », [dans :] M. Grygiel, M. Rzecka (dir.), *Specialist Communication in Education, Translation and Linguistics*, Wydawnictwo Uniwersytetu Rzeszowskiego, Rzeszów 2017, pp. 195–206.

Jagellonne de Cracovie (Pologne). Voici les premiers résultats de la recherche empirique observationnelle (naturaliste) qu'elle a menée dans le cadre de cette thèse.

2. INTERPRÉTER POUR LES VISITEURS DU MUSÉE D'ÉTAT D'AUSCHWITZ-BIRKENAU

Le Musée d'Auschwitz-Birkenau a été créé en 1947 sur le site du plus grand complexe concentrationnaire nazi, à la fois camp de concentration et camp d'extermination. En raison de sa taille, Auschwitz est considéré comme le symbole des meurtres de masse commis par les nazis, et plus particulièrement de la Shoah, au cours de laquelle près de six millions de Juifs furent assassinés. Monument historique et culturel majeur du « devoir de mémoire », le Musée d'Auschwitz-Birkenau est depuis 1979 inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

Le musée est visité actuellement par environ deux millions de personnes par an¹⁰, ce qui en fait l'un des sites les plus fréquentés de Pologne¹¹. La majorité des visiteurs sont polonais, mais le nombre des étrangers augmente constamment. En 2018, ils venaient surtout du Royaume Uni (281 700), des États-Unis (136 400), d'Italie (116 900), d'Espagne (95 100), d'Allemagne (76 300) et de France (69 000)¹².

La visite du musée est individuelle ou guidée. Les guides officiels¹³, appelés « éducateurs », s'expriment soit en polonais, soit dans une des langues étrangères suivantes : allemand, anglais, croate, coréen, espagnol, français, hébreu, hongrois, italien, japonais, néerlandais, norvégien, russe, roumain, serbe, slovaque, suédois, tchèque¹⁴. Les guides parlant des langues étrangères sont environ 300¹⁵. Ce nombre n'est cependant pas suffisant, et lorsqu'il est impossible de réserver une visite guidée dans une langue étrangère, les groupes organisés de visiteurs en réservent une en polonais et viennent avec un interprète qui traduit les explications du guide pendant la visite ; souvent, c'est l'accompagnateur polonais du groupe qui assure l'interprétation. Les groupes asiatiques réservent souvent la visite guidée en anglais et viennent avec leur propre accompagnateur-interprète.

¹⁰ B. Bartyzel, P. Sawicki (dir.), *Sprawozdanie 2018*, Państwowe Muzeum Auschwitz-Birkenau w Oświęcimiu, 2019, p. 23.

¹¹ Z. Bańka *et al.* (dir.), *Kultura w 2018*, Zakład Wydawnictw Statystycznych, Warszawa-Kraków 2019, p. 92, disponible sur : <<https://stat.gov.pl/obszary-tematyczne/kultura-turystyka-sport/kultura>> [consulté le 11.01.2020].

¹² B. Bartyzel, P. Sawicki, *op. cit.*, p. 25.

¹³ Diplômés de l'enseignement supérieur (principalement en histoire, philologie, sciences de l'éducation), formés par le Musée d'Auschwitz-Birkenau.

¹⁴ <<http://auschwitz.org/zwiedzanie/przewodnicy/>> [consulté le 5.01.2020].

¹⁵ B. Bartyzel, P. Sawicki, *op. cit.*, p. 22.

Marta Paleczna a mené deux enquêtes auprès des interprètes. La première a été organisée en septembre 2017 auprès de 10 interprètes dont la langue de travail était l'espagnol et qui ont répondu à un questionnaire de 6 questions ouvertes¹⁶. La deuxième s'est déroulée de juin 2018 à septembre 2018 et a été réalisée au moyen de SURVIO, un système d'enquête en ligne. Trente-trois interprètes travaillant avec des langues différentes ont complété un questionnaire contenant cette fois une trentaine de questions¹⁷. Les deux enquêtes portaient principalement sur les problèmes auxquels les interprètes sont confrontés dans leur travail.

Nous nous attendions à ce qu'une des premières difficultés majeures soit la traduction des mots-témoins, des références à la réalité du camp de concentration et d'extermination, des mots et expressions renvoyant à des objets, des personnages, des activités, des lieux de l'univers inconcevable et cauchemardesque qu'était le camp de concentration et d'extermination, ainsi que la traduction des mots de l'argot du camp, la *Lagersprache*, lingua franca des détenus, à la grammaire simplifiée et au lexique comprenant des mots allemands, des mots allemands polonisés, des dialectalismes polonais et allemands, des sigles et abréviations polonaises et allemandes, des néologismes polonais, des mots yiddish et, au fur et à mesure qu'affluaient les déportés des autres pays d'Europe, des emprunts à d'autres langues telles que le slovaque, le hongrois, le français, l'italien ou le grec.

Les interprètes ont donc été invités à donner des exemples de tels mots-témoins et à expliquer s'ils posaient des difficultés en traduction. Ils ont donné des exemples de mots qu'ils considéraient comme difficiles : « Noms des fonctions des prisonniers (chef de bloc, chef de pièce, etc.), expressions appartenant au jargon du camp »¹⁸, mais en même temps, à notre surprise, presque tous les répondants (29 sur 33) ont déclaré que la difficulté surgissait uniquement au début de leur travail d'interprète, c'est-à-dire à la première traduction ou pendant les préparatifs de la première traduction, et qu'elle disparaissait ensuite :

C'est juste une question de préparation initiale/de vérification de plusieurs dizaines de mots spécialisés. [Ce n'est] pas [un problème] si le traducteur se prépare.

C'est un GROS problème au tout début, parce que ce ne sont pas des mots qui sont utilisés dans des conversations normales, mais après un certain temps, on se les rappelle [...] ¹⁹.

¹⁶ Pour la discussion des résultats de cette enquête, cf. M. Paleczna, « Przekład ustny dla obcokrajowców w Państwowym Muzeum Auschwitz-Birkenau (PMAB): warunki pracy, problemy i profil tłumacza », *Politeja* 3(60), 2019, pp. 167–182.

¹⁷ Cf. Annexe 1.

¹⁸ « Nazwy funkcji więźniów (blokowy, sztabowy etc.), określenia należące do żargonu obozowego ». La traduction de toutes les citations des réponses au questionnaire est de M.C.

¹⁹ « Jest to kwestia wstępnego opracowania/sprawdzenia kilkudziesięciu specjalistycznych słów. Nie, jeśli tłumacz się przygotowuje. DUŻY problem sprawia na samym początku, bo nie są to słowa, których używa się w normalnych rozmowach, natomiast po chwili już się je pamięta [...] ».

En effet, nous aurions dû nous en douter, vu la répétitivité relative — mais non absolue — de la visite guidée :

Chacun a sa propre narration, mais les faits de base se répètent.

Les informations de base, bien sûr, se répètent, mais chaque éducateur a sa propre façon de guider et sa propre façon de raconter le récit. Il existe donc également des différences assez importantes. Il existe également certaines questions litigieuses sur lesquelles les éducateurs ne sont pas d'accord.

Généralement, ils se répètent — la base reste la même. Ils diffèrent tout au plus par des récits supplémentaires adaptés aux besoins, aux types et aux attentes du groupe²⁰.

Vu le grand nombre de publications traitant du sujet en langues étrangères, dont certaines sont disponibles à la boutique du musée, il existe une sorte de base lexicale « officielle » des réalités du camp dans les différentes langues. Mais un doute persistait malgré tout : même si les interprètes savent comment traduire ce type de mots, même s'ils connaissent leurs équivalents dans la langue cible, ces mots inhabituels sont-ils compris par leurs destinataires ? Marta Paleczna a posé la question à des visiteurs.

En effet, l'un des points forts de cette recherche est de vouloir connaître l'avis de toutes les trois parties impliquées dans cette interaction qu'est la visite de musée interprétée : pas seulement l'avis de l'interprète, mais aussi celui de l'émetteur du message, c'est-à-dire le guide/éducateur, et de son récepteur, c'est-à-dire le visiteur.

Marta Paleczna a obtenu environ 100 réponses à un bref questionnaire²¹ distribué par ses collègues accompagnateurs aux visiteurs, principalement de langue espagnole, pendant le trajet de retour du musée à Cracovie, à l'été 2019. Presque tous ont déclaré ne pas avoir eu de problèmes de compréhension des références concentrationnaires ; les seuls à signaler des difficultés de compréhension ont été quelques visiteurs qui ont suivi la visite en anglais sans être des locuteurs natifs de cette langue.

L'une des raisons de cette bonne compréhension pourrait être le caractère largement audiovisuel de la traduction au musée, où un nombre important d'informations sont transmises par des canaux non-verbaux, notamment par l'image : les édifices, les objets exposés, les maquettes, les photos. Le discours et l'image s'expliquent mutuellement. Par exemple, on peut ne pas comprendre tout de suite le mot polonais *pasiak*, uniforme rayé (blouse, pantalon, calot) porté obligatoirement par tous les détenus, mais quand on le voit sur toutes les photos des déportés et exposé dans les vitrines, on comprend le sens du mot. Les interprètes s'en rendent compte, eux aussi :

²⁰ « Każdy ma swoją opowieść, ale zasadnicze fakty się powtarzają. Podstawowe informacje oczywiście się powtarzają, jednak każdy edukator ma swój sposób oprowadzania i własną wypracowaną narrację, więc zdarzają się też dość duże różnice. Istnieją też pewne kwestie sporne, co do których poszczególni edukatorzy nie są zgodni. W większości się powtarzają — część bazowa jest taka sama. Różnią się co najwyżej w dodatkowych historiach dopasowanych do potrzeb, rodzaju i oczekiwań grupy ».

²¹ Cf. Annexe 2.

[Ce qui facilite notre travail, c'est la] possibilité de voir ce dont parle le guide ; [Ce qui facilite notre travail, c'est] le fait que les visiteurs voient de quoi on parle, donc même s'il nous manque un mot, nous pouvons utiliser ce qu'on voit²².

Certains répondants (11 sur 33) ont signalé aussi des difficultés relatives à la traduction du lexique de spécialité : vocabulaire chimique, médical, technique ; cela est certainement dû à la formation non-technique, majoritairement philologique (16 sur 33), des interprètes. Une personne a signalé le phénomène de détournement sémantique de certains mots, détournement visible déjà dans la dénomination du *Konzentrationslager*, camp de concentration, qui était en fait un camp d'extermination : « Le terme même de “camp de concentration” pose problème car il ne reflète pas la vérité : il ne s'agissait pas de concentration, au *Konzentrationslager* Auschwitz »²³.

Si ce n'est pas le lexique spécialisé, quelle serait donc la difficulté majeure du travail des interprètes ? C'est le manque de temps, la contrainte temporelle. La visite standard dure 3 heures et demie et il est impossible de la prolonger à cause du grand nombre de visiteurs. En 2016, ce nombre a dépassé les deux millions par an. Cela donne en moyenne plus de 5500 visiteurs par jour, ou 600 environ par heure, parfois dispersés sur les 170 hectares du camp, mais souvent entassés dans l'espace restreint d'un baraquement ou d'une salle d'exposition. La durée de la visite est la même pour tous les groupes, avec ou sans interprète, il faut donc aller vite — se déplacer vite, parler vite, interpréter vite, écouter vite, tout en respectant le caractère exceptionnel de cet endroit, et en permettant aux visiteurs de poser des questions, de réfléchir, de se recueillir. Les interprètes signalent que certains guides ne voient pas de différence entre une visite guidée avec ou sans interprétation :

Certaines personnes comprennent la coopération avec le traducteur, mais d'autres éducateurs délivrent leurs informations de la même manière que pour un groupe sans interprète ; [vous posez une] très bonne question : [les guides donnent] certainement trop de détails. Ils ne comprennent pas que la traduction double le temps de la visite²⁴.

Quelles stratégies ou techniques développent donc les interprètes ? Les mêmes que celles employées dans l'interprétation simultanée :

1) Réduction au minimum du décalage entre l'écoute du message source et la production du message cible.

²² « [Ułatwia nam pracę] możliwość zobaczenia tego, o czym mówi przewodnik; [Ułatwia nam pracę] fakt, że zwiedzający widzą, o czym się mówi, więc nawet jeśli brakuje jakiegoś słowa, można się posiłkować tym, co widać ».

²³ « Problematyczne jest samo sformułowanie “obóz koncentracyjny”, ponieważ nie oddaje tego, co tam było, nie o koncentrację chodziło w KL Auschwitz ».

²⁴ « Część osób rozumie współpracę z tłumaczem, część edukatorów przekazuje informacje w sposób identyczny jak grupie, która nie ma tłumacza. Bardzo dobre pytanie: zdecydowanie zbyt dużo szczegółów. Nie rozumieją, że tłumaczenie to czasowo 100 plus drugie tyle ».

2) Réduction du message source par sélection des informations à transmettre et compression de l'information.

3) Suppression du message source. En effet, il arrive souvent que l'interprète remplace le guide : 29 sur 33 déclarent avoir eu recours à ce procédé, dont 11 après 2 ou 3 visites, 4 après 10 visites ou plus.

Souvent, quand les éducateurs connaissent l'interprète, ils se fient entièrement à ses connaissances. Si le traducteur déclare connaître le sujet, l'éducateur ne fait que rappeler des chiffres ou des dates et s'assure que le traducteur a fourni les informations les plus importantes. Si le traducteur ne connaît pas le sujet, l'éducateur raconte l'ensemble du scénario de la visite, avec des phrases complètes²⁵.

La confiance des éducateurs (guides) envers les interprètes s'explique aussi par le fait que nombre d'entre eux ont commencé leur travail au musée en qualité d'interprètes pour ensuite se former en tant qu'éducateurs. Même s'il est remplacé par l'interprète, l'éducateur reste à sa disposition et intervient pour dissiper les doutes de l'interprète ou répondre aux questions des visiteurs. Ce qui semble quand même inquiétant, c'est qu'une dizaine de répondants se considèrent prêts à remplacer l'éducateur malgré une expérience relativement courte.

4) Élargissement du temps des explications en dehors de la visite. C'est un procédé pratiqué régulièrement par les interprètes qui sont en même temps accompagnateurs des groupes organisés se rendant au musée en autocar à partir d'autres villes de Pologne, souvent Cracovie. Pendant le trajet aller, l'accompagnateur-interprète introduit les sujets qui seront abordés pendant la visite du camp, puis les complète au retour.

On pourrait se demander si la traduction simultanée ne serait pas envisageable dans le cadre d'une visite au musée. Nous avons recueilli le témoignage d'une professeure de langue interprétant occasionnellement au musée d'Auschwitz-Birkenau, qui, impressionnée par le contenu qu'elle devait transmettre, a eu recours à la simultanée, pour, dit-elle, « se mettre en mode automatique », mettre en veille son imagination, son émotion et ses autres sentiments, et se convertir ainsi en une simple machine à traduire. Cette personne était une linguiste experte, une interprète expérimentée. La plupart des accompagnateurs-interprètes, en revanche, n'ont pas de formation solide en interprétation. Or, en simultanée, l'écoute et l'analyse du message source se déroulant en même temps que sa restitution en langue cible, la production du message cible demanderait probablement une concentration qu'il est impossible d'atteindre dans les conditions d'une visite au musée, avec le bruit et le mouvement ambiants. L'effort requis dépasserait les capacités mentales et physiques d'un interprète moyen. Un répondant a commenté ainsi

²⁵ « [Edukatorzy] Często gdy znają tłumacza, zdają się całkowicie na jego wiedzę. Jeżeli tłumacz deklaruje znajomość tematu, to edukator zazwyczaj tylko przypomina dane liczbowe albo daty i upewnia się, czy tłumacz przekazał najważniejsze informacje. Jeżeli tłumacz nie zna tematu, wtedy edukator mówi cały scenariusz zwiedzania, całymi zdaniami ».

cette possibilité : « Les casques audio permettent d'épargner votre voix et de traduire simultanément, si on sait le faire »²⁶.

3. CONCLUSION

Le nombre de répondants de ces enquêtes n'était pas très élevé : une centaine de visiteurs, ce qui est beaucoup, mais seulement 33 interprètes²⁷ et 6 guides. Les échantillons ne sont pas représentatifs. C'est du reste un problème typique de ce genre d'étude, signalé souvent par les chercheurs²⁸. En effet, les professionnels sont peu enclins à consacrer leur temps à remplir des questionnaires, et encore moins à fournir des informations sur leurs pratiques professionnelles, à propos desquelles ils préfèrent rester discrets. Le nombre de répondants nous paraît donc acceptable. La difficulté de collecter des données naturelles est d'ailleurs, nous semble-t-il, l'une des raisons — sinon la raison principale — du manque d'études consacrées à ce type d'interprétation.

La recherche montre que la traduction du lexique spécialisé n'est problématique qu'au début de la pratique traductive, que le caractère audiovisuel de la visite facilite la compréhension des mots inhabituels, que le problème principal est le manque de temps et que les interprètes essaient de le pallier en réduisant et parfois en supprimant le message source. Ces réponses ne surprennent pas ceux qui connaissent la réalité de l'interprétation pour les touristes. Elles ont le mérite d'éclairer un terrain jusque là inexploré par les traductologues. En outre, cette recherche présente une description pertinente du travail des interprètes dans un musée-lieu de mémoire, vu par les trois parties impliquées dans l'interaction. Elle sera suivie par des entretiens plus pointus et plus poussés, qui permettront peut-être d'approfondir certains points, d'éclaircir certains aspects de ce type d'interprétation.

Avec cet article, nous espérons donner l'impulsion à des recherches dans les domaines qui restent aujourd'hui en périphérie de l'interprétologie, bien qu'ils occupent une place importante dans le volume global de messages interprétés.

²⁶ « Sluchawki pozwalają oszczędzać głos, a także tłumaczyć simultanicznie, jeśli ktoś potrafi ».

²⁷ Le nombre total des interprètes est difficile à établir, il n'apparaît pas dans les statistiques du musée.

²⁸ Cf. D.A. Dillman, *Mail and Internet Surveys. The Tailored Design Method*, John Wiley & Sons, New York 2000 ; M. Liu, « Methodology in interpreting studies. A methodological review of evidence-based research », [dans :] B. Nicodemus, L. Swabey, *Advances in Interpreting Research*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 2011.

ANNEXE 1

QUESTIONNAIRE DESTINÉ AUX INTERPRÈTES
(traduit du polonais par M.C.)

Quel est votre âge, formation, expérience du métier ? Quels sont les éléments caractéristiques de la réalité des camps de concentration et d'extermination ? Le lexique du camp, pose-t-il des problèmes pendant l'interprétation ? Si oui, donnez quelques exemples. Le lexique de spécialité pose-t-il des problèmes pendant l'interprétation ? Si oui, donnez des exemples des domaines de spécialité et des mots problématiques. Le lexique relatif à l'histoire et à la culture polonaises pose-t-il des problèmes pendant l'interprétation ? Si oui, donnez quelques exemples. Quels facteurs rendent l'interprétation au Musée d'Auschwitz-Birkenau difficile ? Quels facteurs la rendent plus facile ? Comment les guides transmettent-ils le contenu de la visite ? Quel type d'informations les guides fournissent-ils ? À quelle vitesse les fournissent-ils ? Le contenu fourni diffère-t-il en fonction du guide ? Les guides interrompent-ils ou commentent-ils votre interprétation ? Comment vous préparez-vous à l'interprétation ? Quelles sont les émotions qui vous accompagnent pendant l'interprétation ? Quel style de transmission des informations préférez-vous (par exemple émotionnel, imagé, discret) ? Vous est-il arrivé de remplacer le guide ? Si c'est vous qui guidez, que fait le guide ? L'interprétation dépend-elle des visiteurs ? Pour quels visiteurs est-il facile d'interpréter, et pour quels visiteurs est-il difficile d'interpréter ? Les visiteurs posent-ils beaucoup de questions pendant ou après la visite ? Quels sont les sujets qui reviennent le plus souvent dans leurs questions ? Avez-vous eu l'occasion d'accompagner un groupe de visiteurs avant ou après la visite ? Si oui, cela vous a-t-il donné l'occasion de transmettre ou de recevoir des commentaires supplémentaires concernant la visite ? Vous est-il arrivé qu'un groupe de visiteurs manifeste son mécontentement à l'idée de prendre part à une visite interprétée ?

ANNEXE 2

QUESTIONNAIRE DESTINÉS AUX VISITEURS
(traduit de l'espagnol par M.C.)

Les explications fournies par l'interprète étaient-elles claires ? Y avait-il des mots ou des expressions qui devraient être expliqués d'une façon plus détaillée ? Les mots relatifs à la vie au camp et à la réalité du camp étaient-ils suffisamment expliqués ? Le rythme auquel l'information était délivrée par l'interprète était-il adéquat ? Quels sujets mentionnés (ou non) pendant la visite mériteraient d'après-vous d'être développés davantage ? Quelles émotions accompagnent la visite ? Que pensez-vous de la visite ? Comment l'évaluez-vous ?

COMMUNICATION IN FOREIGN LANGUAGES
WITH THE VISITORS OF A PLACE OF MEMORY:
A PERIPHERICAL TOPIC IN INTERPRETATION STUDIES

Abstract

After some general remarks on a contemporary basic map of Translation Studies, we present the results of a research on a peripheral topic in the field Interpretation Studies: interpreting in a museum setting. The museum concerned is the Auschwitz-Birkenau State Museum, a former nazi concentration and extermination camp situated in Poland, a World Heritage Site, and a symbol of the Holocaust. The research is based on surveys conducted in 2017 and 2018 by Marta Paleczna among the camp's visitors, guides, and interpreters. We discuss the interpreters' main problems, which include translating camp-related and other specific terms, collaboration with a guide, the increasing number of visitors and time constraint, and their solutions, which include compressing the explanations given by a guide during the visit, taking over the role of a guide by the interpreter, and lengthening the explanation time by taking advantage of the trip to the museum and back.

Key words: interpreting in a museum setting, interpreting in the Auschwitz-Birkenau State Museum, time constraint in interpreting, surveys in interpreting studies.

LIEVEN D'HULST
ORCID: 0000-0002-7472-1607
KU Leuven
lieven.dhulst@kuleuven.be

UNE CARTOGRAPHIE DES TRADUCTIONS BELGES AU XIX^e SIÈCLE : CENTRALISATION ET PÉRIPHÉRISATION DES LANGUES NATIONALES

1. INTRODUCTION : RETOURS SUR LES CENTRES ET LES PÉRIPHÉRIES

On connaît le succès mais également les aléas de ce célèbre et redoutable couple métaphorique : sa popularité est sans doute en partie due à sa faculté d'engendrer d'un seul tenant une image passablement commode des relations générales entre les cultures, les sociétés ou les littératures, ou des relations cantonnées à des entités particulières (des groupes, des aires, des genres, etc.). Géographiques ou physiques, des centres et des périphéries se laissent aussi bien concevoir comme des représentations mentales, notamment en géométrie.

Il y a pourtant fort à parier que ce couple risque de ne pouvoir dépasser ce seuil d'appréhension immédiate, voire de tomber victime de son intelligibilité spontanée. D'abord parce que l'usage intense et répété de concepts à valeur métaphorique au cours d'une période prolongée entraîne d'ordinaire un certain appauvrissement ou stéréotypage de ses contenus. Ensuite, parce que les nombreuses disciplines plus ou moins rapprochées qui accueillent ce couple — les études littéraires comparées, la sociolinguistique, les sciences politiques, l'économie ou le droit, pour ne citer que quelques exemples — se rencontrent par moments ou durablement, occasionnant ainsi des glissements sémantiques. Paradoxalement,

ceux-ci poussent en quelque sorte les usagers, y compris les chercheurs, à vouloir préserver aussi un noyau commun, qui est précisément celui qui possédait la vertu de l'intelligibilité spontanée.

Un tel dilemme est bien connu en histoire des sciences. On comprend qu'il soit à la fois simple et périlleux de transposer la métaphore géographique ou géométrique à des littératures, des sociétés ou des États : simple parce que de telles transpositions sont en effet monnaie courante dans nombre de domaines ; périlleuse, parce que les tentatives pour dépasser la phase de l'intelligibilité spontanée se heurtent à des écueils de méthode et ne prennent guère en considération les spécificités des pratiques qui se trouvent ainsi étendues sur un lit de Procuste¹.

Enfin, force est de constater qu'un regard structurant ainsi les relations entre les cultures, les sociétés ou les littératures, a tendance à s'affermir et à étendre sa portée dans l'espace et dans le temps lorsqu'il est lui-même porté sinon imposé par une langue ou une culture « centrale ». Il serait donc propice de prendre en compte les présupposés au départ des catégories ainsi mises en relation. Voyons par exemple la catégorie des langues. Un présupposé tenace et puissant consiste à envisager ces dernières comme des entités homogènes et indépendantes, auxquelles il devient loisible d'attribuer une stratification. L'on sait que celle-ci a été utile à l'exercice de pouvoirs publics ou privés, comme l'attestent les processus historiques de colonisation ou le déploiement plus récent de l'Internet². On est donc appelé à analyser de plus près la nature et les effets de ce présupposé, par exemple en focalisant les mécanismes de « périphérisation » et de « centralisation » des langues dans les zones ou sociétés plurilingues³. Mais on peut tout aussi bien contester la place prépondérante d'ordinaire accordée à ce binôme en soulignant l'importance de pratiques dites « translangagières » comme la traduction, l'écriture plurilingue ou le mixage des codes⁴.

Dans ces deux derniers cas, d'autres présupposés sont évidemment à l'œuvre, qu'il serait non moins essentiel de mettre à nu. L'espace manque toutefois pour nous appesantir davantage sur les enjeux épistémologiques et idéologiques de l'usage ou du rejet du couple centre-périphérie⁵, car le propos de cette contribution est différent : il a pour objet un pan de l'histoire linguistique et traductive

¹ Voir L. D'hulst, « Quel(s) centre(s) et quelle(s) périphérie(s) ? », [dans :] L. D'hulst, J.-M. Moura (dir.), *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle — Lille 3, Villeneuve d'Ascq 2003, pp. 85–98.

² D. Gramling, *The Invention of Monolingualism*, Bloomsbury, New York 2016.

³ S. Pietikäinen, H. Kelly-Holmes, « Multilingualism and the Periphery », [dans :] S. Pietikäinen, H. Kelly-Holmes (dir.), *Multilingualism and the Periphery*, Oxford University Press, Oxford 2013, p. 2.

⁴ R. Kothari, R. Snell, *Chutnefying English: The Phenomenon of Hinglish*, Penguin Books India, New Delhi 2011.

⁵ Même s'il faudra plus loin y revenir brièvement, lorsqu'il s'agira de rendre compte des glissements sémantiques suscités par des usages disciplinaires particuliers, en l'occurrence ceux de la sociologie de la littérature et de la traduction.

d'une petite nation européenne, la Belgique, à un moment crucial de son évolution. Loin de rejeter ou d'adopter le couple cité, dont la prégnance est pourtant très forte dans le cas qui nous occupe, nous aimerions montrer comment une analyse historique des relations entre deux langues articulée avec une analyse historique des pratiques translangagières aide à comprendre l'interaction entre les processus de périphérisation et de centralisation : les tentatives d'imposition comme les tentatives de résistance à cette dernière.

Voici l'argumentaire : en ouverture, un rappel de la manière dont le couple centre-périphérie a aidé à édifier une perspective historiographique des lettres belges, suivi d'une interrogation des effets de cette perspective au regard d'une histoire des échanges traductifs au XIX^e siècle. En troisième lieu, une brève présentation de la notion de politique des traductions, assortie d'un éventail d'analyses des politiques officielles de la traduction et des pratiques des traductions intrabelges dans les domaines officiel et littéraire.

2. UN POINT DE VUE HISTORIOGRAPHIQUE SUR LES RELATIONS FRANCO-BELGES

La majorité des historiens des lettres belges du XIX^e siècle découpent celles-ci en deux ensembles portés par deux langues, le flamand⁶ et le français. Le point de vue couramment adopté à l'endroit de la partie francophone vise à définir et à configurer celle-ci à partir des relations qu'elle noue avec la littérature hexagonale, avec laquelle elle partage sa langue. Cette analyse exclut donc les littératures en flamand (et en wallon), en reléguant à l'ombre, on y reviendra, la composition plurilingue du pays et des littératures que ce dernier héberge et, surtout, les relations *entre* les langues et les littératures nationales.

Voyons brièvement un modèle qui fait aujourd'hui autorité ; il est dû au chercheur liégeois Jean-Marie Klinkenberg⁷. Ce dernier distingue trois phases dans les relations entre la périphérie belge francophone et le centre franco-parisien : la première phase (1830–1920), nommée centripète, accorde la prééminence à une idéologie littéraire nationale, qui accommode le rejet de la langue flamande avec la valorisation symbolique de la culture flamande (la « nordicité » assortie à la langue française). Un bel exemple de cette curieuse association est l'œuvre de Charles De Coster (*La Légende d'Ulenspiegel*, 1867). La deuxième phase (1920–1960), dite centrifuge, provoquée par la montée du Mouvement flamand et par l'obtention de lois linguistiques en faveur du flamand, correspond à une tentative

⁶ Précisons que le terme « flamand » est pris en son sens historique (le « néerlandais » de Belgique) ; il est aujourd'hui remplacé par le terme « néerlandais ».

⁷ J.-M. Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », *Littérature* 44, 1981, pp. 33–50 ; voir aussi B. Denis, J.-M. Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Labor, Bruxelles 2005.

belge francophone pour s'assimiler au champ littéraire parisien. Cette tentative d'assimilation s'accompagne fréquemment d'un exil volontaire, tel celui de Henri Michaux, de Géo Norge, de Françoise Mallet-Joris, de Félicien Marceau, etc. Au cours de la troisième phase (1960–), les auteurs belges cherchent à concilier, souvent avec scepticisme et ironie (d'où la fameuse « belgitude »), la thèse nationaliste et l'antithèse apatride ; parmi ses représentants, on citera les écrivains Pierre Mertens, Jean-Pierre Verheggen, Conrad Detrez ou Patrick Roegiers.

Face à la représentation des lettres belges comme un champ littéraire périphérique, dont le statut est dicté par l'Hexagone, comment créer un observatoire apte à étudier les échanges intraculturels qui se produisent au sein même de la Belgique, entre ses deux langues majeures et ses littératures ? Force est de constater que ces échanges n'ont jamais fait l'objet d'une étude systématique. Il n'en va pas autrement pour les échanges traductifs, un angle non moins inhabituel pour aborder les relations entre les littératures de Belgique. Ces échanges offrent pourtant des avantages précieux. Ainsi, la comparaison d'œuvres originales et traduites permet de concrétiser avec précision les écarts et les rapprochements entre les genres, les styles et les vues esthétiques ou idéologiques des cultures en contact. S'ajoute que les traductions sont chiffrables, au moins dans une certaine mesure, on y reviendra, et qui invitent les sociologues de la traduction, dans la foulée des historiens du livre, à voir dans les échanges traductifs un révélateur des rapports de forces entre des cultures et langues centrales et périphériques.

Pour le propos qui va suivre, qu'il suffise de résumer quelques acquis récents. En premier lieu, des sociologues comme Johan Heilbron et Gisèle Sapiro⁸ arguent d'un système mondial des langues constitué d'une ou de plusieurs langues centrales, d'un nombre réduit de langues semi-périphériques et d'un très grand nombre de langues périphériques. Personne ne s'étonnera que la langue centrale ou « hypercentrale » est aujourd'hui l'anglais, tandis que le français, l'allemand ou l'espagnol sont des langues semi-périphériques, et que le néerlandais ou le polonais passent pour des langues périphériques. En second lieu, ils font ressortir que la fréquence et la structure des échanges traductifs dépendent du statut central, semi-périphérique ou périphérique des langues concernées. Ces échanges sont en l'occurrence asymétriques : d'une part, le monde anglophone ne traduit guère d'œuvres composées en d'autres langues, principalement en des langues dites périphériques. À l'inverse, les traductions à partir de l'anglais occupent un espace substantiel dans la production indigène des littératures périphériques.

Ces analyses sociologiques portent pour l'essentiel sur le dernier tiers du XX^e siècle et les premières décennies du nôtre. Mais il est loisible de penser que dans la durée les mêmes causes produisent les mêmes effets et que dès lors le rôle du

⁸ J. Heilbron, G. Sapiro, « Politics of Translation: How States Shape Cultural Transfers », [dans :] D. Roig-Sanz, R. Meylaerts (dir.), *Literary Translation and Cultural Mediators in "Peripheral" Cultures*, Palgrave Macmillan, Basingstoke 2018, pp. 183–208.

français au XIX^e siècle a été celui d'une langue centrale dans les domaines du roman, du théâtre, à côté du droit ou de la politique internationale, par exemple. La langue française se trouverait donc traduite davantage qu'elle ne traduisait elle-même, à l'opposé du flamand, par exemple, une langue périphérique traduisante mais non traduite.

3. PROBLÈMES ET QUESTIONS

Une mise en perspective historique rencontre néanmoins une série de difficultés, qu'il importe de passer rapidement en revue. Pour commencer, nous ne disposons pas de sources équivalentes à celles qui servent les démarches sociologiques centrées sur les intraductions et les extraductions de l'époque moderne et contemporaine⁹ ; pour les époques antérieures, des bibliographies internationales de traductions sont rares.

S'ajoute que les paramètres historiques retenus dans une démarche sociologique ne se laissent aisément articuler avec ceux que se proposent de traiter les historiens, à savoir les auteurs, les genres, les œuvres, les lecteurs et la réception, les contextes politique et social, les autres arts, etc. ; quant aux sociologues Nicky van Es et Johan Heilbron¹⁰, ils distinguent trois niveaux d'étude, le niveau « macro » s'appliquant à la compétition entre les langues et entre les littératures centrales et périphériques, le niveau « méso » à la structure du champ éditorial national, et le niveau « micro » aux médiateurs (éditeurs, traducteurs, agents littéraires, etc.).

Ensuite, les études sociologiques portent sur des volumes de traductions, en comptant les titres des ouvrages. Elles ne peuvent enregistrer les traductions de pièces isolées, parues dans des anthologies, des revues, des mélanges, qui sont des supports littéraires très importants au XIX^e siècle. En plus, les statistiques expriment une logique économique de l'offre et de la demande (ou de l'exportation et de l'importation), et il est naturel qu'on y puise aussi des clefs d'interprétation sur les rapports de force entre les langues, les taux de pénétration des œuvres, etc. Certes, la sociologie dispose d'autres clefs, on l'a dit, mais elles s'appliquent malaisément aux visées littéraires et culturelles, aux courants esthétiques, aux politiques officielles et culturelles élaborées au sein d'institutions comme l'administration, les cours de justice, l'enseignement, la littérature, le théâtre ou l'opéra.

⁹ Source principale pour l'analyse des monographies et des œuvres collectives : l'*Index Translationum* de l'UNESCO, <<http://www.unesco.org/xtrans/>>, qui recense les traductions publiées sous forme de volume dans une centaine d'États membres de l'UNESCO. Il est difficile d'évaluer la fiabilité des données, qui font l'objet d'enregistrements plus ou moins systématiques depuis la fin des années 1970 : comme on sait, ces données sont procurées par les États membres.

¹⁰ N. van Es, J. Heilbron, « Fictions from the Periphery: How Dutch Writers Enter the Field of English Language literature », *Cultural Sociology* 9(3), 2015, pp. 296–319.

Enfin, la sociologie demeure dans le sillage des histoires littéraires nationales lorsqu'il est question de littératures plurilingues. Précisément, en relation avec la Belgique, on ne peut que regretter que les études des échanges traductifs intrabelges se heurtent au parti pris langagier. Car le français de Belgique est rapporté au français de France, et le flamand de Belgique au néerlandais des Pays-Bas.

Ces constats nous conduisent à envisager deux sortes d'histoires des traductions belges, l'une orientée vers les échanges intrabelges (français-flamand, flamand-français, français-allemand, allemand-français, etc.), l'autre à portée transnationale, qui replacerait les traductions intrabelges dans une histoire de la circulation de l'ensemble des lettres belges.

Certes, comme toujours, les théories ou les hypothèses nécessitent des mises à l'épreuve. Suivons ici la première voie, l'univers des traductions intrabelges, et abordons successivement les points suivants : les politiques belges à l'endroit des traductions, les asymétries traductives français-flamand et flamand-français, les modalités d'émancipation voire de recentrement du flamand, les effets mitigés de ces modalités, en particulier sur le plan de la littérature. Tout cela, on l'aura compris, obligera à nuancer et à enrichir le dispositif binaire centre-périphérie.

4. LES POLITIQUES DE TRADUCTION

Le bilinguisme belge (flamand/néerlandais-français) est un topique des travaux sociolinguistiques, qui le rapportent couramment à une politique des langues conçue et mise en œuvre par les autorités dans l'espace public, les ministères, les cours de justice, l'enseignement, etc. Or, l'étude de cette politique, tout en s'appuyant sur des traditions solides et un impressionnant arsenal d'exemples, ne prend guère en compte la traduction, ni d'autres formes de transfert intraculturel (résumé, paraphrase, adaptation, réécriture, etc.). Afin de mettre à nu le jeu interactif entre la traduction et d'autres formes de transfert, nous adoptons une définition étagée de la notion de politique des traductions (adaptée de Bernard Spolsky¹¹). Cette notion se décline en trois niveaux.

En premier lieu, celui de l'aménagement de la traduction, qui couvre l'ensemble des régulations visant à initier, à imposer, à freiner ou à interdire les pratiques de traduction dans les domaines d'application (l'armée, l'enseignement, la justice, etc.).

Le second niveau est celui des pratiques de la traduction et du transfert, qui sont l'exécution des régulations. Les traductions dites officielles émanent aussi bien du législateur et de l'exécutif central que des administrations locales

¹¹ B. Spolsky, « Language practices, ideology and beliefs, and management and planning », [dans :] *idem, Language Policy*, Cambridge University Press, Cambridge 2003, pp. 1–15.

(communales) ainsi que des cours de justice, principalement les juges de paix proches des citoyens.

Le troisième niveau est celui des débats suscités par les politiques et pratiques des traductions auprès des législateurs et des citoyens de Belgique. Ces débats sont consignés dans les chroniques parlementaires, ainsi que dans la presse politique et générale, nationale et locale. Ils engendrent des images et des argumentaires à propos de la traduction qui circulent dans les différents groupes de citoyens, majoritaires aussi bien que minoritaires. Corrélativement, on y voit émerger des points de vue divergents et opposés sur les questions d'appartenance nationale, de droits linguistiques et de justice linguistique.

Le temps nous manque pour illustrer chacun des niveaux cités (deux thèses de doctorat récemment achevées à Leuven décrivent par le menu les pratiques et les idéologies des traductions français-flamand¹²). Dans ce qui suit, on se limitera à une analyse des directions de traduction qui se produisent dans le domaine officiel, avant de mettre en regard ce dernier et le domaine littéraire.

5. LES DIRECTIONS DE TRADUCTION : DOMAINE OFFICIEL

Dans les grandes lignes, la Belgique a adopté la politique des traductions mise au point plusieurs décennies auparavant par les révolutionnaires français, dont le but essentiel était de donner accès aux textes officiels moyennant des versions bilingues français-flamand, notamment du *Bulletin des lois* diffusé en Belgique sous le nom de *Bulletin flamand*¹³. Cette orientation vers le texte-source conduisait à des traductions adéquates aux plans syntaxique et macro-structural : il s'agissait de faire correspondre les phrases, ainsi que les unités constituées par les articles des textes de loi, la mise en pages de ces derniers, ainsi que les formules introductives et conclusives. Cependant, les révolutionnaires avaient peu d'égard pour la terminologie, qui était censée calquer celle de l'original, au mépris de termes équivalents, — s'ils étaient disponibles en langue-cible. En donnant des consignes simples et précises — les traductions étaient effectuées sous contrôle à Paris —,

¹² Cf. H. van Gerwen, « *Tous les citoyens sont censés connaître la loi : étude des pratiques de traduction et de transfert dans le domaine juridique belge (1830–1914)* », [thèse de doctorat inédite], KU Leuven, OE Vertaalwetenschap, Leuven 2019; B. Nouws, « *Van de woede der Noormannen en vertalers verlos ons, Heer! : Opvattingen over vertaling en juridisch vertaalbeleid in België, 1830–1914* », [thèse de doctorat inédite], KU Leuven, OE Vertaalwetenschap, Leuven 2019.

¹³ L. D'hulst, M. Schreiber, « Vers une historiographie des politiques des traductions en Belgique durant la période française », *Target* 26(1), 2014, pp. 3–31.

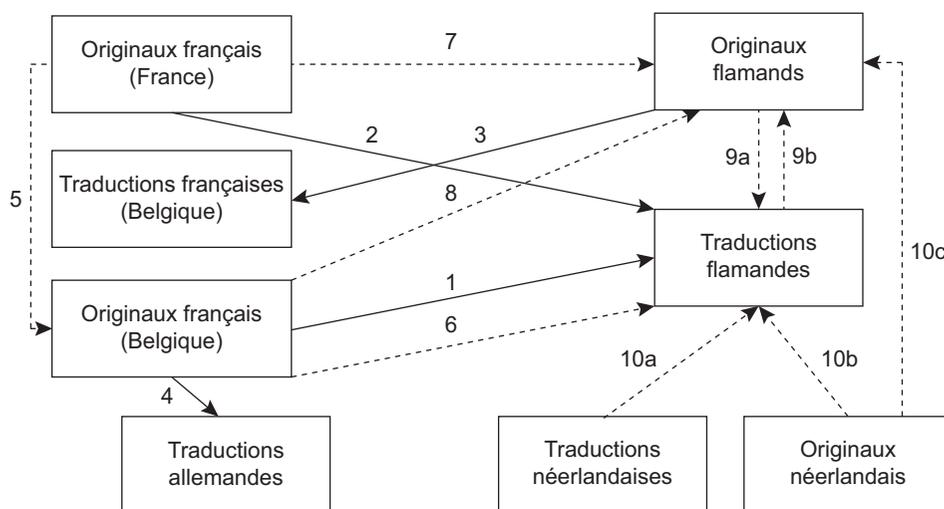
les révolutionnaires français avaient une intention dissimulée : de contraindre les lecteurs flamands à se reporter constamment au texte français, et à abandonner à terme la pratique de leur langue dans la vie publique.

Dès 1830, le gouvernement belge a continué de centraliser les traductions juridiques en flamand, le français étant seule langue officielle. Mais il a décidé l'usage libre (« facultatif ») des langues par les citoyens et par les fonctionnaires en tout autre domaine que le domaine officiel. Au sein des institutions, les traductions se présentaient de la même manière, à savoir des éditions bilingues avec des normes traductives syntaxiques et macrostructurales précises et simples, comme le stipulait une loi de 1831 : « Les lois seront insérées au *Bulletin officiel*, aussitôt après leur promulgation, avec une traduction flamande ou allemande pour les communes où l'on parle ces langues ; le texte français demeurant néanmoins seul officiel ». Comme quoi, l'exclusion du flamand (pourtant majoritaire) comme langue officielle (jusqu'en 1898) se trouvait en quelque sorte compensée par des traductions données le plus souvent en forme bilingue qui maintenaient l'illusion de la participation démocratique de tous les citoyens. Le gouvernement n'avait pas l'intention d'éradiquer le flamand, mais l'estimait inapte à assurer le transfert des textes officiels, sans dès lors envisager la possibilité que cette langue se standardise, uniformise sa terminologie, devienne à son tour un vecteur d'écrits juridiques.

Comme toujours, les lois linguistiques s'avéraient incomplètes, conservaient un certain degré d'abstraction, et ne disaient rien ou peu des valeurs et des fonctions attachées aux traductions. Il est dès lors intéressant d'observer les pratiques réelles et leurs évolutions au cours du siècle. Pour commencer, nous assistons à une incroyable ramification des pratiques traductives, encore complétées par une grande diversité des modalités de transfert, au point que les échanges traductifs en Belgique se laissent comparer à un « rhizome » structuré par des principes de connexion et de multiplicité¹⁴. On peut présenter ce rhizome traductif de la façon suivante¹⁵ :

¹⁴ La métaphore du rhizome, empruntée à Gilles Deleuze et Félix Guattari (G. Deleuze, F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, t. 2 : *Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris 1980), a trait à une conception des savoirs qui rejette les principes de hiérarchie et de binarisme, si courants en traductologie. Elle aide ici à représenter la dynamique changeante des flux de traductions belges en s'adossant à une autonomisation croissante des langues nationales et à leur territorialisation qui conduisent à l'égalisation officielle de leur statut à la fin du siècle.

¹⁵ Schéma emprunté à L. D'hulst, H. van Gerwen, « Translation space in nineteenth-century Belgium: rethinking translation and transfer directions », *Perspectives. Studies in Translation Theory and Practice* 26(4), 2018, pp. 495–508.



La direction dominante (1) est celle qui relie des originaux belges francophones à des traductions flamandes : selon des estimations basées sur un relevé des traductions imprimées de documents officiels, le nombre de mots traduits s'élevait à 93 millions au cours de la période 1830–1914 : 65 millions de mots traduits par le pouvoir central, 20 millions par les provinces, 8 millions par des institutions municipales ou locales. S'ajoutaient (2) des traductions flamandes d'originaux venus de France. À l'inverse, les traductions flamand-français (3) étaient nettement moins courantes, elles transposaient surtout les lois et autres documents officiels d'avant la Révolution, qui attendaient d'être traduits dans la désormais langue officielle¹⁶. Quant à la direction français-allemand (4) dans le domaine officiel (l'allemand étant également une langue nationale), elle a engendré un volume de traductions encore inférieur.

Outre les directions de traductions proprement dites, il serait utile — bien que nettement plus difficile — d'identifier des directions de transfert (5 à 10) qui opéreraient moyennant d'autres techniques discursives, qui sont à la fois intralinguales et interlinguales (la reproduction, la paraphrase, le commentaire, le résumé, l'emprunt, etc.)¹⁷. Ces directions relayaient donc les langues nationales et des productions en ces langues venues de par-delà les frontières. En l'occurrence, le droit français faisant office de modèle du droit belge, il était naturel qu'il fût importé tel quel, ainsi que sous des formats adaptés, à des genres comme les manuels universitaires, les revues juridiques spécialisées, les codes des lois. Quant au droit belge

¹⁶ Un comptage limité à la période 1860–1890 fournit un chiffre légèrement supérieur à 2 millions de mots.

¹⁷ Voir L. D'hulst, « (Re)locating translation history: from assumed translation to assumed transfer », *Translation Studies* 5(2), 2012, pp. 139–155.

issu du droit français, il trouvait à son tour son chemin en langue flamande, cette fois-ci moyennant des techniques de transfert comme la paraphrase, la traduction partielle, des emprunts lexicaux, etc. On observe également un mouvement de transfert entre les Pays-Bas et la Belgique, en particulier vers la fin du siècle, au gré de plaidoyers en faveur d'une seule langue juridique, le flamand (et plus tard le néerlandais, dans un désir d'union linguistique avec les Pays-Bas).

En ce moment, on n'est pas en mesure de cartographier avec une certaine fiabilité l'ensemble des proportions des directions de traduction et de transfert, mais il est bon de noter déjà que les traductions conçues, exécutées et diffusées dans le domaine officiel ne dépendent pas de la logique du marché qui règle les échanges traductifs en d'autres domaines, où le rôle des éditeurs et des facteurs économiques prend la relève de celui qu'exercent les autorités politiques.

6. LES DIRECTIONS DE TRADUCTION : DOMAINE LITTÉRAIRE

Une étude historique qui se cantonnerait aux politiques officielles et négligerait donc les domaines couverts par des politiques culturelles, aussi bien publiques que privées, perdrait de vue l'extrême richesse de l'univers traductif belge, et plus précisément, la grande variation des directions de traduction. Au vu de quelques prudents sondages limités et couvrant des périodes différentes du XIX^e siècle¹⁸, il est loisible d'affirmer que le réseau officiel ne se superposait pas à celui des traductions littéraires.

Alors que les traductions français-flamand l'emportaient de loin sur toutes les autres directions dans le domaine juridique, il n'en allait pas de même en littérature, où la direction français-flamand se trouvait dépassée par la direction allemand-flamand, tandis que les traductions à partir de l'anglais suivaient de très près celles à partir du français. Par ailleurs, si les traductions français-flamand dans le domaine juridique se cantonnaient à la Belgique, celles qui se basent sur des textes-sources belges francophones ne composent que 0,1% du corpus littéraire de langue française traduit en flamand¹⁹. Enfin, si le domaine officiel traduit peu de textes flamands en français, il n'en va pas ainsi dans le domaine littéraire, fût-ce

¹⁸ Ils sont basés sur la source certes incomplète que constitue la *Bibliographie Nationale* (1886–1910). On citera aussi les recensements partiels de Liselotte Vandebussche et de Reine Meylaerts : L. Vandebussche, « The Flemish Author, Bilingual Mediator and Multilingual Translator Frans Rens and the Modest Transfer of Francophone Literature in 19th-century Belgium », *Revue belge de philologie et d'histoire* 92(4), 2014, pp. 1316–1318; R. Meylaerts, « Kleine literaturen in vertaling: buitenkans of gemiste kans ? », [dans :] L. Jooke, H. Verstraete, M. Hinderdael (dir.), *De aarde heeft kamers genoeg. Hoe vertalers omgaan met culturele identiteit in het werk van Erwin Mortier*, Garant, Antwerpen 2009, pp. 33–49.

¹⁹ L. Vandebussche, *op. cit.*, p. 1316.

de manière inégale, on le verra. Nous sommes en présence de directions et de proportions divergentes.

Pour comprendre ces différences, il s'imposerait évidemment de comparer en détail les caractéristiques de chacun des domaines concernés, tâche qui dépasse notre propos. Comparons plutôt quelques fonctions attachées aux traductions ; elles montrent déjà la diversité des enjeux. L'on sait que la traduction officielle visait à faciliter l'accès de tous aux textes des lois. En fait, seule une minorité de Flamands lisaient ces traductions, qui exerçaient aux yeux de nombre d'observateurs des fonctions plus substantielles, à portée symbolique : elles exprimaient un principe de liberté, soulignaient la spécificité belge à l'endroit de la France, et donnaient une certaine visibilité au flamand, langue peu traduite.

Quant aux échanges qui appartenaient au domaine littéraire, ils conservaient sans doute la deuxième fonction symbolique, mais lui assignaient également d'autres rôles, adaptés aux spécificités du domaine littéraire, et celui de la Belgique en particulier. Dans ce qui suit, on passera en revue quelques fonctions accordées aux traductions flamand-français.

Au cours des premières décennies qui suivaient la création de la Belgique, la prose narrative historique en français s'alimentait ouvertement aux traductions de romans flamands. Ces dernières devaient servir d'exemples au genre romanesque en voie de formation en Wallonie en même temps qu'elles étaient appelées à contrebalancer le roman français contemporain qui envahissait le marché belge et qu'elles avaient en plus la faculté de mettre en vedette la singularité belge au regard de la France. Citons un exemple représentatif des conceptions de l'époque :

Nous ne craignons pas de le dire, quoique cela puisse sembler paradoxal au premier abord : la traduction du flamand, hautement comprise, est actuellement ce que l'écrivain wallon peut faire de plus original.

Ce sera un moment de grande puissance pour les lettres belges, et de grande régénération pour la littérature moderne en général, quand le génie wallon, appliquant les principes si fermement suivis par la Flandre, aura fait passer dans sa littérature cette rondeur puissante, cette vigueur de bon sens qui est commune aux Belges flamands et wallons, et qu'il aura su armer du levier de la langue française, longtemps méconnue, que le foyer belge a si précieusement conservée²⁰.

Les traductions étaient donc censées solliciter une lecture empathique ainsi que l'adhésion inconditionnelle aux valeurs sociales, religieuses et littéraires propagées dans les classes moyennes et étayées par des institutions éducatives et religieuses.

L'œuvre du Flamand Henri Conscience représentait le mieux ces fonctions majeures. Rien d'étonnant que Conscience devînt et de loin l'auteur flamand le plus traduit de son temps. Or, ce succès a aussi entraîné sa dénationalisation rapide : les éditions belges de ses romans ont vite été relayées puis remplacées par des éditions françaises (Michel Lévy Frères), au point de faire de Conscience traduit en français

²⁰ T. Olivier, *De la Guerre des paysans (De Boerenkryg) de Henri Conscience et de la portée des écrits nationaux*, De Busscher frères, Gand 1854, p. 48.

un auteur français²¹, — certes en France seulement. Un exemple assez saisissant de cet accaparement nous est procuré par le lexicographe Larousse :

Tous ses livres, et nous le constatons malgré le dédain de M. Conscience pour notre langue, tous ses livres, bien que portant en eux le parfum du terroir, et marqués au cachet d'une originalité native incontestable, sont français par bien des côtés, n'en déplaise à leur auteur, et principalement par le tour vif et rapide du récit, la grâce des caractères, le brillant des descriptions, et l'intérêt savamment ménagé de la composition. C'est pourquoi la littérature française a adopté M. Conscience, non comme un étranger, mais comme un enfant prodige longtemps absent du foyer paternel et dont on fête le retour²².

On voit ici les effets d'une politique éditoriale des traductions qui se conforme à la logique du marché.

Bien entendu, les politiques éditoriales évoluent également, comme l'atteste le dossier des traductions intrabelges du dernier tiers du siècle. Renvoyons en l'occurrence à une étude qui s'est penchée naguère sur les traductions flamand-français parues dans deux revues francophones majeures, *La Revue de Belgique* (1869–1890) et *La Jeune Belgique* (1881–1898). La première revue cherchait, tout au long de son existence, à promouvoir la littérature nationale belge ; la seconde souhaitait encourager l'essor d'une littérature originale, qui trancherait ouvertement avec la tradition du romantisme²³.

Vu la taille réduite du corpus, il nous a été possible de chiffrer les traductions en langue française. Citons pour commencer celles qui ont paru dans *La Revue de Belgique*. Un classement par langues-sources et tous genres confondus place en tête les traductions de l'allemand (18), qui sont suivies de celles du flamand (11) et de l'anglais (8). Dans *La Jeune Belgique*, l'anglais et le russe l'emportent, avec 24 traductions pour chaque langue, les autres langues-sources étant peu représentées. On notera en particulier l'absence de traductions du flamand.

À comparer, ensuite, tous genres confondus, les traductions et les textes littéraires originaux en français parus dans *La Revue de Belgique*, nous arrivons à une répartition 49/391, ce qui correspond à un taux de traductions de 12,5%. Mais si l'on se limite à la poésie, le poids des traductions s'accroît considérablement : elles représentent en effet 38% de la production poétique (69/180). Plus de la moitié de ces traductions, c'est-à-dire 38 sur 69, ont le flamand comme langue-source. Cependant, ces traductions sont en très grande majorité (58 sur 69) partielles, c'est-à-dire qu'elles se présentent comme de brèves citations qui figurent à l'intérieur de comptes-rendus. Seulement 11 versions du flamand (soit un plus de 2%) sont à ranger dans la catégorie des traductions poétiques proprement dites.

²¹ L. D'hulst, « Le dilemme de Buridan : Une histoire de la traduction belge est-elle possible ? », *Chronotopos. A Journal of Translation History* 1(1), 2019, pp. 65–80.

²² P. Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. IV, Administration du *Grand Dictionnaire universel*, Paris 1869, p. 970.

²³ Les données qui suivent sont empruntées à L. D'hulst, K. Vandemeulebroucke, « Entre Belges, ou comment gérer la langue de l'autre au XIX^e siècle », [dans :] Y. Clavaron (dir.), *L'étrangeté des langues*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2011, pp. 21–34.

Pour ce qui est de *La Jeune Belgique*, les proportions sont sensiblement inférieures : le nombre total des traductions ne dépasse pas 61 (sur un total de 1958 textes, soit 3,1%). Quant aux traductions poétiques, leur nombre ne dépasse pas 42, sur un total de 1465 poésies, soit 2,9%. On voit donc que les traductions poétiques à partir du flamand sont rares, et qu'elles cèdent la place à des modalités de transfert brèves et indirectes, comme les citations au sein de comptes-rendus français de recueils poétiques flamands. Tout se passe comme si la politique éditoriale des revues visait à façonner une image sélective, exportable, de la Flandre, plus que de sa poésie. Non sans succès d'ailleurs, on l'a dit : c'est grâce à cette image d'une Flandre véhiculée par la langue française que la poésie belge est parvenue à pénétrer les marchés littéraires étrangers, en premier lieu la scène littéraire parisienne²⁴. Ce qui, en retour, aura permis, et pour longtemps, de légitimer en Belgique la poésie et par extension la littérature de langue française, comme la principale « littérature belge ». Une représentation entérinée, rappelons-le, par les historiens, et popularisée grâce au couple métaphorique centre-périphérie.

7. CONCLUSIONS

Il a fallu comparer les directions traductives qui se déploient au sein de deux pratiques culturelles différentes pour établir que les politiques officielles et éditoriales qui gèrent les échanges entre les langues de Belgique ne se laissent ramener à des principes simples et homogènes. Des lacunes restent certes à combler, mais on est fondé à croire qu'avec le temps, on parviendra à dessiner une carte plus complète, et validée par des chiffres, des échanges traductifs en Belgique. Au-delà, peut-on y puiser des hypothèses, sinon des clefs d'interprétation, qui permettraient de mieux comprendre les attitudes à l'endroit des traductions autant que les effets politiques, culturels et sociaux que ces attitudes ont engendrés ? Pour l'instant, contentons-nous de formuler quelques hypothèses en relation avec le domaine officiel.

Une première hypothèse qui mérite considération consiste à subsumer les politiques de traduction sous une politique publique plus large, qui s'étend à un ensemble de domaines et institutions. De ce point de vue, il serait engageant de creuser les liens entre, d'une part, les échanges traductifs et les débats relatifs à la traduction, et, de l'autre, la prise de conscience grandissante d'une série de défis inédits pour la société belge²⁵ : comment édifier une identité nationale sur deux langues ? comment assurer l'inclusion d'une majorité qui s'exprime en une langue

²⁴ Comme l'ont notamment montré à propos de Verhaeren les études de Paul Aron et de Pierre Halen : P. Aron, « Dans le champ des honneurs », *Textyles* 11, 1994, pp. 11–19 ; P. Halen, « Primitifs en marche. Sur les échanges intercollectifs à partir d'espaces mineurs », [dans :] B. Jewsiewicki, J. Létourneau J. (dir.), *Identités en mutations. Socialités en germination*, Éditions du Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », Sillery (Québec) 1998, pp. 139–156.

²⁵ Ainsi que pour nombre d'autres sociétés : l'Irlande, Israël, la Finlande, la Catalogne, etc.

minoritaire ? ou encore : comment trancher les tergiversations constantes entre le recours à la traduction et l'usage non-médié du flamand ?

Deuxième hypothèse : si l'émergence des politiques publiques et sociales est un trait commun à nombre de jeunes démocraties européennes du XIX^e siècle, et si la politique des traductions devient une composante d'une politique démocratique inclusive²⁶, on comprendrait mieux l'internationalisation des idéologies traductives qui finissent par investir nombre de cultures plurilingues, de l'Espagne à l'Allemagne, de l'Empire austro-hongrois à la Finlande. Ces cultures avaient vu naître le monolinguisme ethnique, et partageaient donc la nécessité de gérer par la traduction la coexistence des monolinguismes sur leur territoire. Les idéologies traductives étaient internationales autant que nationales. Reste, bien entendu, à déterminer comment le transfert interculturel et international s'est opéré au long du XIX^e siècle.

Troisième hypothèse : cette extension a grandement bénéficié des fonctions ambivalentes et même opposées des traductions, une pratique malléable et donc apte à répondre à diverses sollicitations. Ainsi, les traductions ont tour à tour servi comme un outil d'accès à l'information et d'inclusion de groupes de citoyens, comme un moyen de contourner ou de minorer l'usage direct et non médié de la langue flamande, et comme une stratégie pour retarder et affaiblir la reconnaissance nationale et internationale de cette langue.

Ces clefs d'interprétation ne conviennent sans doute pas d'un seul tenant à la Belgique ni à d'autres aires plurilingues. Qu'à cela ne tienne : l'essentiel est de mieux pénétrer la nature caméléonesque de la traduction et des attitudes et politiques qui la gouvernent au sein d'espaces nationaux et d'aires transnationales plurilingues. Quant au couple centre-périphérie, s'il nous faut le conserver demain, ce sera probablement en tant que cadre de référence général, et sans doute préliminaire, non comme une conceptualisation adéquate des réseaux de rhizomes traductifs qui peuplent les échanges dans les cultures plurilingues.

MAPPING BELGIAN TRANSLATIONS IN THE 19th CENTURY: CENTRALISATION AND PERIPHERISATION OF NATIONAL LANGUAGES

Abstract

The metaphors of centre and periphery tend to reduce the complexity of language relations and interlingual exchanges that are featured by multilingual societies. At a crucial point of multilingual Belgium's evolution, i.e. during the 19th century, exchanges between its two major languages, namely French and Flemish, offer a suitable angle to capture the processes of centralisation and

²⁶ J. Hlavac *et al.*, « Translation as a sub-set of public and social policy and a consequence of multiculturalism: the provision of translation and interpreting services in Australia », *International Journal of the Sociology of Language* 251, 2018, p. 83.

peripherisation of both languages. Translingual practices, including translation, are at the heart of these processes. On the one hand, they sustain continuous attempts to impose and maintain the centrality of official French in the legal and administrative domains; on the other hand, they nurture counterbalancing claims for recognition and officialisation of Flemish as an equal language. This contribution puts focus on three major aspects of interlingual exchange: the design and management of Belgian translation policies, the asymmetric translation flows between French and Flemish vs. Flemish and French, and the emancipatory efforts of Flemish and its modest effects, notably in the literary domain.

Key words: translation policies, Belgium, 19th century, centralisation, peripherisation, French and Flemish.



SIMOS P. GRAMMENIDIS
ORCID: 0000-0002-3626-8493
Université Aristote de Thessaloniki
simgram@frl.auth.gr

CENTRES VS PÉRIPHÉRIES DANS L'ESPACE TRADUCTIONNEL HELLÉNOPHONE : MODES DE CROISEMENT ET TYPES DE RELATIONS

INTRODUCTION

Nul ne peut nier les caractéristiques particulières que présente le phénomène traductionnel dans le monde hellénophone¹. Bien que presque inexistante comme activité pendant l'Antiquité, la traduction occupe, entre le XV^e siècle et le début du XX^e, une place essentielle dans la formation et le développement linguistiques, l'épanouissement culturel et même dans l'éveil de l'hellénisme asservi. Il serait donc intéressant de voir sa place dans le système mondial, en définissant les modes de croisement et les types de relations qui en découlent, à partir du XVII^e siècle jusqu'à nos jours.

Dans les pages qui vont suivre, après quelques remarques préliminaires sur la terminologie employée et la place de la traduction dans l'espace hellénophone à travers l'histoire, nous allons, plus précisément, tenter dans un premier temps de présenter les spécificités de l'espace traductionnel hellénophone et le type de rela-

¹ Comme le terme *traduction*, tel qu'il est rencontré en traductologie, a un usage flou et ambivalent, il est susceptible de désigner le processus de passage d'une langue à une autre — opération mentale donc —, le résultat de ce processus — une matérialité linguistique concrète — ou encore la notion abstraite incluant, à la fois, le processus et son résultat final, nous adoptons le terme *phénomène traductionnel* pour désigner la traduction en tant que notion abstraite.

tions qui se sont instaurées entre lui et le reste du monde². Nous allons également considérer si les objectifs du texte traduit sont identiques à ceux du texte original et si les méthodes de traduction adoptées dans le monde hellénophone sont les mêmes qu'ailleurs. Nous allons enfin essayer d'esquisser l'apport du contexte international à la réflexion traductologique locale³.

1. REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Avant de commencer, quelques remarques s'imposent sur la terminologie employée, et plus particulièrement sur les termes *centre / périphérie* et *hellénophone*.

1.1. CENTRE / PÉRIPHÉRIE

Notions clés des théories de la dépendance développées dans les années 60 et 70, l'opposition *centre vs périphérie* désigne les relations économiques qui existent entre les pays du nord et ceux du sud, autrement dit, entre les pays capitalistes de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord et les pays en voie de développement⁴. Il s'agit d'une métaphore spatiale qui décrit et tente d'interpréter la relation structurelle existant entre une métropole développée et une périphérie sous-développée. Le modèle en question est appliqué non seulement au niveau global, mais aussi au niveau local, dans le contexte d'un même pays. Par conséquent, dans leur structure, le centre et la périphérie du système mondial incluent eux-mêmes d'autres centres et d'autres périphéries⁵.

L'opposition en question constitue également un outil théorique opératoire dans plusieurs sciences humaines, comme la psychologie et la traductologie. Elle révèle ainsi le processus d'internationalisation d'une discipline, caractérisé par l'existence de centres ayant leurs propres conceptualisations et institutions et de périphéries qui dépendent des conceptualisations, institutions académiques ou structures de ces centres. En traductologie plus particulièrement, ces concepts ont contribué, dans un premier temps, à une lecture, une observation et une perception du discours littéraire et de l'évolution sociale à la fois sérieuse et historiquement

² Le terme *espace* est adopté dans son sens propre et désigne une étendue de territoire concrète.

³ Dans cet article, nous reprenons des idées et des thèses de S. Grammenidis et G. Floros, « The Greek-speaking Tradition », [dans :] Y. Gambier et U. Steconi (dir.), *A World Atlas of Translation*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam-Philadelphia 2019, pp. 323–240.

⁴ Voir S. Batur, « Center and Periphery », [dans :] T. Teo (dir.), *Encyclopedia of Critical Psychology*, Springer, New York 2014, pp. 212–215.

⁵ Voir U. Hannerz, « Center-Periphery Relationships », [dans :] N. Smelser et P.B. Baltes (dir.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, Elsevier, Amsterdam 2001, pp. 1610–1613.

fondée, et dans un deuxième temps, sont devenus un outil d'observation, d'analyse et d'étude du phénomène traductionnel en général⁶. Ainsi, vu les spécificités de ce dernier, les deux concepts doivent être conçus dans leur dimension idéologique plutôt que spatiale⁷. Cette approche s'avère beaucoup plus efficace tant pour l'étude de la traduction, aussi bien en termes de processus que de produit, que pour l'étude de la réflexion traductologique.

En effet, si on adoptait ce modèle dans sa conception topologique, on serait tenté de dire qu'en règle générale, la traduction, comme toute autre forme de médiation culturelle, serait par nature un phénomène périphérique, car étant traditionnellement perçue comme une activité secondaire, elle se situe en marge des systèmes littéraires. Mais est-ce toujours le cas ? Le cas hellénophone, comme nous allons le voir, contredit cette thèse.

Par ailleurs, étant donné qu'en traductologie, la langue des publications n'implique pas nécessairement une approche scientifique spécifique, comme elle ne suppose pas non plus de tradition de recherche prédéterminée, les termes *centre* et *périphérie* apparaissent beaucoup plus opérationnels dans leur conception idéologique⁸. Les concepts ne reposant guère sur des critères spatiaux, ils échappent aux « centrismes » traditionnels, se focalisent sur des critères épistémologiques et ouvrent la voie à une approche dialectique liée à la culture. Actuellement, l'usage répandu de l'anglais en traductologie révèle finalement des relations de force au niveau idéologique, et pas au niveau géopolitique. Il indique en outre un jeu de patronage, voire de favoritisme, mené par des groupes non scientifiques (par exemple, le secteur de l'édition), qui s'efforcent d'imposer une seule langue de communication scientifique pour des raisons purement économiques, favorisant ainsi l'utilisation de l'anglais⁹. Dans le cas de la traduction, la distinction entre *centre* et *périphérie* se pose au-delà des frontières nationales ou géographiques et désigne plutôt une inégalité culturelle dans une période donnée.

⁶ Sur ce sujet, voir I. Even-Zohar, « Polysystem theory », *Poetics Today* 1(1–2), 1979, pp. 287–310, et G. Toury, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphie 1995.

⁷ Cf. L. Medendorp, « The Power of the periphery. Reassessing spatial metaphors in the ideological positioning of the translator », *Transcultural* 5(1–2), 2013, pp. 22–42.

⁸ Sur la double périphéricité de la traductologie voir G. Floros, « “Panta metafrazi” : apo tin asafi periferikotita stin exostrefia ton metafrastikon spoudon », Actes de la 6^e rencontre des traductologues hellénophones, Thessaloniki 2019 (<http://echo.fr1.auth.gr/6th_trad_congress/index.php/el/praktika-gr> [consulté le 25.03.2020]).

⁹ Comme le note S. Susam-Serajeva, « [t]he center and the periphery of translation studies do not exactly correspond to those of the world's geopolitical situation today. As a consequence of the subject matter of the discipline, they are rather language-bound » (*eadem*, « A “multilingual” and international studies », [dans :] T. Hermans (dir.), *Crosscultural Translation Studies*, St. Jerome Publishing, Manchester–Northampton 2002, p. 194).

1.2. HELLÉNOPHONE

Précisons que la logique qui a motivé l'emploi dans ce travail du terme *hellénophone* — au lieu de *grec* ou *hellénique* — consistait à éviter toute interprétation en termes de nation ou d'identité¹⁰. Étant donné que nous allons également faire référence à la période antérieure à la création de l'État hellénique en 1830, c'est la langue prédominante de façon diachronique et synchronique qui peut le mieux fonctionner pour décrire de manière unifiée une zone géographique englobant différentes nationalités et langues minoritaires. Or, vu qu'au fil du temps, le grec a été la langue parlée par la majorité de la population tant en Grèce qu'à Chypre, le qualificatif *hellénophone* se comprend naturellement dans son acception linguistique plutôt que nationale. Notons, par ailleurs, que du XV^e au XIX^e siècle, à part la zone par définition hellénophone et les villes de Constantinople et de Smyrne, peuplées surtout de Grecs, nous constatons l'existence d'importantes communautés grecques dans des villes comme Vienne, Venise, Trieste, Livourne, Alexandrie, Odessa, Bucarest, Brăila et Iași¹¹.

2. PLACE DE LA TRADUCTION DANS L'ESPACE HELLÉNOPHONE
À TRAVERS L'HISTOIRE

Si on essaie de situer le système culturel hellénique dans le système culturel mondial, on s'aperçoit que, diachroniquement, sa place varie selon l'époque : elle est tantôt centrale, dominante, tantôt périphérique. Quant à l'activité traduisante dans le monde hellénophone, sa place est inversement proportionnelle à celle de la culture hellénophone dans le système mondial.

Bien que les Grecs aient communiqué fréquemment avec des groupes et des personnes parlant d'autres langues, il n'y a pas de pratique officielle, courante et attestée, de la traduction interlinguale en Grèce pendant l'Antiquité classique (VI^e siècle avant J.-C. – V^e siècle après J.-C.)¹². C'est seulement au III^e siècle avant J.-C. que nous commençons à avoir des traductions de textes littéraires et religieux du prâkrit, de l'égyptien ancien, de l'araméen, de la langue punique (une variété du phénicien) et de l'hébreu vers le grec¹³. Le manque d'intérêt pour la

¹⁰ Dans le présent travail, j'essaie d'éviter une approche basée sur les notions de nation et d'identité nationale, car il s'agit de notions introduites tardivement. Voir également J. Lambert, « The cultural component reconsidered », [dans :] M. Snell Hornby, F. Pöchhacker et K. Kaindl (dir.), *Translation Studies. An Interdiscipline*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 1992, pp. 17–26.

¹¹ Sur les communautés grecques, voir I. Hasiotis, O. Katsiardi-Hering, E.A. Abatzi, *I Elines sti Diaspora*, Vuli ton Ellinon, Athènes 2006.

¹² Sur l'histoire de la traduction pendant l'Antiquité grecque, voir M. Ballard, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck Supérieur, Bruxelles 2013.

¹³ Voir L. Polkas, « I Meafrazi stin Elliniki Archeotita », 2006 (<http://www.komvos.edu.gr/endoIwssiki/historiko/episkopisi/klassika/episk_1_1.htm> [consulté le 24.03.2020]).

traduction systématique d'œuvres littéraires étrangères et d'autres œuvres vers le grec est également manifeste pendant la période de l'Empire byzantin (c'est-à-dire entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge), en dehors des dernières années de l'Empire et exception faite de la traduction des lois et des décrets impériaux du latin en grec, après la division de l'Empire romain d'Orient et d'Occident sous Dioclétien. Les premières traductions vers le grec datent donc du Moyen Âge et de l'époque byzantine. Depuis le XII^e siècle, on enregistre des imitations « faites encore avec beaucoup d'art et une certaine indépendance » de romans français de chevalerie (par ex. *Le Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure)¹⁴.

Après la chute de l'Empire byzantin en 1453, une nouvelle période commence pour le monde hellénophone : l'Empire ottoman. Pendant presque quatre siècles (du milieu du XV^e siècle au milieu du XVIII^e), la langue et la littérature grecques, chassées de Constantinople et de l'Orient, réfugiées dans les îles sous occupation vénitienne ou en Occident, principalement à Venise, ne donnent plus que de rares signes de vie ; la traduction, au contraire, commence à occuper une place centrale dans les Lettres hellénophones¹⁵.

Entre le XV^e et le XVII^e siècle, on traduit surtout des ouvrages théologiques et des œuvres de la littérature latine classique. À partir du XVIII^e siècle, la sphère d'intérêts commence à s'élargir à d'autres domaines du savoir. En effet, dès les premières décennies du XVIII^e siècle, la culture hellénique moderne commence à manifester des tendances de renouvellement à travers la traduction (que ce soit sous forme manuscrite ou imprimée) d'un large éventail de textes¹⁶. Ainsi, l'importance des traductions à l'aube des Lumières est absolument cruciale et incontestable¹⁷. La traduction est désormais considérée comme le moyen idéal de réalisation des objectifs primordiaux, culturels et linguistiques à la fois, et elle est donc placée à un rang hiérarchique élevé. D'ailleurs, sa nécessité est soulignée avec persistance tout au long des Lumières néohelléniques et pas seulement. Elle est la forme principale du dialogue avec les littératures européennes, mais aussi, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, d'importation des connaissances scientifiques européennes¹⁸. L'éveil commence surtout au moment où la Sublime Porte décide d'élever au rang d'hospodars de la Moldavie et de la Valachie des

¹⁴ Marquis de Queux de Saint-Hilaire, « Des traductions et des imitations en grec moderne », [dans :] A. Durant et Pedone-Lauriel (dir.), *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, Paris 1873, p. 334.

¹⁵ Pour les premiers siècles de la période néohellénique, voir A. Sfini, *Kseni sygrafis metafrasi men ellinika — 15^{os}–17^{os} eonas*, Ethniko Kentro Erevnon, Athènes 2003.

¹⁶ Sur les traductions manuscrites pendant le siècle des Lumières, voir A. Tabaki, « Chirografes metafrasis tou Diafotismou. I proslipsi ton ditikoevropaikon logotechnikon idon », *Σύγκριση / Comparaison* 12, 2001, pp. 7–28.

¹⁷ Sur ce sujet, voir A. Tabaki, *Peri noellinikou diafotismu. Revmata ideon & diavli epikinonias me ti dytiki skepsi*, Ergo, Athènes 2004 ; pour le XVIII^e siècle, voir A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18^{os} ewnas — Diafotismos*, Kalligrafos, Athènes 2018.

¹⁸ Comme le note Jacovaky Rizo Neroulos : « on traduit quantité d'ouvrages qui roulaient sur les sciences, l'histoire, la morale et la philosophie [...] Cette période est éminemment

Grecs phanariotes qui sont sous l'influence de la culture européenne et apportent les modes occidentales jusqu'à Constantinople d'abord et à l'actuelle Roumanie ensuite¹⁹.

L'activité traduisante connaît un essor considérable pendant le XIX^e siècle et, en l'absence d'une production originale remarquable de haut niveau, elle domine la vie intellectuelle du pays²⁰. Le XIX^e siècle pourrait être considéré comme l'âge d'or de la littérature traduite dans l'espace considéré. À l'heure actuelle, le monde hellénophone pourrait être considéré comme une culture dépendante de la traduction, en ce sens qu'un grand nombre d'ouvrages littéraires étrangers sont traduits en grec et que la Grèce et Chypre sont pleinement intégrées dans le marché mondialisé de la traduction des textes dits pragmatiques. Depuis 1985, le nombre de livres traduits représente en moyenne 38,25% du nombre total des livres publiés en Grèce²¹.

3. CARACTÉRISTIQUES ET PARTICULARITÉS DE L'ESPACE TRADUCTIONNEL HELLÉNOPHONE

Après ce bref survol historique, on serait tenté de dire que l'espace hellénophone appartient à la périphérie du système culturel mondial. N'oublions pas les quatre siècles vécus sous l'occupation ottomane ni le fait que l'État hellénique a été créé en 1830. Or, vu que pratiquement jusqu'au XX^e siècle, le monde hellénophone s'étend en dehors de la métropole dans une zone géographique très large

scientifique » (cité par V. Patsiou, « Metafrastikes dokimes kai proipothesis sta oria tou neoellinikou Diafotismou », *Eranistis* 19, 1993, p. 213).

¹⁹ Les Phanariotes sont une élite de confession chrétienne orthodoxe regroupés dans le quartier du Phanar à Constantinople. D'après l'*Encyclopaedia Universalis* (<www.universalis.fr/encyclopedie/phanariotes/> [consulté le 20.09.2020]) « ils acquièrent une conscience de classe et une idéologie qui reflètent l'équilibre possible entre un despotisme éclairé et la soumission à un État de type oriental ». Ils participèrent à partir du XVII^e siècle à l'administration de l'Empire ottoman. En particulier, l'administration des provinces européennes de l'empire, comme la Moldavie et la Valachie, était confiée à des Phanariotes : vingt-six princes phanariotes, issus de neuf familles, s'y succédèrent de 1709 à 1821, jusqu'à ce que la révolution grecque mette fin à ce mode de recrutement. Très cultivés, certains *Hospodars* furent des humanistes, créèrent des écoles, des hôpitaux, des routes, ou abolirent le servage. Ils œuvrèrent également pour le développement et/ou la restauration de l'éducation et de la culture grecque. Voir aussi A. Tabaki, *O Molieros sti fanariotiki pedia. Tris chirografes metafrasis*, Kentro Neoellinikon Erevnon, Ethniko Kentro Erevnon, *Tetradia Ergasias* 14, Athènes 1988.

²⁰ Voir D. Provata, « Le discours préfaciel des traducteurs grecs du XIX^e siècle : la formation des mentalités », [dans :] A. Tabaki et S. Athini (dir.), *Identity and Alterity in Literature, 18th–20th c.*, t. 3 : *Translation and intercultural relations*, Domos, Athènes 2001, pp. 133–146.

²¹ T. Dimitroulia, « Literary Translation Awards and the Dynamics of the Translation System », communication au colloque *Greece in Translation*, Oxford University, 6–8 October, 2012. Sur la traduction de la littérature néohellénique vers d'autres langues, voir également V. Vassiliadis (dir.), *I neoelliniki logotexnia se xenes gloses*, Kentro Ellinikis Glossas, Thessaloniki 2012.

et cohabite avec des populations et des cultures très différentes et par définition centrales dans leur majorité (rappelons les grandes communautés de Vienne, Venise, Trieste et Livourne mais aussi celles de Paris, Marseille et Amsterdam), il serait difficile de parler d'une périphérie cohérente et uniforme dépendant d'un centre unique²². Par ailleurs, force est de mentionner qu'après l'installation des Grecs phanariotes en Moldavie et en Valachie, la langue grecque, déjà imposée comme langue de l'éducation même avant l'avènement des Phanariotes, devient une langue dominante, voire centrale, car elle sert de relais à la transmission du savoir. Les traductions grecques acquièrent pour ces régions un rôle de médiateur des belles lettres européennes, rôle tenu jusqu'à alors par l'italien, le français et l'allemand pour la diffusion de la culture et des lettres anglaises et espagnoles²³. Nous constatons donc que l'espace hellénophone présente des particularités intéressantes et des spécificités remarquables, et dans ce contexte, les concepts de *centre* et de *périphérie* acquièrent une signification particulière. Ceci devient encore plus flagrant si on essaie de répondre aux questions posées par Antoine Berman, à savoir : *pourquoi traduire ? comment traduire ? que traduire ?* J'y ajouterais également : *quel type de traduction ? et où traduire ?*²⁴

3.1. QUEL TYPE DE TRADUCTION ?

La grande particularité de la période du XV^e au XIX^e siècle concerne le type de traduction pratiqué. Dans le monde hellénophone, deux types de traduction s'opèrent : la traduction intralinguale, c'est-à-dire du grec ancien vers l'idiome moderne, et la traduction interlinguale, la première jouissant d'un prestige beaucoup plus élevé que la deuxième. Le prestige associé à la traduction intralinguale est principalement dû au fait que, diachroniquement, elle fut non seulement effectuée pendant plus longtemps que la traduction interlinguale, mais également par une plus grande variété d'agents sociaux appréciés et reconnus, tels que des philologues, des historiens et des figures littéraires. En outre, dans la région hellénophone, la première est inextricablement liée à des questions idéologiques d'identité nationale, ethnique et linguistique. Cette pratique très spécifique qui s'est répandue dans le monde hellénophone a probablement conduit à une conceptualisation très particulière — quoique non déclarée — de la traduction en géné-

²² Il serait erroné de considérer les communautés grecques sur la base des frontières d'États actuels, car pendant longtemps, nous avons eu des empires, sans frontières intérieures en règle générale.

²³ Pendant l'occupation ottomane, la langue grecque fonctionne dans les Balkans comme langue véhiculaire et langue de culture. Comme le note Arianda Camariano-Cioran (cité par A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18^{os} ewnas — Diafotismos*, Kalligrafos, Athènes 2018, p. 111), les livres en langue grecque « étaient diffusés dans toute la zone du Sud-Est européen, où cette langue s'imposait en tant qu'instrument de culture ».

²⁴ A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris 1984, p. 71.

ral, à savoir celle d'une activité de transfert à des fins particulièrement nationales. On pourrait dire que cette conceptualisation a également contaminé la traduction interlinguale, étant donné que la majeure partie de la littérature traduite de nombreuses langues européennes vers le grec semble avoir suivi une orientation ethnocentrique, jusqu'à tout récemment.

3.2. OÙ ?

Une deuxième particularité de la période du XV^e au XIX^e siècle est qu'une partie de l'activité traduisante, et de l'activité d'édition surtout, est située en dehors de la zone hellénophone même. En effet, une grande partie de l'activité d'édition est notée dans des centres européens comme Vienne et Venise. Pendant le XVIII^e siècle, par exemple, on note au total 104 traductions de prose narrative, parmi lesquelles 82 ont été publiées à Venise, soit 83,6% de la production totale, 17 à Vienne et 2 à Leipzig²⁵. De même, entre 1801 et 1834 (une période qu'on pourrait appeler pré-athénienne — Athènes devient la capitale de la Grèce en 1835), sur 217 traductions publiées, la majorité voit le jour dans des villes où ont fleuri les Lumières grecques. Plus précisément, on enregistre 79 traductions publiées à Venise, 41 à Vienne, 29 à Malte, 13 à Paris et 8 à Bucarest. Après 1835, la situation change et Athènes joue désormais un rôle primordial ; elle devient le nouveau centre, avec 1410 publications, suivie de Constantinople, 432 traductions, et Smyrne, 406²⁶. Ce fait marque d'ailleurs une réorientation considérable des finalités assignées à la traduction (nous allons y revenir). Venise continue à occuper une place considérable pendant tout le XIX^e siècle, avec 4,38% de la production totale, mais désormais, elle se situe dans la périphérie de l'espace éditorial hellénophone, comme Vienne et Paris.

3.3. POURQUOI ?

Nombreuses sont les raisons qui amènent le monde hellénophone à l'activité traduisante. La traduction s'inscrit dans un cadre idéologique, politique, social et esthétique très fécond et très étendu, et sa mission y est définie de manière différente de celle du centre²⁷. On s'aperçoit aussi que les buts assignés aux textes originaux ne sont pas toujours identiques à ceux dévolus aux textes

²⁵ S. Athini, *Opsis tis neoellinikis afigmatikis pezografias 1700–1830*, Ethniko Idryma Erevnon, Athènes 2010.

²⁶ K.G. Kassinis, *Vivliografia ton ellinikon metafraseon logotexnias — IΘ' — K' eonas*, Sillogos pros ti diathesi ofelimon vivlion, Athènes 2006, pp. κε'–κς'.

²⁷ Ceci est très évident dans les préfaces que les traducteurs grecs éprouvent le besoin de placer en tête de leur travail dès le XVII^e siècle. Sur le discours préfaciel dans l'espace hellénophone, voir entre autres A. Tabaki, « La réception et ses métamorphoses : l'exemple grec à travers le

traduits. Les traducteurs tentent de donner aux lecteurs, dans un premier temps, des œuvres qui leur seront utiles et les conduiront au progrès national, et dans un deuxième temps, surtout après 1830, des œuvres qui vont les distraire et stimuler leur curiosité.

Plus précisément, la traduction est d'abord appelée à accomplir une fonction civilisatrice, à véhiculer la culture européenne et à combler les lacunes intellectuelles des Hellènes qui, vivant sous l'occupation ottomane, étaient pour la plupart privés de tout accès à la nouveauté et ignoraient par conséquent les produits culturels européens. L'initiation, l'instruction, la formation, l'amélioration, l'acquisition de connaissances, bref le didactisme alimentent le recours à la traduction²⁸. Par ailleurs, elle est appelée à jouer un rôle important dans le processus de renforcement de l'identité nationale des Hellènes, elle contribue à leur redressement social et intellectuel. On traduit afin de mener le public au progrès national. La traduction occupe une place centrale dans le système culturel grec, car elle promeut la curiosité, le goût pour l'étude et l'amour de la nation.

Pendant le siècle des Lumières, la traduction figure comme l'un des piliers du *transvasement* (*μετεκένωσις*) des « progrès de l'Europe éclairée » dans tous les domaines du savoir, prôné avec tant de ferveur par l'érudit Adamantios Korais. Pendant le XIX^e siècle, c'est également un instrument majeur pour passer des messages politiques, comme la nécessité de l'unité de la nation, l'abandon des intérêts personnels, le réchauffement du sentiment religieux. Par conséquent, les textes traduits ne s'adressent plus à une élite culturelle ou sociale mais à un public très vaste, à des jeunes, des femmes, des enfants, c'est-à-dire à un public qui n'a pas toujours un niveau d'instruction élevé, ce qui a des conséquences sur les méthodes de traduction adoptées. Le but est alors de transférer et de vulgariser le savoir. Pendant le XIX^e siècle, elle constitue également un instrument de prosélytisme visant surtout les hellénophones des îles Ioniennes sous occupation anglaise, pour les convertir au protestantisme avec des publications en grec de la Société missionnaire de Londres, dont l'imprimerie se trouvait à Malte²⁹.

Après 1845, un tournant important se manifeste : on passe de l'utile à l'agréable, le but n'est plus d'instruire, mais de divertir ou de distraire. Cette réorientation de la traduction est associée aux débuts d'un mouvement rénovateur des Lettres et révèle la recherche d'une nouvelle physionomie de la littérature hellénophone. Désormais, la traduction se transforme en un canal de connaissance des littératures occidentales et de renouvellement des structures littéraires locales. La littérature traduite a également contribué à promouvoir et à établir des genres littéraires

discours préfaciel », [dans :] A. Tabaki et W. Puchner (dir.), *Actes du Premier Congrès International « Théâtre et études Théâtrales au seuil du XIX^e siècle »*, Ergo, Athènes 2010, pp. 89–99.

²⁸ S. Athini, *op. cit.*, p. 388.

²⁹ D. Polemis, « Apo tin drastriotita tou en Malta ellinikou tipografiou tis apostolikis eterias tou Londinou », *O Eranistis* 60, 1973, pp. 213–240.

grecs, tels que la fiction urbaine et le théâtre. Le roman traduit, en particulier, jouera en Grèce le même rôle que les originaux dans les pays dont ils proviennent³⁰.

À partir du milieu du XVIII^e siècle, enfin, la traduction est conçue également comme un processus fondamental pour le développement, l'enrichissement, la standardisation et la promotion de la langue parlée. Ainsi, dans l'espace helléno-phonie, l'activité traduisante s'intègre dans l'effort de résoudre la question linguistique grecque ainsi que dans celui de promouvoir la nouvelle langue néohellénique, jusqu'alors insuffisamment élaborée³¹. On prône que les traductions grecques se fassent dans un dialecte accessible à tout le monde, et pas uniquement à une élite éduquée, et que le traducteur demande à un locuteur natif de la langue cible de relire sa traduction afin de lui fournir des commentaires, de manière à améliorer le texte final et à le rendre plus intelligible.

Quant à la traduction intralinguale, dans la région helléno-phonie, elle a très vite acquis de l'importance comme moyen de prouver et de préserver la continuité de la langue et de l'identité grecques et, par conséquent, de promouvoir la création d'un État hellénocentrique à la fois en Grèce et à Chypre. La multitude des buts attribués à la traduction est d'ailleurs très évidente lorsqu'on examine ce qui a été traduit, surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles.

3.4. QUE TRADUIRE ?

Jusqu'au XIX^e siècle surtout, on note l'absence de projet traductionnel bien défini et structuré. Le critère de sélection — quelles œuvres traduire ? — est source de nombreuses questions. Les raisons ne sont ni claires ni évidentes, il est nécessaire de les clarifier. Entre le XVI^e et le XVII^e siècle, on a traduit surtout de ou à travers l'italien (71,81%) et le français (19,69%). Pendant le XIX^e siècle, le français a dominé (64,94%), l'italien venant en deuxième place (13,56%) et l'anglais en troisième (9,42%)³².

En règle générale, le choix des œuvres à traduire issues de la littérature grecque antique ou de la littérature occidentale est guidé par leur caractère éducatif, et donc leur utilité. On essaie de fournir aux lecteurs des œuvres édifiantes et morales. Les traducteurs recherchent des œuvres éducatives dans un esprit de promotion intellectuelle de la nation et d'insurrection nationale, tout en visant

³⁰ S. Denisi, *Metafrasis mithistorimaton ke diigimaton 1830–1880. Isagogiki meleti ke katafrasi*, Periplous, Athènes 1995, p. 13.

³¹ La question linguistique grecque (grec moderne : *γλωσσικό ζήτημα* — *glossikó zítima*) est une controverse qui a opposé les partisans de l'utilisation comme langue officielle de la Grèce du grec populaire (ou grec démotique, *dimotiki*), à ceux qui lui préféraient une version plus savante et proche du grec ancien, la *katharévoussa*. La question linguistique fut à l'origine de nombreuses polémiques aux XIX^e et XX^e siècles et ne fut résolue qu'en 1976, lorsque le démotique fut finalement choisi comme langue officielle de la république hellénique.

³² K.G. Kassinis, *op. cit.*, p. κβ'.

à enrichir la langue « par des mots, des phrases, des manières de dire, des figures de style et des métaphores » dont la langue nationale était privée³³. Vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, à part les œuvres littéraires et dramatiques, un accent particulier est mis sur la traduction des œuvres traitant de sujets pédagogiques, philosophiques, scientifiques, d'astronomie, de théorie politique et d'histoire naturelle³⁴. Par ailleurs, force est de mentionner l'ethnocentrisme qui caractérise le choix des œuvres à traduire. L'intérêt est très fort pour des œuvres étrangères à thématique inspirée de l'Antiquité ou de la mythologie grecques. La logique « c'est "archéothématique", donc traduisible » domine tout le XIX^e siècle ; le fait est compréhensible étant donné que le renouveau de l'identité nationale se situe parmi les objectifs principaux de tout projet de traduction.

3.5. COMMENT ?

Nul ne peut nier que la traduction est une activité humaine qui s'intègre dans un cadre social, historique et politique. Les pratiques de traduction comportent alors d'importantes implications sociales et culturelles, parce qu'elles se trouvent intégrées dans la manière de traduire notre perception des relations sociales, des valeurs et de notre identité. On pourrait même parler d'un « habitus traductionnel » impliquant plusieurs composantes, tant linguistiques qu'extralinguistiques.

Le comportement des traducteurs hellénophones ne fait pas exception à cette tendance ; il témoigne des normes et de l'habitus qui sont en vigueur dans le champ de la langue-culture cible. Comme il a déjà été dit, l'activité traduisante dans le monde hellénophone s'inscrit dans un cadre aux objectifs multiples et variés. Ainsi, le comportement des traducteurs tente de servir ces intérêts particuliers et la traduction se présente comme une activité ciblée. Leurs choix sont conditionnés par la ou les fonction(s) que le texte traduit sera appelé à accomplir dans la culture cible. Les mœurs traductionnelles ne sont pas stables dans le monde hellénophone à travers les siècles ; elles évoluent mais pas en suivant toujours des impératifs imposés par l'Occident. Le comportement des traducteurs suit chaque fois les attentes indigènes de l'époque et se met au service des intentions locales que leur activité est appelée à servir. Les méthodes de traduction adoptées se conforment aux règles en vigueur et témoignent, finalement, de la conception et de la perception que la communauté a de la mission de la traduction pendant une période historique donnée.

Pendant le XVIII^e siècle et même le XIX^e, par exemple, nous observons la prédominance de l'adaptation libre et d'une tendance assimilatrice, voire ciblisme. On note un effort prononcé d'hellénisation des textes par des interventions, des

³³ F. Abatzopoulou, *I Grafi ke I Vasanos. Zitimata Logotechnikis metafrasis*, Patakis, Athènes 2000, p. 36.

³⁴ A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18^{os} ewnas...*

améliorations et des adaptations³⁵. Très souvent, on note l'incorporation dans le texte d'éléments culturels indigènes ainsi que de règles de conduite locales (habillement, expressions linguistiques, us sociaux), comme dans le cas des traductions de pièces de Molière effectuées en 1741, ou de Goldoni, effectuées vers 1780³⁶. Les traducteurs phanariotes mélangent aussi des vers ou des chansons avec des mètres orientaux dans leurs traductions. On rencontre également des adaptations en vers de récits à l'origine en prose : c'est le cas de la traduction de *Memnon* de Voltaire, traduit probablement par Evgenios Voulgaris, et de *La bergère des Alpes* de Marmontel, traduit probablement par Rigas Velestinlis³⁷.

Certains chercheurs soutiennent la thèse que cette tendance d'acculturation, d'imitation et d'élasticité de la conscience traductionnelle trouve ses origines dans le courant des *Belles Infidèles* qui continue à dominer en Europe pendant le XVIII^e siècle³⁸. Or, si on examine de plus près les données de l'époque, on serait tenté de dire que la tendance en question est due au fait que les objectifs assignés à la traduction dans le monde hellénophone sont souvent complètement différents de ceux des grands centres européens. Plus précisément, les traducteurs, conscients de leur mission et guidés par des finalités traductionnelles bien définies (*skopos*), comme par exemple la promotion intellectuelle, la vulgarisation du savoir ou la préservation des mœurs helléniques de l'invasion de modèles allogènes, optent pour l'hellénisation des textes sources ainsi que pour un langage simple et courant. Par leur comportement, ils s'alignent avec ardeur sur l'effort d'exploitation, de mise en valeur et d'appropriation de la littérature en prose de différentes périodes (Antiquité, Byzance, Baroque, Classicisme, Lumières) et de traditions littéraires variées (surtout italienne, française, anglaise). La traduction n'est pas uniquement un but en soi mais c'est un moyen inclus dans un projet beaucoup plus vaste et complexe. On pourrait donc dire que leur comportement suit le principe « la fin justifie les moyens ».

Au début du XX^e siècle, les discussions sur la traduction dans le monde hellénophone se poursuivent sur une problématique qui présente des caractéristiques linguistiques, nationales et idéologiques intéressantes, alors que Chypre était encore sous la domination britannique. La traduction continue à être comprise comme une source de renouvellement de la littérature et un moyen de promouvoir la version

³⁵ Vraisemblablement, il s'agit d'une tendance très répandue dans les Balkans car plus tard, on notera des efforts de roumanisation et de bulgarisation (voir A. Tabaki, « Chirografes metafrasis tou Diafotismou... »).

³⁶ Sur les traductions de Molière, voir A. Tabaki, *O Molieros sti fanariotiki pedia...*

³⁷ Sur *Memnon*, voir G. Xurias, « Memnon in Constantinople: Translation Transformations of Voltaire's short story *Memnon ou la sagesse humaine* », *Σύγκριση / Comparaison* 24, 2013, pp. 5–14.

³⁸ C'est le cas d'A. Tabaki, « Jeu d'identité et d'alterité à l'ère des Lumières. L'aventure de la traduction dans le sud-est de l'Europe », [dans :] A. Tabaki et S. Athini (dir.), *Taftotita ke eterotita sti logotexnia, 18^os–20^os eonas*, t. 3 : *Metafrasi ke diapolitismikes sxesis*, Domos, Athènes 2001, p. 91.

démotique de la langue grecque. C'est pour cette raison d'ailleurs que l'approche ethnocentrique est adoptée à de nombreuses reprises.

Actuellement, le comportement traductionnel n'est plus le même. Une recherche sur la traduction des désignateurs culturels a montré que les techniques adoptées dans le passage du français vers le grec sont plutôt exotisantes³⁹. Lors du passage vers le grec, les traducteurs, par leurs choix, laissent l'Autre se manifester sans pour autant négliger le Même. Les techniques qui dominent sont celles de *la translittération* et de *la translittération suivie d'une note du traducteur*. Les choix opérés désignent une acception de l'altérité, car les techniques en question permettent aux lecteurs de se familiariser avec la diversité de l'Autre.

Par ailleurs, force est de souligner que la mission de la traduction ainsi que la finalité traductionnelle ont eu diachroniquement dans le monde hellénophone un impact considérable sur la réflexion sur la traduction.

4. CONSÉQUENCES SUR LA RÉFLEXION TRADUCTOLOGIQUE

Le besoin d'expliquer et de prévoir le phénomène traductionnel, datant du XVI^e siècle, se fait ressentir à cause de la traduction intralinguale⁴⁰. Le contact sans cesse croissant avec des travaux littéraires et scientifiques occidentaux, sources d'imitation et d'inspiration, a aussi jeté les bases du développement d'une réflexion sur la traduction interlinguale. À partir de 1750 en particulier, l'implication des érudits grecs dans la pratique traduisante devient de plus en plus courante, ce qui les amène à développer une réflexion sur les problèmes qu'ils envisagent. L'an 1784, date de la parution de la traduction sous forme manuscrite de l'œuvre de Réal de Curban *La Science du Gouvernement* par Dimitrios Katarzis, peut être considéré comme l'année de naissance de la réflexion théorique sur la traduction, réflexion qui se concentre surtout sur la question linguistique⁴¹. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, des spécialistes ont développé une réflexion très intéressante sur la traduction, surtout sous forme de préfaces ou d'addenda.

Quant à la recherche en traduction pendant le XX^e siècle, il est à noter que, malgré le nombre très limité de programmes d'études offerts aux niveaux univer-

³⁹ S. Grammenidis, *Metafrazontas ton kosmo tou allou. Theoritiki provlimatismi — Litourgikes prosegisis*, Diavlos, Athènes 2009.

⁴⁰ D'après I. Kakridis (*To Metafrastiko Provlina*, Ikaros, Athènes 1948, p. VI), l'histoire de la théorie de la traduction en Grèce commence en 1544 avec la préface de Nikolaos Sofianos pour sa traduction de *L'éducation des enfants* (*Περὶ παιδων Αγωγής*) du Pseudo Plutarque. Sofianos adopte une approche ethnocentrique en favorisant la vulgarisation et il emploie un langage simple, flexible et vif. Influencé par l'humanisme du XVI^e siècle, il s'est dit convaincu que la traduction pouvait contribuer à l'éducation des Grecs et à la renaissance de l'éducation.

⁴¹ V. Koutsivitis, *Theoria tis Metafrasis*, Hellenic University Publications, Athènes 1994, pp. 112–113, et D. Connolly et A. Bacopoulou-Halls, « Greek Tradition », [dans :] M. Baker (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London 1998, p. 423.

sitaire et postuniversitaire, on constate ces trente dernières années une activité scientifique très intense, et un paysage beaucoup plus optimiste a commencé dès lors à se dessiner. En effet, l'analyse de la production scientifique après les années quatre-vingts révèle un tournant important pour ce qui est du choix des sujets à étudier ainsi que des modèles et méthodes adoptés⁴².

Les traductologues hellénophones ont en grande partie abandonné la traduction intralinguale ainsi que les questions plus « ontologiques », entraînant très souvent de faux dilemmes (faussement urgents), tels que celui de la traduisibilité, au profit des études sur les diverses dimensions du phénomène de la traduction. Ainsi, les intérêts scientifiques semblent s'éloigner des approches nationales « périphériques » traditionnelles (voir traduction intralinguale) au profit de tendances et de thèmes internationaux contemporains, abordés à l'aide de modèles théoriques divers et diversifiés⁴³.

CONCLUSION

Pour conclure, nous dirons que la traduction — intralinguale ou interlinguale — accomplit une mission très particulière dans le monde hellénophone :

- elle a joué — et continue à jouer — un rôle clé dans le changement culturel, en redéfinissant et en revitalisant les valeurs et les tendances culturelles nationales ;
- elle constitue l'un des principaux moyens de se mettre en contact avec la diversité culturelle et de la connaître ;
- elle a contribué de manière décisive au renouveau du canon littéraire en introduisant de nouveaux genres littéraires ;
- elle a été employée comme moyen de survie, de conservation, de promotion des valeurs ancestrales ; elle a donc ouvert la voie au redressement national et à l'éveil du sentiment patriotique ;
- elle a été utilisée comme moyen de promotion et de cristallisation de l'effort linguistique, fondé sur des considérations idéologiques (effort linguistique à caractère idéologique) visant à légitimer la variété linguistique démotique.

Ceci étant, il s'avère finalement que les concepts de *centre* et de *périphérie* acquièrent une signification particulière dans le contexte traductionnel hellénophone. En effet, il serait difficile, dans notre cas, de considérer une relation unidirectionnelle et univoque du centre vers la périphérie. En revanche, si on prend en considération les particularités de l'espace traductionnel hellénophone, on serait

⁴² S. Grammenidis et G. Floros, « Translation Studies in the Greek-speaking World: Research Trends and Epistemological Characteristics », intervention au colloque *Transferring Translation Studies — Low Countries Conference II*, Antwerp–Utrecht, 28–30 novembre 2013.

⁴³ Voir G. Floros et S. Grammenidis, « Appropriation of central discourses vs. local tradition: Translation studies in the Greek-Speaking world », [dans :] L. van Doorslaer, T. Naaijken (dir.), *The Situatedness of Translation Studies*, BRILL, Leiden–Boston 2021, pp. 182–203.

tenté de dire que la périphérie est polymorphe et se trouve dans un mouvement permanent, à la fois créateur et motivant. Elle est inventive, féconde et productive. Elle a la capacité de reconceptualiser des notions, de proposer de nouveaux objectifs et d'offrir des approches innovantes. En outre, le centre ne doit pas toujours être synonyme de domination ou d'hégémonie culturelles. Quant à la périphéricité, elle ne doit pas être assimilée à la marginalité, elle n'implique pas non plus une place subalterne : elle présente en revanche un dynamisme, car étant sensible à des synergies fructueuses, elle est très souvent apte à introduire des changements et à influencer les systèmes culturels.

Par conséquent, l'adoption des concepts de *centre* et de *périphérie* dans une dimension idéologique et non pas topologique implique une autonomie intellectuelle des périphéries, souligne leur pluralité épistémologique, fruit de la rencontre heureuse de différentes approches et de tendances variées sur le même territoire — le cas du profil épistémologique de la traductologie hellénophone en constitue la preuve — et nous donne la possibilité d'examiner une périphérie non seulement par rapport au centre, mais également par rapport à d'autres périphéries. En fait, cette perspective nous permet de concevoir la notion de pouvoir non pas en tant que domination futile, mais en termes d'importance créative et d'influence productive.

CENTERS VS. PERIPHERIES IN THE GREEK-SPEAKING WORLD: CROSSING MODES AND TYPES OF RELATIONSHIPS

Abstract

Despite being almost nonexistent as an activity during Antiquity, translation occupies an essential position in the formation and development of the Greek language, in the cultural growth and even the awakening of the enslaved nation between the 15th and the early 20th centuries.

The aim of this paper is to present the particularities of the Greek-speaking translational domain as well as the types of relationships established within the international context since the 17th century. Furthermore, the author studies whether the objectives of the translated text are identical to those of the original text, and if the translation methods adopted by the Greek-speaking world are the same as those adopted elsewhere. Finally, the author attempts to sketch the contribution of the international context to the local translational thinking.

Key words: center, periphery, Greek-speaking world, translation, Greek-speaking translational domain.



MARTA KAŻMIERCZAK
ORCID: 0000-0003-2925-0209
Université de Varsovie
mkazmierczak@uw.edu.pl

UNE THÉORIE ITINÉRANTE ? LA PENSÉE TRADUCTOLOGIQUE OCCIDENTALE DANS LA TRADUCTION RUSSE (RÉCEPTION ÉDITORIALE)

1. OBJECTIFS ET LIMITES DE L'ÉTUDE

Comme le souligne Ewa Kraskowska, « Ce qui est traduit en des langues différentes, et par qui, voilà ce qui détermine en grande partie [...] l'étendue et la façon dont sont diffusés les concepts spécifiques ou les courants de recherche dans l'univers académique »¹. En partant du principe que la théorie de la traduction peut être une « théorie itinérante » (*travelling theory*), je me propose d'examiner ici comment elle voyage de l'ouest vers l'est. Je me concentrerai sur la réception éditoriale de la traductologie occidentale, ou plus précisément, sur le nombre et le choix des *ouvrages traduits et publiés* en Union soviétique puis en Russie après 1991². La « traductologie occidentale » envisagée ici n'est pas à rapprocher de « l'Europe occidentale » ; elle inclut aussi les acquis de chercheurs des

¹ E. Kraskowska, « Wstęp », [dans :] W. Bolecki, E. Kraskowska (dir.), *Kultura w stanie przekładu. Translatologia — komparatystyka — transkulturowość*, Fundacja Akademia Humanistyczna — Instytut Badań Literackich PAN, Warszawa 2012, p. 9.

² La question de savoir dans quelle mesure ces textes ont été et sont actuellement cités mérite une étude approfondie ; elle est partiellement abordée dans une version polonaise élargie de la présente étude : M. Kaźmierczak, « Wieża Babel czy wieża z kości słoniowej? Recepcja przekładoznawstwa zachodniego w rosyjskojęzycznej nauce o przekładzie — próba rozpoznania », *Przekładaniec* 41, 2020.

pays du bloc socialiste, tels la Pologne ou la Tchécoslovaquie. La perspective des échanges d'idées entre les centres scientifiques forts qu'étaient les deux anciens blocs politiques s'en trouvera certes perturbée, mais les apports des Polonais et des Tchèques à la traductologie occidentale justifient assurément leur inclusion dans cette dernière. En revanche, les traductions de travaux publiés originellement en letton, lituanien et estonien ne seront pas prises en compte, venant de pays qui faisaient partie de l'espace culturel de l'URSS. De même, nous ignorerons les textes publiés en langue étrangère par des auteurs russes ou soviétiques et traduits ultérieurement.

Il n'existe pas encore de véritable méthodologie de recherche concernant les itinéraires qu'a empruntés la pensée traductologique via la traduction³. Elle n'est pas réellement abordée dans le recueil *A History of Modern Translation Knowledge*, où le sujet n'est qu'effleuré par Lieven D'hulst. Alexandra Assis Rosa a examiné les formes de diffusion des connaissances dans le domaine de la traduction, mais ne tient pas compte des traductions elles-mêmes⁴. Je me suis donc tournée vers les approches et remarques méthodologiques formulées dans les travaux de chercheurs tels que Elżbieta Skibińska, Anna Bednarczyk, Ewa Konefał, Natal'â Sokolova⁵ et Daniel Gile⁶, sans toujours partager entièrement leurs points de vue. Leurs travaux reposent souvent sur des bases telles que les bibliographies. Il n'existe toutefois, apparemment, aucun inventaire ou index des traductions russes de textes traductologiques. Les réflexions qui suivent s'appuieront donc sur une bibliographie dressée pour les besoins de mes études⁷.

³ Les itinéraires de la théorie de la littérature et des études culturelles ont été étudiées, notamment les « voyages » des concepts particuliers, voir par ex. : Ş. Susam-Sarajeva, *Theories on the Move. Translation's Role in the Travels of Literary Theories*, Brill, Amsterdam 2006. Ma méthodologie, cependant, est principalement axée sur une recherche métatraductologique et une tentative d'approche holistique des groupes de textes.

⁴ L. D'hulst, « Transfer modes », [dans :] L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge. Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam 2018, pp. 135–142 ; A. Assis Rosa, « Forms and formats of dissemination of translation knowledge », [dans :] *A History of Modern Translation Knowledge...*, pp. 203–213.

⁵ La norme de translittération utilisée dans cet article est l'ISO 9 de 1995.

⁶ E. Skibińska, « La traduction dans les revues comme voie de circulation des voix théoriques. L'exemple des revues polonaises *Pamiętnik Literacki* (1956–1994), *Teksty* (1972–1981) et *Teksty Drugie* (1990–2010) », [dans :] I. Génin, I. Klitgård (dir.), *Translating the Voices of Theory / La Traduction des voix de la théorie*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2015, pp. 113–134 ; A. Bednarczyk, « Przekładoznawcze zmagania polskiej rusycystyki », [dans :] B. Stempczyńska, P. Fast (dir.), *50 lat polskiej rusycystyki literaturoznawczej*, Uniwersytet Śląski, Katowice 2000, pp. 119–140 ; E. Konefał, « W poszukiwaniu metodologii badań metaprzekładoznawczych », *Rocznik Przekładoznawczy* 14, 2019, pp. 247–262 ; N. Sokolova, « Naukometričeskij podhod kak êffektivnyj instrument analiza sovremennogo sostoâniâ perevodovedeniâ », *Vestnik MGU. Série 22 : Teoriâ perevoda* 4, 2017, pp. 58–69 ; D. Gile, « Analyzing translation studies with scientometric data: from CIRIN to citation analysis », *Perspectives. Studies in Translatology* 23(2), 2015, pp. 240–248.

⁷ Cf. M. Kaźmierczak, *op. cit.*

Le présent article n'est pas scientométrique à proprement parler : j'ai renoncé à une analyse détaillée de corpus au profit d'une approche transversale et donc moins systématique. Ma décision est motivée par les difficultés inhérentes à la constitution d'un corpus exhaustif⁸ : publications dispersées, difficulté de trouver les textes et de les classer. Pour identifier les textes traduits, j'ai donc examiné le contenu de volumes collectifs, de revues de traductologie réputées à l'époque, et de revues professionnelles, scientifiques et culturelles récentes ; j'ai également puisé des informations dans des bases de données, catalogues de bibliothèques⁹, bibliographies de livres et de revues scientifiques. Cette collecte d'information n'a pas été facile, car les catalogues en ligne des bibliothèques russes ne couvrent pas la période antérieure à la première moitié des années 1990, et les bibliographies et notes de bas de page sont trompeuses quant à la nature des textes, car elles ne signalent pas les noms des traducteurs.

Les données recueillies, malgré toutes leurs imperfections, seront soumises à une étude qualitative dépassant la simple analyse bibliographique, qui devrait mettre en lumière les causes des phénomènes et tendances observés.

2. PANORAMA DES PUBLICATIONS — 1^e PARTIE (2^e MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE)

Je commence l'examen des traductions de publications de chercheurs occidentaux à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, époque où la traductologie a réellement vu le jour. Parmi les publications des années 1950 et 1960, j'ai pu trouver dix articles en version russe, dont six publiés dans *Masterstvo perevoda* ('L'art de traduire' ; désormais *MP*), principale tribune de réflexion sur la traduction littéraire en Union soviétique, et deux textes de Georges Mounin parus dans *V zašitu mira* (n^o 71 de 1957 et n^o 85 de 1958), qui auraient été mieux à leur place dans *MP*. En effet, *V zašitu mira*, dont le titre de l'édition française était *Horizons. La Revue de la Paix*, n'était pas à proprement parler adapté à l'échange d'idées en traductologie, puisqu'il s'agissait d'une publication associée au Conseil mondial de la Paix, lequel dépendait fortement de l'Union soviétique¹⁰. Les deux derniers sont des articles de Yehoshua Bar-Hillel et de Victor Yngve sur la traduction

⁸ Les problèmes de constitution des corpus sont abordés par Anthony Pym dans : *Method in Translation History*, Routledge, London–New York 2014, pp. 38–54 [1^e édition : 1998].

⁹ Base de données de l'Institut d'information scientifique des sciences sociales de l'Académie des sciences de Russie (INION RAN), base de données BITRA de l'Université d'Alicante (sur environ 360 entrées indexant la langue russe, il n'y a pas de traductions) ; Bibliothèque d'État de Russie à Moscou, Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Petersbourg, bibliothèque numérique « CyberLeninka ».

¹⁰ Pierre Cot, homme politique français, en a été le rédacteur en chef. Publiée à Moscou de 1950 à 1961, la revue paraissait sous plusieurs titres.

automatique et ont été publiés dans des revues, respectivement, de philologie et de cybernétique.

Parmi les premiers auteurs traduits, il y a ainsi des figures marquantes de l'histoire de la traductologie, tels Georges Mounin, ou Edmond Cary, co-fondateur de la Société française des traducteurs et de la revue internationale de traduction *Babel*. On retrouve aussi des thèmes qui ont donné naissance à des courants privilégiés : l'autoréflexion des traducteurs, en particulier lorsque ceux-ci étaient aussi des auteurs, comme Valéry Larbaud ou le poète polonais Julian Tuwim, ou la traduction automatique.

Pour les années 1970, j'ai trouvé douze travaux. Le texte-clé dans lequel Eugene Nida expose sa conception de la traduction a été publié dans la prestigieuse revue de linguistique *Voprosy âzykoznaniâ* (n° 4, 1970) où il est confronté aux thèses de chercheurs russes (Efim Etkind conçoit la traduction littéraire comme « un art et une science », pp. 15–29). *Masterstvo perevoda* joue également un rôle majeur pendant cette décennie, en publiant neuf articles d'auteurs slaves, dont les Polonais Julian Tuwim et Andrzej Drawicz, le Bulgare Sider Florin, le Serbe Miodrag Sibinović et le Tchèque Jiří Levý : introduction de la dernière version de son livre *Umění překlada* ('L'art de traduire') (*MP* n° 6, 1969 [1970])¹¹, après deux autres chapitres déjà publiés en 1966 [1968], accompagnés d'une présentation dans laquelle Bohuslav Ilel soulignait la contribution de son collègue prématurément décédé au développement de la discipline. Vient ensuite la revue littéraire *Voprosy literatury* (n° 4, 1970), qui publie des réflexions d'Aloys Skoumal, traducteur tchèque d'œuvres anglaises, précédemment parues dans la revue *Babel* et traduites du français (« Quelques remarques sur l'art de traduire », *Babel* n° 2(16), janvier 1970). Mis à part l'article de Nida, le seul texte véritablement occidental, traduit de l'italien, est celui de Clara Montella, qui présente ses observations sur les traductions russes d'une nouvelle de Boccace et les diverses stratégies qu'elles exploitent (*Tetradî perevodčika* n° 15, 1978). En outre, dans *MP*, on trouve une 'Conversation de citations' (« Razgovor citat », *MP* n° 7, 1970) de dix pages ; il s'agit d'une « collection » de passages de textes de 22 auteurs, principalement allemands (mais il y a aussi Alexander Tytler, Hilaire Belloc et José Ortega y Gasset), qui reprend l'annexe du livre *Zielsprache. Theorie und Technik des Übersetzens* (Zürich 1963) de Fritz Güttinger¹².

À côté de ces articles, paraissent aussi des travaux de traductologie plus volumineux. L'on n'en trouve que six entre 1950 et 1980. Le premier (1957) est un recueil d'articles anglais sur la traduction automatique (W.N. Lock, A.D. Booth (dir.), *Machine Translation of Languages*, New York 1955). Cette publication précède, si je ne me trompe pas, les recherches soviétiques dans ce domaine, et

¹¹ *MP* a souvent été publié avec un certain retard. Dans ce cas, j'indique deux dates. Les volumes n'ont été numérotés qu'à partir du sixième tome, d'où les éventuelles divergences de description.

¹² Il n'est donc pas certain que les traductions aient été effectuées à partir des langues originales, ce qui constitue une exception dans les publications examinées.

a apporté, entre autres, des réflexions de Bar-Hillel sur les idiomes. Vient ensuite un autre volume collectif sur le même sujet, traduit en russe à partir de plusieurs langues occidentales (*Avtomatičeskij perevod*, Moskva 1971), puis trois monographies de chercheurs slaves : le Tchèque Jiří Lévy, *Umění překlada* (1974, texte intégral), le Slovaque Anton Popovič, *Teória umeleckého prekladu* (1975) et la Bulgare Anna Lilova, *Uvod v obštata teorija na perevoda* (1985).

À côté de ces ouvrages traduits intégralement, l'anthologie *Voprosy teorii perevoda v zarubežnoj lingvistike* ('Questions de théorie de la traduction en linguistique étrangère') de Vilen Komissarov¹³ occupe une place particulière. Les textes sont traduits de l'anglais, de l'allemand et du français, regroupés en sections thématiques, et leur ordre de présentation dans celles-ci n'est pas toujours chronologique. Le volume s'ouvre sur des questions de linguistique générale de la traduction : réflexions de Roman Jakobson sur les aspects linguistiques de la traduction (1966 [1959]¹⁴), article « Linguistic Analysis and Translation » de J.R. Firth (1956), début du livre *Les problèmes théoriques de la traduction* de Mounin (1963), extraits des ouvrages de M.A.K. Halliday (1966) et K.-R. Bausch (1971) traitant de linguistique contrastive, et approche de la traduction à la lumière de la théorie de la communication d'Otto Kade (1968). La section « Équivalence en traduction » reprend quatre chapitres de l'ouvrage de J.C. Catford *A Linguistic Theory of Translation* (1967), le chapitre « Principles of correspondence » de *Towards a Science of Translating* de Nida (1964), et des extraits de *Translation und Translationslinguistik* de Gert Jäger (1975). Dans la section « Processus de traduction », Komissarov met en perspective le classement des procédés (appelés en russe méthodes) de traduction proposé par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet dans leur *Stylistique comparée* (1972 [1958]) et la notion de « Multiple Stage Translation » de Charles F. Voegelin (1954). La section « Pragmatique et stylistique de la traduction » réunit des travaux d'Albrecht Neubert (son article « Pragmatische Aspekte der Übersetzung », 1968) et de Katharina Reiss (sa typologie des textes en traduction, 1971). Comme le montre cette liste, il s'agit de textes qui demeurent aujourd'hui des références en traductologie.

Parmi les faits marquants de la réception russe d'ouvrages occidentaux dans les années 1980, il y a lieu de signaler deux articles, de James Holmes¹⁵ et d'André Lefevere (dans les actes du colloque *Novye dostiženâ v oblasti teorii perevoda* ['Nouveaux acquis en théorie de la traduction'], 1978¹⁶). Des textes d'auteurs étrangers sont également publiés aux côtés de travaux russes dans deux revues. Un volume intitulé 'La traduction en tant que moyen de rapprochement

¹³ V. Komissarov (dir.), *Voprosy teorii perevoda v zarubežnoj lingvistike*, trad. L. Černâhovskaâ, G. Turover, A. Batrak, *Meždunarodnye otnošenâ*, Moskva 1978.

¹⁴ J'indique la date d'édition qui fait l'objet d'une traduction et, le cas échéant, j'ajoute la date de la première édition.

¹⁵ Texte anglais : « The Future of Translation Theory. A Handful of Theses », [dans :] *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Rodopi, Amsterdam 1988, pp. 99–102.

¹⁶ N. Bažan et al. (dir.), *Hudožestvennyj perevod. Voprosy teorii i praktiki*, Izd. Erevanskogo un-ta, Erevan 1982.

entre deux nations¹⁷ réunit ainsi les observations d'un auteur traduit (Gabriel García Márquez), de deux poètes et traducteurs italiens (Margherita Guidacci et Roberto Mussapi) et de Robert Daglish, traducteur de Mikhaïl Cholokhov. Les textes de Larbaud, Tuwim et Alfred Kurella présentés auparavant dans le numéro de *MP* déjà évoqué y sont aussi repris, de même que des propos de Georges Mounin et Octavio Paz provenant du *Courrier de l'UNESCO*, publié dans différentes langues (les auteurs des différentes versions linguistiques n'étant pas clairement indiqués, elles sont considérées comme des originaux)¹⁸. En réalité toutefois, la seule contribution théorique étrangère incluse dans ce volume est un texte du comparatiste Dionýz Ďurišin, sur sa conception structuraliste. Le second volume, consacré à la poésie de la traduction¹⁹, reprend des propos du traducteur tchèque Ewald Osers, du théoricien slovaque František Mika, et d'Artur Sandauer, critique et traducteur polonais. L'article d'Osers sur la traduction poétique, publié à l'origine dans le volume *Hudožestvennyj perevod. Voprosy teorii i praktiki* de 1982, paraît ici dans une version élargie et dans une nouvelle traduction, et l'on peut donc dire que la réflexion traductologique qu'il contient aura d'abord été publiée en russe dans une série de traductions.

Pour les années 1990, j'ai trouvé deux textes, dans des volumes collectifs. Le premier — des réflexions d'Antonio Pamies Bertrán sur le rôle du rythme (1996) — confirme une préférence pour les contributions traitant de traduction poétique. Le second a davantage de poids en termes de circulation des théories : il s'agit d'un troisième texte de Nida, sur l'isomorphisme et l'équivalence (1997).

Des réflexions sur la traduction apparaissent également dans les éditions traduites d'ouvrages de Humboldt, Herder, Goethe, Montesquieu, Willard Quine ou autres philosophes qui se sont intéressés à la langue. Par exemple, l'essai de José Ortega y Gasset *Miseria y esplendor de la traducción* est disponible en russe depuis 1991.

3. AUTRES FORMES DE TRANSFERT POSSIBLES

Compte tenu du nombre apparemment restreint de traductions publiées au XX^e siècle, la question se pose de savoir s'il y a quelque chose qui puisse les remplacer. Je ne présenterai ici que quelques-uns des substituts possibles²⁰. Il y a par exemple les critiques de travaux traductologiques étrangers et les présentations de revues occidentales de traduction. Grâce aux longues listes bibliographiques

¹⁷ A. Klyško (dir.), *Perevod — sredstvo vzaimnogo sblizeniâ narodov. Hudožestvennaâ publicistika*, Progress, Moskva 1987.

¹⁸ Cf. aussi : G. Mounin, « Le traducteur entre les mots et les choses », *Le Courrier de l'UNESCO* 4, 1962, pp. 25–28 ; O. Paz, « Sobre la traducción », *El Correo de la UNESCO* 2, 1975, pp. 36–40.

¹⁹ S. Gončarenko (dir.), *Poëtika perevoda*, Raduga, Moskva 1988.

²⁰ J'y reviens plus en détail dans : M. Kaźmierczak, *op. cit.*

publiées par *Masterstvo perevoda*, parfois accompagnées de commentaires, les lecteurs savaient au moins ce qui se publiait ailleurs. Les idées considérées comme importantes étaient évoquées et commentées. Vladimir Samsonov a ainsi vérifié les bases de la thèse de l'indétermination de la traduction de Quine²¹. Le manuel de Komissarov écrit au tournant des XX^e et XXI^e siècles et consacré à la théorie générale de la traduction du point de vue des « savants étrangers »²² a été le premier livre à dresser un panorama des théories occidentales. Reposant sur 54 références bibliographiques en cinq langues, il présente brièvement les apports par régions géopolitiques²³ : Angleterre, France et Canada, États-Unis, Allemagne de l'Est, Allemagne de l'Ouest et — en s'appuyant sur les publications en anglais — Scandinavie. Le dernier chapitre est consacré à Güttinger, Aleksandr Ludskanov et Gideon Toury. Les publications ultérieures du même type — parues au XXI^e siècle — sont de plus en plus nombreuses et restent dans la lignée des travaux de Komissarov.

Les ouvrages de chercheurs étrangers écrits en russe contribuent également à la diffusion des approches originaires d'autres pays perçues comme *théories itinérantes*. Parfois, il est difficile de les distinguer des traductions, car les bibliographies et les citations russes omettent systématiquement les noms des traducteurs des travaux de traductologie. Dans le corpus examiné, c'est le cas, entre autres, des auteurs qui parlent russe et pourtant sont traduits, comme Kade, Neubert, Lilova ou Kinga Klaudy. La réflexion traductologique étrangère est importée dans la recherche russe de diverses manières. Il s'agit donc de phénomènes de transfert (selon Lieven D'hulst²⁴) dépassant la traduction, avec toutes les difficultés que cela implique pour la recherche.

4. PANORAMA DES PUBLICATIONS — 2^e PARTIE (XXI^e SIÈCLE)

L'analyse de la réception éditoriale au XX^e siècle montre que l'épanouissement de l'activité de traduction en Union soviétique²⁵ ne s'est pas accompagné d'un accroissement du nombre de traductions d'ouvrages de traductologie. Même

²¹ V. Samsonov, « K analizu gipotezy Kuajna o neopredelënnosti perevoda », *Tetradı perevodčika* 16, 1979, pp. 21–29.

²² V. Komissarov, *Obšāā teoriā perevoda. Problemy perevodovedeniā v osvšeñii zarubežnyh učenyh*, ĆRo, Moskva 1999. Réimpression intégrale dans : V. Komissarov, *Sovremennoe perevodovedenie. Učebnoe posobie*, ĆTS, Moskva 2001/2004, pp. 179–316.

²³ Pour une définition des champs de recherche en histoire de la traduction basée, par ex., sur les critères géopolitiques, voir : J. St André, « History », [dans :] M. Baker, G. Saldanha (dir.), *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London 2009, p. 134.

²⁴ L. D'hulst, *op. cit.*

²⁵ À propos de ce phénomène connu, voir entre autres : L. Nelūbin, G. Huhuni, *Nauka o perevode. Istorīā i teoriā s drevnejših vremen do naših dneĳ*, 4^e édition, Flinta, Moskva 2018, pp. 321–325 ; V. Komissarov, « Russian Tradition », [dans :] M. Baker, K. Malmkjær (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London–New York 1998, pp. 545–546.

si je n'ai pas trouvé toutes les traductions, il ne fait pas de doute qu'elles ont été peu nombreuses. Un regard critique de l'intérieur sur les textes concernés le confirme. Pavel Toper (en se référant à Holmes, qui juge nécessaire la réception de la traductologie soviétique en Occident) admet qu'il est très rare que les ouvrages des auteurs étrangers soient cités, et que leurs traductions russes sont « quasi inexistantes »²⁶. Il convient de vérifier si ce diagnostic formulé en 2001 est toujours valable aujourd'hui.

Voyons d'abord les neuf livres importants que j'ai trouvés. Chronologiquement parlant, la publication en russe de l'ouvrage de Jan de Waard et d'Eugene Nida sur la traduction biblique, *From One Language to Another. Functional Equivalence in Bible Translating*, 1986 (Saint-Petersbourg 1998), autrefois inconcevable²⁷, peut certainement être considérée comme le début d'une nouvelle époque. D'un côté, les Russes rattrapent des années de retard en accueillant *A Linguistic Theory of Translation* de Catford, 1967 (Moskva 2004), dont seuls certains passages avaient été traduits, l'essai de Jacques Derrida *Des Tours de Babel*, 1985 (Saint-Petersbourg 2002) ou *After Babel* de George Steiner, 1975 (Moskva 2020), un incontournable. D'un autre côté, des traductions d'ouvrages contemporains paraissent, peu après la publication de leur première édition ou de l'édition mise à jour qui a servi de base à la traduction. Ce paramètre est très important, car comme le souligne D'hulst, la traduction de nouveaux travaux scientifiques joue un rôle crucial dans la diffusion des idées²⁸. Si l'on pouvait considérer les versions russes de *Entwicklungslinien der Translationswissenschaft* d'Erich Prunč (Moskva 2015) et de *Exploring Translation Theories* d'Anthony Pym (Saint-Petersbourg 2018) comme l'annonce de traductions systématiques à venir, elles pourraient être la manifestation d'une certaine politique de publication ; mais il est encore trop tôt pour en juger. Il convient également de souligner deux choses : tout d'abord, les publications de la première décennie du XXI^e siècle — celles de Derrida, Catford, et aussi Eco et Robinson dont nous allons parler plus loin — ont vite été réimprimées (ce qui, indépendamment du public restreint de ces publications, s'explique aussi par leur petit tirage initial, de 2000 à 4500 exemplaires) ; ensuite, les éditeurs des traductions des livres de Prunč et Pym ont soumis celles-ci à la lecture critique de spécialistes du domaine. La récente publication en russe du livre *Is That a Fish in Your Ear* de David Bellos (Moskva 2019) semble cependant indiquer que les éditeurs ne dédaignent pas les traductions de textes à caractère de vulgarisation.

Parmi les traductions publiées après 2000, on trouve aussi des articles. Après la disparition de nombreuses revues réputées de l'époque soviétique (le treizième

²⁶ P. Toper, *Perevod v sisteme sravnitel'nogo literaturovedeniâ*, Nasledie, Moskva 2001, p. 20.

²⁷ Anna Bednarczyk note (dans : *Zmagania z przekladem w przestrzeni rosyjskojęzycznej. Teoria i praktyka w ewolucji*, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 2016, p. 96) que la possibilité d'aborder la problématique de la traduction des textes religieux est l'un des grands changements survenus dans la traductologie russe après 1990.

²⁸ L. D'hulst, *op. cit.*, p. 139.

et dernier tome de *Masterstvo perevoda*, daté de 1985, est sorti en 1990), des périodiques de profils variés ont occupé le créneau. Tout comme dans les décennies précédentes, les traductions de textes de traductologie sont parues aussi dans des revues non spécialisées dans ce domaine. En raison de cette dispersion, ainsi que du nombre croissant des revues scientifiques et culturelles, les données que j'ai recueillies ne sont probablement pas exhaustives. Elles permettent toutefois de signaler plusieurs phénomènes.

La traduction des travaux de Friedrich Schleiermacher (« Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens », *Vestnik MGU. Série 9*, n° 2, 2000), Paul Ricœur (« Le paradigme de la traduction », 2000 ; « Défi et bonheur de la traduction », *Logos* n° 5–6, 2011) ou Walter Benjamin (« Die Aufgabe des Übersetzers ») prouve que l'intérêt pour la traductologie européenne et le contexte philosophique de la traduction est bien ancré. Concernant l'ouvrage de ce dernier, nous avons même affaire à une série de traductions presque synchrones (quatre à ma connaissance : deux en 2000, 2004, 2012) qui sont également devenues le point de départ d'une réflexion métacritique, puisque deux d'entre elles ont fait l'objet d'une analyse approfondie d'Igor Čubarov²⁹. En revanche, les conceptions de Quine sont un exemple d'assimilation rendue possible par les discussions dont elles ont fait l'objet (voir ci-dessus). En outre, les deux traductions de son article « Indeterminacy in Translation Again » de 1987 peuvent également être confrontées au texte original, qui les accompagne (*Logos* n° 2, 2005, pp. 28–41)³⁰.

L'apport du bimestriel *Logos* — en particulier le numéro 5–6 de 2011 — mérite d'être souligné. Il contient, entre autres, l'introduction et le troisième chapitre du livre d'Antoine Berman *L'Épreuve de l'étranger* (Paris 1984) et la polémique d'Henri Meschonnic et Jean-René Ladmiral (« Poétique de... / Théorèmes pour... la traduction ») qui a ouvert en 1981 le numéro thématique de *Langue française* consacré à la traduction. On y trouve également des textes de Derrida, Ricœur et Michaël Oustinoff (ainsi qu'une interview de ce dernier). *Logos* est cependant une revue philosophique et littéraire, ce qui détermine une certaine spécificité des textes qu'elle publie occasionnellement sur la traduction, le choix des auteurs publiés, et donc le faible impact de ses traductions dans le milieu des traductologues³¹.

Une série de périodiques scientifiques prestigieux publiés par l'Université de Moscou (*Vestnik MGU. Série 22*), consacrées à la théorie de la traduction forment en revanche un forum de discussion strictement réservé aux spécialistes

²⁹ I. Čubarov, « Pervod kak opyt nečuvstvennyh upodoblenij. Pričiny neudač perevodov *Zadači perevodčika* Val'tera Ben'amina na russkij žyzk », *Logos* 5–6 (84), 2011, pp. 237–252.

³⁰ La traduction du livre *Word and Object*, dont la thématique dépasse les questions de traduction, a également été publiée (Moskva 2000).

³¹ À titre d'exemple, selon CyberLeninka, un texte aussi important que l'extrait de *L'épreuve de l'étranger* de Berman n'est cité que 13 fois, alors que près d'une décennie s'est écoulée depuis sa publication en Russie (<<https://cyberleninka.ru>> [consulté le 29.01.2020]).

du domaine. La création en 2008 d'une revue traductologique parmi les revues de cette université a été un signe d'émancipation de la discipline. La rédaction s'est déclarée prête à accueillir les « voix extérieures »³² et s'est engagée à publier les propos des chercheurs étrangers actuels, généralement en version bilingue langue étrangère–russe (les deux versions étant parfois de l'auteur même). Dès son premier numéro, le périodique s'est assuré la contribution de Michel Ballard (« Éléments pour une méthodologie réaliste en traductologie », *Vestnik MGU. Série 22*, n° 1, 2008 ; suivi de « Proverbe et traduction », n° 2, 2009), dont l'ouvrage sur l'unité de traduction a en outre été publié à Irkoutsk (2009). La contribution de *Vestnik MGU* à la circulation des idées occidentales comporte également des bilans de travaux de traductologues réputés, et les traductions publiées sont révisées par des rédacteurs scientifiques.

Malgré la consolidation de la discipline, les travaux de traductologie sont souvent publiés dans des revues de philologie, linguistique, études littéraires ou autres domaines ; ils sont tantôt rassemblés dans des numéros thématiques, tantôt dispersés. Parmi ces textes, on peut également retrouver des traductions. Citons comme exemple un volume publié par les éditions de l'Université de Saint-Petersbourg, *Vestnik SPbGU* (série 'Philologie, études orientales, journalisme') consacré à la traduction, où sont publiées les traductions de textes³³ de quatre représentants de différents centres académiques et méthodologies de recherche : Edward Balcerzan, Susan Bassnett, Yves Gambier et Nike Pokorn (Pologne, Grande-Bretagne, Finlande/France, Slovénie).

Nous ne pouvons pas ignorer dans cette analyse la revue de traducteurs *Mosty* ('Ponts'), à vocation à la fois pratique — tenant compte de l'activité professionnelle et du marché de la traduction actuels — et de réflexion scientifique. En 17 ans depuis 2004 (68 numéros), *Mosty* a publié six textes répondant aux critères adoptés dans notre travail. L'article de Cathy Flick, paru dans le premier numéro, dévoile l'approche actuelle et le pragmatisme de la rédaction : l'auteure y recueille les questions les plus fréquemment posées par les clients aux traducteurs (souvent avec un certain ton de reproche) et les réponses de ces derniers. À son tour, l'essai d'Hilaire Belloc (*Mosty* n° 2, 2013) s'inscrit dans le courant « écrivains étrangers s'exprimant sur l'art de traduire », déjà évoqué. L'autoréflexion de Manfred Frühauf sur la traduction de la poésie chinoise en allemand (*Mosty* n° 3, 2016) est un cas rare de publication de texte dont la thématique n'est pas associée au contexte russe. Signalons que les interviews de Jacolyn Harmer et Laura Burian, interprètes simultanées et enseignantes au Middlebury Institute of International Studies de Monterey, Californie (*Mosty* n° 1, 2017) sont aussi des traductions. Vient ensuite un texte qui a déclenché une polémique : il traite des thèses discutables du journa-

³² N. Garbovskij, [Ot glavnogo redaktora], *Vestnik MGU. Série 22*, n° 1, 2008, p. 4.

³³ Il n'y a pas de premières éditions signalées dans les langues indiquées comme langues sources, à savoir le polonais et l'anglais.

liste américain Joel Garreaux sur les perspectives de la traduction automatique³⁴ et les confronte à une évaluation objective réalisée par des spécialistes russes³⁵. Vient enfin la traduction d'extraits de l'ouvrage de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer *Interpréter pour traduire* de 1984 publiés dans le numéro 3 de 2018 de *Mosty*. Ces ouvrages contribuent largement à l'intégration des courants de recherche occidentaux.

Passons maintenant aux aspects traductologiques des publications consacrées à la pratique de la traduction. En 2008, paraît l'édition russe de la brochure de l'Union européenne sur les nouvelles technologies de traduction (*Human Language Technologies for Europe*, 2006, chef de projet [*sic*] Gianni Lazzari). Vient ensuite le périodique *Professional'nyj perevod i upravlenie informaciej* ('La traduction professionnelle et la gestion d'informations') (2008–2016), initiative intéressante qui contient des traductions de textes tirés de *MultiLingual Computing & Technology* et de *Tcworld*. Parmi leurs auteurs, nous retrouvons des chercheurs connus comme Hanna Risku (*Professional'nyj perevod i upravlenie informaciej* n° 6(18), juillet 2008), qui écrivent cependant cette fois en qualité de praticiens ; la traduction de leurs articles ne contribue donc pas à la circulation de la théorie, mais au transfert du savoir et des compétences pratiques.

Vient enfin le mensuel culturel et littéraire *Inostrannaâ literatura* ('Littérature étrangère') fondé en 1955. Sa principale vocation est de publier des œuvres littéraires traduites de différentes langues : à l'origine, il était pour le lecteur soviétique une des rares possibilités de découvrir la littérature mondiale autrement inaccessible. Parfois, cependant, les textes étaient accompagnés d'une réflexion du traducteur ou d'importants essais sur la traduction. Parmi les deux types de discours, on peut trouver des traductions (certains textes publiés dans le volume *Perevod — sredstvo vzaimnogo sblizheniâ narodov* de 1987, comme celui de Daglish, proviennent de la section 'La Tribune du traducteur'). Bien que le périodique n'ait pas pour vocation de publier des articles scientifiques, les textes parus dans les années 2017–2019 complètent de manière intéressante l'ensemble présenté ci-dessus. Sur cette période, on voit paraître l'essai de Susan Sontag « The World as India » et le discours prononcé en 1985 par Heinrich Böll à l'occasion de l'ouverture du Collège européen des Traducteurs de Straelen (*Inostrannaâ literatura* n° 7 et 12, 2017). Ce choix de textes s'inscrit dans la lignée des genres et thèmes qu'abordait *Masterstvo perevoda*, relevant d'un discours très général sur la traduction. L'article du slaviste français Georges Nivat sur la relation entre la poésie étrangère, la traduction et la poésie originale (*Inostrannaâ literatura* n° 7, 2018) relève en revanche du discours scientifique. En 2019, *Inostrannaâ literatura* publie (n° 4 et 9) des chapitres de deux livres : l'un de Bellos (comme

³⁴ Texte original : J. Garreaux, « Tongue in Cheek », *Washington Post*, 24 mai 2009.

³⁵ M. Orël, « Stop, mašina ! » ; M. Cvilling, « Net povesti zaputannej v prirode, čem povest' o mašinnom perevode » ; I. Knižnik, « Vzglâd i nečto », *Mosty* 4(24), 2009.

annonce d'une publication intégrale, voir ci-dessus), et l'autre, philosophique, de Ricœur (« 'Un passage' : traduire l'intraduisible » — la troisième partie de ses réflexions *Sur la traduction*, qui ont été intégralement traduites en russe, mais dans des publications dispersées).

Au total, les ouvrages traduits ces deux dernières décennies sont beaucoup plus nombreux que pendant tout le demi-siècle précédent. Leur nombre croissant et leur diversité permettent de constater que les textes traitant de traduction (pas nécessairement scientifiques) connaissent un véritable essor.

5. MOTIVATION DE LA TRADUCTION (OU DE L'ABSENCE DE TRADUCTION)

Examinons maintenant pourquoi, au vu du foisonnement de publications traductologiques actuelles, certaines sont traduites pour le lecteur russe et d'autres pas. Cela ne remet évidemment pas en cause la pertinence des textes ni les choix des éditeurs, rédacteurs et traducteurs, mais il est indéniable que les œuvres qui méritent d'être importées sont toujours nombreuses, et certains facteurs doivent donc déterminer les choix.

Depuis la réception des ouvrages de Cary et Nida jusqu'à la traduction des travaux de Pym et Bassnett, l'importance du chercheur, la portée de ses découvertes et de ses propositions théoriques ont sans aucun doute été prises en compte. Le critère de fond est certainement à l'origine des choix de Komissarov pour son anthologie de 1978 (voir point 2), et le développement de la discipline a confirmé la validité de ce critère dans la plupart des cas. D'autre part, la précision indiquée dans le titre (« ... en linguistique étrangère ») révèle une certaine limitation : celle imposée par le paradigme linguistique de la recherche traductologique longtemps privilégié en Russie, dont la domination — également idéologique — n'était pas propice à l'importation d'ouvrages présentant des méthodologies nettement différentes³⁶.

La relation entre le texte sélectionné pour être traduit et la langue et la culture russes est également un facteur important. Dans les ouvrages recueillis, ce critère est rempli par un pourcentage très important d'œuvres relevant de la critique de la traduction et de l'autocommentaire. Au vu des proportions observées, on peut supposer que la finesse et l'humour de l'analyse ne sont pas les seuls éléments à avoir ouvert la voie pour l'article « Czterowersz na warsztacie » ('Quatrain en gestation') (*MP*, 1964 [1965]) de Julian Tuwim : avant tout, le poète-traducteur polonais décortique le début de *Rouslan et Ludmila* d'Alexandre Pouchkine. Le fait que ses considérations n'ont pas été incluses dans la section 'Questions de traduction à l'étranger' (à côté de Cary et Larbaud), mais dans la rubrique

³⁶ À propos des conditions idéologiques de réception des théories, voir Ś. Susam-Sarajeva, *op. cit.*

‘Pouchkine multilingue’ le confirme bien. On peut probablement en dire autant de la sélection ultérieure de l’article d’Andrzej Drawicz (*MP* n° 11, 1976 [1977]) qui a examiné les traductions du polonais faites par les excellents poètes russes Akhmatova et Pasternak³⁷. Le texte d’Olga Uličná (*MP* n° 10, 1974 [1975]) traite de la réception de Pouchkine en Tchécoslovaquie. Ewald Osers était un traducteur anglophone de la littérature d’Europe centrale, en particulier de la poésie tchèque, mais il traduisait également de l’allemand, du macédonien et des dialectes lachs. Le succès de son texte en russe (deux versions publiées respectivement en 1982 et 1988, voir point 2 ci-dessus) a été certainement déterminé par le choix du sujet : les difficultés de la traduction de la poésie russe en anglais.

La motivation associée à la culture cible est encore plus clairement illustrée par deux traductions du français. Dans son texte publié dans *MP* en 1963³⁸, d’abord paru dans *Babel*³⁹, André Meynieux présente l’anthologie des publications des écrivains russes sur la traduction⁴⁰ de Ūrij Levin et Andrej Fëdorov. Il apprécie beaucoup cet ouvrage et le présente comme un exemple d’initiative éditoriale digne d’être suivie dans d’autres pays. Cette traduction de la critique étrangère — un type de texte rarement traduit — est donc à comprendre comme un retour d’information très flatteur pour les rédacteurs et un motif de satisfaction pour les lecteurs. Un autre exemple de « transfert à rebours » de réception d’ouvrage enthousiaste date de 2018, avec la publication de l’article de Nivat dans *Inostrannaâ literatura*. L’auteur y parle de la tradition russe de traduction de poésie, la voit comme un phénomène unique et constate qu’en Russie, la traduction, par son engagement éthique, est toujours « plus qu’une traduction ». On peut penser que pour le lecteur cible, ce n’est pas le contenu objectif de l’article qui compte (il présente un aperçu concis de l’activité de traducteur de fameux écrivains de différentes époques, chose que l’on retrouve dans d’autres publications), mais l’admiration non dissimulée du philologue slavisant français pour le pouvoir d’assimilation de la culture russe et son évaluation élogieuse de l’école soviétique de traduction.

Les textes d’auteurs étrangers qui se proposent de faire un tour d’horizon traductologique constituent une autre catégorie privilégiée. Ils présentent une valeur certaine pour découvrir dans les grandes lignes l’histoire de la traduction ou de la pensée traductologique de certains pays (pour la France, Cary, *MP*, 1964 [1965]),

³⁷ Fait significatif, on a recouru à un texte originellement publié dans un volume explorant les relations culturelles polono-soviétiques : A. Drawicz, « Anna Achmatowa i Borys Pasternak jako tłumacze liryki polskiej », [dans :] B. Galster, K. Sierocka en coopération avec A. Piorun (dir.), *Po obu stronach granicy. Z powiązań kulturalnych polsko-radzieckich w dwudziestolecie międzywojennym*, IBL — ZS PAN, Wrocław 1972, pp. 163–179.

³⁸ A. Men’ë, « Primer, dostojnyj podražaniâ », trad. M. Lorie, *MP*, 1963, pp. 225–230.

³⁹ A. Meynieux, « Un exemple à suivre. Iou.D. Lévine et A.V. Fëdorov : Les écrivains russes parlent de la traduction (XVII^e–XX^e siècles) », *Babel* 7(2), 1961, pp. 85–87.

⁴⁰ Ū. Levin, A. Fëdorov (dir.), *Russkie pisateli o perevode: XVIII–XX vv.*, Sovetskij pisatel’, Leningrad 1960.

certaines spécialisations (traducteurs militaires français — Ramuntxo Gardères, *Vestnik MGU. Série 22*, n° 2, 2010), certaines périodes (la traduction au Moyen Âge par Astrid Guillaume⁴¹, texte de Bassnett sur le développement des *Translation Studies* depuis 1975⁴²). L'intégration des approches occidentales n'est pas uniquement due aux propos du chercheur occidental lui-même, mais également au fait que les textes sélectionnés pour la traduction sont des métanarrations qui familiarisent le lecteur à l'histoire et aux perspectives du domaine : c'est aussi le cas des livres de Prunč et de Pym. Pour le chercheur autrichien, il est à remarquer que le titre de son ouvrage a été retouché : il précise « la voie du développement de la réflexion traductologique **occidentale** » (cf. *Entwicklungslinien der Translationswissenschaft. Von den Asymmetrien der Sprachen zu den Asymmetrien der Macht — Puti razvitiâ zapadnogo perevodovedeniâ. Ot âzykovoj asimmetrii k političeskoj*), ce qui, d'une part, fournit aux destinataires des informations importantes sur le contenu de l'ouvrage (qui évoque d'ailleurs aussi certaines conceptions russes), mais d'autre part peut suggérer des relations linguistiques et politiques asymétriques, mentionnées dans le sous-titre, dont le contexte russe est exclu.

Les textes étrangers de caractère populaire ou pragmatique intéressent également les traducteurs, ou peut-être surtout, les éditeurs. Trois livres parus au XXI^e siècle peuvent être classés dans cette catégorie. *Dire quasi la stressa cosa* d'Umberto Eco présente clairement les phénomènes de traduction en partant de l'expérience de l'auteur (célèbre) traduit, ce qu'exprime son sous-titre : *Esperienze di traduzione*. Le caractère pragmatique se reflète dans le titre même du manuel de Douglas Robinson, *Becoming a Translator*, et davantage encore dans sa version russe 'Comment devenir traducteur' (*Kak stat' perevodčikom*, 2005). Le péritexte du livre de Bellos (tout comme la note qui a accompagné la publication de ses extraits) indique qu'il est adressé à un public qui s'intéresse à la traduction sans être professionnel du domaine.

Les facteurs idéologiques aussi ont leur importance. À l'époque de l'Union soviétique, les conditions politiques favorisaient les courants de recherche originaires plutôt d'Allemagne de l'Est que de la République fédérale d'Allemagne (École de Leipzig vs Théorie du skopos). Les sympathies politiques de certains auteurs pouvaient aussi avoir une incidence sur leur publication. On peut ainsi se demander si la réimpression en 1987 de la traduction du discours d'Alfred Kurella, prononcé en 1954 lors du Congrès de l'Association des Écrivains de la RDA à Berlin, est réellement due à la pertinence de ses thèses (l'idée de développer la théorie de la traduction), ou plutôt à la position de l'écrivain, militant

⁴¹ A. Gijom, « *Perevod v Srednie veka: čeharda smyslov* » / « La Traduction médiévale sens dessus dessous », trad. D. Balandina, Ū. Koreneva, rédactrice scientifique O. Kostikova, *Vestnik MGU. Série 22*, n° 1, 2011, pp. 38–66.

⁴² S. Bassnett, « *Istoki i razvitie perevodovedeniâ v 1975–2016 gg* » [The origins and development of Translation Studies 1975–2016], trad. T. Kazakova, *Vestnik SPbGU. Série 9*, n° 4, 2016, pp. 31–44.

communiste et co-auteur de la politique culturelle de la RDA⁴³. L'appartenance de Mounin au Parti communiste français pourrait aussi expliquer en partie la réception relativement importante de ses textes. Ou encore, la diffusion des instructions de Friedrich Engels sur la façon de ne pas traduire les écrits de Marx⁴⁴ a de toute évidence un caractère politique.

Les contacts institutionnels, enfin, sont un facteur favorable. La réception de l'article de Gambier (*Vestnik SPbGU*, voir ci-dessus), affilié à l'Université de Turku, a bénéficié de la proximité géographique de Saint-Pétersbourg et des liens entre les centres universitaires finlandais et russes. Pour nous référer à la remarque de D'hulst⁴⁵, le transfert des idées est ici favorisé par les déplacements du chercheur.

Revenons sur les raisons du nombre limité de traductions au XX^e siècle. J'ai déjà mentionné les interdictions politiques qui avaient entravé, notamment, la réception des théories relatives à la traduction biblique, des travaux de chercheurs de certains pays ou des courants qui ne cadraient pas avec le courant réaliste dominant, y compris en traduction et traductologie. La fierté des succès indéniables de la traductologie en langue maternelle, renforçant le sentiment de son autosuffisance, a pu être un autre facteur idéologique (dans les publications examinées, elle transparaît clairement dans la critique des *Problèmes théoriques de la traduction* de Mounin par Avramov⁴⁶). La revue *Tetradi perevodčika* ('Cahiers du traducteur', plus académique et plus complète sur le plan thématique que *MP*, à vocation artistique) était simplement nationale : aucune volonté d'assimiler des théories étrangères n'est exprimée par les éditeurs, et dans le résumé publié à l'occasion du vingtième anniversaire de la revue, seules des monographies russes⁴⁷ sont mentionnées en tant que retards de révision à rattraper. Les 25 tomes de la revue (publiée avec des interruptions de 1963 à 2005) n'ont apporté qu'une seule traduction, l'article déjà évoqué de Montella, en 1978⁴⁸.

Une autre raison de cette absence de traductions tient peut-être dans la conviction (des éditeurs, des décideurs ?) que les spécialistes de la traduction n'ont pas besoin de traductions de travaux théoriques parce qu'ils connaissent les langues étrangères. Cependant, la pratique démontre que le « multilinguisme passif »

⁴³ Voir A. Kurella, « Teoriâ i praktika perevoda », trad. M. Taner, révision M. Lorie, *MP*, 1959, pp. 407–437. Réimpression dans : A. Klyško (dir.), *Perevod — sredstvo vzaimnogo sblizeniâ narodov*, Progress, Moskva 1987, pp. 106–131.

⁴⁴ F. Èngel's, « Kak ne sleduet perevodit' Marksa » [traduit de l'anglais], [dans :] A. Klyško (dir.), *Perevod...*, pp. 283–291. Dans ce cas, l'absence de mention du traducteur est typique des éditions des classiques du marxisme-léninisme.

⁴⁵ L. D'hulst, *op. cit.*, p. 136.

⁴⁶ V. Avramov, « O knige Ž. Munèna *Teoretičeskie problemy perevoda* », *Tetradi perevodčika* 3, 1966, pp. 103–104.

⁴⁷ Ū. Vannikov, « Teoriâ perevoda v *Tetradâh perevodčika* », *Tetradi perevodčika* 20, 1983, p. 23.

⁴⁸ Je l'examine plus à fond dans : M. Kaźmierczak, *op. cit.*

qu'on leur impute est peu réel⁴⁹. Le corpus que j'ai examiné illustre des phénomènes éloquentes à ce propos — je ne les ai pas abordés faute de place — tels que le fait que la critique de la revue bilingue *Meta* n'est fondée que sur des documents en français⁵⁰, ou les citations indirectes, qui prouvent qu'un philologue italien, par exemple, peut avoir besoin d'une traduction de l'anglais.

Les conséquences de l'absence de traductions dans le circuit peuvent être doubles. Soit les traductologues s'enferment dans une philologie donnée — ils s'en tiennent aux ouvrages écrits dans une langue étrangère donnée⁵¹, soit tous sont obligés de publier dans une langue de grande diffusion, dont le russe fait partie. Aucune de ces perspectives n'est de bon augure pour le développement de la discipline⁵² sur le plan local ou mondial, et il nous reste à espérer que la tendance visible à une augmentation des traductions se poursuive.

6. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Le corpus examiné permet de constater qu'au XX^e siècle, les traductions russes d'ouvrages de traductologie ont été peu nombreuses et que dans la plupart des cas, il s'agissait de travaux d'auteurs slaves. L'importation des acquis de la traductologie occidentale *sensu stricto* s'est intensifié après le changement de régime, mais pas immédiatement⁵³. En effet, c'est seulement dans la dernière décennie que nous pouvons observer une activité éditoriale accrue dans ce domaine, tandis que l'on ne traduit plus à partir des langues slaves (une seule publication enregistrée). Les textes traduits en russe relèvent cependant surtout de la vulgarisation scientifique ou traitent de traduction au sens large, sans contribuer

⁴⁹ *Passive multilingualism* ; concept emprunté à M. Snell-Hornby, « Is Translation Studies going Anglo-Saxon? Critical comments on the globalization of a discipline », [dans :] D. Gile, G. Hansen, N.K. Pokorn (dir.), *Why Translation Studies Matters*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2010, p. 100.

⁵⁰ V. Rozencvejk, « Žurnal kanadskih perevodčikov *Meta* », *Tetrad perevodčika* 20, 1985, pp. 91–102.

⁵¹ Pour la situation en Pologne, voir J. Żmudzki, « Problemy, zadania i wyzwania translatoryki », *Lingwistyka Stosowana* 1, 2009, pp. 50–51, ou E. Skibińska, « Between Richness and “Non-existence”. Polish Translation Researchers as a Community », [dans :] K. Taivalkoski-Shilov, L. Tiittula, M. Koponen (dir.), *Communities in Translation and Interpreting*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2017, p. 261.

⁵² Cf. la remise en cause de la domination de l'anglais dans le discours sur la traduction de M. Snell-Hornby. La question qu'elle a formulée dans son titre « Is Translation Studies going Anglo-Saxon? » (*op. cit.*), quoique posée dans un contexte différent, conduit à la même conclusion ; par ex., de nombreux périodiques scientifiques humanistes russes se tournent vers la publication (parfois exclusive) de textes en anglais.

⁵³ Cela n'est probablement pas sans rapport avec la liquidation des maisons d'édition nationales à l'époque des bouleversements politiques. Concernant le contexte de la publication de traductions, voir : V. Komissarov, « Russian Tradition », p. 546.

à un véritable échange d'idées. La thèse que les apports de la traductologie mondiale sont donc davantage importés en Russie par les commentaires auxquels ils donnent lieu (ce que j'ai essayé au moins de signaler) ou par la lecture des publications en langue originale que par le biais des traductions semble justifiée.

Dans la perspective d'un approfondissement de ces réflexions, la bibliométrie, l'analyse de citations et l'analyse qualitative des références aux ouvrages des chercheurs étrangers dans les textes russes pourraient être utiles⁵⁴. Les différentes formes de transfert et leur impact éventuel sur le contenu des concepts « itinérants »⁵⁵ mériteraient également d'être étudiés.

Dans le cas des traditions traductologiques russe et occidentale, l'on ne peut pas parler de relation asymétrique. Ce sont deux puissants polysystèmes qui, durant des décennies, sont simplement restés presque entièrement étrangers l'un à l'autre. En Union soviétique, la science de la traduction était perçue comme un centre intégrant les idées de ses périphéries plurinationales. La dynamique de la réception des traductions de textes occidentaux de la discipline témoigne également d'une perception de soi-même en tant que centre, vu son caractère sélectif, imprévisible et aléatoire. Si elle se maintient, cette tendance isolationniste pourrait reléguer la traductologie russe dans la périphérie de la discipline.

Il est difficile de dire actuellement si le nombre accru de traductions de travaux occidentaux enregistrées au cours des dernières années est un signe de changement. Dans leurs considérations sur les faiblesses de la traductologie russe, Dmitrij Buzadži et Viktor Lančikov ne mentionnent pas d'incapacité ou de réticences à utiliser les concepts théoriques importés⁵⁶. Dans leur article, ils signalent toutefois des utilisations non pertinentes de certaines méthodologies venues de l'étranger (cognitivisme, recherches de corpus), ce qui témoigne indirectement d'un échec du transfert de ces modèles de recherche à l'Est. Malgré l'explosion du nombre d'articles, de livres et de thèses de doctorat en traductologie, certains chercheurs russes éprouvent un sentiment de crise de la discipline. Une participation accrue des traductologues russes dans la circulation mondiale des idées pourrait peut-être les aider à le surmonter.

Traduit par Dorota Karczewska

⁵⁴ Je m'attache partiellement à ces autres approches dans : M. Kaźmierczak, *op. cit.*

⁵⁵ Voir L. D'hulst, *op. cit.*, p. 138.

⁵⁶ D. Buzadži, V. Lančikov, « Skorbnij spisok. O bedah sovremennogo rossijskogo perevodovedeniâ », *Mosty* 4(36), 2012, pp. 42–56.

A TRAVELLING THEORY? WESTERN TRANSLATION RESEARCH IN RUSSIAN TRANSLATION (PUBLISHING RECEPTION)

Abstract

The aim of this paper is to survey what texts and authors representing Western translation studies have been rendered into Russian over the last seven decades, and to describe the dynamics of the emergence of these translations as well as possible agendas behind the choices. The findings lead to the tentative conclusion that, especially in the 20th century, translations were few (other means of translation studies knowledge transfer are touched upon). Renditions as such are only now beginning to play a part in the dissemination process.

Key words: Western translation studies, reception, circulation of scientific theories, publishing policies, Russia.

CHRISTINE LOMBEZ
ORCID: 0000-0002-0788-2312
Université de Nantes — Institut Universitaire de France
christine.lombez@univ-nantes.fr

L'AFRIQUE DU NORD, UN NOUVEAU CENTRE
LITTÉRAIRE FRANÇAIS ENTRE 1940 ET 1944 ?
L'EXEMPLE DE *TUNISIE FRANÇAISE LITTÉRAIRE*
AU MIROIR DE LA TRADUCTION

La période de l'Occupation allemande en France à partir de l'été 1940 a provoqué un brutal reclassement des valeurs littéraires et une redéfinition des notions de « centre » et de « périphérie » dans la République française des Lettres. Les conséquences de ce phénomène sont particulièrement intéressantes à observer en Afrique du Nord pendant les années 1940–1944. En effet, aussi bien en Algérie avec la revue *Fontaine* (dirigée par Max Pol Fouchet) qu'à Tunis avec *Tunisie française littéraire* (pilotée par Armand Guibert et Jean Amrouche), se lit la volonté de reprendre le flambeau moral d'un centre parisien désormais déconsidéré pour créer de nouvelles « capitales littéraires » en marge de la métropole. On étudiera, en se fondant sur *Tunisie française littéraire*, une publication dont le rayonnement en Afrique du Nord fut conséquent pendant la guerre, le rôle de médiateurs culturels de revues littéraires géographiquement « périphériques », et de ses acteurs dans leur tentative de redéfinir les contours du « centre » (Paris) et de la « périphérie » (l'Empire colonial français) — une initiative où les traductions, notamment de la littérature autochtone, vont se révéler un enjeu d'importance.

BRÈVE PRÉSENTATION DE *TUNISIE FRANÇAISE LITTÉRAIRE*
DANS LE CADRE DU PROGRAMME TSOcc

Le programme international « Traductions sous l'Occupation » (TSOcc ; <www.tsocc.univ-nantes.fr>) s'est donné pour but, entre 2014 et 2019, l'identification des œuvres traduites en français durant la période de l'Occupation en France et en Belgique (1940–1944), le dépouillement de manière extensive des publications (toutes orientations confondues) qui s'en sont fait l'écho en France (à Paris, mais aussi en province et outre-mer) et en Belgique occupées, la reconstitution de la trajectoire des médiateurs (éditeurs, traducteurs, enseignants, poètes, etc.), et l'analyse des discours tenus sur la traduction durant les années 1940–1944. Au centre des activités de l'équipe TSOcc pendant cinq ans, ces investigations ont apporté des éléments de grand intérêt (et la plupart encore inédits à ce jour) pour une compréhension plus fine des échanges littéraires en France et dans l'espace francophone à un moment particulièrement délicat de son Histoire¹. La prise en compte des traductions parues dans les périodiques, jusqu'ici restées en majeure partie invisibles car non répertoriées dans les catalogues bibliographiques, a été un volet important de ces travaux qui ont conduit à étoffer considérablement le nombre de traductions publiées durant la période de référence, nombre de traductions étant parues en France dans des périodiques (à la différence de la Belgique où la situation est exactement inverse). Si certains titres bien identifiés ont pu être consultés dans différentes bibliothèques françaises et belges, d'autres, comme *Tunisie française littéraire*, ont donné plus de fil à retordre. En effet, c'est indirectement (par des comptes-rendus ou des mentions dans la presse de l'époque) que nous avons découvert l'existence de cette feuille, non répertoriée à la Bibliothèque nationale de France ni dans les Archives de l'Outre-Mer situées à Aix-en-Provence. C'est finalement aux Archives Diplomatiques de Nantes qu'il a été possible de la consulter dans son intégralité.

Journal fondé en 1892 par Victor de Carnières (un juriste catholique, fervent opposant du protectorat et partisan de l'annexion de la Tunisie à la France), *La Tunisie française* est initialement un quotidien porte-parole de la voix des

¹ Cf. notamment le numéro 8 de la revue *Atlantide* intitulé : *1943 en traductions dans l'espace francophone européen*, C. Lombez (dir.), Université de Nantes, 2018 (consultable en ligne : <<http://atlantide.univ-nantes.fr/1943-en-traductions-dans-l-espace->>) ; C. Lombez (dir.), *Traduire, collaborer, résister. Traducteurs et traductrices sous l'Occupation*, Presses de l'Université François Rabelais de Tours, coll. « TraHis », 2019 ; C. Lombez, « Political (mis)use of translation: poetry pseudotranslations in Occupied France (1940–1944) », *Canadian Review of Comparative Literature* 44.4, 2017 ; C. Lombez, « D'une anthologie à l'autre : que transmettre de la poésie allemande pendant/après l'Occupation ? », [dans :] I. Poulin (dir.), *Traduction et partages : que pensons-nous devoir transmettre ?*, Actes du XXXVI^e Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée (SFLGC), 2013 (consultable en ligne : <<http://sflgc.org/acte/christine-lombez-dune-anthologie-a-lautre-que-transmettre-de-la-poesie-allemande-en-francais-pendant-apres-loccupation/>>).

colons, au tirage modeste (6000 exemplaires en 1943), qui a son siège à Tunis. Orienté politiquement à droite dès ses origines, il suit durant les années de la Seconde Guerre Mondiale une ligne pro-Vichy. À partir du 16 novembre 1940, une page littéraire hebdomadaire paraissant le samedi vient s'insérer à la page 3 du journal, visant à rendre compte de la vie culturelle et intellectuelle française et tunisienne. Cette page où l'on relève notamment les noms déjà connus d'Armand Guibert (qui semble avoir été à l'origine de cette publication)² et de Jean Amrouche, accorde, parmi tous les genres littéraires, une attention soutenue à la poésie, son rôle et sa mission. On y trouve également diverses traductions qui donnent lieu à débats. Dès la première page du 16 novembre 1940 apparaissent les trois signatures phares de la feuille : Armand Guibert, Jean Amrouche et Marcel Sauvage. Une revue rapide (cf. annexe) de quelques articles parus entre novembre 1940 et la fin juin 1942 (moment où *Tunisie française littéraire* s'interrompt définitivement) permet de se convaincre de la diversité des contributions à la page littéraire de *La Tunisie française*, qui vont d'articles consacrés à la littérature et à l'art (peinture, musique), à des considérations sur la philosophie de l'Inde, le maréchal Pétain, la psychanalyse ou encore la cuisine française (article de Gertrude Stein). On remarque cependant un intérêt constant accordé à la poésie et sa vocation pendant toute l'existence de *Tunisie française littéraire* (« Les poètes à l'honneur », « Voici l'heure des poètes », « Mission du poète », « Sainteté de la poésie », etc.) qui fait alors écho à une tendance forte que l'on trouve également dans d'autres revues/périodiques paraissant en métropole (*Cahiers du Sud*, *Poésie*) mais aussi dans l'Empire (*Fontaine*) durant la guerre. Ainsi que l'écrit Sauvage :

Cette mission du poète, elle est simple cependant et de nécessité vitale. Elle consiste à éveiller en nous, dans le secret de nous-mêmes, des résonances légères ou profondes qui nous conduisent de plus en plus loin comme d'écho en écho, vers la connaissance intuitive du monde³.

Tunisie française littéraire a une dimension locale assumée, avec des chroniques consacrées à la poésie arabe, kabyle, berbère (on notera la collaboration du poète martiniquais Emmanuel Flavia Leopold qui se fait notamment le médiateur de la poésie créole). Le critique et poète Amrouche défend à plusieurs reprises la possibilité d'une poésie africaine, s'interrogeant

à quelles conditions doit satisfaire une poésie africaine de langue française pour être digne du nom de poésie. À ma connaissance, un seul écrivain jusqu'ici les a aperçues avec une certaine clarté. Les autres [...] n'ont chanté l'Afrique que dans ses aspects extérieurs⁴.

² Cf. ici M. Corriou, *Les Français et la vie culturelle en Tunisie durant la Seconde Guerre Mondiale*, [thèse de l'École Nationale des Chartes], 2005, p. 512.

³ M. Sauvage, « Mission du poète », 23.11.1940. [Toutes les citations sont issues du journal *Tunisie française littéraire*].

⁴ J. Amrouche, « Pour une poésie africaine », 5.04.1941. Jean Amrouche fait ici allusion à Jean Joseph Rabearivelo, poète malgache, publié dans les *Cahiers de Barbarie* d'A. Guibert en 1935. Il fustigera ailleurs « Les maux des cousins de René, tout pétris de littérature, [qui] prennent

Le problème du bilinguisme de nombreux auteurs est même qualifié de « drame » dans la mesure où, par rapport aux langues autochtones, « tout le charnel et tout le spirituel de la langue lui demeurant dans une grande mesure étranger, l'Africain ne peut guère en user que comme un outil intellectuel »⁵, c'est-à-dire sans une entière adhésion de son être. Amrouche formule le vœu qu'« Il viendra un jeune poète », qu'un « poète africain se revête de l'Afrique [...], que l'Afrique cesse d'être une idée ou un décor pour être éprouvée du dedans [...] »⁶ ; à ce poète incombera également de

fondre dans un brasier unique ce qui est spécifiquement français et ce qui est spécifiquement africain. Alors un chant purement français et authentiquement africain accomplira le miracle d'unir deux mondes irréductibles⁷.

Corollairement émergent les sujets de la décentralisation culturelle et du régionalisme (probablement liés aux activités de l'association « Jeune France », subventionnée par Vichy avant d'être interdite en 1942) comme effet collatéral de la Débâcle. Guibert salue ainsi avec force la redistribution des cartes des lieux d'influence littéraire, avec l'idée sous-jacente (une position alors également défendue par André Gide) que la renaissance peut seule venir d'Afrique du Nord :

Un Paris-Moloch dévorait, absorbait tout [...]. Il a fallu le désastre pour que la France découvrit ses provinces, leur opulence, leur vertu inspiratrice [...], et par-delà les provinces, ces terres d'Empire qui en sont le prolongement naturel. [...] Décentraliser, c'est en réalité multiplier les centres au détriment de celui qui menaçait de les éclipser tous. [...] Il faut [...] établir des échanges, grouper des vivants par les vivants, et faire rayonner une Tunisie africaine, méditerranéenne et humaine, afin qu'on puisse la saluer un jour comme une capitale des lettres et des arts⁸.

Enfin, une ligne nettement pro-Vichy est perceptible (avec des articles sur Charles Péguy, Mgr de Bollon — le « Bossuet algérois » —, Émile Ripert, Grand Majoral du Félibrige et frère de Georges, proche de Pétain —, sur Pétain, Barrès, Brasillach, etc.). Le procès des intellectuels, abordé à plusieurs reprises⁹, est également une thématique vichyste, tout comme celle du redressement que l'on

l'Afrique pour une scène où leurs petites passions se jouent dans un décor grandiose et solitaire » (J. Amrouche, « L'Afrique aussi est une personne », 26.04.1941).

⁵ J. Amrouche, « Pour une poésie africaine », 19.04.1941.

⁶ J. Amrouche, « Pour une poésie africaine », 3.05.1941.

⁷ *Ibidem*.

⁸ A. Guibert, « Tunisie capitale », 4.01.1941. Cf. également du même auteur « Tunisie et la décentralisation littéraire. Regard sur le passé » (28.12.1941).

⁹ Cf. ici « Les intellectuels du monde qui appartiennent au monde qui meurt, [...] s'étaient peu à peu enfermés dans la stérile contemplation des constructions abstraites qu'enfantait leur esprit. [...] À force de vouloir vivre dans un monde d'idées pures, ces Byzantins de l'Occident avaient cessé de penser et de sentir le monde » (J. Amrouche, « Procès des intellectuels », 16.11.1940) ; « être un acteur dans l'immense action dramatique qu'est la Rédemption du monde » (J. Amrouche, « Procès des intellectuels. Qui veut sauver sa vie la perdra », 7.12.1940).

retrouve sous la plume d'Amrouche affirmant, dans un article sur la « Dignité de la critique », qu'il faut « sauver les valeurs permanentes qui sont notre plus précieux héritage » et ajoutant « c'est notre contribution, modeste, mais que nous croyons nécessaire à ce redressement intellectuel à quoi le Maréchal nous a expressément invités »¹⁰. Il n'est sans doute pas anodin non plus que dans un article de *La Tunisie française* du 7.10.1940 (avant l'apparition de *Tunisie française littéraire* donc) intitulé « Poètes et hommes d'action » soient cités les propos d'Abel Bonnard, collaborateur notoire et futur ministre de l'Éducation nationale (à partir de 1942), se demandant « quel rôle le sentiment poétique doit jouer dans la vie nationale d'un peuple ». On remarquera par ailleurs qu'à partir de juillet 1940, *La Tunisie française* fait figurer en sous-titre une célèbre phrase du maréchal Pétain (« Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal »), extraite de son discours du 25.06.1940 annonçant aux Français les conditions de l'armistice.



Photo 1. Première page de *La Tunisie française* du jeudi 5 décembre 1940 (archives de l'auteur)

On ne saurait donc mieux signaler sous quel patronage idéologique se place le journal. En dépit de cela, des personnalités très diverses vont se croiser dans *Tunisie française littéraire* durant les deux années de son existence. On y trouvera ainsi les signatures de Pierre Seghers, Gertrude Stein, Francis de Miomandre, Henri Bosco ou encore Jean de Boschère. Et celle d'Albert Camus qui ne sera pas des moindres.

¹⁰ J. Amrouche, « Dignité de la critique », 1.02.1941.

TROIS ACTEURS PRINCIPAUX DE LA PAGE LITTÉRAIRE DU JOURNAL

Même si de nombreux contributeurs participent à l'aventure de *Tunisie française littéraire*, trois noms reviennent de manière particulièrement fréquente : ceux d'Armand Guibert, de Jean Amrouche et de Marcel Sauvage (ce dernier surtout dans les débuts).

Armand Guibert (1906–1990), natif de Haute-Garonne, poète et écrivain, traducteur de l'anglais, l'espagnol et du portugais. Il fonda en 1934 à Tunis les *Cahiers de Barbarie* et fut l'un des premiers traducteurs français de Lorca en 1935 (dans le recueil des *Chansons gitanes*). Il co-anima ensuite avec Amrouche (jusqu'en 1941, date de son départ au Portugal) la page littéraire de *La Tunisie française*, dans laquelle publieront, entre autres, Pierre Emmanuel, Henri Bosco, Albert Camus et Jules Roy. Si ses collaborations à *Tunisie française littéraire* portent essentiellement sur la poésie, on y trouve également des articles sur la littérature et la culture portugaises, James Joyce (mort en 1941), mais aussi, Robert Brasillach (une connaissance d'avant-guerre), Charles Péguy ou Henri de Montherlant, plus en phase avec la ligne politique du journal. Il est, comme on l'a vu, un fervent défenseur d'une décentralisation littéraire en direction de l'Afrique du Nord, notamment vers la Tunisie, alors protectorat français.

Jean Amrouche (1906–1962), « algérien universel » (Réjane Le Baut), est un chrétien d'origine kabyle ; collaborateur de *Fontaine* et de *Quatre Vents* (deux périodiques publiés à Alger), directeur de la revue *L'Arche* à partir de février 1944, il est lié avec le précédent depuis les années d'avant-guerre et ses années d'enseignement en Tunisie ; il prend les commandes de *Tunisie française littéraire* à partir d'avril 1941 au départ de Guibert. Il traduit du kabyle et publiera un volume de *Chants berbères*. Collaborateur très actif de *Tunisie française littéraire* tout au long de ses deux ans d'existence, il signe de très nombreux articles portant sur le rôle des intellectuels et celui de la critique, sur la poésie africaine et le folklore berbère, mais également sur Guillaume Apollinaire, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Pierre Jean Jouve, Jules Roy, Pierre Emmanuel... Il s'intéresse également à la poésie de langue d'oc (troubadours) et au Félibrige.

Marcel Sauvage (1895–1988), homme de lettres et journaliste, lauréat du Prix Max Jacob, est l'initiateur de la page littéraire de *Tunis Soir* (*Tunis-Soir littéraire et artistique*), dans laquelle Amrouche voyait une concurrente de *Tunisie française littéraire*. Traducteur de l'italien, il signe dans *Tunisie française littéraire* plusieurs articles sur la poésie et les poètes, mais aussi un article hagiographique sur le Maréchal Pétain et sur la « race » française. Ses collaborations, de régulières au début, s'espacent peu à peu à partir de 1941.

Comme on peut le constater dans cette brève présentation biographique, ces trois rédacteurs ont des origines et des profils on ne peut plus disparates. Ils ont néanmoins un point commun : ils pratiquent la traduction littéraire, sujet dont l'importance va se confirmer au fil des pages de *Tunisie française littéraire*.

L'INTÉRÊT POUR LA TRADUCTION DANS *TUNISIE FRANÇAISE LITTÉRAIRE*

On a déjà noté plus haut l'intérêt porté par *Tunisie française littéraire* à la poésie, qu'illustrent à diverses reprises de nombreux articles. Pour reprendre les propos du critique André Rousseaux à l'issue d'un voyage à Alger en 1942, « beaucoup plus sûrement que la circulation des agrumes, la circulation de la pensée et de la poésie est aujourd'hui un des liens de l'Empire »¹¹.

Plus généralement, l'importance accordée à la poésie durant la guerre pose question, car on serait tenté de penser que devant les urgences et le tragique de l'heure (violences, arrestations, déportations, exécutions), les mots, fussent-ils des poètes, n'ont que peu de poids à opposer. Une raison plus profonde de cet engouement pour la poésie est donnée par Guibert lorsqu'il écrit : « Poètes, votre heure vient [...] ; au milieu de la souffrance du monde, votre voix est entendue parce qu'elle monte des profondeurs élémentaires de l'être »¹².

La mission rédemptrice de la poésie en temps de détresse semble bien d'ailleurs un leitmotiv de l'époque ; ainsi, au printemps 1942, à Alger, la revue *Fontaine* de M.P. Fouchet fait paraître un numéro intitulé « La poésie comme exercice spirituel ». De même, dans les pages du *Figaro*, P. Seghers fera l'éloge de la poésie, « le langage de la divine proportion », insistant sur le « devoir social » des poètes, et ajoutant : « en ce moment de bestialité majuscule, [il est bon] de considérer le problème de la création poétique comme celui de la recherche de la plus haute harmonie »¹³.

Cependant, l'attention portée à la poésie dans *Tunisie française littéraire* ne concerne supprimer pas uniquement les poètes français, même s'ils restent numériquement majoritaires au fil des pages. Elle touche également les questions de traduction. Dans la perspective d'un déplacement du centre métropolitain vers la périphérie littéraire nord-africaine, on trouve ainsi une ouverture intéressante à la poésie en langue autochtone. Dès les premiers numéros de *Tunisie française littéraire*, un intérêt manifeste est marqué pour la création poétique africaine populaire, comme en témoigne cette traduction en vers d'un chant bédouin¹⁴ :

¹¹ A. Rousseaux, « La critique en voyages », *Le Figaro littéraire*, 23.05.1942.

¹² A. Guibert, « Les poètes à l'honneur », 11.10.1940, p. 2.

¹³ P. Seghers, « Le langage de la divine proportion », *Le Figaro*, 17.02.1942, p. 3.

¹⁴ « Un chant bédouin » par Kh. Abdul Wahab, 25.01.1941.

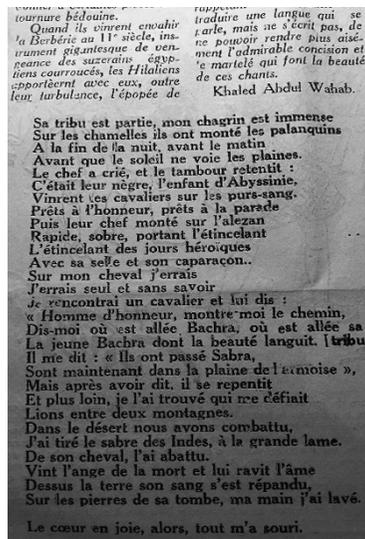


Photo 2. « Un chant bédouin » traduit par Khaled Abdul Wahab, *Tunisie française littéraire* du 25 janvier 1941 (archives de l'auteur)

On trouve également un article consacré aux poèmes touaregs¹⁵ ou encore aux chants de danse de Kabylie¹⁶, cités comme exemples de poésie primitive (au sens « romantique » que put avoir le terme). Dans ce dernier cas, le traducteur, Amrouche, souligne que ces chants « peignent sur le vif les sentiments d'un peuple qui a su garder toutes les grâces de l'enfance : la pureté de regard, la vivacité vierge de la sensation, le don de l'émerveillement »¹⁷.

Les autres auteurs étrangers qui apparaissent dans *Tunisie française littéraire* reflètent des affinités propres aux différents chroniqueurs. Guibert signe ainsi plusieurs contributions sur la poésie portugaise accompagnées de traductions en vers (en plus de différents papiers consacrés généralement au Portugal et au monde lusophone qu'il connaît bien) : c'est le cas de « Trois poèmes d'Adolfo Casais Monteiro »¹⁸ ou d'« Un poème de F. Pessoa », un auteur appelé à une grande fortune littéraire mais encore quasiment inconnu¹⁹. De même on trouve le nom de Pierre Darmangeat²⁰, hispaniste distingué, très actif durant la guerre en zone sud (il collabore entre autres à la revue *Pyrénées*, aux *Cahiers du Sud* ou à la revue *Méridien*), qui signe la traduction (une en vers et deux en prose) de « Trois poèmes de Manuel Machado » (frère d'Antonio) en accompagnement de l'article « À pro-

¹⁵ « Poèmes touaregs », recueillis par L. Audouin-Dubreuil, 22.03.1941.

¹⁶ « Trois chants de danse du pays kabyle » par J. Amrouche, 27.09.1941.

¹⁷ *Ibidem*, p. 3.

¹⁸ « Trois poèmes d'Adolfo Casais Monteiro » par A. Guibert, 20.12.1941.

¹⁹ « Un poème de F. Pessoa » par A. Guibert, 16.05.1942.

²⁰ Cf. C. Lombez, « Pierre Darmangeat (1909–2004). L'Espagne poétique au cœur », [dans :] *eadem* (dir.), *Traduire, collaborer, résister...*

pos de M. Machado ou actualité de l'inactuel »²¹. Amrouche traduit aussi pour sa part de la poésie italienne²². C'est donc surtout des traductions d'écrivains de langues romanes (portugais, espagnol, italien) qui intéressent les rédacteurs, sans doute du fait de leur relative proximité avec Tunis, et leur ouverture sur le bassin méditerranéen.

L'intérêt des rédacteurs se porte également sur les conditions d'importation de la poésie étrangère en français, autrement dit sur la traduction, sa possibilité et sa valeur. Dans « L'expression poétique et le pouvoir des mots », le poète martiniquais et collaborateur à *Tunisie française littéraire* Emmanuel Flavia Leopold, reprenant des propos d'Edmond Jaloux parus dans *Fontaine*, souligne que « la prétendue puissance incantatoire des mots passe dans les traductions des grandes œuvres [...] alors qu'elle est absente de millions de vers français sans poésie »²³. Ce point de vue iconoclaste sur la traduction poétique est suffisamment rare pour être signalé. À propos de la traduction des « Chants bédouins », Khaled Abdul Wahab souligne (en s'en excusant presque) « la difficulté de traduire une langue qui se parle mais ne s'écrit pas »²⁴. Quant à Guibert, évoquant la traduction publiée à Alger par Charlot du *Livre de la pauvreté et de la mort*²⁵, il fait l'éloge de « M.A. Adamov, à qui nous devons la préface et la traduction de l'ouvrage, toutes deux excellentes ».

Une amorce de lecture « traductologique » comparatiste voit également le jour à diverses reprises, que ce soit dans la revue des revues de *Tunisie française littéraire* (où un compte-rendu bien informé d'un numéro des *Cahiers du Sud* fait mention de diverses traductions de Lorca)²⁶, ou encore dans un article d'Amrouche évoquant la nouvelle traduction du *Romancero* de Lorca par Félix Gattégno²⁷. De manière intéressante, ce dernier procède à une mise en perspective de cette version et de celle, plus ancienne, déjà donnée en 1935 par son complice Guibert dans les *Chansons gitanes* (réalisée en collaboration avec le frère de Lorca, Francisco, alors vice-consul d'Espagne à Tunis). Décrivant l'émerveillement qu'il avait alors éprouvé à voir surgir l'univers chatoyant de Lorca dans ces « chansons » françaises, il a sur la version de Gattégno des propos sans appel, l'accusant même d'avoir trahi le poète espagnol :

²¹ « Trois poèmes de M. Machado », trad. P. Darmangeat, 26.04.1941.

²² « Haute est la lumière » d'A. Corpora, traduit de l'italien par J. Amrouche, 9.05.1942.

²³ E.-F. Leopold, « L'expression poétique et le pouvoir des mots », 20.06.1942.

²⁴ Kh. Abdul Wahab, « Chants bédouins », 25.01.1941.

²⁵ A. Guibert, « Rilke vous parle », 14.06.1941. A. Guibert souligne que Rilke, « qui éprouvait à l'extrême de sa sensibilité les mouvements de la vie profonde, n'aurait pu survivre à l'époque présente ».

²⁶ « Les revues », 15.03.1941.

²⁷ J. Amrouche, « Une nouvelle traduction de F. Garcia Lorca », 18.10.1941. Sur cette étonnante réception de Lorca durant la période de l'Occupation, voir également C. Lombez, « La réception de la poésie espagnole traduite en France sous l'Occupation (1940–1944) : le cas de Lorca et de ses traducteurs », *Revue de Littérature comparée* 4, 2019.

Je ne ferai pas au nouveau traducteur de Lorca, M. F. Gattégno, une mauvaise querelle de grammairien, encore que l'une des premières conditions à laquelle doit satisfaire une traduction soit d'être écrite en français. M. Gattégno, emporté sans doute par l'enthousiasme que chauffait en lui le texte espagnol a laissé dans sa version française nombre de tâches qui trahissent ou bien la hâte ou bien l'incompétence. La version d'un poème ne peut être qu'un autre poème. [...] Certains traducteurs paresseux, escomptant le choc des tournures et des images étranges, [...] se tiennent satisfaits d'une traduction d'autant plus barbare qu'elle est en apparence plus fidèle à l'original. [...] Il n'est pas de plus sûre manière de trahir le poète dont on prétendait servir la gloire²⁸.

À la critique du choix d'une traduction à visée sourcière (« le choc des tournures et des images étranges ») se superpose en fait ici un autre argument, dont on sent qu'il est décisif, celui de la supériorité poétique d'une traduction quand elle est réalisée par des poètes : « Il est vrai que les *Chansons gitanes* ont été traduites par des poètes²⁹. Le romancero gitan cherchait un poète français, il n'a rencontré qu'un traducteur »³⁰. On ne saurait mieux exprimer le préjugé favorable dont jouit, pour Amrouche, la traduction poétique quand elle est l'œuvre de poètes (ce qui était le cas de Guibert et de lui-même), au détriment de celle faite par de simples professionnels comme Gattégno (qui ne sont « que » traducteurs) qui se retrouvent, sous sa plume, singulièrement dévalorisés.

Une telle activité de lecture comparatiste de traductions en pleine guerre a de quoi laisser songeur. Pourtant, si on y réfléchit davantage, rien n'est plus révélateur que cet exercice de liberté de lecture (toute traduction étant par essence une interprétation dont le sens est relatif, il n'y a pas de traduction absolue ni parfaite) dans un contexte de censure et de discours propagandistes orientés. Comparer et discuter les mérites de plusieurs traductions d'un même texte, n'est-ce pas aussi s'interroger sur les mécanismes de la construction du sens (voire sur le sens lui-même), apercevoir qu'il peut être multiple dans une période où le langage, déformé par les idéologies, avait plutôt tendance à n'indiquer qu'une seule direction possible ? Cela est d'autant plus plausible que l'intérêt affiché concernait principalement la traduction poétique et que la poésie, surtout en temps de contrainte, est appréciée pour son caractère « ésopique »³¹ permettant le double, voire le triple sens (références cryptées, possibilité de coder des messages³² en faisant dire subtilement autre chose au texte, etc.). Pour reprendre ici les mots de Paul Ricoeur, « c'est *fou* — c'est le cas de le dire — ce qu'on peut faire avec le lan-

²⁸ J. Amrouche, « Une nouvelle traduction... ».

²⁹ Il s'agit entre autres de Jean Prévost, Jules Supervielle et Armand Guibert lui-même.

³⁰ J. Amrouche, « Une nouvelle traduction... », p. 3.

³¹ On pense ici au cas du poète et traducteur russe Boris Pasternak qui utilisait la traduction poétique de manière oblique pour déjouer la censure soviétique (cf. C. Lombez, *La Seconde Profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XX^e siècle*, Les Belles-Lettres, coll. « Traductologiques », Paris 2016).

³² L'exemple le plus emblématique ici étant le poème *Liberté* de P. Éluard, autorisé par un censeur peu scrupuleux qui n'était pas allé plus loin que les premières strophes et avait conclu qu'il s'agissait d'un énième poème d'amour... Il fut publié sous le titre « Une seule pensée » en juin 1942 dans la revue résistante *Fontaine*.

gage : non seulement dire la même chose *autrement*, mais dire *autre chose* que ce qui est »³³. La « propension du langage à l'énigme, à l'artifice, à l'hermétisme, au secret »³⁴ qu'il évoque dans la même page est sans doute l'une des raisons expliquant l'engouement pour la poésie et pour sa traduction durant les années de guerre, deux expériences en acte des « inquiétantes contrées de l'indicible »³⁵, un indicible (pour ne pas parler ici d'intraduisible) qui, par définition, résiste à toute tentative de manipulation.

CONCLUSION

Même si son existence fut brève, *Tunisie française littéraire*, bien que située à la périphérie du monde des Lettres françaises, sut se positionner comme un centre intellectuel où sont venues débattre des sensibilités souvent diamétralement opposées (Camus affirmant que « le sabre est toujours vaincu par l'esprit »³⁶ et Sauvage, faisant dans un article hagiographique l'éloge du sourire du Maréchal Pétain³⁷). Selon Morgan Corriou,

la vie littéraire tunisienne et plus largement nord-africaine, grâce à la diffusion de *Tunisie française littéraire*, est marquée par le développement nouveau de pages de grande qualité. *Tunisie française littéraire* devient une référence. Celle-ci, par son rythme hebdomadaire, suscite dans l'intellectualité d'Afrique du Nord un mouvement constant³⁸.

Camus complimentera d'ailleurs Amrouche sur son activité à *Tunisie française littéraire*³⁹. *Tunisie française littéraire* témoigne également d'une volonté de profiter des bouleversements du milieu littéraire français dus à la guerre pour tenter d'imposer Tunis comme un centre culturel de plein droit (tout comme s'y emploie sa consœur *Fontaine* à Alger au même moment), à distance de la métropole et de cercles littéraires parisiens considérés comme compromis.

Lorsque Jean Amrouche, lassé du travail harassant (et effectué bénévolement) que lui demande *Tunisie française littéraire* depuis le départ de Guibert, jette l'éponge fin juin 1942, la page littéraire s'interrompt et laisse la place à *La Tunisie française économique*. *La Tunisie française* cessera de paraître en novembre 1942 (conséquence du débarquement allié en Afrique du Nord et de l'occupation allemande de la zone Sud). Elle ne reprendra pas pour autant en tant que telle en

³³ P. Ricoeur, *Sur la traduction*, Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques », Paris 2018, p. 35.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibidem*, p. 36.

³⁶ A. Camus, « Lettre de France pour préparer le fruit », 25.01.1941.

³⁷ M. Sauvage, « Sous les oliviers de l'Ermitage avec le Maréchal », 1.02.1941. Pour ne pas parler de P. Seghers qui évoque dans *Tunisie française littéraire* « l'homme de chez nous qui a sauvé le pays, nous l'aimons sans délire hurlant, mais avec application, avec une sombre et sévère ferveur » (*idem*, « L'époque "Contrast" », 28.12.1941).

³⁸ Cf. M. Corriou, *op. cit.*, p. 516.

³⁹ Cf. *ibidem*, p. 513.

1944 : on y trouvera alors seulement, et de façon très irrégulière, quelques entrefilets littéraires intitulés « Défense de l'Esprit » (sur Johann Wolfgang von Goethe, Victor Hugo, la revue *L'Arche*, Vercors, l'art en général). En 1947, *La Tunisie française* sera remplacée par un nouveau titre, *Tunisie-France*. L'aventure littéraire de ce journal, la soif de poésie et l'effervescence intellectuelle dont il rendit compte dans ses pages durant les années de guerre, étaient, dans la France de la Libération confrontée bientôt à d'autres défis (notamment ceux de la décolonisation), désormais bel et bien résolus.

ANNEXE

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS DANS *TUNISIE FRANÇAISE LITTÉRAIRE*

1940 (à partir du 16.11)

- 16.11 « L'honneur d'écrire » (A. Guibert) ; « Procès des intellectuels » (J. Amrouche) ; « La France en marche. L'heure des poètes » (M. Sauvage)
 23.11 « Patrice de la Tour du Pin et la Tunisie » (non signé) ; « Mission du poète » (M. Sauvage) ; « *Cahiers du Sud* » (A. Guibert)
 30.11 « Qu'attendez-vous d'un écrivain ? » (M. Sauvage) ; « Amitié franco-portugaise » (A. Guibert) ; « Procès des intellectuels. Prestige de l'action » (J. Amrouche)
 7.12 « Procès des intellectuels. Qui veut sauver sa vie la perdra » (J. Amrouche)
 14.12 « Sainteté de la poésie » (J. Amrouche) ; « Défense du rêve » (M. Sauvage) ; « *Poésie 40* » (non signé)
 28.12 « Tunis et la décentralisation littéraire. Regard sur le passé » (A. Guibert)

1941

- 4.01 « Tunis Capitale » (A. Guibert)
 11.01 « Hommage à Bergson » (A. Patri)
 18.01 « James Joyce » (A. Guibert)
 25.01 « Lettre de France pour préparer le fruit » (A. Camus) ; « Fonction de la critique » (J. Amrouche)
 1.02 « Dignité de la critique » (J. Amrouche) ; « L'honneur du poète » (F. Bonjean) ; « Sous les oliviers de l'Ermitage avec le Maréchal » (M. Sauvage)
 8.02 « Indignités de la critique » (J. Amrouche) ; « L'honneur du poète » (F. Bonjean)
 15.02 « Et la poésie aux poètes » (M. Sauvage)
 1.03 « Psychologie du critique » (J. Amrouche) ; « *Fontaine* » (non signé)
 8.03 « Liberté du poète » (A. Guibert) ; « France de chaque jour » (A. Borne)
 15.03 « Lusitanie » (A. Guibert) ; « Ce qu'on ne peut pas dire » (P. Seghers) ; « Pour un nouvel ordre classique » (J. Amrouche)
 22.03 « L'École de Paris devant la Révolution Nationale » (M. Sauvage)
 29.03 « Une belle utopie — La poésie pour tous » (A. Guibert)

- 5.04 « La poésie sera libre ou ne sera pas » (A. Guibert) ; « Pour une poésie africaine » (J. Amrouche)
 19.04 « De la trahison et de la fidélité des clercs. Erasme et T. More » (M.P. Fouchet) ; « Pour une poésie africaine. Un drame spirituel : le bilinguisme » (J. Amrouche)
 26.04 « Marxisme et freudisme » (G. Thibon) ; « Poésie et mystique » (G. Errache) ; « Pour une poésie africaine. L'Afrique aussi est une personne » (J. Amrouche)
 3.05 « Poésie d'abord » (H. Bosco) ; « Pour une poésie africaine. Il viendra un jeune poète » (J. Amrouche)
 16.05 « Présence d'un grand poète : P. Emmanuel » (J. Amrouche) ; « Poésie d'abord » (H. Bosco) ; « Peintres et sculpteurs en 1941 » (G. Brunon-Guardia)
 17.05 « Confidences d'une race. L'Atlas sonore de la France » (M. Sauvage)
 24.05 « Comme un feu d'étoupes » (A. Camus) ; « La libération spirituelle » (M. Sauvage) ; « Sur le mot mystique » (P. Emmanuel) ; « Malte » (A. Guibert)
 7.06 « Islam et poésie. Le dhikre et la tourterelle » (F. Bonjean) ; « Malte » (A. Guibert)
 14.06 « Rilke nous parle » (A. Guibert) ; « Claudel livré aux foules » (J. Amrouche)
 28.06 « Les idées de la vieille France sur la colonisation » (M. Schweitzer, vice-recteur de l'Académie d'Alger) ; « Poèmes de Pierre Emmanuel » ; « Le premier livre d'un grand poète. Tombeau d'Orphée » (A. Guibert)

Le journal s'interrompt les 11.07 et 16.08.1941

- 19.07 « L'unité spirituelle de l'Empire » (J. Amrouche) ; « Un témoin de notre temps » (A. Guibert) — sur Brasillach
 2.08 « Poésie encore » (A. Guibert) ; « À propos du folklore berbère. L'invitation à la joie » (J. Amrouche)
 9.09 « Péguy sans fard » (A. Guibert)
 13.09 « La France retrouvée » (A. Guibert) ; « Barrès et notre adolescence » (J. Amrouche)
 20.09 « Plume et charrue ou l'abus du roman paysan » (F. de Miomandre) ; « Regain de poésie » (A. Guibert)
 27.09 « André Gaillard et la flamme des *Cahiers du Sud* » (A. Guibert) ; « Poésie et chanson populaire : trois chants de danse du pays Kabyle » (J. Amrouche)
 4.10 « La poésie arabe citadine en Algérie » (M. Lacheraf) ; « Renaissance du génie d'Oc » (non signé)
 11.10 « Un appel pour la gloire de Milosz » (A. Guibert) ; « Pyrénées, cahiers des lettres et des arts » (non signé) ; « Cuisine française » (G. Stein)
 18.10 « Une nouvelle traduction de F. Garcia Lorca » (J. Amrouche)
 25.10 « Arguments du poète » (J. de Boschère)
 8.11 « Hommage à G. Apollinaire » (J. Amrouche) ; « Reconnaissance à L.P. Fargue » (F. de Miomandre) ; « *Quatre Vents* » (non signé)
 15.11 « Rimbaud fils du soleil » (J. Amrouche)
 22.11 « Raisons d'aimer la France » (A. Guibert) ; « Un grand poète de la terre créole : Daniel Thaly » (E. Flavia Leopold) ; « La Camargue et sa poésie. Le pays, le poète : Joseph d'Arbaud » (H. Bosco) (suite dans les n° du 29.11 et du 6.12) ; « La vie intellectuelle et artistique à Tunis » (J. Amrouche)
 29.11 « Au balcon de l'Occident. Lisbonne retrouvée » (A. Guibert)
 6.12 « Haute et basse littérature » (F. de Miomandre) ; « Mozart et les poètes » (H. Parrot)
 20.12 « Beauté, mon beau souci » (A. Guibert)
 27.12 « Le Maréchal Pétain. Paroles aux Français » (F. Bonjean)

1942

- 3.01 « Le Maréchal Pétain. Paroles aux Français » (F. Bonjean) (*suite*) ; « Chant pastoral berbère entendu dans le grand Atlas » (H. Bosco)
- 10.01 « Défense de la littérature française contemporaine » (L. Gillet de l'Académie française)
- 17.01 « Montherlant le cruel » (A. Guibert)
- 24.01 « P.J. Jouve, poète de l'angoisse humaine » (J. Amrouche)
- 31.01 « Souvenirs sur Félix Fénéon » (F. de Miomandre)
- 7.02 « Au secours de l'Occident. Message actuel de l'Inde. *Cahiers du Sud*, n° spécial » (J. Amrouche) ; « Prière sur le seuil » (poème de P. Emmanuel)
- 14.02 « Air de partout. Poésie sous quelques cieux » (I. de Franceschi)
- 21.02 « Des nouvelles de P. de la Tour du Pin » (poème) ; « Actualité des Troubadours. *Pyrénées* n° 2 » (J. Amrouche)
- 28.02 « La sagesse de Goethe » (non signé)
- 7.03 « Le grand Majoral du Félibrige de la courtoisie française » (J. Amrouche) ; « In memoriam S. Zweig » (I. de Franceschi)
- 21.03 « Saint Stéphane Mallarmé » (J. Amrouche)
- 28.03 « Notre Bergson » (E. Flavia Leopold) ; « Notes pour servir à l'armée nouvelle. Grandeur du chant » (J. Roy)
- 4.04 « Esprit et vermine » (G. Germain)
- 25.04 « Gare de triage » (I. de Franceschi)
- 2.05 « La poésie de Jules Roy » (J. Amrouche) ; « Procès du surréalisme » (H. Monnier)
- 9.05 « Expulsons les monstres » (P. Seghers) ; « La poésie comme exercice spirituel » (non signé)
- 16.05 « J.J. Rousseau et le problème de l'homme » (E. Flavia Leopold) ; « André Gide et les jeunes poètes » (non signé)
- 23.05 « Lanza del Vasto » (J. Amrouche) ; « À propos de Péguy » (Agathocle)
- 30.05 « Islam et poésie. Conférence de F. Bonjean » (J. Amrouche)
- 6.06 « James Joyce, miroir d'une époque » (A. Guibert) ; « Monseigneur Bollon, prince de l'Église et homme de cœur » (J. Roy)
- 13.06 « Vocation de la Méditerranée » (G. Audisio) ; « Notes sur la création et le poète » (F. Bonjean)
- 20.06 « L'expression poétique et le pouvoir des mots » (E. Flavia Leopold) ; « Avec L. del Vasto, contemporain de Dante » (Perruchot)
- 27.06 « P. Emmanuel, témoin de notre temps » (J. Amrouche) ; « Image et beauté poétique » (E. Flavia Leopold)

NORTH AFRICA, A NEW FRENCH LITERARY CENTRE
BETWEEN 1940 AND 1944? THE EXAMPLE OF *TUNISIE FRANÇAISE*
LITTÉRAIRE IN THE MIRROR OF TRANSLATION

Abstract

The German Occupation of France (starting in summer 1940) brought about a brutal reclassification of literary values and a redefinition of “center” and “periphery” in the French Republic of Letters. The outcome of this phenomenon is particularly interesting in North Africa between 1940–1944. Indeed, the periodical *Fontaine* (edited in Algiers by Max Pol Fouchet), as well as *Tunisie française littéraire* (edited in Tunis under the aegis of Armand Guibert and Jean Amrouche), express a strong desire to take over a Parisian “center” discredited by the Occupation and the Collaboration, and create new “literary capitals” on the fringes of the metropolis. This paper focuses on *Tunisie française littéraire* (a very influential publication in North Africa during the war, to which

A. Camus and G. Stein contributed), analyses the role of cultural mediation played by literary journals geographically “peripheral” and their members in an attempt to redefine the contours of the “center” (Paris) and the “periphery” (the French colonial Empire) — an initiative where translations, particularly of indigenous authors, proved to be an important issue.

Key words: translation, poetry, France, German Occupation, periodicals, North Africa.



PAWEŁ ŁAPIŃSKI
ORCID: 0000-0003-2220-3485
Université de Gdańsk
pawel.lapinski@ug.edu.pl

PEUT-ON VENDRE LA PÉRIPHÉRICITÉ ? OBSERVATIONS SUR LES PÉRITEXTES ÉDITORIAUX DES ROMANS POLONAIS TRADUITS EN FRANÇAIS

INTRODUCTION

Les chercheurs, tels Johann Heilbron, Gisèle Sapiro ou Pascale Casanova, décrivent la circulation globale des biens littéraires comme un système strictement hiérarchisé¹. Bien qu'ils utilisent pour ce faire des termes différents, leurs visions ne laissent aucun doute quant au déséquilibre des échanges littéraires entre le centre et les périphéries. Ainsi, les langues centrales, ou dominantes², peu nombreuses (l'anglais, le français et l'allemand), sont de grandes exportatrices, tandis que les langues semi-périphériques et périphériques, dominées, importent surtout les littératures du centre et peinent à exporter les leurs. Ceci est parfaitement illustré par la position de la littérature polonaise en France. Bien que le nombre de traductions ait récemment connu une augmentation assez importante, la part de marché occupée par la littérature polonaise reste marginale : elle était, en 2018, de 0,7% contre,

¹ Cf. P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144, septembre 2002, pp. 7–20 ; J. Heilbron, « Book Translation as a Cultural World-System », *European Journal of Social Theory* 2(4), 1999, pp. 429–444 ; G. Sapiro, « Translation as a Weapon in the Struggle Against Cultural Hegemony in the Era of Globalization », *Bibliodiversity* 3, 2014 (<https://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/bibliodiversity_3_sapiro-2.pdf> [consulté le 30.04.2020]).

² Pour les définitions des langues centrales et périphériques, voir J. Heilbron, *op. cit.*, et pour les définitions des langues dominantes et dominées, P. Casanova, *op. cit.*

par exemple, 1,9% pour la littérature traduite du russe ou 4,5% pour la littérature traduite de l'italien³.

Ainsi, on peut constater que les auteurs polonais et leurs œuvres restent plutôt mal connus du lectorat français. Cette méconnaissance peut motiver une stratégie d'exotisation⁴, si l'éditeur décide de souligner les origines de l'auteur ou de l'œuvre en accentuant le fait qu'ils représentent une littérature peu présente sur le marché français et donc périphérique selon la classification proposée par Heilbron. Or, l'exotisation, en tant que procédé éditorial, peut jouer un rôle dans la création d'une marque littéraire, aujourd'hui l'un des éléments essentiels du marketing littéraire⁵.

L'objectif du présent article sera de vérifier si les éditeurs français de littérature polonaise adoptent la stratégie d'exotisation pour vendre leurs livres. Pour répondre à cette question, nous analyserons le cas de quatre maisons d'édition dont les titres polonais ont gagné une certaine reconnaissance, attestée notamment par l'attribution de prix littéraires. Nous vérifierons si les paratextes qu'elles présentent aux lecteurs se réfèrent explicitement ou implicitement à l'origine périphérique des auteurs ou des œuvres. De telles pratiques ont été observées dans le cas d'autres relations de type centre-périphérie, notamment dans le domaine post-colonial⁶.

Notre corpus de recherche est composé de livres publiés entre 2008 et 2018 par deux maisons d'éditions actives depuis longtemps et bien implantées sur le marché, à savoir Noir sur Blanc et Actes Sud, et deux autres fondées relativement récemment, Mirobole et Agullo. Les maisons d'éditions choisies se trouvent parmi les promoteurs les plus actifs de la littérature polonaise dans l'Hexagone dans la période susmentionnée⁷, et dès lors le corpus peut être considéré comme représentatif.

³ Observatoire de l'économie du livre du Service du livre et de la lecture de la Direction générale des médias et des industries culturelles (DGMIC), « Chiffres-clés du secteur du livre 2017–2018 » (<<https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Actualites/Chiffres-clés-du-secteur-du-livre-2017-2018>> [consulté le 30.04.2020]).

⁴ Il s'agirait ici de l'exotisme conçu comme une manière de représenter ou voir l'Autre qui reste asymétrique puisqu'elle présuppose « l'étrangeté d'un objet aux yeux du sujet par défaut "normal", "habituel" » (cf. M. Maiatsky, « Comme dans le ventre de sa marâtre », *Études de lettres* 2–3, 2009 (<<http://journals.openedition.org/edl/445>> [consulté le 30.10.2020]).

⁵ Cf. G. Huggan, *The Postcolonial Exotic. Marketing the margins*, Routledge, London–New York 2001 ; S. Debenedetti, « Le marketing des industries culturelles : films, livres et musique enregistrée », [dans :] D. Bourgeon-Renault (dir.), *Marketing de l'Art et de la Culture : spectacles vivants, patrimoine et industries culturelles*, Dunod 2014, pp. 241–281.

⁶ Cf. K. Batchelor, *Translation and Paratexts*, Routledge, London 2018 ; U. Kluwick, « Postcolonial Literatures on a Global Market. Packaging the "Mysterious East" for Western Consumption », [dans :] P. Rüdiger, K. Gross (dir.), *Translation of Cultures*, Brill, Amsterdam–New York pp. 75–92; D. Dumontet, « Possibilités et limites des transferts culturels : le cas des romans *La Reine Soleil levée* de Gérard Étienne et *Texaco* de Patrick Chamoiseau », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction* 13(2), 2000, pp. 149–178.

⁷ Selon le catalogue de la Bibliothèque nationale de France (<<https://catalogue.bnf.fr/index.do>>), dans la période couverte par l'article, environ 320 œuvres littéraires polonaises ont été publiées en France ; 42 titres ont été publiés par Noir sur Blanc, dont la domination parmi les éditeurs

Nous nous pencherons d'abord sur l'épitéxte éditorial qui apporte des informations générales sur la politique déclarée des quatre maisons d'édition en question. Ensuite, nous nous intéresserons à trois éléments du péritexte éditorial, à savoir la collection dont le texte traduit fait partie, la quatrième et la première de couverture. Ces informations nous permettront de reconstruire les stratégies éditoriales. La division de l'offre en collections est destinée à « indiquer immédiatement au lecteur potentiel à quel type, sinon à quel genre d'ouvrage il a affaire »⁸. La quatrième de couverture, « zone du péritexte qui se trouve sous la responsabilité directe et principale (mais non exclusive) de l'éditeur »⁹, transmet, par définition, la vision de ce dernier sur l'œuvre et son auteur¹⁰. En outre, dans le cas d'une collection, le contenu de plusieurs quatrièmes de couverture lues ensemble peut former une sorte de narration en dialogue avec les principes ou idées directrices sur lesquels celle-ci se fonde¹¹. Enfin, la quatrième et la première de couverture jouent ensemble un rôle de marketing essentiel : la première est « l'ambassadrice du texte », qui forge la première impression et encourage à retourner le livre afin de consulter la quatrième¹², laquelle, à son tour, a pour but d'inciter à l'achat¹³. L'illustration de couverture, en tant que support iconographique, peut être qualifiée de paratexte non-verbal, car elle entre avec le titre dans une relation iconotextuelle caractérisée par une « interdépendance pourvoyeuse de sens »¹⁴ qui apporte généralement un certain commentaire sur le contenu de l'œuvre.

est indiscutable, et 11 par Actes Sud qui se place parmi les cinq premiers. Quant à Mirobole (fondée en 2011) et Agullo (fondée en 2015), elles opèrent sur le marché depuis moins longtemps et sont plus petites, mais dès le début, elles ont manifesté un grand intérêt pour la littérature polonaise et méritent donc d'être incluses dans l'analyse.

⁸ G. Genette, *Seuils*, Seuil, Paris 2002, p. 25.

⁹ *Ibidem*, p. 20.

¹⁰ Étant donné qu'une part de plus en plus considérable des achats de livres se fait sur Internet, nous prendrons aussi en considération les notes et notices biographiques publiées sur les sites web des éditeurs.

¹¹ Cf. E. Skibińska, « Traduire par temps de ruptures, ou comment la collection Pavillons/Domaine de l'Est (Robert Laffont, 1980–2003) a orienté l'image de la littérature est-européenne en France », [dans :] M. Laurent (dir.), *Traduction et Rupture. La traduction comme moyen de communication interculturelle*, Éditions Numilog, Paris 2014, pp. 259–275.

¹² A. Grenon, « La littérature young adult en France : quand le marketing s'empare du processus éditorial. Comment les diverses maisons d'édition concernées s'approprient-elles ce phénomène ? », Sciences de l'information et de la communication, Département Documentation, Archives, Médiathèque et Édition, Université Toulouse Jean Jaurès, 2017, p. 25 (<<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01858699/document>> [consulté le 30.04.2020]).

¹³ Cf. A. Haslam, *Book Design*, Laurence King Publishing, London 2006, p. 161.

¹⁴ C. Cua, *Représenter et traduire la culture à travers l'image : la Chine et le Japon dans l'album illustré jeunesse en France et au Québec (2000–2015)*, Université York, Toronto, Ontario 2019, p. 15 (<https://yorkspace.library.yorku.ca/xmlui/bitstream/handle/10315/36322/Cua_Catherine_2019_PHD.pdf?sequence=2&isAllowed=y> [consulté le 30.04.2020]).

NOIR SUR BLANC

Nous nous pencherons tout d'abord sur la maison d'édition Noir sur Blanc (NsB), probablement la plus renommée en matière de littérature polonaise, qui domine largement les autres entités de ce cercle restreint par le nombre de titres publiés. Sa politique éditoriale consiste à « créer des passerelles entre les cultures, [...] donner une image toujours plus fidèle du bouillonnement culturel observé à l'Est de l'Europe »¹⁵. Les éditeurs se voient comme « passeurs de textes entre le monde francophone et la Pologne, et au-delà, les pays de l'Est européen »¹⁶. Il apparaît donc clairement que toute son activité est fondée sur l'idée d'offrir aux lecteurs du centre des œuvres représentatives des périphéries. En effet, NsB publie les auteurs polonais les plus célèbres à l'heure actuelle, lauréats de prix majeurs du champ littéraire polonais : Dorota Masłowska, Eustachy Rylski, Andrzej Bart, Olga Tokarczuk, Jacek Dehnel, Joanna Bator, Szczepan Twardoch et bien d'autres. Néanmoins, bien que la littérature polonaise occupe une place prépondérante dans l'offre de l'éditeur et malgré l'intention déclarée de « créer des passerelles » entre l'Est et la France, la périphéricité des auteurs est rarement utilisée en tant que telle pour attirer l'attention du lecteur. La division du catalogue en séries est relativement simple et basée sur les genres : Littérature (divisée entre Littérature française et Littérature étrangère), Essais-Documents, Poésie et Beaux Livres.

Les références à l'origine des auteurs sont également rares sur la quatrième de couverture. L'exotisme de la périphérie y apparaît parfois, mais plutôt en tant qu'élément du résumé que comme outil de marketing. C'est notamment le cas pour les œuvres du reporter Mariusz Wilk, qui « s'aventure dans les antichambres de l'autre monde »¹⁷, insuffle aux lecteurs « la passion des grands espaces »¹⁸ ou encore « interpelle l'homme occidental sur sa manière de vivre »¹⁹. La seule note contenant des notions explicitement exotisantes est celle de *Drach* de Szczepan Twardoch, où la Silésie, région qui sert de toile de fond au récit, est décrite comme une « terre méconnue, mystérieuse, âpre » qui se révèle « un écheveau d'histoires, de peuples et de langues »²⁰. À l'inverse, le critère selon lequel l'éditeur a composé son offre est bien visible dans les notices biographiques, qui décrivent le plus souvent les auteurs d'après leur position dans le champ littéraire polonais.

¹⁵ <<http://www.leseditionsnoirsurlblanc.fr/historique>> [consulté le 30.04.2020].

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ <<http://www.leseditionsnoirsurlblanc.fr/dans-les-pas-du-renne-mariusz-wilk-9782882502209>> [consulté le 30.04.2020].

¹⁸ <<http://www.leseditionsnoirsurlblanc.fr/portage-mariusz-wilk-9782882502353>> [consulté le 30.04.2020].

¹⁹ <<http://www.leseditionsnoirsurlblanc.fr/la-maison-du-vagabond-mariusz-wilk-9782882504081>> [consulté le 30.04.2020].

²⁰ <<http://www.leseditionsnoirsurlblanc.fr/drach-szczepan-twardoch-9782882505132>> [consulté le 30.04.2020].

Wojciech Tochman est « l'un des chefs de file de l'école polonaise du reportage littéraire », Jacek Dehnel « considéré en Pologne comme l'un des écrivains les plus talentueux de la jeune génération », ou Dorota Masłowska, « l'une des voix les plus percutantes de la littérature polonaise contemporaine ». Olga Tokarczuk est la « romancière polonaise la plus traduite à travers le monde », Szczepan Twardoch « poursuit en Pologne une œuvre singulière ». Ainsi, NsB se présente en éditeur des meilleurs représentants de la littérature polonaise du moment, ce qui s'inscrit dans ses déclarations à propos de sa ligne éditoriale.

Les couvertures de NsB révèlent une tendance à utiliser des reproductions de peintures et photographies la plupart du temps conformes à l'intrigue. Elles remplissent ainsi un rôle situé entre l'illustration et le résumé. Tel est le cas, par exemple, des couvertures de romans historiques dont l'action se déroule à l'époque napoléonienne (tableau représentant des soldats pour *La Condition* d'Eustachy Ryłski) ou en Espagne au début du XIX^e siècle (tableau de Goya pour *Saturne* de Jacek Dehnel, qui est consacré à la famille de l'artiste espagnol). Un modèle similaire apparaît sur les couvertures d'autres œuvres dont l'intrigue se situe dans des temps révolus, comme *Sonia* d'Ignacy Karpowicz, dont l'histoire se passe principalement dans l'entre-deux-guerres et pendant la Seconde Guerre mondiale (photographie en noir et blanc représentant une femme en tenue d'époque) ou *La Belle Jeunesse* de Marek Hłasko (photographie de jeunes gens sur un manège, qui laisse deviner, par leurs vêtements, qu'il s'agit des années 1950, époque dépeinte dans l'œuvre). Cette règle s'applique enfin aussi aux œuvres de Mariusz Wilk, dont les couvertures sont ornées de différentes photographies représentant des paysages et animaux de la Russie rurale décrite par l'auteur. Pour un autre groupe de livres, un peu moins nombreux, l'éditeur a également recours à des peintures et photographies qui s'inscrivent dans la diégèse de l'œuvre, mais de manière moins illustrative et plus symbolique ; elles ne permettent pas au lecteur d'identifier immédiatement le lien entre la couverture et le contenu. Tel est le cas, par exemple, de *Drach* de Szczepan Twardoch (photographie en noir et blanc d'un chasseur dont la tenue suggère l'époque de la Grande Guerre, ce qui correspond à certaines trames de l'intrigue), ou *L'Estivant* de Kazimierz Orłóś (peinture coloriste de Józef Czapski représentant deux femmes dans la mer, référence à un moment essentiel du livre, et correspondant en même temps au titre). À ceci s'ajoutent les couvertures métaphoriques, qui intriguent le lecteur sans laisser réellement deviner leur relation avec le contenu, comme celle des *Péréggrins* d'Olga Tokarczuk, qui figure les cours des plus grands fleuves du monde. Dans quelques cas enfin, nous pourrions être portés à parler d'une forme de traduction intersémiotique, où ce n'est pas la diégèse qui est représentée, mais le style de l'œuvre. C'est le cas de la couverture de *Morphine* de Twardoch, dont la couverture blanche donne à voir un dessin expressif, en noir, qui véhicule l'ambiance angoissante et la narration schizophrénique du roman, ou de celle de *Jul* de Paweł Goźliński, qui représente un crâne de facture étrange, avec des tentacules en lieu et place de la mâchoire

— sans doute une référence à l'atmosphère gothique qui règne dans ce roman policier historique.

En conclusion, nous pouvons constater que, malgré la ligne éditoriale de NsB, qui repose sur l'idée d'une communication littéraire entre la France et l'Europe centrale, voire orientale, l'éditeur évite généralement dans son paratexte d'attribuer à ses auteurs ou à leurs œuvres des caractéristiques exotisantes qui se référeraient à la périphéricité. Étant donné que la maison a été fondée par un « couple aux origines suisses, polonaises, russes et autrichiennes »²¹, Vera et Jan Michalski, cet évitement de la référence à la périphéricité — qui risque toujours d'être quelque peu réductrice — pourrait être interprété comme un signe de respect pour la culture de ces régions de l'Europe.

ACTES SUD

Parmi tous les éditeurs qui publient régulièrement des traductions du polonais, Actes Sud est, pour le moment, le seul avec Gallimard à être classé parmi les plus grands acteurs du marché²². Cette maison développe « une politique éditoriale généraliste » qui se caractérise dès l'origine par « une large ouverture aux littératures étrangères »²³. Elle compte même dans son catalogue plusieurs séries régionales, dont certaines dédiées à la littérature de l'Europe centrale et orientale (Lettres balkaniques, Lettres hongroises et Lettres russes). Actes Sud a publié peu de littérature polonaise et semble suivre peu ou prou la même règle que Noir sur Blanc, qui consiste à sélectionner avant tout les œuvres et auteurs récompensés par des prix littéraires en Pologne. La liste des traductions du polonais comprend des œuvres de Mariusz Szczygieł (*Gottland, Chacun son paradis*), Wiesław Myśliwski (*L'Art d'écosser les haricots, La dernière partie*), Andrzej Stasiuk (*L'Est, Pourquoi je suis devenu écrivain, Taksim, Un vague sentiment de perte*) et Lidia Amejko (*La Vie des saints de la Cité*). Malgré leurs genres différents, ces titres sont tous classés comme « Littérature / Hors collection ».

La quatrième de couverture présente peu de références à la périphéricité. Les périphéries ne sont mentionnées que dans le cas des reportages de Stasiuk et Szczygieł, ce qui est principalement imputable à la thématique de leurs œuvres (l'ancienne Tchécoslovaquie et l'actuelle République tchèque chez Szczygieł, l'Est de l'Europe et l'Asie chez Stasiuk). Il faut néanmoins noter que l'éditeur ne se contente pas de les évoquer comme une part indispensable du résumé, mais tente

²¹ <<http://www.leseditionsnoirsurblanc.fr/historique>> [consulté le 30.04.2020].

²² Cf. F. Pault, « Classement 2018. Les 200 premiers éditeurs français », *Livres Hebdo* 1179, 2018 (<https://www.csp.fr/sites/default/files/content/press-article/file/1806/livre_hebdo_classement_juin_2018.pdf> [consulté le 30.04.2020]).

²³ <<https://www.actes-sud.fr/node/63312>> [consulté le 30.04.2020].

aussi parfois de les mettre en avant comme un élément de l'attractivité du livre en tant qu'objet de lecture. Ainsi, dans la note de *Chacun son paradis* de Szczygieł, l'éditeur assure que Szczygieł « en foulant les pavés de Prague et des petites villes tchèques [...] rend si bien hommage à la laïcité sans faille, à la singularité culturelle et à la liberté d'esprit de son pays de prédilection qu'il suscite chez son lecteur l'irrépressible désir de se lancer sur ses traces ». La note de *L'Est* de Stasiuk s'ouvre sur une constatation arbitraire (« Les pays de l'Est de l'Europe fascinent et intriguent ») pour ensuite dépeindre l'auteur comme quelqu'un qui « immerge et fait partager » au lecteur « sa vision de l'Est », cette vaste région étant résumée à des « espaces immenses, terres arides, paysages inchangés depuis des siècles ». Les notices biographiques suivent à peu près le même schéma que chez NsB : les auteurs sont présentés à l'aune du champ littéraire national. Myśliwski est ainsi « l'un des écrivains polonais contemporains les plus importants [...], récompensé deux fois par le prix Nike, le plus grand prix littéraire polonais », et Stasiuk, le « chef de file de la nouvelle littérature polonaise ». Néanmoins, quelques notions régionales (transnationales) sont perceptibles lorsque Szczygieł est décrit comme journaliste et rédacteur au « plus grand quotidien indépendant en Europe centrale » (*Gazeta Wyborcza*) et Stasiuk, comme écrivain caractérisé par un « amour profond pour l'arrière-cour de l'Europe ».

Il serait difficile, concernant les premières de couverture, de parler d'une quelconque cohérence ou, a minima, de conceptions répétitives. Les illustrations varient aussi bien dans leur technique que dans leur relation avec le contenu. Elles incluent des photographies (par exemple, pour *L'Est*, *Gottland* et *Chacun son paradis*), des photographies modifiées (*La dernière partie* et *Taksim*), ainsi que des œuvres picturales ou collages (*L'Art d'écosser les haricots*, *Pourquoi je suis devenu écrivain* et *La Vie des saints de la Cité*). Pour certains livres, l'illustration peut facilement être associée au contenu — particulièrement dans les cas de *L'Est* (photographie de collines herbeuses), *Gottland* (photographie du pont Charles de Prague) ou *La dernière partie* (photographie d'une femme en jupe rose « rétro », qui peut figurer une annonce de la rétrospection du narrateur au temps de sa jeunesse). Les autres illustrations reposent soit sur une impression inspirée par la diégèse (collage avec une façade de bâtiment pour *La Vie des saints de la Cité*, qui se réfère justement à la cité du titre), soit sur une métaphore plus ou moins ambiguë dont la relation avec l'intrigue est quelque peu arbitraire (par exemple, l'image d'un homme tenant un bouquet de ballons qui l'emportent dans le ciel, dans le cas de *Pourquoi je suis devenu écrivain*, une autobiographie de Stasiuk). La seule couverture à jouer visiblement sur l'exotisme de la périphérie est celle de *Chacun son paradis*, un recueil de reportages sur la Tchéquie actuelle. Elle consiste en une photo monochrome avec des éléments colorés montrant des personnes en maillot de bain faisant la queue devant le guichet d'un snack-bar, avec, au premier plan,

une femme corpulente en maillot deux-pièces qui sourit au photographe, tenant fièrement huit grosses chopes de bière.

Pour conclure on peut reconnaître qu'Actes Sud publie de la littérature polonaise assez régulièrement et avec un certain succès — comme le prouvent le Prix du livre européen attribué en 2009 à Szczygieł et le Prix Nicolas Bouvier décerné en 2018 à Stasiuk — mais cela n'est lié à aucun projet éditorial plus vaste. Les auteurs polonais sont publiés hors collections et font partie du catalogue riche et varié de littérature mondiale qui fait la fierté de cette maison d'édition²⁴. Le paratexte qui accompagne les œuvres polonaises ne manifeste pas d'intérêt particulier pour leur origine périphérique.

DE NOUVEAUX JOUEURS

Pour finir, nous nous intéresserons à deux maisons d'édition qui, bien qu'opérant sur le marché depuis moins longtemps que Noir sur Blanc et Actes Sud, ont déjà montré un certain intérêt pour la littérature polonaise. Le choix de les examiner ensemble n'est pas sans fondement, puisque leurs histoires sont liées : Mirobole a été fondée en 2011 par Sophie de Lamarlière et Nadège Agullo, puis cette dernière l'a quittée pour fonder en 2015 sa propre maison d'édition, Agullo. Les deux éditeurs se distinguent de leurs concurrents par un concept graphique très caractéristique et uniforme pour leurs couvertures, qui est l'œuvre du même artiste, Sean Habig. Enfin, leur ligne éditoriale les rattache également.

MIROBOLE

Mirobole précise d'entrée de jeu qu'elle ne publie que des livres étrangers, ce qui est assez original en France, où la part des traductions dans la production commercialisée de livres imprimés ne dépasse pas 20%²⁵. De plus, la maison invite ses lecteurs à « pénétrer dans des mondes inconnus » et déclare affectionner « les migrants littéraires » (sans préciser ce terme) et aimer « créer des ponts ». Dans le même temps, afin de ne pas laisser le lecteur potentiel sans repères en terre étrangère, elle associe un certain exotisme aux points de référence bien connus que sont les genres, décrivant son offre à l'aide d'étiquettes telles que « la litté-

²⁴ Pour nuancer un peu cette image, il vaut la peine de noter qu'en janvier 2020, Actes Sud a publié *Au nom de l'enquête* de Marcin Wroński dans sa collection « Actes noirs », ce qui prouve encore une fois que le polar joue aujourd'hui un rôle majeur dans l'échange de biens littéraires à l'échelle mondiale.

²⁵ Observatoire de l'économie du livre du Service du livre et de la lecture de la Direction générale des médias et des industries culturelles (DGMIC), « Chiffres-clés du secteur du livre 2017–2018 ».

rature d'anticipation russe », « le polar polonais », « l'absurde sauce moldave », « le conte d'épouvante suédois » ou encore « le whodunit version turque »²⁶.

Cette idée exploratrice est bien visible dans les noms de trois collections qui déclinent le concept de « l'horizon » : « Horizons noirs » pour la littérature policière, « Horizons pourpres » pour la littérature de l'étrange et « Horizons blancs » pour la fiction sans distinction de genre. Il n'est pas surprenant de constater que les « mondes inconnus » littéraires se situent plus facilement dans les périphéries ; ainsi l'offre de la maison comprend des titres traduits du polonais, du hongrois, du tchèque, du roumain et du russe, mais Mirobole ne se limite pas à un secteur géographique et publie aussi des auteurs suédois, danois, turcs, grecs, espagnols, portugais, néerlandais, chinois et même quelques traductions de l'allemand et de l'anglais. En ce qui concerne les auteurs polonais, nous y trouvons deux livres de Zygmunt Miłoszewski (*Les impliqués*, *Un fond de vérité*) inclus dans la collection « Horizon noirs », et deux livres de Marek Hłasko (*Converti à Jaffa* et *La mort du deuxième chien*) intégrés à la collection « Horizons blancs ».

La quatrième de couverture est presque entièrement dominée par les résumés, dont le style est plutôt neutre, bien que dans deux cas l'éditeur tente de présenter les auteurs comme des guides accompagnant le lecteur en « terre inconnue », qu'il s'agisse de la Pologne d'aujourd'hui ou de la république populaire de Pologne d'hier. Ainsi, *Un fond de vérité* de Miłoszewski est décrit comme « un polar sans concession, qui plonge au cœur de la société et l'histoire polonaise », tandis que Hłasko est montré comme un écrivain qui s'efforce notamment de « décrire au monde de l'Ouest la vie sous le communisme » — affirmation qui semble d'ailleurs peu pertinente étant donné que l'action des deux titres publiés se déroule en Israël dans les années 1960. Nous retrouvons, dans les notices biographiques, le même procédé que chez Noir sur Blanc ou Actes Sud, qui consiste à replacer l'auteur dans le contexte du champ littéraire polonais : Miłoszewski est ainsi « un auteur phare de la jeune génération polonaise ». En revanche, la notice de Hłasko annonce que celui-ci est « comparé à Jack Kerouac pour son approche de la littérature », ce qui s'inscrit dans la stratégie de l'éditeur — déjà bien visible dans sa déclaration concernant sa ligne éditoriale — d'offrir au lecteur confronté à un écrivain peu connu un point de référence bien ancré dans le paysage littéraire.

Les couvertures constituent l'un des traits caractéristiques de l'offre de Mirobole ; celles-ci sont toutes maintenues dans un même style, non seulement pour la mise en page et la typographie, mais aussi et surtout, pour l'illustration, qui est toujours réduite à un seul objet (couvert par le nom de l'auteur et le titre) dont la relation avec le contenu est plutôt symbolique. Dans le cas de Miłoszewski, il s'agit d'un fauteuil de bureau abîmé de style rétro pour *Les impliqués* (un clin d'œil probable au fait que l'intrigue opère une rétrospection à l'époque communiste) et une étrange chaise en bois pour *Un fond de vérité*. Cette dernière est

²⁶ <<http://mirobole-editions.com/la-maison/>> [consulté le 30.04.2020].

probablement une référence aux sculptures de chaises vides de la place des Héros du ghetto de Cracovie, symbole des résidents juifs qui ont laissé tous leur biens derrière eux lors de leur déportation, l'antisémitisme étant un leitmotiv du roman. Pour les deux livres de Hłasko, l'illustration de couverture représente un poisson (*Converti à Jaffa*, une allusion à la fois au fait que l'action se situe dans une ville portuaire et à la symbolique chrétienne) et une valise (*La mort du deuxième chien*, l'histoire de deux vagabonds-escrocs). Pour finir, nous noterons que malgré sa ligne éditoriale, aucune des couvertures de Mirobole ne comporte d'éléments explicitement exotiques rattachables à l'origine périphérique des auteurs.

AGULLO

La politique éditoriale d'Agullo est aussi très clairement exprimée, mais plutôt que d'accentuer la périphéricité — un choix qui serait problématique car la maison publie également des auteurs français et américains —, l'éditeur explique son choix de titres uniquement par leur fonction anti-xénophobe. Ainsi, la maison veut « abolir les frontières » et se voit comme « le porte-voix d'auteurs d'ici et d'ailleurs », qui choisit des livres s'inscrivant « dans un monde où la curiosité et l'appétence de l'autre sont les meilleurs remèdes contre la peur et l'ignorance »²⁷. L'offre est divisée en deux collections : « Agullo Fiction » et « Agullo Noir ». Les cinq titres polonais font tous partie de la collection dédiée au polar et comprennent trois romans de Wojciech Chmielarz (*Pyromane*, *La Ferme aux poupées* et *La Colombienne*) et deux de Magdalena Parys (*188 mètres sous Berlin* et *Le Magicien*). Les notes de la quatrième de couverture consistent presque entièrement en des résumés sans références extradiégétiques. Les notices biographiques sont aussi assez neutres et présentent les auteurs principalement à travers le prisme des prix littéraires — nationaux dans le cas de Chmielarz (« il a été nommé trois fois au prestigieux prix du Gros Calibre, récompensant les meilleurs polars polonais ») et internationaux dans celui de Parys (« en 2019 elle a publié *Le Magicien*, qui a reçu le Prix de Littérature de l'Union européenne »). Les seules touches d'exotisme apportées par l'éditeur résident dans les citations des œuvres reproduites dans leur version originale (ici en polonais, mais le concept est utilisé pour plusieurs autres livres) sur le site web, à côté des résumés.

Le graphisme d'Agullo est, comme nous l'avons signalé, l'œuvre de Sean Habbig, déjà connu pour sa collaboration avec Mirobole. Il propose, pour les couvertures, un concept toujours minimaliste et symbolique : il s'agit systématiquement d'un fond monochrome représentant un unique objet en blanc, le plus souvent sous la forme d'un contour sans détails et parfois un peu flou, qui se rapproche d'un cliché radiographique. Pour certains titres, ce procédé semble construire une

²⁷ <<http://www.agullo-editions.com/#collections>> [consulté le 30.04.2020].

métaphore plus ou moins sophistiquée, mais nous remarquons, pour les œuvres des auteurs polonais, un symbolisme explicitement lié à l'intrigue et parfois même au titre. Les couvertures des deux romans de Parys montrent trois cadres de tableaux (*188 mètres sous Berlin*, qui raconte l'histoire de la construction d'un tunnel entre Berlin-Ouest et la partie est de la ville aux fins d'un trafic d'œuvres d'art) et un appareil photographique cassé (*Le Magicien*, dont l'une des trames tourne autour de la mort d'un journaliste et reporter photographe). Les couvertures des trois romans de Chmielarz sont encore plus explicites : elles montrent un cocktail Molotov (*Pyromane*), une poupée morcelée (*La Ferme aux poupées*, dans une référence aussi bien au titre qu'à la scène du crime décrite dans le livre) et un rasoir entouré de poudre blanche (*Colombienne*, dont l'intrigue inclut le motif du narcotraffic en Colombie). Le lecteur potentiel reçoit ainsi, surtout avec Chmielarz, un iconotexte fort, sans trop d'ambiguïté, qui rappelle le graphisme simplifié des couvertures illustrées du roman populaire²⁸. Néanmoins, tout comme dans le cas de Mirobole, les couvertures ne signalent aucunement la périphéricité des auteurs.

CONCLUSION

Comme l'a constaté Zofia Bobowicz — traductrice et rédactrice chez plusieurs éditeurs français, responsable de collections dédiées à l'Europe centrale et orientale — dans le cas des traductions de langues de l'Europe médiane « le principal problème consiste à trouver des lecteurs intéressés par cette littérature », car cette partie du continent « est un monde qui demeure toujours assez éloigné du lecteur français »²⁹. Les exemples des quatre maisons d'édition étudiées ci-dessus nous montrent que les éditeurs montrent rarement leurs auteurs et les œuvres de cette région par le prisme de leur périphéricité.

Considérant que l'éditeur qui publie des traductions « concourt à la création de l'image d'une culture autre dans la culture d'accueil » aussi bien « par la décision d'introduire l'œuvre traduite dans son catalogue » que par « la façon de la présenter au lecteur »³⁰, nous pouvons formuler l'hypothèse que l'image de la culture polonaise qui émerge du paratexte des livres analysés dans le présent article semble libre d'exotisation, procédé qui, dans le cas d'un transfert interculturel entre des périphéries et un centre, est toujours quelque peu marginalisant et condescendant.

²⁸ Cf. A. Audureau, « Étude des couvertures de la série des *Fantômas* dessinées par Gino Starace entre 1911 et 1913 », *Belphegor* 11–1, 2013 (<<http://journals.openedition.org/belphegor/110>> [consulté le 30.04.2020]).

²⁹ Z. Bobowicz, « Traduction et marché du livre. Entretien réalisé par Joanna Nowicki », *Hermès. La Revue* 3(49), 2007, pp. 193–196.

³⁰ E. Skibińska, « Les quatrièmes de couverture comme lieu d'inscription d'une représentation de la littérature traduite : romans canadiens d'expression française en traduction polonaise (2000–2016) », *Między Oryginałem a Przekładem* 3(45), 2019, p. 119.

La question de l'efficacité d'un tel procédé en termes de marketing éditorial reste ouverte : pour y répondre exhaustivement, il faudrait que nous puissions accéder aux données concernant les ventes des titres analysés. Une autre direction de recherche qui pourrait ajouter des arguments pour ou contre l'efficacité des démarches entreprises par les éditeurs en ce sens serait d'étudier la réception des œuvres dont le paratexte est brièvement commenté ci-dessus pour voir si les lecteurs ont accepté ou non la vision qui y était proposée. Ceci, évidemment, nécessiterait une vaste étude approfondie dépassant le cadre d'un simple article.

DOES PERIPHERALITY SELL?
SOME COMMENTS ON THE EDITORIAL PERITEXTS
OF POLISH NOVELS TRANSLATED INTO FRENCH

Abstract

The position of Polish literature in France is strictly marginal and is thus an excellent example of the relationship between the centre of the European book market and its periphery, regulated by dominant languages and characterised by an imbalance in the exchange of cultural goods.

Such a situation makes it possible for French publishers to use the peripherality category as a marketing tool in order to draw the attention of potential readers to books from a distant and unfamiliar region.

The article attempts to examine whether and how publishers highlight the peripheral nature of Polish literature in the paratexts of published translations. The research corpus consists of books published between 2008 and 2018 by four publishers: Noir sur Blanc, Actes Sud, Mirole, and Agullo, who are among the most active entities importing Polish literature to France in the studied period.

Key words: book market, peripherality, exoticisation, paratext, book marketing.

MAVINA PANTAZARA
ORCID: 0000-0002-9963-2635
Université nationale et capodistrienne d'Athènes
mavinap@frl.uoa.gr

ELŻBIETA SKIBIŃSKA
ORCID: 0000-0002-3484-3984
Université de Wrocław
elzbieta.skibinska@uwr.edu.pl

LA TRADUCTION SERT-ELLE À PROPAGER LES CONNAISSANCES EN TRADUCTOLOGIE ? ÉTUDES DES CAS GREC ET POLONAIS

Translations have a key role in introducing new ideas, concepts and perspectives into fields which can never be seen in isolation from a wider international context, and it is often foreign theory, circulated and made available in translation, which helps to challenge established positions and open the way to key innovations¹.

On croit souvent que la vie intellectuelle est spontanément internationale. Rien n'est plus faux².

¹ E. Bielsa, « Some remarks on the sociology of translation: A reflection on the global production and circulation of sociological works », *European Journal of Social Theory* 14(2), p. 203.

² P. Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », [dans :] *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, t. 145, décembre 2002, p. 3.

INTRODUCTION

Si la traductologie étudie la traduction sous toutes ses formes et aspects, quel est le rôle de la traduction elle-même dans la diffusion des connaissances en traductologie ? La question semble d'autant plus pertinente que, même si l'anglais semble être devenu la langue des *Translation Studies*, des travaux traductologiques en d'autres langues continuent à être publiés. Le rayonnement de ces travaux peut être cependant limité, même si l'on admet que le « multilinguisme passif » — tel qu'il est prôné par Mary Snell-Hornby (1999)³ — est une manière de limiter les dangers qu'entraîne la dominance de l'anglais comme langue d'échanges dans la recherche sur la traduction⁴. Faire entrer, par le biais de la traduction, des études publiées en grec, polonais, finnois, néerlandais, slovaque, etc. dans le circuit international de pensée traductologique semblerait ainsi une démarche naturelle, employée à côté d'autres formes de transfert des savoirs.

Cette étude s'inscrit dans deux champs de recherches plus larges — celles qui examinent le rôle de la traduction dans la dissémination des savoirs scientifiques⁵ et celles qui s'intéressent aux développements des connaissances en traductologie⁶ — et a pour objectif d'étudier la part que joue la traduction (ou *intraduction*⁷) dans la propagation des acquis en traductologie dans deux pays, la Grèce et la Pologne. Les deux peuvent être considérés comme périphériques, aussi bien par leur situation (géographique, économique, politique) en Europe, que par leur place dans la production des connaissances : il s'agit de pays (et cultures)

³ « As members of a scientific community working with different languages and cultures, translation scholars need a bilingual and bicultural proficiency similar to that expected of practising translators and interpreters [...] This would extend to passive knowledge of languages other than their mother tongue and their active working language, at least for reading purposes. "Passive multilingualism", [...] may well be the key, not only to transcultural communication among the countries of Europe, but also to a more diversified and more accurate scholarly debate in the discipline of Translation Studies worldwide » (M. Snell-Hornby, *The Turns of Translation Studies*, John Benjamins, Amsterdam 1999, p. 174) ; cf. aussi M. Snell-Hornby, « Is Translation Studies going Anglo-Saxon? Critical comments on the globalization of a discipline », [dans :] D. Gile, G. Hansen, N.K. Pokorn (dir.), *Why Translation Studies Matters?*, John Benjamins, Amsterdam 2010, p. 100.

⁴ Ce danger peut être illustré par l'exemple de Daniel Gouadec, chercheur reconnu dans le monde francophone, qui n'a acquis une résonance internationale qu'après la traduction de son livre en anglais (D. Toudic, « Voices of Theory and Transferability: Daniel Gouadec and the 'Rennes Model' of Translation Training », [dans :] I. Génin, I. Klitgård (dir.), *Translating the Voices of Theory / La Traduction des voix de la théorie*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2015, pp. 177–200).

⁵ Pour ne citer que R. Schöglér, *Circulation of Academic Thought: Rethinking Translation in the Academic Field*, Peter Lang, Berlin 2019.

⁶ Pour ne citer que L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge. Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam 2018 (en particulier : A. Assis Rosa, « Forms and formats of dissemination of translation knowledge », pp. 203–214).

⁷ Les termes « intraduction » (importation des œuvres sous forme de traduction) et « extraduction » (exportation sous forme de traduction) sont empruntés à V. Ganne et M. Minon, « Géographies de la traduction », [dans :] F. Barret-Ducrocq (dir.), *Traduire l'Europe*, Payot, Paris 1992, p. 58.

importateurs et non exportateurs. Cependant, l'organisation du monde académique propre à chacun de ces pays entraîne une position différente de la traduction, de la formation à la traduction et de la recherche traductologique ; ceci peut se manifester aussi à travers le contenu et l'utilisation des ouvrages traductologiques en tant qu'objet de l'intraduction.

Dans ce qui suit, nous commençons par donner des informations de base sur le système académique des deux pays et un bref aperçu de la situation de la formation à la traduction/traductologie et de la recherche traductologique. Dans la deuxième partie, nous présentons les résultats d'une analyse quantitative de l'intraduction, en grec et en polonais, des travaux traductologiques. Il ne suffit cependant pas qu'un livre soit publié pour qu'il soit lu et que les idées qu'il est censé véhiculer circulent effectivement ; aussi, dans la troisième partie, nous nous intéressons à l'usage didactique de ces traductions, autrement dit à la place qu'elles occupent dans les listes des lectures obligatoires ou conseillées aux étudiants qui suivent des cours en traduction ou en traductologie. Nous voulons mesurer ainsi la part que les ouvrages traduits peuvent avoir dans la diffusion des connaissances traductologiques venant des diverses traditions, pays ou centres. En effet, comme le soulignent Hanna Risku, Angela Dickinson et Richard Pircher, les compétences du traducteur, telles qu'elles sont comprises aujourd'hui, exigent, à part les connaissances linguistiques, des connaissances solides sur la traduction, ses techniques, son histoire et son rôle dans la société⁸. Par ailleurs, comme le constatent Ioana Balacescu et Bernd Stefanink, « [...] [u]ne didactique de la traduction est toujours fonction d'une approche théorique »⁹.

1. LA FORMATION À LA TRADUCTION ET LA RECHERCHE EN TRADUCTOLOGIE EN GRÈCE ET EN POLOGNE

1.1. LA FORMATION À LA TRADUCTION

Dès 1999, plusieurs états membres de l'Union européenne, dont la Grèce et la Pologne, ont signé l'accès au Processus de Bologne, un processus de rapprochement des systèmes européens d'études supérieures. Dans les deux pays, de nouvelles législations sur les études supérieures ont suivi et ont conduit à une redéfinition et réorganisation des formations académiques. À ce jour, la Grèce n'a pas encore mis en place toutes les réformes préconisées, ce qui fait que les deux pays présentent certaines différences au niveau de l'organisation des études et des diplômes, dont rend compte, sommairement, le tableau 1.

⁸ H. Risku, A. Dickinson, R. Pircher, « Knowledge in Translation Studies and Translation Practice: Intellectual Capital in Modern Society », [dans :] D. Gile, G. Hansen, N.K. Pokorn (dir.), *Why Translation Studies Matters?*, pp. 89-90.

⁹ I. Balacescu, B. Stefanink, « La didactique de la traduction à l'heure allemande », *Meta* 50(1), 2005, p. 277.

Tableau 1. L'enseignement supérieur en Grèce et en Pologne

		Grèce	Pologne
Nombre d'habitants (2011)		10 816 286	38 511 824
Nombre d'universités et d'autres écoles supérieures (2019/2020) ¹⁰		46 universités et écoles supérieures 13 départements de langues et littératures étrangères 1 département spécialisé en traduction et interprétation	Plus de 400 établissements de l'enseignement supérieur publics et privés, dont 18 universités « classiques » ¹¹
Organisation des études et diplômes	Premier cycle	4 ans, <i>ptychio</i> ('diplôme')	3 ans, <i>licencjat</i> ('diplôme')
	Deuxième cycle	1 à 2 ans, <i>metaptychiako</i> ('master')	2 ans, <i>magister</i> ('master')
	Post-diplôme (professionnalisation)	ne s'applique pas	études <i>podyplomowe</i> ('post-diplôme') pour les titulaires de <i>licencjat</i> ou <i>magisterium</i> , de 6 mois à 2 ans
	Troisième cycle	3 à 6 ans, <i>didaktoriko</i> ('doctorat') pour les titulaires de <i>metaptychiako</i>	4 ans, <i>doktor</i> ('doctorat') pour les titulaires de <i>magisterium</i>

Les changements survenus ont cependant eu un impact plutôt faible sur la formation universitaire à la traduction et l'interprétation. Dans chaque pays, les programmes proposés présentent des disparités aussi bien quant à leur place dans les cursus qu'à leur contenu (voir le tableau 2). Ceci reste directement lié à la situation de la profession : les compétences requises du traducteur ne sont toujours pas définies dans la législation et l'accès à la profession n'est pas régulé (à part le traducteur assermenté¹²).

1.1.1. EN GRÈCE

En 1979 (année de l'adhésion de la Grèce aux Communautés Européennes), le premier Centre de Traduction et d'Interprétation (*Kentro Metafrasis ke Dierminias*, KEMEDI) a été fondé par le Ministère de l'Éducation nationale à Corfou. En 1986, le KEMEDI a cédé sa place à un Département de langues étrangères, de traduction et d'interprétation (DFLTI) de l'Université ionienne à Corfou demeurant

¹⁰ Cf. pour la Grèce <<https://www.minedu.gov.gr/>> et <<https://eudoxus.gr/>>, et pour la Pologne <<https://www.gov.pl/web/nauka/uczelnie-wykazy>> [consultés le 20.04.2020].

¹¹ Par « université classique » on entend ici une université qui comprend des facultés des sciences humaines, sciences sociales, sciences exactes et sciences naturelles (et non pas des universités d'économie, d'agriculture, de médecine, etc.). Pour les besoins de ce travail, seules les universités « classiques » publiques ont été prises en compte.

¹² Pour la Pologne : *Ustawa z dnia 25 listopada 2004 r. o zawodzie tłumacza przysięgłego* [Loi du 25 novembre 2004 sur la profession de traducteur assermenté]. En Grèce, les traductions assermentées sont effectuées par le service de traduction du Ministère des Affaires étrangères [Loi 4505/2017], les avocats [Loi 4194/2013] et les traducteurs diplômés du DFLTI [Décret présidentiel 169/2002].

jusqu'aujourd'hui le seul département universitaire à délivrer un diplôme de premier cycle (*ptychio*) spécialisé en traduction et en interprétation.

Pour les études de premier cycle, les deux grandes universités du pays, celle d'Athènes (dans la suite : NKUA) et celle de Thessalonique (dans la suite : AUTH), rassemblent plusieurs départements de langues et de littératures étrangères (Écoles dites « philologiques »). Alors que ceux-ci formaient traditionnellement des professeurs de langues, actuellement ils proposent de nombreux cours de traduction, théoriques et pratiques, obligatoires ou en option. Bien que leur diplôme soit unique pour tous les étudiants (sans mention d'une spécialisation par ex. en traduction ou en didactique), la plupart de ces départements prennent soin de faire figurer les services de traduction parmi leurs débouchés professionnels (par ex. dans le supplément de diplôme)¹³.

C'est donc seulement lors des études de deuxième cycle (*metaptychiako*) que les étudiants des écoles « philologiques » peuvent suivre une spécialisation en traduction. Les deux premiers programmes de master en traduction et/ou en traductologie ont fait leur apparition en 1998, à Corfou et à Athènes. Le programme « Traduction–Traductologie » (NKUA), ayant eu un parcours réussi pendant vingt ans (1998–2018), a été le fruit de la collaboration entre départements (français, anglais et allemand, NKUA) et, pendant un certain temps, entre universités (avec la participation du département d'italien et d'espagnol, AUTH) ; on peut souligner particulièrement le fait qu'il a donné lieu à un nombre important de livres traduits dans le cadre de ses cours pratiques de traduction et ensuite publiés chez différents éditeurs¹⁴. Au cours des années, les programmes de master spécialisés en traduction se sont multipliés, arrivant actuellement au nombre de neuf¹⁵, dont un (AUTH) fait partie du réseau de Master européen en traduction (EMT), en partenariat avec la DG Traduction (2014–2019 et 2019–2024).

Dans le cadre de la formation tout au long de la vie, la formation à la traduction est particulièrement florissante et ne se limite pas qu'aux universités. Une pléthore de cours, séminaires et ateliers de traduction sont offerts par des institutions diverses (instituts étrangers¹⁶, centres de traduction¹⁷ et écoles de langues privées).

¹³ Dans ces départements, divisés généralement en sections (reflétant l'organisation interne des études mais aussi la spécialisation de leurs enseignants-chercheurs), la traduction figure soit dans la section de Langue–Linguistique, soit dans la section de Littérature. Seuls les deux départements de langue et littérature françaises (NKUA et AUTH) ainsi que celui de langue et littérature anglaises (AUTH) ont une section de traduction à part entière (cf. A. Wiedenmayer, « I didaskalia tis metafrasis sta tminata filologias xenon glosson », [dans :] E. Lamprou, G. Floros (dir.), *I didaktiki tis metafrasis ston ellinophono choro*, Ellinika Grammata, Athènes 2010, pp. 177–191).

¹⁴ Pour la liste complète de ses 45 publications : <<http://www.translation.uoa.gr/oi-ekdoseis-toy-dpms.html>> [consulté le 20.04.2020].

¹⁵ Cf. D. Lamprou, *I didaktiki tis diaglossikis metafrasis ston ellinophono choro*, [thèse de doctorat], Université Aristote de Thessalonique, Thessalonique 2020.

¹⁶ Istituto Italiano di Cultura (à partir de 1980), Institut français d'Athènes (1981), Hellenic American Union (1990), British Council (1991), Institut Poushkin (1992), Goethe-Institut (1995), Instituto Cervantes (2002) (cf. D. Lamprou, *op. cit.*).

¹⁷ Notons en particulier le prestigieux Centre Européen de Traduction — Littérature et Sciences de l'homme (EKEMEL), organisme privé subventionné par le Ministère de la Culture

Les associations des traducteurs et des agences de traduction organisent elles aussi des séminaires de durée variée et sur objectifs spécifiques (traduction spécialisée, technique, littéraire, audiovisuelle, traduction assistée par ordinateur, etc.).

1.1.2. EN POLOGNE

Les futurs traducteurs ont pu se former, dès 1963, à Wyższe Studium Języków Obcych (École Supérieure des Langues Étrangères) auprès de l'Université de Varsovie. La formation, novatrice pour son époque, durait quatre ans ; elle était centrée sur les compétences pratiques de traduction non littéraire, de deux langues étrangères, et préparait au travail de traducteur et interprète. Elle conduisait à un diplôme d'études supérieures, mais non pas à celui de *magister* (celui-ci était délivré au bout de cinq ans d'études, finissant par un mémoire). Elle a été fermée au début des années 1970 et son activité a été reprise, à partir de 1973, par Instytut Lingwistyki Stosowanej (Institut de Linguistique appliquée, ILS). Pendant près de vingt ans, il a été le seul centre universitaire à former des traducteurs¹⁸.

Dans les années 1990, à la suite des changements politiques de 1989, des réformes de l'enseignement supérieur ont ouvert de nouvelles possibilités de formation à la traduction dans les facultés de langues et civilisations étrangères (*filologia*) qui, jusqu'ici, comme en Grèce, formaient principalement des enseignants de langues. En réponse à une forte demande du marché, elles ont commencé à proposer à leurs étudiants des cours de traduction. Des formations post-diplôme pour les titulaires du diplôme de *magister* ont été créées également, telles les Podypłomowe Studia dla Tłumaczy (Études post-diplôme pour Traducteurs) de l'Université Jagellonne de Cracovie (1995), ou les Interdyscyplinarne Podypłomowe Studia Kształcenia Tłumaczy Instytutu Lingwistyki Stosowanej (Études interdisciplinaires de Formation de Traducteurs de l'ILS) (1998) et de nombreuses autres formations, parfois éphémères¹⁹.

Divers enseignements sont offerts actuellement aux futurs traducteurs:

(1) Programmes de deuxième cycle en langue et civilisations étrangères (*filologia*) qui, dans le cadre des cursus traditionnellement appelés « philologiques », proposent une spécialisation « traduction ». Pour obtenir le diplôme de *magister*, les étudiants doivent présenter un mémoire qui montre les résultats de leur recherche menée dans le cadre d'un séminaire, sous la direction

grec (2001–2012), qui a formé toute une génération de traducteurs et qui a, entre autres, publié une revue en ligne, *Apiliotis*, et même créé des prix de traduction (cf. M. Volkovitch, « Quand les Grecs donnent l'exemple », *Translittérature* 51, 2017, pp. 16–17).

¹⁸ A. Koczyński, « Wyższe Studium Języków Obcych Uniwersytetu Warszawskiego — pierwsza szkoła tłumaczy w Polsce (1963–1972) », [dans :] K. Hejwowski, A. Szczęśny, U. Topczewska (dir.), *50 lat polskiej translatoryki*, ILS, Varsovie 2009, pp. 53–55.

¹⁹ M. Tryuk, « Początki przekładu ustnego w Polsce. Pierwszy etap profesjonalizacji rynku », [dans :] K. Hejwowski, A. Szczęśny, U. Topczewska (dir.), *50 lat polskiej translatoryki*, p. 62.

d'un professeur ; souvent, mais pas systématiquement, les étudiants qui suivent la spécialisation « traduction » présentent un mémoire sur un sujet traductologique.

(2) Programmes de traduction littéraire dans le cadre des études de deuxième cycle en polonais, spécialité traduction (UJ, UAM).

(3) Programmes de master en traduction (ILS) ; certains appartiennent au réseau EMT.

(4) Études post-diplôme pour les titulaires de diplôme de *licencjat* ou *magister* ; celles-ci, suite au rétrécissement du marché du travail, se font de moins en moins nombreuses.

(5) Il existe aussi des cours d'initiation à la traduction et/ou la traductologie dans le cadre du premier cycle en langue et civilisations étrangères.

Quelle que soit la forme, la durée et le contenu de la formation, son programme contient une composante de caractère théorique qui exige des étudiants une connaissance de travaux traductologiques.

En dehors du milieu académique, les associations des traducteurs et des agences de traduction offrent des formations de toute sorte et de durée variable, dans lesquelles l'accent est mis principalement sur la pratique de la traduction.

Tableau 2. Formation académique à la traduction en Grèce et en Pologne

	Grèce	Pologne
1 ^{er} cycle Études <u>avec</u> diplôme spécial	DFLTI	ILS
1 ^{er} cycle Études <u>sans</u> diplôme spécial	modules de traduction dans les départements des langues étrangères (interlinguistique) et du grec (intralinguistique) — sans mention de spécialisation	modules de spécialisation en traduction dans les départements de langues étrangères (<i>filologia</i>) et du polonais (<i>polonistyka</i>) — avec mention de la spécialisation dans le supplément de diplôme
2 ^e cycle Études <u>avec</u> diplôme spécial ²⁰	9 (NKUA, AUTH, DFLTI) dont 1 EMT (AUTH)	ILS — master EMT, EMCI UAM — master EMT UJ, chaire de la traductologie — EMT UP Cracovie, philologie anglaise — EMT
2 ^e cycle Études <u>avec</u> ou <u>sans</u> diplôme spécial	séminaires aidant à rédiger un mémoire en Traduction-Traductologie pour les programmes avec diplôme spécial seulement	séminaires aidant à rédiger un mémoire en Traduction-Traductologie pour les programmes avec ou sans diplôme spécial
Études post-diplôme	<i>ne s'applique pas</i>	oui <i>studia podyplomowe</i>

²⁰ Avec mention du label EMT pour la période 2019–2024.

1.2. LA RECHERCHE EN TRADUCTOLOGIE

Nous mettons, par la suite, en évidence la place accordée dans les deux pays à la recherche en traductologie, science qui étudie le phénomène de la traduction sous ses multiples formes et selon des approches variées (linguistique, culturelle, sociologique, historique...).

1.2.1. EN GRÈCE

La traduction, tant intralinguistique (du grec ancien) qu'interlinguistique a, depuis bien longtemps, fait l'objet des réflexions contenues dans les paratextes des traductions et les travaux des philologues²¹. Au cours des dernières décennies, le développement de la recherche traductologique se systématisé, ce qui se reflète dans le nombre croissant des enseignants-chercheurs ayant dans le descriptif de leur poste la théorie de la traduction (*metafraseologia*) qui, en 2018, étaient au nombre de 13 (face aux 20 qui enseignent la pratique ou la traduction en général)²². Les principaux éléments qui ont contribué à la systématisation des recherches traductologiques sont les suivants :

(1) Les revues : les premiers travaux traductologiques sont parus dans des revues philologiques et littéraires ou dans des rubriques ou des numéros spéciaux sur la traduction, mais surtout dans la revue thématique, annuelle, non universitaire, *Metafrasi* (1995–2007), qui a publié de manière plus systématique des articles de chercheurs grecs, mais aussi des textes de traductologues étrangers, surtout français, tels Jean-René Ladmiral ou Georges Mounin, traduits pour la première fois en grec.

(2) Les colloques et la publication des actes : les premiers colloques dans les années 1990 avaient comme axe principal la traduction dans l'UE. Au fil des années, le nombre de communications sur la traduction, notamment dans des colloques de linguistique appliquée, augmente. Depuis 2006, les traductologues hellénophones (grecs et chypriotes) ont leur colloque biennuel à Thessalonique, organisé par la Section de Traduction du Département de langue et littérature françaises (AUTH).

(3) La Société hellénique de Traductologie (EEM), fondée en 2011 pour rassembler les chercheurs grecs et promouvoir la recherche en traductologie

²¹ Pour la traduction intralinguistique, cf. entre autres : I.Th. Kakridis, *To metafrastiko provlima*, Vivliopolion tis Estias, Athènes 1984 [première édition : 1936]; D. Maronitis, « Intralingual Translation. Genuine and False Dilemmas », [dans :] A. Lianeri, V. Zajko (dir.), *Translation and the Classic: Identity as Change in the History of Culture*, Oxford University Press, Oxford 2008, pp. 367–386. Pour un aperçu global de l'histoire de la traduction en Grèce, cf. S. Grammenidis, G. Floros, « The Greek-speaking Tradition », [dans :] Y. Gambier, U. Steccconi (dir.), *A World Atlas of Translation*, John Benjamins, Amsterdam 2019, pp. 323–340.

²² Conformément à la liste des enseignants-chercheurs des universités grecques, diffusée par le Ministère de l'Éducation nationale (août 2018).

dans plusieurs langues pratiquées. À ce jour, elle compte 60 membres et plus de 1300 abonnés sur sa page facebook.

(4) La mise en ligne des données : une base de données bibliographiques en traductologie, réalisée sous la direction de Simos Grammenidis, rassemble tous les travaux publiés par des traductologues hellénophones jusqu'en 2013 (715, dont 45 thèses)²³.

(5) La présence internationale des chercheurs en traductologie grecs de plus en plus forte et visible à l'étranger : on peut mentionner, à titre indicatif, la participation des universités grecques à des projets de recherche européens (par ex. TraMOOC — Translation for Massive Open Online Courses ou TRAMIG — Training newly arrived migrants for community interpreting and intercultural mediation²⁴), la présence de chercheurs grecs dans des conseils d'administration des associations internationales (par ex. EST — European Society for Translation Studies), la participation des professeurs grecs à des jurys d'évaluation de thèses à l'étranger (par ex. en Roumanie ou en Espagne) et les contributions grecques dans des publications spécialisées internationales²⁵.

1.2.2. EN POLOGNE

Les années 1990, qui ont vu la forte augmentation des formations à la traduction, ont été marquées aussi par une croissance spectaculaire des travaux de recherche sur la traduction. Objet de recherche déjà auparavant²⁶, elle a commencé à attirer l'attention de nombreux chercheurs, de diverses générations. Les résultats de leurs analyses, publiés dans des livres ou de nouvelles revues ou collections spécialisées, ou encore présentés lors de nombreux colloques (certains, devenus cycliques, sont un élément important de la traductologie polonaise), témoignent de l'existence, en Pologne, de la traductologie. Ou plutôt des chercheurs-traductologues ; dans des textes de loi qui régulent et organisent la recherche, la traductologie comme discipline est absente²⁷.

²³ Disponible sur : <<http://niobe.frl.auth.gr/hstbibliography/>> [consulté le 20.04.2020].

²⁴ La description du projet TraMOOC : <<http://di.ionio.gr/en/european-projects/tramooc-2/>> et du projet TRAMIG : <<https://tramig.eu/>> [consultés le 20.04.2020].

²⁵ Pour ne citer que les plus récentes : T. Dimitroulia, D. Goutsos (dir.), *inTRAlinea*, Special Issue: *Corpora and Literary Translation*, 2017 ; S. Grammenidis, G. Floros, *op. cit.* ; M. Pantazara, E. Tziafa (dir.), *Atelier de Traduction* 31–32 (*Dossier thématique : Dénomination et traduction*), 2019 ; P. Nicolaou (dir.), *Encounters in Greek and Irish Literature*, Cambridge Scholars Publishing, 2020.

²⁶ Cf. P. de Bończa Bukowski, M. Heydel, *Polish Translation Studies in Action. Concepts — Methodologies — Applications. A Reader*, Peter Lang, Berlin 2019.

²⁷ Cf. E. Skibińska, « Between Richness and 'Non-existence': Polish Translation Researchers as a Community », [dans :] K. Taivalkoski-Shilov, L. Tiittula, M. Koponen (dir.), *Communities in Translation and Interpreting*, Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal 2017, pp. 253–274.

La conséquence directe en est l'impossibilité de délivrer des grades ou titres (de doctorat, d'habilitation à diriger la recherche) dans cette discipline. Cette situation contribue aussi à la pérennisation du « profilement » angliciste, germaniste, slaviste ou romaniste de la recherche, lié à la meilleure connaissance des acquis traductologiques relevant des traditions anglosaxonne, allemande, française etc., publiés le plus souvent dans les langues correspondantes²⁸, auquel s'ajoute une sorte de séparatisme linguistique : on ne cherche pas à connaître les travaux écrits dans une langue autre que sa langue de travail ou l'anglais.

Tableau 3. Recherche en traductologie en Grèce et en Pologne

		Grèce	Pologne
Formes d'institutionnalisation	Revues et collections	2 revues : <i>mTm</i> ²⁹ , <i>Metafrasi</i> (1995–2008) numéros thématiques dans d'autres revues	11 titres
	Colloques cycliques	oui (1 seul)	oui (plus de 6)
	Associations	EEM — Elliniki Eteria Metafraseologias [Hellenic Society for Translation Studies] (depuis 2011)	CTER — Konsorcjum do Badań nad Edukacją Tłumaczy [Consortium for Translation Education Research] (depuis 2013)
Reconnaissance officielle de la discipline	inscrite sur la liste ministérielle des disciplines	non	non
	indiquée dans la formulation des titres des concours pour des postes universitaires	oui	non
	mentionnée dans les appellations des diplômes	oui (seulement pour les 9 <i>metapychiako</i>)	oui (seulement pour les 4 EMT)
	traduction comme activité reconnue lors des évaluations des chercheurs et des universitaires	oui	non

²⁸ J. Żmudzki, « Problemy, zadania i wyzwania translatoryki », *Lingwistyka Stosowana* 1, 2009, pp. 41–60.

²⁹ La revue *mTm* (i.e. minor translating major, major translating minor, minor translating minor), malgré son nom, ne publie que des articles rédigés en anglais, français, allemand, italien et espagnol (et non pas en grec).

1.3. BILAN

Les tableaux 2 et 3 ci-dessus réunissent des données qui permettent un bilan comparatif de la situation de la formation à la traduction et de la recherche traductologique dans les deux pays.

Ainsi, l'intérêt accru pour la traduction, en tant qu'activité professionnelle, est reflété dans le développement des études spécialisées, ce qui s'inscrit dans le contexte général, européen et mondial, dû à l'influence du marché et à la constante augmentation de la demande de traductions. Cependant, si en Pologne se dessine un « centre » de la formation et de la recherche qu'est le milieu académique avec ses diverses activités — un nombre relativement plus important de revues spécialisées (attachées à des universités), de colloques cycliques et de programmes d'études EMT —, la Grèce connaît plus d'initiatives venues de la « périphérie », avec une plus grande dispersion des pôles de la formation et du développement d'une pensée traductologique (comme le rôle de la revue-phare *Metafrasi* ou du Centre EKEMEL). Malgré cela, il s'avère que, dans les deux pays, le statut de la traductologie en tant que discipline distincte et autonome reste encore incertain.

2. PRÉSENCE ÉDITORIALE DES OUVRAGES TRADUCTOLOGIQUES TRADUITS EN GRÈCE ET EN POLOGNE

2.1. CONSTITUTION DES LISTES DES OUVRAGES RECENSÉS

La traduction est comprise ici comme *publication sous forme de livre*, résultat de l'activité éditoriale qui conditionne le fonctionnement public — la diffusion — du texte. Nous nous intéressons au livre non seulement parce que dans la production scientifique en sciences humaines et sociales il occupe toujours une place centrale, mais aussi parce que, comme objet de l'activité éditoriale, il constitue une catégorie relativement facile à identifier et décrire³⁰.

Les sources des données étant de nature différente pour chaque pays (voir le tableau 4), nous avons défini des critères communs et les avons affinés dans les analyses du corpus respectivement grec et polonais.

Le premier critère commun appliqué ici est celui de la langue de publication : grec ou polonais ; le suivant est celui de l'appartenance de l'ouvrage à la discipline de traductologie. En nous appuyant sur la définition proposée par Mathieu Guidère, nous considérons que « l'objet de la traductologie est bien la traduction dans toutes ses manifestations. Qu'il s'agisse de traduction orale ou écrite, géné-

³⁰ Cf. J. Heilbron, « Book translations as a cultural world-system », *European Journal of Social Theory* 2(4), 1999, pp. 429–444; A. Pym, S. Poupaud, E. Torres-Simón, « Finding Translations. On the Use of Bibliographical Databases in Translation History », *Meta* 54(2), 2009, pp. 264–278.

rale ou spécialisée, le traductologue réfléchit sur toutes les formes d'intervention du traducteur »³¹. Sont donc traités comme traductologiques les ouvrages qui ont pour objet « la traduction dans toutes ses manifestations », ce qui permet de prendre en considération aussi bien les travaux hautement théoriques sur la nature de la traduction, que les guides pratiques de traduction entre deux langues données.

Tableau 4. Constitution des listes des ouvrages traduits — sources de données

Grèce	Pologne
catalogues en ligne de : (1) Bibliothèque nationale grecque (2) Centre national du livre, base BiblioNet (3) Base de données bibliographiques en traductologie	catalogues en ligne de : (1) Bibliothèque de l'Université de Wrocław (2) Bibliothèque Jagellonne (3) Bibliothèque nationale polonaise
données recoupées par la consultation du WorldCat, des sites Internet des éditeurs et/ou des livres	
liste grecque : 24 ouvrages traduits (dont une anthologie)	liste polonaise : 18 ouvrages traduits (dont une anthologie)

Puisque, par la suite, nous nous occupons des traductions de tels ouvrages et que la traduction est comprise ici comme *un livre publié en tant que traduction*, un deuxième critère a été appliqué : la présence, dans la description bibliographique, de la mention *przekład/tłumaczenie z* ou *metafrasi* ('traduction de') et, généralement, du nom du traducteur.

Après la constitution des listes des traductions dans chacune des deux langues, une conjecture de départ s'est vue confirmée : leurs constituants présentent un caractère hétérogène. Pour pouvoir les organiser de manière systématique, nous avons procédé à l'application des trois critères suivants :

- (a) la *forme* de publication : livre d'un auteur, ouvrage collectif, anthologie ;
- (b) le *contenu* de la publication : manuel (synthèse), ouvrage de recherche (monographique), guide, encyclopédie ou dictionnaire, travail relevant de la réflexion préscientifique sur la traduction³² ;
- (c) le *public visé* : spécialistes (chercheurs, étudiants, professionnels), non spécialistes (vulgarisation).

Ceci a permis de classer les ouvrages analysés dans cinq catégories, toutes présentes dans les deux listes, quoiqu'en quantités différentes (graphiques 2a et 2b) :

³¹ M. Guidère, *Introduction à la traductologie*, De Boeck, coll. « Traducto », Bruxelles 2010, p. 12.

³² L'expression « réflexion préscientifique » renvoie aux ouvrages portant sur la traduction (considérée aussi bien empiriquement, comme une pratique individuelle, que, avec un essai de théorisation, comme un phénomène ayant un rôle important dans l'histoire de l'humanité) parus avant la première moitié du XX^e siècle et la naissance de la discipline scientifique appelée traductologie.

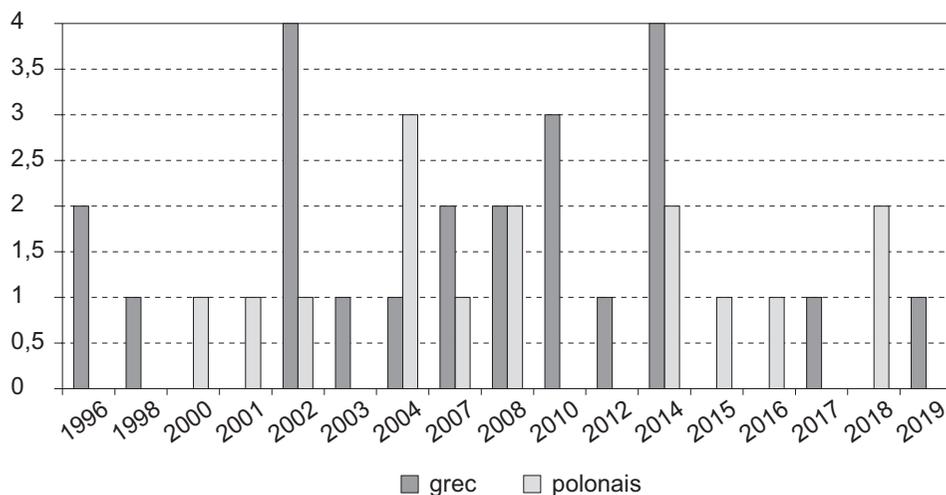
- ouvrages de recherche,
- ouvrages didactiques,
- ouvrages préscientifiques,
- ouvrages de vulgarisation scientifique,
- anthologies.

2.2. RÉSULTATS DE L'EXAMEN DES LISTES DES OUVRAGES TRADUITS

Comme le montre le tableau 4 ci-dessus, avec 23 ouvrages traduits en grec, 17 en polonais, et une anthologie dans chacune des deux langues, les résultats de nos recherches s'avèrent plutôt maigres. Ils permettent cependant de faire des observations comparatives de la situation en Grèce et en Pologne et de répondre aux questions portant sur les auteurs et les titres traduits, la langue de l'original, les éditeurs et les traducteurs des ouvrages intraduits, et la chronologie et la fréquence de leur publication.

2.2.1. CHRONOLOGIE DE L'INTRADUCTION

L'examen des dates de parution des ouvrages traduits permet de constater que même si deux ouvrages sont parus en polonais dans les années 1970 et deux en grec dans les années 1990, c'est seulement dans les années 2000 que les éditeurs commencent à manifester un intérêt plus affirmé pour cette discipline.

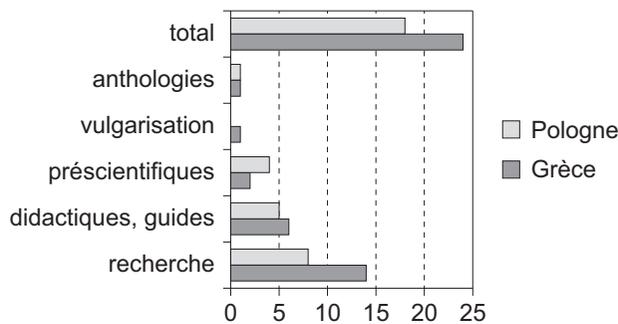


Graphique 1. Nombre de traductions, selon l'année (à partir de 1990)

2.2.2. CONTENU DE L'INTRADUCTION

Les graphiques 2a et 2b, qui rendent compte du contenu de l'intraduction, montrent que le nombre d'ouvrages traduits en grec est plus élevé dans toutes les catégories à part celle d'« ouvrages préscientifiques ». En effet, on peut être frappé de la présence, en polonais, des essais d'Alexander Fraser Tytler, Matthew Arnold, Francis Newman, publiés par la Maison d'édition de l'Université de Gdańsk, dans la collection « Europejscy klasycy sztuki przekładu od XIV do XIX wieku » [‘Classiques européens de l'art de traduire du XIV^e au XIX^e siècle’]; il s'agit cependant d'une initiative du traducteur de ces ouvrages. Nous y classons aussi les notes de Karl Dedecius, publiées en polonais en 1974 par Wydawnictwo Literackie, et surtout *Die Aufgabe des Übersetzers* de Walter Benjamin, paru en grec sous forme d'un ouvrage à part³³.

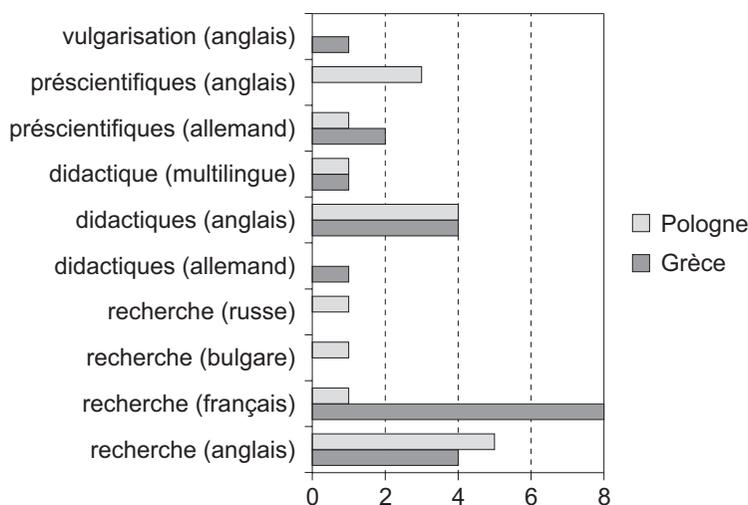
En ce qui concerne les ouvrages didactiques, on constate d'abord l'existence d'un seul élément commun : le dictionnaire de *Terminologie de la traduction*, « vocabulaire fondamental de l'enseignement pratique de la traduction », pour citer les auteurs de la *Présentation* de l'ouvrage³⁴. À part cela, on observe une différence de poids : autant les ouvrages traduits en grec sont des manuels ou introductions à la traductologie (tels de Jeremy Munday et de Jenny Williams & Andrew Chesterman), autant les quatre traductions en polonais sont des guides pratiques d'interprétation (d'Andrew Gillies et de Jean-François Rozan), publiés sous forme de petits volumes bilingues, anglais et polonais, par la Société Cracovienne de Promotion de la Linguistique *Tertium*, dans la collection « Język a komunikacja » [‘Langue et communication’].



Graphique 2a. Nombre d'ouvrages traduits, selon la catégorie

³³ En polonais, ce texte fait partie d'un volume des travaux du philosophe (dans deux traductions différentes). Les principes appliqués dans la constitution des données n'ont pas permis d'inclure ces deux traductions dans notre liste d'ouvrages traductologiques traduits sous forme de livre.

³⁴ J. Delisle, H. Lee-Jahnke, M.C. Cormier (dir.), *Terminologie de la traduction*, John Benjamins, Amsterdam 1999, p. 2.



Graphique 2b. Nombre d'ouvrages traduits, selon la catégorie et la langue

La catégorie « ouvrages de recherche » présente elle aussi des différences considérables (graphiques 2a, 2b, tableau 5). La première concerne le nombre de langues sources : deux pour le grec, quatre pour le polonais. Parmi les traductions polonaises, on remarque un ouvrage traduit du bulgare — la seule langue périphérique dans nos inventaires ; il s'agit cependant de l'ouvrage sur la traduction humaine et la traduction mécanique, publié par Alexandre Ljudskanov dans les années 1960, traduit en polonais en 1973 et jamais réédité. Une autre différence frappante est celle de la part du français comme langue source : huit ouvrages traduits en grec face à un seul en polonais. Ainsi, les chercheurs et étudiants grecs ne parlant pas le français ont la possibilité de connaître les idées de Georges Mounin, Antoine Berman, Jean-René Ladmiral — personnages phares de la traductologie française — qui, pour leurs homologues polonais, restent toujours inaccessibles.

Tableau 5. Ouvrages traduits, catégorie « ouvrages de recherche »

I. OUVRAGES TRADUITS DE L'ANGLAIS			
Auteur	Titre(s)	Année de la parution	
		original	traduction
Ouvrages traduits en grec			
Umberto Eco	<i>Experiences in Translation</i>	2001	2003
Michael Cronin	<i>Translation and Globalization</i>	2003	2007
Edwin Gentzler	<i>Contemporary Translation Theories</i>	1993	2012
Christiane Nord	<i>Translating as a Purposeful Activity</i>	1997	2014

Tableau 5. Ouvrages traduits... (suite)

I. OUVRAGES TRADUITS DE L'ANGLAIS			
Auteur	Titre(s)	Année de la parution	
		original	traduction
Ouvrages traduits en polonais			
Elżbieta Tabakowska	<i>Cognitive Linguistics and Poetics of Translation</i>	1993	2001
Ernst-August Gutt	<i>Modes of Translation and Cultural Distance</i>	1989	2004
Theo Hermans	<i>The Conference of the Tongues</i>	2007	2015
Ouvrages traduits en grec et en polonais			
George Steiner	<i>After Babel</i>	1975	2000 (pl) 2004 (gr)
Michael Cronin	<i>Translation in the Digital Age</i>	2013	2016 (pl) 2019 (gr)
II. OUVRAGES TRADUITS DU FRANÇAIS			
Auteur	Titre(s)	Année de la parution	
		original	traduction
Ouvrages traduits en grec			
Jacques Derrida	<i>Témoignage et traduction — Survivre en poète [conférence en Grèce]</i>	1995	1996
Georges Mounin	<i>Les belles infidèles</i>	1955	2002
Georges Mounin	<i>Les problèmes théoriques de la traduction</i>	1963	2002
Antoine Berman	<i>L'auberge du lointain</i>	1991	2002
Jean-René Ladmiral	<i>Traduire : théorèmes pour la traduction</i>	1979	2007
Daniel Gouadec	<i>Profession : Traducteur</i>	2002	2008
Daniel Gouadec	<i>Faire traduire</i>	2004	2010
Ouvrages traduits en grec et en polonais			
Paul Ricœur	<i>Sur la traduction</i>	2004	2008 (gr) 2010 (pl)
III. OUVRAGES TRADUITS DE L'ALLEMAND			
Auteur	Titre(s)	Année de la parution	
		original	traduction
Ouvrages traduits en grec			
Margret Ammann	<i>Grundlagen der modernen Translationstheorie</i>	1990	2014
Walter Benjamin	<i>Die Aufgabe des Übersetzers</i>	1923	2014

Sur un tel fond se détachent les deux anthologies :

Tableau 6. Auteurs dont les textes se trouvent dans une anthologie

ANTHOLOGIES (En gras, les noms des auteurs qui apparaissent dans les deux anthologies)	
Grèce	Pologne
D. Goutsos, <i>O Logos tis Metafrasis</i> (2005) 17 textes de : Bankier, Chamberlain , Even-Zohar , Hermans , Heylen, Johnston, Keeley, Koller , Lefevere , Nida , Robinson, Schmidt, Steiner (3 textes), Venuti (2 textes)	M. Heydel, P. Bukowski (dir.), <i>Współczesne teorie przekładu</i> (2009) 23 textes de : Berman, Chamberlain , Derrida, Even-Zohar , Gadamer, Hermans , Jakobson, Koller , Lefevere , Levy, Neubert, Nida , Nord, Paepcke, Popovic, Ricœur, Riffaterre, Spivak, Steiner , Stolze, Toury, Tymoczko, Venuti

Ces recueils de textes — articles ou chapitres d’ouvrages d’auteurs reconnus — constituent une possibilité d’y accéder, et la seule en traduction. Leur importance indéniable dans le transfert des connaissances traductologiques est d’autant plus à souligner³⁵.

On remarque qu’en Grèce les ouvrages traduits paraissent généralement chez des maisons d’édition généralistes, alors qu’en Pologne, il s’agit des presses universitaires ou spécialisées dans l’édition scientifique, à l’exception de l’anthologie polonaise qui a été publiée par un éditeur généraliste (la maison d’édition Znak de Cracovie). Une observation plus détaillée permet de constater, dans les deux pays, la dispersion des titres traduits entre divers éditeurs et dans des collections diverses (tableau 7). Aucun programme systématique et de longue haleine ne semble dicter les choix des éditeurs. En Grèce, la collection « Theoria ke praktiki tis metafrasis » [‘Théorie et pratique de la traduction’] de la maison d’édition Metaichmio était prometteuse, mais elle s’est arrêtée en 2007 avec quatre titres ; l’éditeur Diavlos, qui à partir de 2007 a déjà publié quatorze titres en traductologie d’auteurs grecs et quatre traductions récentes des ouvrages de Michael Cronin, de Christiane Nord et de Margret Ammann semble ouvrir des perspectives intéressantes.

³⁵ Ces anthologies mériteraient une étude à part ; au-delà de la question du statut même de l’anthologie (genre ou pratique discursive ?), il se poserait le problème de la représentation de la pensée traductive construite par les auteurs de ces « traductions groupées » (L. D’hulst, *Essais d’histoire de la traduction*, Classiques Garnier, Paris 2014, pp. 200–208).

Tableau 7. Éditeurs des traductions

Grèce		Pologne	
éditeur	nombre de titres publiés	éditeur	nombre de titres publiés
Diavlos (à partir de 2007)	4	Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, collection « Europejscy klasycy sztuki przekładu od XIV do XIX wieku »	3
Metaichmio (2002–2007), collection « Theoria ke praktiki tis metafrasis »	4	Tertium, collection « Język a komunikacja »	4
Texto	2	Universitas, collections : « Horyzonty Nowoczesności », « Językoznawstwo kognitywne », « Międzykulturowe konteksty kognitywizmu »	3
Patakis	2	Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, collection « Translatio »	2
Ellinika Grammata	2	Wydawnictwo Naukowe UAM	1
divers éditeurs	1 × 10	Wydawnictwa Naukowo-Techniczne	1
		Wydawnictwo Literackie	1
		Wydawnictwo Znak	1

2.3. BILAN

La place de l'intraduction des ouvrages traductologiques est faible, voire très faible, dans les deux pays. On traduit à partir des langues considérées comme centrales, et notamment de l'anglais (et des auteurs anglo-saxons) — ce qui confirme la dominance de l'anglais comme langue des *Translation Studies* — et, dans un moindre degré, du français et de l'allemand. Le choix des titres semble très aléatoire et, aussi bien en Grèce qu'en Pologne, il serait impossible de parler d'un programme systématique et de longue haleine permettant l'intraduction des travaux majeurs de la traductologie.

3. USAGE DIDACTIQUE DES OUVRAGES TRADUCTOLOGIQUES TRADUITS EN GRÈCE ET EN POLOGNE

3.1. CONSTITUTION DES LISTES DE LECTURES CONSEILLÉES AUX ÉTUDIANTS

Le but de notre travail étant de voir la part de la traduction dans la propagation des connaissances en traductologie, nous avons examiné les bibliographies qui accompagnent les programmes (*syllabi*) de divers cours de traduction/traductologie dispensés dans les universités grecques et polonaises.

Les différences de l'organisation des formations en traduction dans les deux pays ainsi que le statut des cours et matières qui les composent ont rendu difficile la création des listes des lectures conseillées aux étudiants qui présenteraient les mêmes caractéristiques. Il faut surtout souligner l'existence, en Grèce, d'un système universitaire de distribution gratuite des livres aux étudiants (Eudoxus)³⁶ et d'une collection d'e-books académiques rédigés en langue grecque et disponibles en accès libre (Kallipos), qui peuvent être un canal important favorisant la transmission des savoirs. Le tableau 8 montre les sources utilisées, qui présentent des analogies qui nous semblent suffisantes pour mener des observations comparatives.

Pour dresser la liste des lectures obligatoires ou conseillées en Grèce, nous avons eu recours à deux sources : les sites web universitaires et la plateforme Eudoxus. À partir de la liste des départements de langues et littératures étrangères (français, anglais, allemand, italien, espagnol, russe, langues slaves, turc, langues balkaniques, études méditerranéennes) dans quatre universités différentes (NKUA, AUTH, Universités de Thrace et d'Égée), et du seul département spécialisé en traduction et interprétation (DFLTI), nous avons répertorié 21 cours obligatoires de 1^{er} cycle en traduction, appelés « introduction à la traduction », « théories de la traduction », « théorie et pratique de la traduction », etc.

Pour ces cours, nous avons recensé les ouvrages : (a) proposés dans les *syllabi* (disponibles dans les guides de l'étudiant de l'année académique 2018/2019 sur les sites web des départements) et/ou (b) distribués aux étudiants par le biais du système Eudoxus (dans les années académiques 2017/2018 et 2018/2019).

Quant aux cours de 2^e cycle, pour lesquels Eudoxus n'est pas disponible, nos données sont très limitées, car nous n'avons trouvé que 3 *syllabi*, ceux des cours « principes de traductologie » (AUTH), « théorie et méthodologie de la traduction » (DFLTI), « théorie et pratique de la traduction » (NKUA)³⁷.

³⁶ Un enseignant peut proposer pour son cours un à trois titres publiés par un éditeur grec et répertoriés sur la plateforme Eudoxus ; l'étudiant ne peut en choisir qu'un seul pour chaque cours. Tous les enseignants ne proposent pas d'ouvrage sur Eudoxus. La distribution aux étudiants est prise en charge par le Ministère de l'Éducation, ce qui constitue un motif pour faire publier des titres (originaux ou traduits) qui sont en relation avec les matières académiques enseignées.

³⁷ Des séminaires de traduction sont également offerts dans le cadre des programmes autres que ceux de spécialisation en traduction ou en traductologie examinés ici ; notons, à titre indicatif, le séminaire de master « traduction théâtrale : théorie et pratique » du Département d'études théâtrales (NKUA).

Pour dresser la liste des lectures obligatoires ou conseillées en Pologne, nous avons eu recours principalement au système USOS (*Uniwersytecki System Obsługi Studiów* — Système universitaire de la gestion des études), utilisé dans la plupart des universités polonaises, qui offre la possibilité d'accès à des *syllabi* de cours dispensés. Pour nos besoins, nous avons prélevé les bibliographies de 46 cours enseignés dans les années 2016/2017, 2017/2018, 2018/2019, dans les universités de Varsovie, Łódź, Wrocław, Jagellone (UJ), Śląski de Katowice, Marie Curie de Lublin, Adam Mickiewicz de Poznań (UAM), Mikołaj Kopernik de Toruń, Université Pédagogique de Cracovie, dans les cursus de deuxième cycle en anglais, français, allemand, espagnol, russe, et dans le cursus de deuxième cycle en polonais, spécialité traduction (UJ, UAM). Il s'agit de :

(1) Cours appelés « initiation à la traductologie », « éléments de traductologie » ou « théorie de la traduction » ; ils sont proposés (a) dans le cadre d'un programme de formation à la traduction et/ou (b) dans un cursus « philologique » de premier (plus rare) ou de deuxième cycle en anglais, français, allemand, espagnol, russe, etc. Dans plusieurs cas, le même *syllabus* a été réutilisé, d'une année à l'autre ; pour les besoins de cette étude, il a été considéré une seule fois.

(2) Séminaires en traductologie, menant à la rédaction d'un mémoire consacré à la problématique de la traduction.

Tableau 8. Constitution des listes de lectures conseillées

	Grèce	Pologne
Années	2017/2018, 2018/2019	2016/2017, 2017/2018, 2018/2019
Universités et départements	13 départements (de langues et littératures étrangères et de traduction/interprétation)	9 universités (Varsovie, Jagellone, Śląski, Wrocław, UMCS, UAM, UMK, UPC, Łódź)
Sources	(1) sites web des départements (2) Eudoxus < https://eudoxus.gr/ >	USOS < https://www.usos.edu.pl/ >
	Grèce	Pologne
Cursus	(a) 1 ^{er} cycle en anglais, français, allemand, italien, espagnol, russe, turc, langues balkaniques (b) 2 ^e cycle, spécialité traduction (AUTH, NKUA, DLFTI)	1 ^{er} cycle (<i>licencjat</i>) en anglais et français 2 ^e cycle (<i>magisterski</i>) : (a) en anglais, français, allemand, espagnol, russe (b) en polonais, spécialité traduction (UJ, UAM)
Nombre de cours	24 <i>syllabi</i>	46 <i>syllabi</i>
	liste grecque : 108 ouvrages (dont l'anthologie)	liste polonaise : 243 ouvrages (dont l'anthologie)

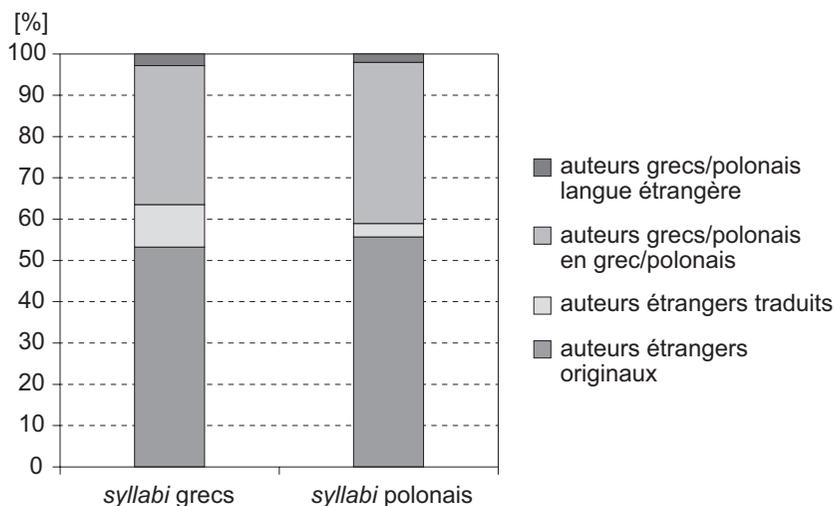
Les *syllabi* contiennent aussi bien des livres que des articles, mais pour les besoins de ce travail seuls les travaux sous forme de livre ont été retenus. Par-

mi ceux-ci apparaissent non seulement des ouvrages traductologiques, mais aussi ceux qui relèvent d'autres disciplines, par ex. histoire de la littérature, sémiotique, linguistique, sociologie. Leur élimination a permis d'obtenir des « listes brutes », qui sont une somme de toutes les entrées renvoyant à des ouvrages traductologiques dans les bibliographies réunies. Certains réapparaissent plusieurs fois, car ils figurent dans la plupart des *syllabi* examinés. Pour découvrir les ouvrages considérés par les enseignants grecs et polonais comme les plus significatifs pour la diffusion des connaissances en traductologie, le contenu des listes brutes a été ordonné selon la fréquence de chaque entrée ; ainsi, ont été obtenues les listes finales. Elles comptent : (a) les travaux des auteurs grecs/polonais publiés en grec/polonais, (b) les travaux des auteurs grecs/polonais publiés en une langue étrangère, (c) les travaux des auteurs étrangers publiés en une langue étrangère et, enfin, (d) les travaux des auteurs étrangers traduits et publiés en grec/polonais.

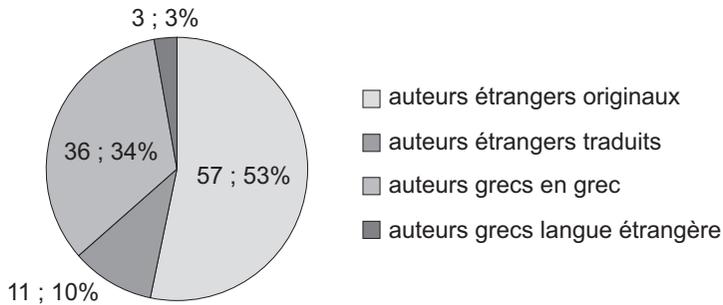
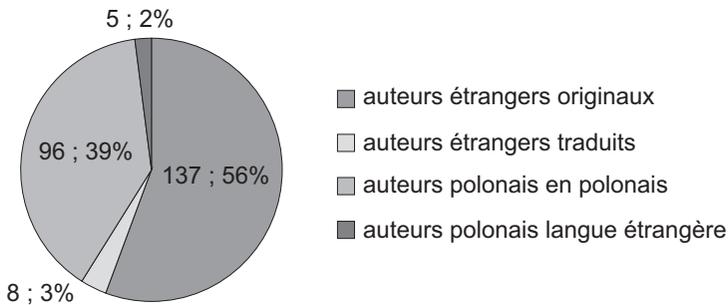
3.2. RÉSULTATS DE L'EXAMEN DES LECTURES CONSEILLÉES

Les données réunies ainsi peuvent être considérées comme une indication des tendances qui existent dans les deux pays quant à la part de l'intraduction dans la transmission didactique des connaissances en traductologie.

Ainsi, les graphiques 3a, 3b et 3c montrent la présence plus forte des ouvrages traduits sur la liste grecque (ceci n'étonne pas si l'on rappelle que le nombre de traductions en grec est légèrement plus important et que grâce au système Eudoxus sont proposés aux étudiants les livres publiés chez des éditeurs grecs, dont ceux qui sont traduits en grec) et le nombre plus important d'ouvrages originaux en langue étrangère sur la liste polonaise.



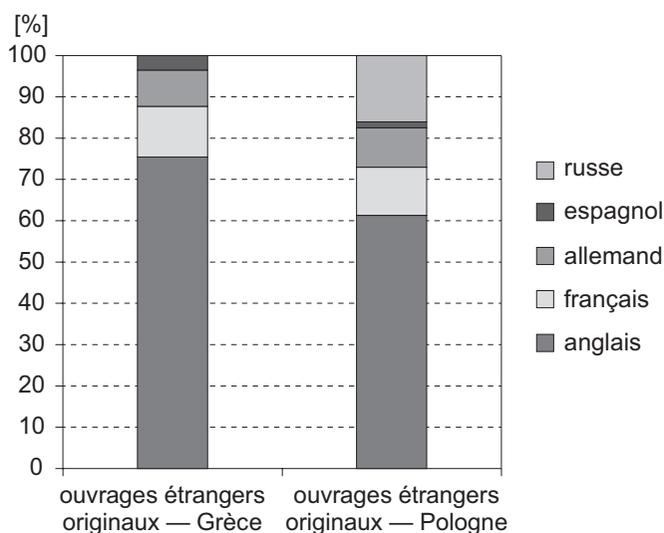
Graphique 3a. Nombre d'ouvrages originaux et en traduction dans les *syllabi* grecs et polonais

Graphique 3b. Nombre d'ouvrages originaux et en traduction dans les *syllabi* grecsGraphique 3c. Nombre d'ouvrages originaux et en traduction dans les *syllabi* polonais

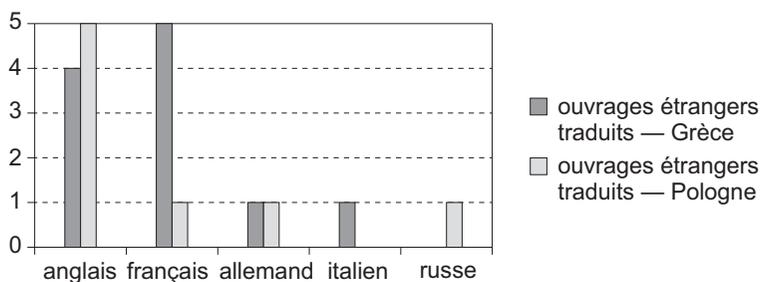
L'approche plus détaillée, concernant la langue originale de l'ouvrage (graphiques 4a et 4b), montre la dominance de l'anglais dans les deux listes (43 originaux et 4 traductions en grec ; 84 originaux et 5 traductions en polonais) et une présence plus forte du français dans la catégorie « ouvrages traduits » dans la liste grecque (5 en grec contre 1 en polonais), ce qui correspond aux nombre plus important de traductions, que nous avons vu auparavant.

Si la position de l'anglais n'étonne pas, on peut être frappé par le nombre bas des lectures en allemand ; dans leur article de 2005, Balacescu et Stefanink déplorent la méconnaissance des apports théoriques de la traductologie allemande³⁸ : nos données semblent le confirmer, surtout pour la Pologne. Et comme les travaux allemands ne sont pas traduits — nous l'avons vu plus haut — cette situation a peu de chances de changer.

³⁸ I. Balacescu, B. Stefanink, *op. cit.*, p. 278.



Graphique 4a. Nombre d'ouvrages étrangers originaux selon la langue, dans les *syllabi* grecs et polonais



Graphique 4b. Nombre d'ouvrages étrangers traduits selon la langue, dans les *syllabi* grecs et polonais

Le tableau 9 permet de faire des comparaisons concernant la place des ouvrages traduits dans les *syllabi*. Ainsi, si en Grèce seuls sept titres traduits y apparaissent (sur 24), neuf (sur 18) sont cités dans la liste polonaise. Mais c'est surtout leur fréquence qui attire l'attention. Dans la liste grecque, c'est le manuel de Jeremy Munday qui est le plus cité, avec onze mentions dans les *syllabi* (et quinze dans les listes destinées à la distribution via Eudoxus) ; ensuite vient le fonctionnalisme allemand avec le manuel de Nord ; avec trois mentions apparaissent des ouvrages à caractère plus théorique et qui peuvent être traités de « classiques », si l'on prend en considération l'année de la publication de l'original : *Belles infidèles* de Mounin (1955) et *Théorèmes pour la traduction* de Ladmiral (1979).

On y voit aussi *Terminologie de la traduction* (deux mentions), le seul ouvrage figurant dans les deux listes et qui, avec quatorze mentions, apparaît en tête de la liste polonaise. Sur celle-ci, le deuxième ouvrage le plus souvent cité est l'anthologie, mentionnée onze fois — alors que l'anthologie grecque n'apparaît qu'une seule fois. Quant aux autres titres traduits, ils sont mentionnés une à deux fois. Ceci semble indiquer plutôt les prédilections des enseignants que la valeur ou la place des ouvrages dans la pensée traductologique³⁹.

Tableau 9. Usage didactique des ouvrages traduits

Ouvrages traduits	Nombre d'apparitions sur les listes		
	grecque		polonaise
	<i>syllabi</i>	Eudoxus	<i>syllabi</i>
Delisle <i>et al.</i> (<i>Terminologie de la traduction</i>)	2	0	14
Cronin (<i>Translation in the Digital Age</i>) ⁴⁰	0	0	2
Steiner (<i>After Babel</i>)	0	0	2
Ricœur (<i>Sur la traduction</i>)	0	0	1
Anthologie (<i>Współczesne teorie przekładu</i>)			11
Tabakowska (<i>Cognitive Linguistics and Poetics of Translation</i>)			2
Dedecius (<i>Notatnik tłumacza</i>)			2
Torop (<i>Total'nyj perevod</i>)			1
Hermans (<i>The Conference of the Tongues</i>)			1
Munday (<i>Translation Studies</i>)	11	15	
Nord (<i>Translating as a Purposeful Activity</i>)	2	8	
Ladmiral (<i>Traduire : théorèmes pour la traduction</i>)	3	0	
Mounin (<i>Les problèmes théoriques de la traduction</i>)	0	4	
Mounin (<i>Les belles infidèles</i>)	3	0	
Cronin (<i>Translation and Globalization</i>)	0	2	
Gouadec (<i>Profession : Traducteur</i>) ⁴¹	1(1)	0	
Anthologie (<i>O Logos tis Metafrasis</i>)	1	0	

³⁹ Certains écarts entre les deux listes peuvent peut-être s'expliquer par le fait que le système grec est directement lié aux maisons d'éditions et au stock disponible (par ex. l'éditeur de l'anthologie a fermé en 2010 et la *Terminologie* est épuisée chez l'éditeur). Cette conjecture nécessiterait cependant une recherche plus détaillée sur le marché éditorial de chaque pays.

⁴⁰ La traduction grecque, publiée en novembre 2019, n'entre pas dans la période examinée ici.

⁴¹ Ce titre apparaît une fois en traduction grecque et une fois en traduction anglaise.

3.3. BILAN

L'examen des listes des lectures dévoile un intérêt très faible que portent les enseignants à des ouvrages traduits. Leur place dans les *syllabi* — que l'on peut considérer comme une sorte de canon de base — est infime, en comparaison à celle des ouvrages étrangers originaux : plus de 50% dans les deux pays, nombre supérieur à celui des ouvrages écrits en langue maternelle (30% environ). Un seul titre apparaît plus de dix fois sur la liste grecque, deux dans les *syllabi* polonais considérés comme un tout. Dans tous les cas, il s'agit d'ouvrages à caractère didactique (manuel, dictionnaire, anthologie) ; ceci n'étonne pas, la majorité des cours étant ceux d'initiation à la traductologie. La très faible présence ou l'absence des ouvrages de caractère plus théorique (Steiner, Ricœur, Mounin) peut s'expliquer par le fait qu'ils peuvent être utilisés surtout en séminaires qui préparent à la recherche ; or ceux-ci ne constituent qu'une petite partie des cours dont les *syllabi* ont été utilisés.

4. CONCLUSION

Nos observations apportent une réponse négative à la question liminaire : la traduction ne sert que dans une très faible mesure à propager les connaissances en traductologie, aussi bien en Grèce qu'en Pologne. Pour ce qui des ouvrages intraduits, non seulement leur nombre est infime, mais de plus le choix des titres ne semble pas être régi par un principe cohérent. Quant à leur usage didactique, il apparaît être minime dans les cours universitaires. Dans les deux pays, la présence très forte d'ouvrages en langues étrangères dans les *syllabi* — qui reflète, pourrait-on croire, les « préférences » des enseignants-chercheurs — contribue à la pérennisation du phénomène du « séparatisme linguistique » et de la domination de la pensée traductologique anglosaxonne.

La suprématie de la traductologie anglosaxonne se manifeste également par l'absence de contact avec les « périphéries » : à part Ljudskanov en Pologne (1973), aucun ouvrage traductologique n'a été intraduit d'une langue périphérique, ni en grec, ni en polonais ; et il en va de même pour l'extraduction des ouvrages grecs et polonais vers d'autres langues⁴². De plus, les travaux de chercheurs de pays et langues « périphériques », même ceux publiés en anglais (Zuzana Jettmarova, Kaisa Koskinen, Niki Pokorn — pour ne citer que quelques

⁴² La recherche sur les flux de traductions montre l'absence totale de l'extraduction des ouvrages traductologiques du grec et quelques exceptions seulement pour le polonais : une traduction en italien (W. Soliński, *Traduzione artistica e cultura letteraria: comunicazione e metacomunicazione letteraria*, trad. F. Tucci, Schena Editore, Fasano 1992), deux autres en préparation grâce à la subvention de l'EST (<<https://est-translationstudies.org/committees/translation-committee/translation-prize/>>) et l'anthologie de Bończa Bukowski et Heydel *Polish Translation Studies in Action...*, sortie en 2019.

noms), sont, eux aussi, absents des listes recensées. La phrase de Pierre Bourdieu, citée en exergue, semble donc trouver une confirmation de plus dans les cas grec et polonais.

Nos constatations invitent à de nouveaux questionnements. Le premier porte sur les raisons d'un tel état de choses dans les deux pays : pourquoi la plupart des ouvrages sont-ils traduits de l'anglais — langue que tous les chercheurs peuvent lire ? Quel est la part d'influence de l'université et des chercheurs⁴³ auprès des différents acteurs qui participent à la dissémination des connaissances à travers la traduction : auteurs, éditeurs, traducteurs ? Cette situation présente-t-elle des analogies avec d'autres pays ? Quel peut être en définitive le rôle du « multilinguisme passif » dans la propagation équitable des savoirs ?

Si ces questionnements ne se limitent pas au champ de la traductologie, c'est pourtant son rôle, comme le souligne Rafael Schögler, de montrer que la traduction « forme et transforme les champs académiques, culturels et intellectuels autant que leurs acteurs et les interprétations des idées »⁴⁴.

Et, ajoutons, de le faire par son propre exemple. En effet, il faut tenir compte d'un facteur de poids : si la reconnaissance institutionnelle de la traductologie comme discipline universitaire et domaine de connaissance est récente⁴⁵, son développement a un caractère « transnational » : non seulement son objet, la traduction, incite à dépasser les frontières linguistiques et géographiques, mais aussi la recherche (et la publication des résultats) se fait souvent au-delà de ces frontières⁴⁶.

Dans ce sens, il serait indispensable de reconsidérer comment se dessinent les centres et les périphéries, mais aussi quelles sont les véritables barrières à franchir (culturelles ? idéologiques ? économiques ? politiques ?) pour ouvrir ou faciliter l'accès aux apports significatifs en traductologie.

⁴³ Qui se situent toujours dans un contexte sociopolitique national et international — facteur à ne pas oublier.

⁴⁴ R. Schögler, « Les fonctions de la traduction en sciences humaines et sociales », *Parallèles* 29(2), octobre 2017, p. 37.

⁴⁵ Cf. Y. Gambier, « Institutionalization of translation studies », [dans :] L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge...*, pp. 179–194.

⁴⁶ En 2009, Gideon Toury a observé un phénomène de migration académique, en examinant les affiliations des auteurs publiant dans *Target* — *International Journal of Translation Studies* (c'est nous qui soulignons), dont un nombre important travaillent dans un pays autre que celui de leur nationalité (G. Toury, « Incubation, birth and growth. Observations on the first 20 years of *Target* », *Target* 21(2), 2009, pp. 194–195). Aujourd'hui, à cette migration s'ajoutent les politiques de recherche et la coopération internationale qui encouragent la mobilité des chercheurs et la publication de leurs travaux en langues autres que leur langue maternelle ; cf. aussi l'article de Kristiina Taivalkoski-Shilov dans ce volume.

ANNEXES

CORPUS D'ANALYSE GREC

- Ammann M., *Vasikes arches tis metafraseologias* [Grundlagen der modernen Translationstheorie], trad. A. Wiedenmayer, D. Lamprou, Diavlos, Athènes 2014.
- Benjamin W., *I apostoli tou metafrasti* [Die Aufgabe des Übersetzers], trad. G. Sagkriotis, Patakis, Athènes 2014.
- Berman A., *I metafrasi ke to gramma i To pandochio tou apomakrou* [La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain], trad. C. Inglessis Margellos, Metaichmio, coll. « Theoria ke praktiki tis metafrasis », Athènes 2002.
- Christensen B., Liedtke K.-J., *Sta kimata trion thalasson: mia synchroni Odysseia* [Waves of Three Seas: A modern Odyssey], trad. Th. Liveriadis, International Writers and Translators' Center of Rhodes, Rhodes 1996.
- Cronin M., *Metafrasi ke pagkosmiopiisi* [Translation and Globalization], trad. P. Kelandrias, Diavlos, Athènes 2007.
- Cronin M., *I metafrasi stin psifiaki epochi* [Translation in the Digital Age], traduit par les étudiants en Master « Traduction-Traductologie » NKUA, M. Pantazara (dir.), Diavlos, Athènes 2019.
- Delisle J., Lee-Jahnke H., Cormier M.C., *Orologia tis metafrasis* [Terminologie de la traduction], trad. G. Floros, Mesogios, Athènes 1999.
- Derrida J., *Martyria ke metafrasi: epivionontas piitika. Ke tesseris anagnosis*, trad. V. Bitsoris, Institut français d'Athènes, Athènes 1996.
- Eco U., *Empiries metafrasis* [Experiences in Translation], trad. E. Kallifatidi, Ellinika Grammata, Athènes 2003.
- Genzler E., *Sinchrones theories metafrasis* [Contemporary Translation Theories], trad. Ch. Bakoula, Ion, Athènes 2012.
- Gouadec D., *Thelo mia metafrasi* [Faire traduire], trad. R. Margaritari, Texto, Athènes 2010.
- Gouadec D., *Epaggelma metafrastis* [Profession : Traducteur], trad. E. Kalogianni, Texto, Athènes 2008.
- Goutsos D. (dir.), *O Logos tis Metafrasis — Anthologio synchronon metafrastikon theorion*, Ellinika Grammata, Athènes 2005.
- Jakobson R., *Dokimia gia ti glossa tis logotechnias* [Language in Literature], trad. A. Berlis, Hestia, Athènes 1998.
- Kelly N., Zetzsche J., *Gia na min imaste chameni sti metafrasi* [Found in Translation], trad. E. Tziafa, Pedio, Athènes 2017.
- Ladmiral J.-R., *Theorimata gia ti metafrasi* [Traduire : théorèmes pour la traduction], trad. C. Collette, M.-C. Anastassiadi, Metaichmio, coll. « Theoria ke praktiki tis metafrasis », Athènes 2007.
- Mounin G., *I orees apistes* [Les belles infidèles], traduit par les étudiants en Master « Traduction-Traductologie » NKUA, A. Filippatos (dir.), Metaichmio, coll. « Theoria ke praktiki tis metafrasis », Athènes 2002.
- Mounin G., *Ta theoritika provlimata tis metafrasis* [Les problèmes théoriques de la traduction], trad. I. Papispyridou, Travlos, Athènes 2002.
- Munday J., *Metafrastikes spoudes — Theories ke efarmoges* [Introducing Translation Studies], trad. A. Filippatos, Metaichmio, coll. « Theoria ke praktiki tis metafrasis », Athènes 2001.
- Nord Ch., *I metafrasi os stochevmeni drastriotita* [Translating as a Purposeful Activity], trad. S. Grammenidis, D. Lamprou, Diavlos, Athènes 2014.
- Riceur P., *Gia ti metafrasi* [Sur la traduction], trad. G. Avgoustis, Patakis, Athènes 2010.
- Schleiermacher F., *Peri ton diaforon methodon tou metafrazein* [Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens], trad. K. Kotsiaros (édition bilingue), Gutenberg, Athènes 2014.

- Steiner G., *Meta ti Vavel [After Babel]*, trad. G. Kondylis, Scripta, Athènes 2004.
- Williams J., Chesterman A., *O chartis — I erevna stis metafrastikes spoudes [The Map — A. Beginner's Guide to Doing Research in Translation Studies]*, traduit par les étudiants en Master « Traduction-Traductologie » NKUA, M. Sidiropoulou (dir.), Ypsilon, Athènes 2010.

CORPUS D'ANALYSE POLONAIS

- Arnold M., *O przekładaniu Homera [On Translating Homer]*, trad. K.F. Rudolf, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, coll. « Europejscy klasycy sztuki przekładu od XIV do XIX wieku », Gdańsk 2018.
- Bukowski P., Heydel M. (dir.), *Współczesne teorie przekładu: antologia*, Wydawnictwo Znak, Kraków 2009.
- Cronin M., *Przekład w epoce cyfrowej [Translation in the Digital Age]*, trad. M. Błaszowska, M. Heydel, E. Koziolkiewicz, M. Nawrocki, A. Pikul, Z. Ziemann ; sous la direction de M. Heydel et Z. Ziemann, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2016.
- Dedecius K., *Notatnik tłumacza*, trad. J. Prokop, I. et E. Naganowscy, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1974.
- Delisle J., Lee-Jahnke H., Cormier M.C. (dir.), *Terminologia tłumaczenia [Terminologie de la traduction]*, traduction et adaptation T. Tomaszewicz, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2004.
- Fraser Tytler A. (lord Woodhouselee), *Esej o zasadach sztuki przekładowczej [Essay on the Principles of Translation]*, trad. K.F. Rudolf, W. Waśniewska, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, coll. « Europejscy klasycy sztuki przekładu od XIV do XIX wieku », Gdańsk 2014.
- Gillies A., *Tłumaczenie ustne: poradnik dla studentów [Conference Interpreting: A New Students' Companion]*, B. Waliczek (dir.), traduction de la partie polonaise A. Jagoda et M. Piechaczek, Tertium, Kraków 2001.
- Gillies A., *Sztuka notowania: poradnik dla tłumaczy konferencyjnych*, trad. A. Wyrwa, Tertium, Kraków 2007.
- Gutt E.-A., *Dystans kulturowy a przekład [Modes of Translation and Cultural Distance]*, trad. A. Pokojka, Universitas, coll. « Międzykulturowe konteksty kognitywizmu », Kraków 2004.
- Hermans T., *Narada języków [The Conference of the Tongues]*, trad. A. Dauksza, M. Heydel, K. Michalik, M. Pitek, K. Rozwadowska, K. Szymańska, K. Wasilewska, K. Wojda; sous la direction de M. Heydel et K. Szymańska, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2015.
- Ludskanow A., *Tłumaczy człowiek i maszyna cyfrowa [Preveždat čovek't i mašinata]*, trad. K. Leski, A. Naumow, Wydawnictwa Naukowo-Techniczne, Warszawa 1973.
- Newman F., *Teoria i praktyka przekładu Homera [Homeric Translation in Theory and Practice: a Reply to Matthew Arnold]*, trad. K.F. Rudolf, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, coll. « Europejscy klasycy sztuki przekładu od XIV do XIX wieku », Gdańsk 2018.
- Ricœur P., Torop P., *O tłumaczeniu / Przekład całkowity [Sur la traduction / Total'nyj perevod]*, trad. T. Swoboda, S. Ułaszek, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 2008.
- Rozan J.-F., *Notatki w tłumaczeniu konsekwentnym [Prise de notes en interprétation consécutive]*, trad. U. Hrehorowicz, Tertium, coll. « Język a komunikacja », Kraków 2002.
- Steiner G., *Po wieży Babel: problemy języka i przekładu [After Babel]*, trad. O. et W. Kubiński, Universitas, coll. « Horyzonty Nowoczesności », Kraków 2000.
- Tabakowska E., *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu [Cognitive Linguistics and Poetics of Translation]*, trad. A. Pokojka, Universitas, coll. « Językoznawstwo kognitywne », Kraków 2001.

CAN TRANSLATION BE A MEANS OF KNOWLEDGE
DISSEMINATION IN TRANSLATION STUDIES?
GREECE AND POLAND AS CASE STUDIES

Abstract

The aim of this paper is to examine the factors that may boost or hinder the effectiveness of translation as a vehicle of knowledge dissemination. The analysis was based on bibliographical data concerning the translations of books of all kinds (monographs, handbooks, textbooks, anthologies, etc.) in the field of translation studies, which have been published in Greece and Poland. Both countries can be considered as being on the periphery of Europe on the basis of geographical, political, economic, linguistic, and cultural criteria. In both countries, the number of these translations is actually very small (about 20 in each of them), and the number of their source languages is extremely limited (mostly English, rarely French or German). However, the different organization of their universities and academic research shapes not only how the individual translation training and scientific work on translation are developed, but also how these translations are embedded in university syllabi. The analysis of the data leads to confirming the dominance of English as the translation studies language and suggests a necessity to reconsider the notions of centres and peripheries in this particular field of research and the role of translation in their relationship.

Key words: translation studies, translation, knowledge dissemination, Greece, Poland.



REGINA SOLOVÁ
ORCID: 0000-0002-7499-7769
Université de Wrocław
regina.solova@uwr.edu.pl

FUIR LA PÉRIPHÉRIE, OU COMMENT
LA POLOGNE A VOULU CRÉER SON IMAGE
DANS LE PREMIER, LE SECOND ET LE TIERS MONDE.
ÉTUDE DES TRADUCTIONS DES MENSUELS
LA POLOGNE, POLSKO ET LA REVUE POLONAISE
EN 1968*

1. INTRODUCTION

Nous nous proposons dans cette contribution de mettre en évidence les stratégies d'image de la Pologne populaire de la fin des années 1960 en examinant les éléments de sa politique culturelle extérieure réalisés au moyen des traductions. Pour ce faire, nous étudierons les choix des rédacteurs concernant les textes publiés dans trois revues regroupées sous l'enseigne du magazine *Polska : La Pologne, Polsko et La Revue Polonaise*, adressées à trois groupes de lecteurs différents.

Pour commencer, quelques précisions sur le titre de cet article s'imposent. Les expressions *premier, second et tiers monde*, aujourd'hui désuètes, sont ici utilisées de manière conventionnelle, comme des mots appartenant au vocabulaire

* La collecte des données d'archives présentées dans cette contribution a été réalisée dans le cadre du projet numéro 2018/02/X/HS2/00513, « Kwerenda dotycząca miesięcznika *Polska. Czasopismo Ilustrowane* (1954–1981) » / « Recherche documentaire sur le magazine *La Pologne. Revue Mensuelle* (1954–1981) », financé par le Centre national pour la science (Narodowe Centrum Nauki).

de l'époque¹. Nous pensons qu'ils résument bien les mentalités des responsables politiques polonais, décideurs réels des revues analysées, qui programmaient la politique extérieure du pays en fonction de trois groupes de destinataires : les pays capitalistes, les pays socialistes et les pays en voie de développement.

Une deuxième remarque porte sur les limites temporelles de l'étude : elles ont été imposées par le volume et le détail des données recueillies. Le choix de l'année n'est cependant pas aléatoire. En effet, l'année 1968 correspond à la période de réorganisation des institutions polonaises chargées des relations étrangères, entamée vers 1966 suite à une décision politique d'intensification de la propagande extérieure². Elle est aussi marquée par des événements sociopolitiques majeurs, comme les manifestations d'étudiants polonais en mars, une compagne antisémite en Pologne et l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie. Nous considérons que toutes ces particularités de l'année 1968 font ressortir les lignes éditoriales des mensuels analysés de manière plus claire que les autres périodes de leur histoire, vu l'effort accru de propagande que les événements ont imposé aux rédacteurs. Paradoxalement, la singularité de la période étudiée invite à faire des généralisations sur les stratégies de court et de long terme élaborées par les dirigeants communistes et mises en œuvre par les rédactions.

Enfin, une troisième remarque doit être formulée à propos du mot *traductions*, dont l'explication nous permettra de situer notre étude dans un cadre théorique précis. En effet, notre recherche s'inscrit dans le courant sociologique de la traduction inspiré par la réflexion de Pierre Bourdieu, qui permet d'explorer les conditions de production et de circulation des biens culturels dans un espace d'échanges internationaux³. Elle porte sur les biens culturels spécifiques que sont les *traductions* et s'aligne sur les recherches dans lesquelles celles-ci sont abordées par le biais d'ensembles qui les englobent et les contextualisent (tels les mouvements d'idées, mouvements politiques, etc.)⁴. Du point de vue méthodologique, elle exploite les notions de champs économique, politique, culturel avec leurs logiques spécifiques et les capitaux qui peuvent y être mis à profit. Comme l'ont montré de nombreux

¹ Rappelons que le terme de *tiers monde*, sur la base duquel on a créé les expressions de *premier* et de *second monde*, est d'Alfred Sauvy (voir : *idem*, « Trois mondes, une planète », *Observateur*, 14.08.1952, reproduit dans : *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 12, octobre-décembre 1986, pp. 81–83).

² *Tezy na pierwsze posiedzenie Rady Programowej* (Thèses pour la première réunion du Conseil de programme), Archiwum Akt Nowych (Archives des Actes Nouveaux, désormais : AAN), Polska Agencja Interpress (désormais : PAI), collection 1928, numéro 2/1504, Sekretariat, Rada Programowa 1968–1969 (Agence polonaise Interpress, Secrétariat, Conseil de programme 1968–1969), p. 123.

³ P. Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris 1992. Pour les études sur la circulation des textes entre cultures de statuts inégaux, voir notamment : P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris 1999 ; *eadem*, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144, 2002, pp. 7–20.

⁴ A. Brisset, « Courants sociologiques de la traduction », *Les Nouveaux Cahiers Franco-Polonais* 7, 2008, p. 16.

travaux traductologiques, ces notions empruntées à la sociologie sont des outils d'analyse adéquats pour l'étude de la circulation des biens culturels, dont les textes, entre pays-cultures de statuts inégaux et dans diverses configurations : du centre vers la périphérie, de la périphérie vers le centre, entre les périphéries, etc.⁵

Nous commencerons par une présentation du contexte sociopolitique dans lequel les traductions des trois revues analysées circulaient. Pour ce faire, nous nous référerons à la dichotomie centres–périphéries en nous appuyant sur une étude sociologique relative à la position de la Pologne dans le système des relations internationales de la guerre froide. Nous ferons aussi un bref rappel concernant les organes de propagande extérieure établis par le pouvoir communiste après la guerre. Cette section nous permettra de montrer la place et le rôle de l'Agence polonaise Interpress, éditeur des mensuels analysés, dans le système de propagande polonais. Dans la section suivante, par une analyse des documents d'archives de la collection « Agence polonaise Interpress », nous identifierons les priorités de la propagande étrangère en 1968 à l'étape de leur programmation. La mise en évidence des directives du pouvoir adressées à l'éditeur nous guidera finalement dans l'analyse quantitative et qualitative des stratégies de création de l'image du pays dans les mensuels *La Pologne, Polsko* et *La Revue Polonaise*.

2. CONTEXTE SOCIOPOLITIQUE

2.1. LA POLOGNE, PAYS DOUBLEMENT PÉRIPHÉRIQUE

Rappelons qu'à l'issue de la guerre, la Pologne populaire, pays non démocratique, faisait partie d'un groupe de pays d'Europe centrale à faible capital économique (son économie planifiée était inefficace et incapable de concurrencer l'économie de marché), mais aussi à faible capital politique (vu sa dépendance de l'Union soviétique). Les conditions de la guerre froide limitaient considérablement ses possibilités d'échanges avec le « premier » et le « second » monde : le seul type de ressource qu'elle pouvait faire valoir était son capital culturel. Tomasz Zarycki, sociologue polonais étudiant les relations centres–périphéries, a paraphrasé les relations de la Pologne avec l'Occident de la manière suivante :

Nous [n'étions] pas aussi riches ni modernes que les pays occidentaux (centraux) mais notre noble histoire, notre formation, nos acquis dans les domaines culturel et scientifique nous [garantissaient] le respect général et nous [donnaient] le droit d'adhésion à la communauté occidentale (à son noyau)⁶. (trad. R.S.)

⁵ Voir par exemple : G. Sapiro (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de mondialisation*, CNRS Éditions, Paris 2008.

⁶ « Nie jesteśmy tak bogaci i nowoczesni jak kraje Zachodu (centrum), ale nasza szlachetna historia, wykształcenie i osiągnięcia na polu kultury i nauki gwarantują nam powszechny szacunek i prawo przynależności do społeczności Zachodu (rdzenia) » (T. Zarycki, *Peryferie. Nowe ujęcia zależności centro-peryferyjnych*, Scholar, Warszawa 2009, pp. 141–142).

Quant à la logique des relations entretenues avec l'Union soviétique, il poursuit en expliquant que la Pologne, sous le communisme, construisait son sentiment d'indépendance et son estime de soi en soulignant le statut élevé de sa culture, ce statut découlant de son appartenance à la tradition occidentale (centrale)⁷.

La position de la Pologne en Europe centrale en faisait un pays « périphérique situé entre deux centres » : l'Europe de l'Ouest, ou plus largement le monde occidental d'une part, et l'Union soviétique de l'autre. Selon l'analyse *ex post* de Zarycki, ces conditions géopolitiques amenaient les élites polonaises à adopter une stratégie politique de tentative de « fuite de la périphérie ». Selon l'auteur, cette stratégie, utilisée d'ailleurs en Pologne depuis des siècles, était fondée sur le présupposé que dans la conscience collective, les périphéries étaient assimilées à une idée de retard et/ou d'étroitesse d'esprit⁸.

Il faut souligner que les interprétations de Zarycki, conditionnées par la distance temporelle qui sépare l'auteur de l'objet de ses études, trouvent leur confirmation dans une analyse *in situ*. L'étude des documents d'archives que nous avons consultés en apporte la preuve. Avant d'en présenter les résultats, arrêtons-nous brièvement sur quelques unes des institutions du système de propagande extérieure polonaise.

2.2. ÉLÉMENTS DU SYSTÈME POLONAIS DE PROPAGANDE EXTÉRIEURE D'APRÈS-GUERRE

Pour comprendre les fondements de la propagande extérieure de la Pologne populaire, il faut remonter à la période de sa création, c'est-à-dire aux années 1940 et 1950. C'est à cette époque qu'ont été fondées ses institutions, telles les agences de presse et maisons d'édition chargées de créer une image positive du pays à exporter à l'étranger, de contester les reproches d'autoritarisme étatique et de dépendance politique de l'Union soviétique, ou de propager l'idée de la pérennité de la nouvelle frontière occidentale du pays. C'est à ces fins que furent créées, notamment, les Éditions Polonia (Wydawnictwo Polonia), qui publiaient des livres et périodiques en langues étrangères, l'Agence de presse occidentale (Zachodnia Agencja Prasowa), qui s'occupait des questions des anciens territoires allemands rattachés à la Pologne après la guerre, et l'AR-Press, département étranger de l'Agence ouvrière (Agencja Robotnicza), organe officiel du Parti ouvrier unifié polonais⁹. Leur mode opératoire était basé sur le système général de la propagande socialiste selon lequel l'information devait être engagée, c'est-à-dire ciblée pour atteindre des objectifs précis, et

⁷ *Ibidem*, pp. 142–143.

⁸ *Ibidem*, pp. 23–45.

⁹ R. Piasecka, « Polska Agencja “Interpress” 1967–1980: zarys problematyki badawczej », *Rocznik Historii Prasy Polskiej* 7/1(13), 2004, pp. 85–111.

entièrement soumise aux directives du parti¹⁰. Les missions confiées aux institutions de propagande extérieure étaient mises en œuvre au moyen des traductions.

Le contexte spécifique de la production des traductions, réalisées « sur place » selon les directives du pouvoir et destinées à des lecteurs étrangers, permet de les situer dans la typologie de Ioana Popa, qui classe les différents modes de circulation des textes entre les pays communistes et la France dans la période de l'après-guerre. Les textes publiés par les Éditions Polonia, l'Agence de presse occidentale et l'AR-Press, réunies ultérieurement pour former l'Agence polonaise Interpress, se laissent ranger dans le « circuit d'exportation » de « l'espace réglementé », qui englobe les traductions publiées dans le pays d'origine en vue d'une diffusion à l'étranger¹¹.

La dispersion des missions de propagande extérieure entre trois organes et les objectifs de la politique étrangère des années 1950 se sont avérés inadaptés aux enjeux politiques de la décennie suivante. C'est pourquoi, en 1966, le Bureau de presse du Comité central du Parti a décidé de réorganiser le système en procédant à sa centralisation. En s'inspirant de l'agence de presse soviétique Novosti, par décision de la Commission idéologique du Comité central du Parti, l'Agence polonaise Interpress (Polska Agencja Interpress) a été créée le 1^{er} janvier 1967 pour remplacer les trois institutions initiales¹². Formellement dépendante de la Coopérative ouvrière d'édition « Prasa–Książka–Ruch » (Robotnicza Spółdzielnia Wydawnicza „Prasa–Książka–Ruch”), elle dépendait en réalité du Département d'information et de coopération culturelle du ministère des Affaires étrangères (Departament Informacji i Współpracy Kulturalnej MSZ), du Bureau de presse du Comité central du POUP (Biuro Prasy KC PZPR), ainsi que de son Département des affaires étrangères (Wydział Zagraniczny KC PZPR)¹³. Ces trois instances politiques élaboraient des directives que l'Agence Interpress devait suivre et qui variaient dans le temps et selon les publics visés.

3. PROGRAMME DE PROPAGANDE EXTÉRIEURE DE L'AGENCE POLONAISE INTERPRESS VERS 1968. ANALYSE DES DOCUMENTS D'ARCHIVES

Toutes les entités de l'Agence polonaise Interpress, dont les rédactions des revues *La Pologne, Polsko* et *La Revue Polonaise*, étaient obligées de mettre en œuvre son programme général en vigueur. L'étude des documents d'archives de

¹⁰ R. Piasecka-Strzelec, *Polskie Agencje Prasowe w latach 1944–1972. Upowszechnianie i regulacja informacji, działalność propagandowa*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jana Kochanowskiego, Kielce 2012, p. 29.

¹¹ I. Popa, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947–1989)*, CNRS Éditions, Paris 2010, pp. 12–23.

¹² AAN, PAI, collection 1928, numéro 2/1504, Sekretariat, Rada Programowa 1968–1969, *Sprawozdanie z działalności PAI w 1967 r.* (Compte-rendu de l'activité de l'Agence polonaise Interpress en 1967), p. 123.

¹³ R. Piasecka, *op. cit.*, p. 95.

l'Agence nous a permis d'identifier les priorités de la propagande étrangère de 1968 à l'étape de leur programmation. Dans le document non-signé intitulé « Problèmes principaux et orientations de l'activité de l'Agence polonaise Interpress pour les années 1968–1969 » (*Główne problemy i kierunki działalności P.A. Interpress w latach 1968–1969*), la section consacrée aux « questions de propagande » résume en six points les thèmes à inclure dans les publications de l'Agence :

- 1) présentation de la position de la République populaire de Pologne par rapport aux grands problèmes internationaux, en mettant en avant surtout l'origine, les principes et l'argumentation de la politique polonaise au regard des questions allemandes ;
- 2) présentation, sur fond des problèmes de la Pologne contemporaine, de l'efficacité sociale et économique du modèle socialiste ;
- 3) présentation de l'image de la Pologne contemporaine en tant que pays de la modernité, du développement dynamique, des idées créatives dans tous les domaines de la vie sociale ;
- 4) prévention des anciennes et nouvelles idées reçues sur la Pologne qui créent une image fautive ou déformée de notre pays ;
- 5) lutte contre la propagande antipolonaise ;
- 6) propagande pour soutenir les exportations polonaises — aussi bien dans le domaine de l'économie que dans celui de la culture¹⁴. (trad. R.S.)

Viennent ensuite les directives détaillées : dans les domaines choisis, la façon de traiter ces thèmes devait varier selon les trois groupes de lecteurs visés. Voici quelques exemples des particularités de la propagande extérieure en fonction des pays destinataires. Dans les publications destinées aux pays capitalistes, l'Agence avait pour mission de contrer le mythe de la menace du communisme et de montrer la supériorité du modèle de démocratie socialiste sur celui de la démocratie bourgeoise. Les textes adressés aux pays socialistes devaient montrer le rôle de la Pologne dans la consolidation de la communauté socialiste, souligner la stabilisation politique du pays et ses bonnes expériences en tant que démocratie socialiste. Les articles destinés aux pays du tiers-monde devaient en revanche souligner la position anticoloniale et antimpérialiste de la Pologne et montrer sa solidarité avec les mouvements d'indépendance.

La majorité des directives, couvrant une vingtaine de pages, restaient cependant générales, sans mention du public visé. Elles imposaient aux rédactions, par exemple, de présenter la politique étrangère polonaise en tant que politique autonome, de montrer la Pologne comme un pays à l'économie moderne, se plaçant parmi les dix pays les plus industrialisés du monde et prêt à coopérer avec les autres nations, indépendamment de leur système politique, ou donnaient la

¹⁴ « 1) prezentowanie stanowiska PRL wobec węzłowych problemów międzynarodowych — eksponując w szczególności genezę, założenia i argumentację polskiej polityki w kwestiach niemieckich; 2) przedstawienie — na tle problemów współczesnej Polski — społecznej i ekonomicznej efektywności socjalistycznego modelu ustrojowego; 3) prezentowanie obrazu współczesnej Polski — jako kraju nowoczesności, dynamicznego rozwoju i wielostronnych twórczych poszukiwań we wszystkich dziedzinach życia społecznego; 4) przeciwdziałanie starym i nowym stereotypom w ocenie Polski, kształtującym fałszywy lub zniekształcony obraz naszego kraju; 5) walka z antypolską propagandą; 6) propagandowe wsparcie dla polskiego eksportu — zarówno w dziedzinie gospodarki, jak i kultury » (AAN, PAI, collection 1928, numéro 2/1504, p. 59).

consigne de valoriser, dans le domaine de la culture et de la science, les riches traditions du pays afin de « contrebalancer les campagnes de propagande antipolonaises donnant l’image d’une Pologne retardée de nature »¹⁵.

Ces directives sont en fait révélatrices des représentations des élites au pouvoir sur la position de leur pays dans le monde. À leur lecture on constate que les dirigeants communistes étaient conscients du statut périphérique de la Pologne tant par rapport à l’Union soviétique (mention de la « politique autonome » polonaise) que par rapport à l’Occident (consigne de lutter contre l’image de pays retardé) et essayaient d’y remédier par divers moyens. Les conclusions tirées de l’étude de ce document d’archives rejoignent indirectement les résultats de l’étude sociologique citée, selon laquelle l’objectif principal des élites polonaises au pouvoir était de « fuir la périphérie ».

4. STRATÉGIES D’IMAGE DE LA POLOGNE POPULAIRE DANS LES MENSUELS *LA POLOGNE, POLSKO* ET *LA REVUE POLONAISE* EN 1968

4.1. REVUES REGROUPÉES SOUS L’ENSEIGNE *POLSKA* — BREF PARCOURS HISTORIQUE

L’idée de fonder une revue destinée à présenter une image positive de la Pologne à l’étranger et à légitimer, surtout en Occident, son régime non-démocratique est née vers la fin de l’époque stalinienne¹⁶. Rappelons qu’à l’époque, la publication de revues en langues étrangères était un outil de politique culturelle extérieure assez courant, tant dans les pays périphériques au sens géopolitique, comme la Pologne, que dans les États centraux, tels l’URSS¹⁷ ou les États-Unis¹⁸. La fondation en 1954 de la revue *Polska. Czasopismo Ilustrowane* (*La Pologne. Revue Mensuelle*), périodique traduit « commandé » par les dirigeants communistes, n’avait donc rien d’exceptionnel.

Toutes les étapes de publication du mensuel *Polska*, dont sa conception et sa traduction étaient assurées par les Éditions Polonia (Wydawnictwo Polonia) puis,

¹⁵ « przeciwdziałanie antypolskim kampaniom propagandowym, kształtującym obraz prymitywnej z natury i zacofanej Polski » (*ibidem*, p. 73).

¹⁶ Certaines données relatives à la revue *Polska* et à ses traductions ont fait l’objet de contributions précédentes, dont : R. Solová, « Traduction — représentation — exploitation. Les événements polonais de 1980–1981 dans la revue *Polska. Czasopismo Ilustrowane* », *Między Oryginałem a Przekładem* 3(45), 2019, pp. 139–160 ; *eadem*, « Vulgarisation, propagande et traduction. Les acquis de la Pologne Populaire dans la revue *Polska / La Pologne* vers 1979 », [dans :] E. Monti, M. Della Casa, T. Musinova (dir.), *Traduire la littérature grand public et la vulgarisation*, Orizons, Paris [à paraître].

¹⁷ Par ex. *Kraj Rad* [Pays des soviets], hebdomadaire illustré de l’Agence de Presse *Nowosti*, publié en polonais.

¹⁸ Par ex. *Ameryka*, mensuel illustré publié en polonais par les Éditions du gouvernement des États-Unis (Wydawnictwo Rządu Stanów Zjednoczonych).

à partir de 1967, par l'Agence polonaise Interpress (Polska Agencja Interpress). Dans son histoire étalée sur plus de trente ans, le mensuel *Polska* a connu différentes transformations au gré des variations de la politique culturelle extérieure polonaise¹⁹. À sa création, la revue paraissait en polonais, allemand, anglais, espagnol, français et russe, la version polonaise servant de base pour les traductions. Il est toutefois rapidement apparu que le contenu adressé aux pays occidentaux ne serait pas accepté en Union soviétique²⁰. Ainsi, en 1958, la rédaction a-t-elle été partagée en deux équipes. La première, appelée « Pologne Ouest » (*Polska Zachód*) était désormais chargée de préparer la version adressée aux pays occidentaux. Les versions allemande, française, espagnole, suédoise²¹, anglaise pour l'Europe et anglaise pour les États-Unis²² étaient traduites à partir de la version polonaise. La deuxième, « Pologne Est » (*Polska Wschód*), était chargée de la version russe. D'autres versions linguistiques destinées aux pays socialistes sont venues s'ajouter par la suite : allemande pour la République démocratique allemande, hongroise et bilingue tchèque-slovaque. En 1961, en réaction au mouvement de décolonisation, une troisième mouture de la revue a été créée pour les pays en voie de développement. Elle était initialement destinée aux pays asiatiques, puis, à partir de 1962, a également été envoyée dans les pays africains. Elle paraissait en anglais et en français, sous les titres de *The Polish Review. Illustrated Magazine* et *La Revue Polonaise. Magazine Illustré*²³.

4.2. HYPOTHÈSES CONCERNANT LES STRATÉGIES D'IMAGE RÉALISÉES DANS LES TROIS VERSIONS DE LA REVUE *POLSKA*

En partant des observations de Tomasz Zarycki sur les stratégies de compensation du statut périphérique de la Pologne — qui ne concernent pas spécifiquement la période ni l'objet de notre étude —, nous avons analysé deux versions de la revue, à savoir *La Pologne. Revue Mensuelle* adressée aux pays capitalistes francophones²⁴, et *Polsko. Obrázkový časopis* destinée à la Tchécoslovaquie, pays

¹⁹ À propos de l'histoire du périodique, voir le livre accompagnant l'exposition photographique « *Polska* na eksport » (*Polska* pour l'exportation) : M. Przybyło, K. Puchała-Rojek (dir.), *Początek przyszłości. Fotografia w miesięczniku „Polska” w latach 1954–1968*, Zachęta — Narodowa Galeria Sztuki, Warszawa 2019.

²⁰ *Ibidem*, p. 30. Le contexte dans lequel les détenteurs de la revue ont ordonné la séparation des contenus selon le public visé requiert une étude plus approfondie.

²¹ À partir de la fin de 1960.

²² À partir de 1959.

²³ AAN, Wydawnictwo Polonia w Warszawie, collection 2335, numéro 1/141, Redakcja *Miesięcznika Polskiego* (Les éditions Polonia de Varsovie, Rédaction du *Mensuel Polonais*), pp. 7–12.

²⁴ Les versions linguistiques éditées par « Pologne Ouest » étaient quasiment identiques. Pour des raisons de logistique, les numéros de *Poland* pour les États-Unis paraissaient avec un décalage de deux mois par rapport aux numéros diffusés en Europe. Ces premières observations nécessitent cependant une étude plus approfondie.

du bloc socialiste²⁵, afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle la promotion de la Pologne dans les pays capitalistes ou socialistes passait principalement par la valorisation de son capital culturel. Pour la troisième version, *La Revue Polonaise. Magazine Illustré*, adressée aux pays africains francophones, nous avons adopté une deuxième hypothèse : la stratégie de promotion du pays s'y serait davantage appuyée sur la valorisation du capital économique, voire politique. En effet, dans ses relations avec les pays en voie de développement, la Pologne n'avait pas de statut de pays dominé (périphérique) ni d'ancien dominateur (colonisateur). N'étant pas encombrée du fardeau du passé, elle pouvait créer son image sur une page blanche.

4.3. MÉTHODES D'ANALYSE DU CONTENU DES REVUES

Notre étude s'est organisée en étapes : nous avons d'abord procédé à une analyse générale du contenu des trois versions en ayant recours à la méthode quantitative (décompte des textes publiés dans des catégories thématiques préalablement établies) et à la méthode qualitative (analyse des façons de traiter les catégories thématiques dans les trois versions du mensuel). Nous avons ensuite analysé les rubriques. En effet, étant variables, elles n'ont pas été prises en compte dans l'étude générale des contenus publiés.

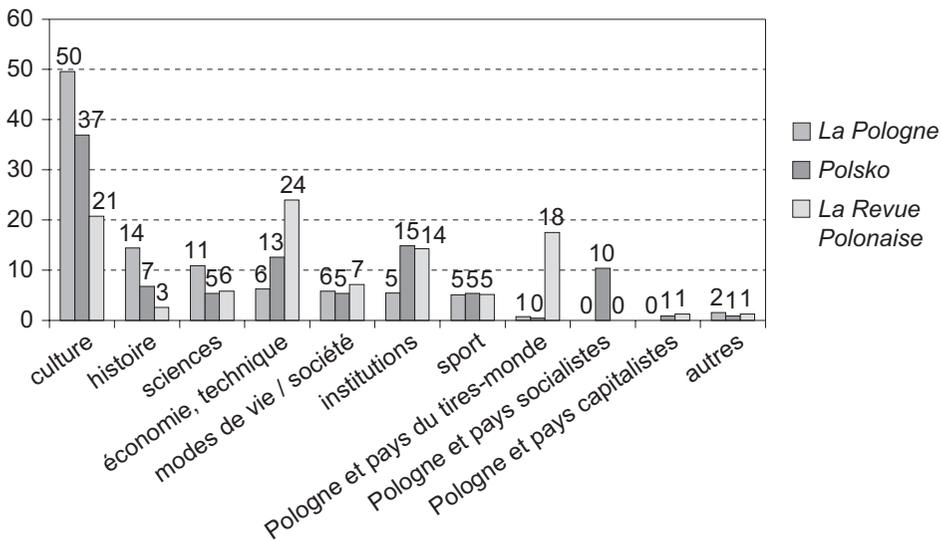
4.4. ANALYSE QUANTITATIVE DES CONTENUS

La méthode quantitative utilisée a ses limites. Afin de comparer les traductions des trois moutures de la revue, les 633 articles recensés ont été rangés dans dix catégories thématiques. Si le choix de ces catégories peut être empreint d'une certaine subjectivité, il permet cependant d'avoir une vue d'ensemble difficilement accessible autrement. Les données quantitatives sont fournies en pourcentages, car le nombre de pages et d'articles n'était pas identique dans les trois versions. En effet, les numéros de *La Pologne* comptaient de 52 à 68 pages, les numéros de *Polsko*, 60 pages, et ceux de *La Revue Polonaise*, 40 pages (sauf le numéro de décembre, 44 pages)²⁶. À cela s'ajoute la proportion inégale d'illustrations (photos, publicités, etc.) qui est plus importante dans la version destinée aux pays en voie de développement.

²⁵ Il serait peut-être plus intéressant d'analyser la version russe, cependant nous ne disposons pas de la compétence linguistique pour le faire. Pour justifier le bien-fondé du choix de la version tchécoslovaque, signalons que la quasi-totalité des contenus était commune aux versions éditées par la rédaction « Pologne Est », seules deux colonnes, dans chaque numéro, variaient en fonction du pays-destinataire (AAN, PAI, collection 1928, numéro 2/1504, pp. 220–221).

²⁶ Complétons ces données par les chiffres des tirages, non mentionnés dans les revues, mais enregistrés dans un document de l'Agence classé « confidentiel » : « Pologne Est » — 156 000 (dont 136 500 en URSS), « Pologne Ouest » — 83 000 (toutes langues confondues), *La Revue Polonaise* — 15 500 (versions anglaise et française confondues) (AAN, PAI, collection 1928, numéro 2/1504, p. 219).

L'analyse quantitative des traductions publiées a abouti aux résultats suivants :



Graphique 1. Catégories thématiques publiées dans les revues : *La Pologne*, *Polsko*, *La Revue Polonaise* en 1968 (en pourcentages)

Les données quantitatives rangées par catégories thématiques permettent de constater que dans la version pour les pays capitalistes, les sujets liés à la culture, à l'histoire et à la science dominent. Dans la revue destinée aux pays socialistes, on privilégie également le contenu à caractère culturel, mais d'autres catégories, telles « institutions », « Pologne et pays socialistes », « économie et technique » occupent une place relativement importante. La version pour les pays du tiers-monde diffère sensiblement des deux autres moutures. On y observe un certain équilibre entre la catégorie principale, « économie et technique », et les catégories secondaires comme « culture », « Pologne et pays du tiers-monde » et « institutions ». Ces constatations correspondent plus ou moins aux propos des reporters-photographes employés par l'Agence polonaise Interpress : Jan Morek, qui travaillait pour *La Revue Polonaise*, a remarqué que « Pologne Est » s'occupait principalement de l'industrie, que « Pologne Ouest » promouvait la culture et la science, alors que *La Revue Polonaise* se concentrait sur l'industrie et, un peu moins, sur la politique²⁷. Bogdan Łopieński, membre de la rédaction « Pologne Est », a confirmé que la version occidentale était d'avantage tournée vers les arts, tandis que « Pologne Est » donnait la priorité au tourisme, à l'architecture, à l'industrie, aux initiatives sociales et à l'édification du socialisme²⁸.

²⁷ Ł. Modelski, *Fotobiografia PRL. Opowieści reporterów*, Wydawnictwo Znak, Kraków 2013, pp. 64–65.

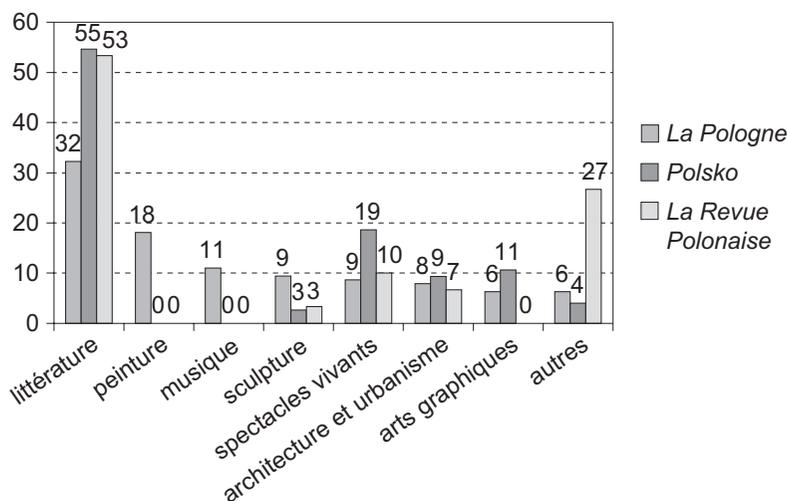
²⁸ *Ibidem*, pp. 165–169.

4.5. ANALYSE QUALITATIVE DES CONTENUS

4.5.1. RÉALISATION DES CATÉGORIES THÉMATIQUES DANS LES REVUES

Le panorama des stratégies d'image issu des données quantitatives ne permet pas de montrer la complexité des choix de contenus effectués en fonction des trois groupes de destinataires. En effet, la façon de traiter les catégories dégagées varie d'une revue à l'autre. Nous en avons choisi cinq pour montrer les divergences les plus saillantes entre les trois versions.

Du fait de sa surreprésentation, la catégorie « culture » a été divisée en sous-catégories : littérature, peinture, arts graphiques, musique, sculpture, architecture et urbanisme, et spectacles vivants. Leur distribution dans les trois mensuels est présentée sur le graphique 2.



Graphique 2. Catégorie thématique « culture » et ses sous-catégories dans les revues : *La Pologne*, *Polsko*, *La Revue Polonaise* en 1968 (en pourcentages)

On constate que dans les trois mensuels, la littérature occupe une place privilégiée. La répartition des textes par domaines dans la version occidentale est assez équilibrée, aucun sujet n'y est négligé. Cette pratique n'est pas reproduite dans les deux autres revues où certains domaines (la peinture ou la musique) sont absents. L'étude qualitative a montré que le domaine où les divergences sont les plus nettes entre les trois revues est la littérature. *La Pologne* et *Polsko* publient surtout des passages de textes littéraires contemporains : romans, nouvelles, essais, poésies (plus rarement), et des commentaires critiques. Chaque rédaction fait ses choix de façon indépendante, et à une exception près²⁹, les textes publiés ne sont pas les mêmes. En effet, aux dires des reporters-photographes Tadeusz Rolke, qui

²⁹ En janvier 1968, *La Pologne* a publié des passages du roman *Tristan 1946* de Maria Kuncewiczowa traduits par Yolande Lamy-Grum ; quelques mois plus tard, en septembre 1968,

travaillait pour « Pologne Ouest », et Aleksander Jabłoński (« Pologne Est »), les deux équipes étaient rivales et il n'y avait pas d'échanges entre elles³⁰. *La Revue Polonaise* propose à ses lecteurs une bande dessinée, *Le nuage de Magellan*, d'après le roman d'anticipation scientifique de Stanisław Lem (10 épisodes en 1968) ainsi que des œuvres classiques du XIX^e siècle : des passages de *La Poupée* de Bolesław Prus (3, 1968)³¹ ou de *L'Avant-printemps* de Stefan Żeromski (4, 1968)³².

Dans la catégorie thématique « histoire », la grande majorité des textes, dans les trois revues, traite de la deuxième guerre mondiale³³. Dans ces textes, la Pologne est présentée comme victime du nazisme, avec les nuances suivantes : les articles de la version pour pays socialistes exploitent le thème de l'Armée rouge présentée en libératrice du pays et soulignent la fraternité d'armes des soldats soviétiques et polonais. Ce thème est absent de la version pour pays capitalistes et évoqué une seule fois dans celle des pays du tiers-monde. La version francophone pour pays occidentaux, en revanche, publie des textes sur la résistance juive et sur l'aide polonaise apportée au peuple juif pendant la Shoah. Ces choix thématiques ont été imposés par le pouvoir communiste, qui, après une période de politique antisémite, a cherché à se montrer tolérant, surtout aux yeux des lecteurs occidentaux³⁴.

La catégorie « économie, technique » englobe des articles traitant des différents secteurs de l'économie (industrie, production agricole, commerce) ainsi que des inventions techniques conçues ou mises au point par les ingénieurs polonais. Puisque l'économie polonaise n'était pas compétitive face aux économies occidentales, les sujets liés à l'industrie ou au commerce n'étaient que rarement abordés dans la version pour pays capitalistes. On n'y publiait jamais de textes sur l'agriculture, secteur de l'économie perpétuellement en crise et incapable de

Polsko a publié un autre passage du même roman traduit par Helena Teigová. Dans les trois versions de la revue, les noms des traducteurs ne sont signalés que pour les textes littéraires.

³⁰ Ł. Modelski, *op. cit.*, p. 206 ; « Można ich już tylko portretować », z Tadeuszem Rolkem rozmawia Dorota Jarecka, *Gazeta Wyborcza*, 26 czerwca 2009 (< http://wyborcza.pl/1,75410,6757931,-Można_ich_juz_tylko_portretowac.html > [consulté le 18.10.2020]). En dehors des interviews mentionnées, nous n'avons pas trouvé de traces de concurrence entre les deux rédactions.

³¹ Traduit du polonais par Simone Deligne, Wenceslas Godlewski et Michel Marcq.

³² Traduit par Jerzy Wolf.

³³ Dans *La Pologne* : 25 sur 37, dans *Polsko* : 12 sur 15, et dans *La Revue Polonaise* : 4 sur 5. Les nombres d'articles de cette catégorie n'étant pas très élevés, l'usage de graphiques semble injustifié.

³⁴ En effet, le 24 juin 1968, le Bureau de Presse, organe de la propagande du parti, a chargé l'office de la censure d'atténuer la campagne antisémite et antijuive entamée à la suite de la guerre des Six Jours (du 5 au 10 juin 1967) et renforcée par les propos de Władysław Gomułka, premier secrétaire du parti, sur « l'activité anti-polonaise des Juifs polonais » (allocution du 9 juin 1967). Le Bureau de Presse a également ordonné de publier des articles sur l'aide polonaise aux Juifs pendant la guerre. Voir à ce propos : M.F. Rakowski, *Dzienniki polityczne 1967–1968*, Iskry, Warszawa 1999, p. 298 ; AAN, Polska Zjednoczona Partia Robotnicza, Komitet Centralny w Warszawie (Parti Ouvrier Unifié Polonais, Comité central à Varsovie), collection 237/XIX-347, Biuro Prasy, Wydarzenia marcowe (Bureau de Presse, Événements de mars), p. 2.

satisfaire les besoins des consommateurs polonais. Dans les deux autres moutures, en revanche, les sujets liés à l'agriculture sont parfois exploités³⁵. L'accent était mis surtout sur l'industrie (sidérurgie, industrie chimique, industrie minière). La Pologne se donnait une image de pays moderne et technologiquement avancé. Dans la version socialiste, on soulignait l'adhésion du pays au Conseil d'assistance économique mutuelle (organisation d'entraide économique entre les pays communistes) (*Polsko* 3, 1968). Dans la version pour les pays post-coloniaux, la Pologne cherchait à passer pour un modèle en matière d'économie³⁶, elle mettait aussi en avant son rôle d'intermédiaire dans les relations commerciales entre l'Est et l'Ouest³⁷.

Nous avons relevé d'importantes divergences dans la façon de traiter les institutions publiques dans les trois versions de la revue. La version occidentale publie des articles sur le système scolaire polonais (5 textes dont 3 sur la formation supérieure), les bibliothèques (4 textes), les maisons d'édition (2 textes), etc. Dans la version destinée aux pays socialistes, une place importante est accordée à la V^e Convention du Parti Ouvrier Unifié Polonais (7 articles). À part cela, les lecteurs sont informés de l'élection du Président du Conseil d'État, Marian Spychalski (*Polsko* 6, 1968), et de la bonne marche des institutions de l'État socialiste, telles l'Association de la Jeunesse Socialiste (Związek Młodzieży Socjalistycznej) (2, 1968), les universités (6, 10 ; 1968), les coopératives de personnes handicapées (9, 1968), les centres médicaux et hôpitaux (2, 9 ; 1968). Les sujets liés à la jeunesse permettent d'atténuer l'impact négatif de la révolte des étudiants polonais de mars 1968 sur l'image du pouvoir. Les structures de l'État polonais sont également présentées aux lecteurs du tiers-monde. Des extraits de la constitution et une description des institutions publiques (*La Revue Polonaise* 7, 1968) y sont publiés pour montrer les fondements démocratiques de la Pologne populaire. Il existe une certaine correspondance thématique entre *La Revue Polonaise* et *Polsko*, moutures qui soulignent l'ordre socialiste de la Pologne.

Les articles rangés dans la catégorie « Pologne et pays en voie de développement » sont publiés presque exclusivement dans *La Revue Polonaise*. Ils traitent des visites officielles des représentants des pays du tiers-monde en Pologne et des hommes politiques polonais dans les pays en voie de développement (4 textes). Un deuxième volet de cette catégorie regroupe les textes traitant de l'aide polonaise aux pays post-coloniaux, par exemple des articles sur les étudiants boursiers du gouvernement polonais (5 textes) et leurs mariages avec des Polonaises (*La Revue Polonaise* 1, 1968), mais aussi de l'aide de la Pologne « à l'héroïque peuple viet-

³⁵ Dans *Polsko* : 4 articles, dans *La Revue Polonaise* : 6 articles sur l'année 1968.

³⁶ Voir aussi : Ł. Modelski, *op. cit.*, p. 66.

³⁷ Voir par ex. l'article de Zygmunt Szeliga, « Poznań, haut lieu du commerce international », *La Revue Polonaise* 4, 1968, pp. 16–21, où La Foire de Poznań est qualifiée de « trait d'union entre les producteurs et les commerçants de l'Est et de l'Ouest, de pays à systèmes politiques, économiques et institutionnels différents ».

namien en lutte contre l'agresseur américain »³⁸ (collectes de fonds, de médicaments, formation de spécialistes dans les usines polonaises) (4 textes). Un court photoreportage sur ce sujet apparaît une fois dans la mouture destinée aux pays socialistes (avec des photos préalablement publiées dans *La Revue Polonaise*³⁹). La question vietnamienne est en revanche pratiquement passée sous silence dans la version francophone adressée aux pays occidentaux : aucun numéro de l'année 1968 n'en traite sous forme d'article. On en retrouve seulement quelques mentions dans les éditoriaux. Les textes relatifs aux pays post-coloniaux ne traitent pas directement de politique : l'un parle de cours pour médecins du tiers-monde organisés en Pologne en coopération avec l'Organisation Mondiale de la Santé (*La Pologne* 3, 1968), l'autre, d'un boursier du gouvernement polonais (3, 1968).

4.5.2. LES RUBRIQUES DANS LES TROIS MOUTURES DE LA REVUE

L'analyse des types de rubriques et de leurs contenus dans les trois revues permet de compléter les observations générales formulées dans la première partie de l'analyse. Nous allons nous concentrer en premier lieu sur les éditoriaux, textes qui traitent des questions de fond et présentent les opinions du rédacteur en chef ou de la rédaction⁴⁰. Il est évident que ces textes sont conformes aux instructions de la propagande extérieure, ce que confirment d'ailleurs les documents d'archives relatifs à la programmation du travail de l'Agence polonaise Interpress pour l'année 1968⁴¹.

Dans les « Notes du rédacteur » (titre de l'éditorial de « Pologne Ouest »), Jerzy Piórkowski met en œuvre deux stratégies d'image essentiellement. La première, la plus exploitée, est la victimisation⁴². Elle consiste à présenter la souffrance et le rôle de victime comme inhérents à l'identité polonaise. Le statut de victime confère aux Polonais une certaine supériorité morale sur ses bourreaux, surtout l'Allemagne. La victimisation apparaît surtout dans les éditoriaux traitant de la seconde guerre mondiale et des relations polono-allemandes, assez tendues à l'époque à cause de la non reconnaissance des frontières polonaises par la République fédérale d'Allemagne⁴³. Une deuxième stratégie observable consiste à sou-

³⁸ Expression utilisée dans le texte non signé, « Pour une nation héroïque », *La Revue Polonaise* 8, 1968, p. 11.

³⁹ E. Isaak, « Aide aux héros », *La Revue Polonaise* 1, 1968, pp. 28–29 (photo Jan Morek) ; texte non signé, « Pomáháme hrdinům », *Polsko* 6, 1968, pp. 28–29.

⁴⁰ La question du profil social, politique et intellectuel des rédacteurs en chef et des membres de leurs équipes nécessite des recherches supplémentaires.

⁴¹ AAN, PAI, collection 1928, numéro 2/1504.

⁴² En polonais, *strategia wiktyimizacyjna* (T. Zarycki, *op. cit.*, p. 94).

⁴³ Jerzy Piórkowski, en polémiquant avec un correspondant allemand, explicite les causes de leur malentendu : « Avec ses souches, mon ami ne s'est jamais trouvé directement face aux conséquences de l'anéantissement national de son propre pays. Et ce fut précisément le lot [...] de

ligner les liens de la Pologne avec le monde occidental⁴⁴ et son apport à l'héritage culturel européen. Les thèmes qui permettent de réaliser cette stratégie sont liés aux divers acquis des artistes et chercheurs polonais, tels les succès de l'école polonaise de l'affiche (*La Pologne* 5, 1968).

Les éditoriaux publiés par la rédaction de « Pologne Est » ont un caractère foncièrement différent de ceux adressés au public occidental. La stratégie de Stefan Świerzewski, remplacé en août par Bronisław Majtczak, consiste à forger l'image d'un pays socialiste, industriellement développé, assurant à ses citoyens l'accès aux avantages sociaux⁴⁵. Cette stratégie peut être qualifiée d'utopique, car la société idéale qui y est décrite est une construction imaginaire. On retrouve des contenus comparables dans la mouture adressée aux pays du tiers-monde. Cependant, dans cette version où les éditoriaux ne sont pas signés et changent de titre à chaque fois, la politique internationale est le sujet dominant. Ils émanent de la rédaction en général, dirigée par Jerzy Lobman, et on y parle, entre autres, du « crime américain au Vietnam », de la « honteuse agression d'Israël contre les pays arabes » et de « la défense des intérêts de la Tchécoslovaquie » en août 1968. La Pologne y est décrite comme une « nation pacifique et prête à défendre partout la liberté et la justice » (*La Revue Polonaise* 10, 1968). Son histoire de pays qui n'a jamais eu de colonies (4, 1968), qui a perdu son indépendance au XIX^e siècle et qui a beaucoup souffert pendant la guerre (10, 1968) lui donne des qualités morales. Les contenus relevés dans *La Revue Polonaise* révèlent non seulement une stratégie de victimisation, mais aussi une stratégie d'idéalisation, qui consiste à souligner les nobles intentions des Polonais, leurs grands mérites pour le maintien de la paix dans le monde et leurs avantages moraux sur d'autres nations, fruit de leur histoire difficile.

Après les éditoriaux, les rubriques suivantes divergent en fonction des profils des trois mensuels. Dans la version occidentale, elles relèvent des domaines culturels et intellectuels. Dans la rubrique « Nos entretiens », on publie des interviews d'artistes et de chercheurs. « *Amicus Poloniae* » propose un choix de lettres adres-

génération entières de Polonais [...]. Que signifiaient la perte de son propre État à l'Est de l'Europe, l'interdiction de parler le polonais avant la première guerre mondiale, l'internement au camp d'Auschwitz pour avoir étudié l'histoire de son propre pays durant la seconde guerre mondiale ? Cela suffit ? Oui, nous en sommes toujours à notre première leçon, et nous recommençons sans cesse. [...] en tant que société, nous possédons une telle réserve d'expérience nationale, de force idéologique et morale, de savoir contemporain que nous créerons les conditions non seulement de pleine sécurité nationale, mais encore d'un développement civilisateur et d'un bien-être social » (*La Revue Polonaise* 1, 1968, p. 2).

⁴⁴ En polonais, *strategia okcydentalizacji* (T. Zarycki, *op. cit.*, p. 11).

⁴⁵ Par ex. dans l'éditorial du mois d'avril intitulé « Z redaktorowo zapisnika », Stefan Świerzewski présente les prévisions pour la Pologne en 1985 basées sur des études scientifiques. Le pays sera industriellement développé, les gens vivront mieux grâce aux garanties sociales. Face à l'accroissement de la population, on assistera au développement des villes, telles Varsovie qui surmontera la crise du logement et qui aura deux lignes de métro (*Polsko* 4, 1968, p. 7). Pour montrer la dimension utopique de ce texte, signalons seulement que la deuxième ligne du métro varsovien a été inaugurée en 2015 et que les travaux ne sont pas encore terminés.

sées à la rédaction ; on y trouve des correspondances du monde entier, souvent polémiques, traitant de la revue et des affaires polonaises (la question allemande, surtout, y fait débat). Dans chaque numéro, sous le titre « Nouveaux parmi tant d'autres », on publie également une liste « d'amis de la Pologne », récompensés par un prix spécialement créé par la rédaction. Le « Panorama du mois » dresse la liste des événements majeurs de la vie culturelle et scientifique, tels les publications d'auteurs polonais dans le pays ou à l'étranger (traductions), les sorties de films polonais, les succès des artistes et chercheurs polonais à l'étranger, les inventions et brevets, etc. Dans les dernières pages, on trouve aussi des « dessins humoristiques ». À part cela, la rédaction organise des concours où les lecteurs sont invités à donner leur avis dans un domaine de l'art. En 1968, une attention particulière est portée aux résultats d'une enquête (« Opinions bonnes et mauvaises à propos de l'affiche polonaise »), et de mai à novembre, on publie des passages des articles des lauréats du concours. Un deuxième concours annoncé invite les lecteurs à s'exprimer sur leur « Rencontre avec la musique et la chanson polonaises ». Au final, toutes les rubriques contribuent par leur cohésion thématique à créer une image de revue à caractère culturel.

La mouture adressée aux pays socialistes passe en revue les événements de la vie politique, économique, scientifique et culturelle dans deux rubriques distinctes. La première, placée dans les premières pages du mensuel, s'intitule « Události, fakty » (Événements, faits). Elle dresse la liste des succès de l'économie planifiée, parle de divers aspects de la coopération avec les pays du bloc socialiste, présente les découvertes et inventions polonaises, etc. L'invasion de la Tchécoslovaquie par le Pacte de Varsovie en août 1968 y est quasiment passée sous silence. Une note sur les « événements en Tchécoslovaquie » et sur le désaccord entre les partis communistes polonais et tchécoslovaque est publiée dans le numéro de décembre. La question du printemps de Prague est traitée séparément dans une édition spéciale qui accompagne le numéro de septembre. Il s'agit de traductions d'articles publiés dans la presse polonaise où sont expliqués, conformément aux instructions du parti, les motifs de l'intervention armée. Ils se laissent résumer en mots suivants : Le processus de contre-révolution en Tchécoslovaquie déstabilisait l'équilibre des pouvoirs entre les pays socialistes et impérialistes au profit de ces derniers ce qui mettait en danger les intérêts des pays socialistes ainsi que la paix en Europe et dans le monde. Face à cette menace, cinq pays du Pacte de Varsovie, sollicités par les forces saines du pouvoir tchécoslovaque, ont accordé de l'aide militaire à la nation en péril. La contre-révolution a dépassé le cadre des frontières du pays, aussi, l'entrée des armées du Pacte sur le territoire de la Tchécoslovaquie ne peut-il pas être traité comme une intervention dans ses affaires intérieures⁴⁶.

⁴⁶ AAN, Polska Zjednoczona Partia Robotnicza, Komitet Centralny w Warszawie, collection 237/XIX-348, Biuro Prasy, Wydarzenia w Czechosłowacji (Parti Ouvrier Unifié Polonais, Comité central, Bureau de Presse, Événements en Tchécoslovaquie), pp. 1–11.

En résumé, les éditoriaux de « Pologne Est » font apparaître le caractère politisé de la revue, concentrée sur les questions de la Pologne socialiste.

La deuxième rubrique, placée dans les pages intérieures, porte le titre de « Všehochut' » (Goût de tout). Ce sont de courtes notes au ton léger qui portent sur les succès des institutions et personnages polonais à la fois à l'échelle mondiale et régionale. Deux rubriques, « Mode » et « Dessins humoristiques », apparaissent régulièrement dans les dernières pages de cette mouture.

La Revue Polonaise, quant à elle, publie des courriers des lecteurs sous le titre de « Lettres — Boîte postale 28 » ; les propos y sont moins polémiques que dans l'édition occidentale⁴⁷. Une rubrique à part est consacrée aux lettres des lecteurs qui cherchent des correspondants. Les articles publiés sous le titre « Commerce extérieur — science — technique » parlent régulièrement des produits industriels et agricoles exportés, des succès des chercheurs et des inventions polonaises. Les événements politiques, économiques et culturels sont présentés dans la rubrique « Instantanés », qui privilégie les thèmes liés à la coopération Pologne–tiers-monde. Leur contenu confirme qu'il s'agit d'un mensuel à caractère économique et politique.

Des rubriques intitulées « Voulez-vous savoir ? » et « Polonais célèbres » fournissent des données de type encyclopédique sur la Pologne. La revue organise aussi divers concours à caractère scolaire : réponses à une liste de questions sur la Pologne (Combien d'habitants compte la Pologne ? Quel fleuve traverse Varsovie ? etc.) ou découpage (associer des morceaux de photos de deux monuments polonais, *La Revue Polonaise* 9, 1968).

5. CONCLUSIONS

L'analyse des traductions publiées dans les trois moutures de la revue *Polska* a été menée dans le but de vérifier deux hypothèses. La première était que dans sa stratégie d'image, la Pologne, en tant que pays périphérique, tablait sur le capital culturel, le seul qu'elle pouvait faire valoir dans les échanges avec les pays du premier et du second monde. Cette hypothèse s'est partiellement confirmée. La mouture adressée aux pays occidentaux privilégiait les contenus à caractère culturel. Dans ses pages, la stratégie de compensation du statut périphérique consistait à souligner les liens de la Pologne avec l'Occident, notamment dans les domaines culturel, historique et scientifique. La prédominance des contenus culturels dans « Pologne Est » est moins perceptible. Les données quantitatives

⁴⁷ Par exemple, un lecteur qui s'exprime sur « les événements récents en Tchécoslovaquie » écrit : « L'intervention de l'Union soviétique et des autres pays membres du Traité de Varsovie est entièrement justifiée : en effet grâce à l'aide accordée à la Tchécoslovaquie par les pays socialistes, il a été possible de prévenir l'attentat contre le socialisme, fomenté par la réaction de l'intérieur et de l'extérieur » (M.H.M. Mushin, Ceylan, *La Revue Polonaise* 11, 1968, page non numérotée).

ont, certes, confirmé l'hypothèse initiale du recours aux contenus culturels, mais l'analyse a permis de noter une utilisation importante des sujets économiques et sociaux donnant à la Pologne l'image d'un pays socialiste moderne. La deuxième hypothèse était que dans la mouture pour le tiers-monde, les contenus présentaient surtout le capital économique et politique du pays. Cette hypothèse s'est confirmée. La revue forgeait l'image d'une Pologne aux institutions et à l'économie modernes, d'un pays pacifique et protecteur des plus faibles.

Nos analyses nous ont menée également à un résultat non prévu dans les objectifs préalablement fixés. En effet, l'étude des contenus des trois versions a mis en lumière les profils types de leurs lecteurs. La mouture rédigée par « Pologne Ouest » était principalement adressée à un public cultivé ayant de bonnes connaissances en art et histoire, bien au courant des questions sociopolitiques contemporaines. Le choix des textes littéraires, le débat sur la « question allemande » ou le concours sur l'école polonaise de l'affiche en apportent la preuve. La version de « Pologne Est » s'adressait également à un public cultivé, comme le prouve le choix des textes littéraires, mais les articles sur l'édification du socialisme montrent que le lecteur envisagé par la revue devait être « l'homme nouveau » produit par le système marxiste. Le destinataire de *La Revue Polonaise*, en revanche, était traité comme un lecteur non initié, parfois même enfantin, n'ayant que des connaissances rudimentaires sur la Pologne, sur son histoire, son patrimoine ou son système politique. Le grand nombre de photos par rapport aux deux autres versions de la revue, l'adaptation d'un roman en bande dessinée ou les concours à l'esprit très scolaire en témoignent.

En conclusion générale, on peut dire que la sélection des contenus à traduire en fonction des relations politiques et économiques de la Pologne avec les trois mondes, mais aussi en fonction des représentations des trois types de lecteurs était mûrement réfléchi de la part des élites politiques du pays et rigoureusement mise en œuvre par les institutions qu'elles contrôlaient. La stratégie d'occidentalisation de « Pologne Ouest » (insistance sur les liens culturels et historiques avec l'Occident) était adaptée aux pays que la Pologne ne pouvait pas concurrencer dans les domaines politique et économique. La stratégie de l'utopie était adaptée aux relations entretenues avec les pays du bloc soviétique. Elle consistait à souligner les acquis culturels, économiques et institutionnels d'un pays socialiste. La stratégie d'idéalisation adoptée envers les pays post-coloniaux, enfin, reflétait les efforts de la Pologne pour devenir un pays économiquement dominant, mais pacifique, moralement irréprochable. Mais les trois stratégies relevées, fondées sur un complexe d'infériorité, se situaient toutes dans un même sillage : elles permettaient, de façon symbolique, de « fuir la périphérie ».

FLEEING THE PERIPHERY, OR HOW POLAND WANTED
TO CREATE ITS IMAGE IN THE FIRST, SECOND, AND THIRD
WORLD. STUDYING THE TRANSLATIONS OF THE MAGAZINES
LA POLOGNE, POLSKO AND *LA REVUE POLONAISE* IN 1968

Abstract

The paper deals with the image strategies of People's Poland as a peripheral country based on an analysis of the elements of its foreign cultural policy carried out through translations in 1968. The quantitative and qualitative analysis of the content of the three versions of the review *Polska. Czasopismo Ilustrowane* [*Poland. Illustrated Magazine*], created to promote Poland in the world, is based on P. Bourdieu's concept of capital. We start from two hypotheses: the first one about the valuation of cultural capital in the versions of the review addressed to capitalist (*La Pologne. Revue Mensuelle*) and socialist (*Polsko. Obrázkový časopis*) countries. The second — on the promotion of Poland's economic and political capital in the version for "third world countries" (*La Revue Polonaise. Magazine Illustré*). Generally, both hypotheses are confirmed. The analysis also shows variations of the image strategies depending on the target readers: westernisation (emphasis on cultural ties to the West) and victimisation (Poland as a victim of history) in the version for the "first world"; strategy of utopia (emphasis on the achievements of a socialist country) in the version for the "second world"; idealisation (Poland as a peaceful, economically developed country) in the "third world" version. These strategies correspond to the key word of the political elites' policy, "fleeing the periphery".

Key words: centre–periphery relationships, translation and politics, translation history, archives, Poland in 1968, translated periodicals, *La Pologne. Revue Mensuelle* [*Poland. Illustrated Magazine*], *Polsko. Obrázkový časopis*, *La Revue Polonaise. Magazine Illustré*.



KRISTINA TAIVALKOSKI-SHILOV
ORCID: 0000-0002-3299-0817
Université de Turku, Finlande
kristiina.taivalkoski-shilov@utu.fi

PÉRIPHÉRIES VS CENTRES : LE CAS DE LA TRADUCTOLOGIE EN FINLANDE*

INTRODUCTION

Le sujet de notre article est l'histoire de la traductologie en Finlande, que nous analysons à l'aide de la théorie des polysystèmes. Cette théorie, basée sur le structuralisme et le formalisme, inspire le paradigme des *Descriptive Translation Studies* (DTS) depuis les années 1970. Il est évident que, dans le sillage du post-structuralisme, elle a eu des opposants, mais son utilité dans une étude historique est incontestable. Elle permet d'observer les grandes lignes de phénomènes socioculturels¹. Dans cette étude, l'approche polysystémique aide à contextualiser l'évolution de la traductologie et à observer les rapports de force entre les différents pays sur la carte de la traductologie.

Le concept du polysystème a été lancé dans la traductologie par le théoricien israélien Itamar Even-Zohar. Son fonctionnalisme dynamique examine les phénomènes culturels d'un point de vue global. Les différents domaines de la vie culturelle sont envisagés comme des « systèmes de systèmes » sociosémiotiques qui sont ouverts (susceptibles d'être influencés par d'autres systèmes) et dynamiques.

* Nous voudrions remercier Andrew Chesterman, Yves Gambier et Outi Paloposki pour leur généreux soutien lors de la rédaction de cet article. Un grand merci aussi aux évaluateurs anonymes, ainsi qu'à Natalia Paprocka, Elżbieta Skibińska-Cieńska et Regina Solová.

¹ K. Taivalkoski-Shilov, *La tierce main. Le discours rapporté dans les traductions françaises de Fielding au XVIII^e siècle*, Artois Presses Université, Arras 2006, pp. 13–14, 20–21.

Par exemple, selon cette théorie, la littérature d'une culture donnée ou la littérature mondiale constituent un polysystème. Les polysystèmes sont composés de sous-systèmes qui sont chacun régis par un *répertoire*² particulier. Les sous-systèmes sont dans un état de rivalité perpétuel. Selon les circonstances, quelques-uns sont centraux tandis que d'autres sont périphériques. D'après Even-Zohar, la position des sous-systèmes dans le polysystème littéraire dépend davantage de facteurs sociaux et culturels que de valeurs littéraires « éternelles » ou « universelles »³. Il en va de même pour les sous-systèmes dans le polysystème traductologique : comme nous allons le voir plus bas, au cours de l'histoire, des facteurs sociaux, culturels et (géo)politiques ont influé sur leur situation et leur interaction.

Outre les grandes lignes de l'évolution de la traductologie en Finlande et ailleurs, notre étude tient également compte du rôle des individus comme intermédiaires ou moteurs de changement. En effet, comme l'ont fait remarquer Anthony Pym et Theo Hermans, entre autres, la théorie des polysystèmes ne prend pas suffisamment en compte l'influence des individus et des communautés sur l'évolution culturelle. Pym fait observer que les systèmes résultent d'un besoin spécifiquement humain de créer des ensembles socioculturels. Ainsi, l'existence de ces systèmes dépend des êtres humains qui les engendrent⁴. Par conséquent, pour équilibrer notre approche polysystémique plus ou moins schématique, nous décrivons le rôle primordial qu'ont eu quelques individus et communautés scientifiques dans la propagation de la traductologie et dans l'instauration de la formation des traducteurs et des interprètes en Finlande.

Notre article est composé de trois parties. Nous commencerons par un survol de l'évolution de la traductologie à l'échelle mondiale, nécessaire dans une étude qui, par son sujet même, dépasse les barrières nationales et linguistiques. Cela nous servira d'arrière-fond dans la deuxième partie qui décrira le cas particulier de la traductologie en Finlande. Dans une troisième partie, nous analyserons la position de la Finlande dans le polysystème mondial de la traductologie et discuterons le rôle de quelques individus et communautés dans les échanges entre la Finlande et ses centres ou périphéries. Dans la conclusion, nous reviendrons sur les centres et périphéries de la Finlande et exposerons les raisons de la situation actuelle de la traductologie finlandaise dans le polysystème mondial.

² « Tous les sous-systèmes appartenant au polysystème agissent chacun selon leur ensemble de principes, de normes, de matériaux et de schèmes, ce qu'I. Even-Zohar appelle répertoire (*repertoire*) [...] » (K. Taivalkoski-Shilov, *op. cit.*, p. 15).

³ I. Even-Zohar, « Polysystem Studies », *Poetics Today* 11(1), 1990 [numéro spécial de *Poetics Today*] ; K. Taivalkoski-Shilov, *op. cit.*, pp. 14–16.

⁴ T. Hermans, *Translation in Systems. Descriptive and Systemic Approaches Explained*, St. Jerome Publishing, Manchester 1999, pp. 103, 117–118 ; A. Pym, *Method in Translation History*, St. Jerome Publishing, Manchester 1998, pp. 121, 160–176 ; K. Taivalkoski-Shilov, *op. cit.*, pp. 20–21.

1. L'ÉVOLUTION DE LA TRADUCTOLOGIE À L'ÉCHELLE MONDIALE

L'évolution de la traductologie en tant que discipline scientifique internationale remonte à la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle la traduction, le décodage et l'interprétation faisaient partie intégrante de la communication entre les nations partenaires et ennemies⁵. Tout au long de l'histoire de la traductologie moderne, son développement a été partiellement dicté par les intérêts politiques, sociaux et économiques des pays où elle était pratiquée. Par ailleurs, l'étude de la traduction a souvent été liée à la formation des traducteurs, qui est réglée et standardisée par les institutions nationales et, de nos jours, de plus en plus par des institutions supranationales comme l'Union européenne⁶.

Les objectifs militaires ont également joué un rôle important de catalyseur pour la traductologie, étant donné que la traduction et l'interprétation sont nécessaires non seulement pour la coopération internationale, mais aussi pour l'espionnage. Comme l'a démontré W. John Hutchins, c'est la guerre froide qui a contribué au lancement et au financement généreux des programmes de recherche sur la traduction automatique aux États-Unis et en Union soviétique⁷. Selon Yves Gambier, les études traductologiques ont indirectement profité de ce financement qui a été assuré par différentes autorités militaires, même après les restrictions budgétaires mises en œuvre suite au rapport ALPAC (Automatic Language Processing Advisory Committee) en 1966. En outre, la fondation de quelques-uns des premiers programmes de formation de traducteurs ou interprètes, qui existent toujours, sous une forme ou une autre, a un rapport avec des institutions militaires. C'est le cas des instituts de langues moscovites fondés dans les années 1930 : certains anciens étudiants ayant suivi cette formation ont travaillé comme interprètes lors des procès de Nuremberg et de Tokyo⁸.

Les progrès de la linguistique générale, appliquée et contrastive se sont également répercutés sur l'évolution de la traductologie, tout comme la littérature comparée, la stylistique et la philosophie, pour ne mentionner que les influences les plus importantes. La linguistique générative a inspiré les premiers traductologues influents des années 1960. Plus tard, la théorie des actes de langage et la linguistique textuelle ont contribué aux premiers changements de paradigme

⁵ M. Tymoczko, « The history of internationalization in translation studies and its impact on translation theory », [dans :] L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge. Sources, Concepts, Effects*, Benjamins, Amsterdam 2018, pp. 113–124.

⁶ A. Pym, « Translation Studies in Europe — reasons for it, and problems to work on », *Target* 26(2), 2014, pp. 185–205 ; Y. Gambier, « Institutionalization of translation studies », [dans :] L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge*, pp. 131–142 ; voir aussi J. Lambert, « Prelude. The institutionalization of the discipline », [dans :] C. Millán, F. Bartrina (dir.), *The Routledge Handbook of Translation Studies*, Routledge, London 2013, pp. 7–27.

⁷ J. Hutchins, *Machine Translation. Past, Present, Future*, Ellis Horwood, Chichester 1986.

⁸ Y. Gambier, *op. cit.*, pp. 132–133.

de la traductologie anglophone, laquelle s'est ensuite éloignée de la linguistique à la suite du tournant culturel des années 1980 et 1990⁹. Il a souvent été dit que notre discipline était née avec le discours intitulé *The Name and Nature of Translation Studies* que le Nord-Américain James S. Holmes a fait à Copenhague en 1972. Il ne faut pourtant pas oublier les prédécesseurs importants de Holmes qui sont de différentes nationalités : les Russes Andreï Fedorov et Roman Jakobson, les Tchécoslovaques Jiří Levý et Anton Popovič, les Canadiens francophones Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, les Français Georges Mounin et Danica Seleskovitch, le compatriote de Holmes, Eugene Nida, et l'Écossais John Cunison Catford¹⁰. Les études menées par les chercheurs pionniers de l'Allemagne de l'Est (par exemple Otto Kade) et de l'Ouest (Wolfram Wilss, Juliane House, Katharina Reiss et Hans Vermeer) ont également fait avancer la discipline.

Dès le début, l'évolution et la consolidation de la traductologie ont été liées à celles du champ professionnel de la traduction. Par exemple, les événements importants concernant l'organisation professionnelle et l'avenir des traducteurs des années 1950 ont coïncidé avec les débuts de la traductologie moderne. En 1953 est fondée la Fédération internationale des traducteurs (FIT), ce qui multipliera graduellement le nombre d'associations locales de traducteurs, dont l'Association finlandaise des traducteurs et interprètes (SKTL) en 1955. Au cours de la même décennie ont lieu quelques avancées importantes concernant la dissémination de la traductologie : le fondement du périodique *Meta* au Canada en 1955 et la publication des premiers textes fondateurs de traductologie¹¹. Dans les années 1970, deux étapes importantes pour les traductologues et les traducteurs professionnels sont franchies la même année. En avril 1976, le colloque « fondateur » de la traductologie, intitulé « Literature and Translation. New Perspectives in Literary Studies », est organisé à l'Université catholique de Louvain. Plusieurs participants à ce colloque sont devenus des traductologues connus : entre autres Holmes, Even-Zohar, Theo Hermans, André Lefevere, Gideon Toury, Susan Bassnett, José Lambert et Lieven D'hulst¹². En novembre, la coopération entre la FIT et l'UNESCO aboutit à la Recommandation de Nairobi¹³. Cette évolution parallèle des deux champs a continué jusqu'à nos jours.

⁹ M. Snell-Hornby, « Turns », [dans :] L. D'hulst, Y. Gambier (dir.), *A History of Modern Translation Knowledge*, pp. 143–148. Comme l'a fait remarquer l'un des évaluateurs anonymes de notre article, les évolutions de la traductologie n'ont pas toujours procédé au même rythme selon les pays ; en France, la théorie interprétative s'est détachée de la linguistique bien avant les années 1980 et 1990.

¹⁰ Y. Gambier, *op. cit.*, pp. 132–133 ; J. Špirk, « Anton Popovič's contribution to translation studies », *Target* 21(1), 2009, pp. 3–29.

¹¹ Y. Gambier, *op. cit.*, pp. 132, 139.

¹² J. Lambert, *op. cit.*, pp. 13, 23.

¹³ M. Laine, « FIT — kirjainyhdistelmä, jonka norjalainen torjui... » [FIT — abréviation que les Norvégiens ont rejetée...], *Kääntäjä / översättaren* [Le traducteur] 2, 2005, pp. 47–49 ; « Recommandation Nairobi », La Conférence générale de l'Organisation des Nations Unies

Nous pouvons donc constater que, dès le début, l'évolution de la traductologie à l'échelle mondiale a été liée au contexte sociopolitique international. En outre, même si l'on a parfois considéré les traductologues et traducteurs comme appartenant à des camps opposés, en réalité, ces deux groupes ont évolué en parallèle et en étroite interrelation¹⁴. Cela est particulièrement visible en Finlande.

2. L'ÉVOLUTION DE LA TRADUCTOLOGIE EN FINLANDE

En Finlande, l'émergence de la traductologie a également été corrélée au contexte sociopolitique, même si les intérêts militaires n'ont pas joué un grand rôle dans la formation des traducteurs ni dans la recherche concernant la traduction automatique¹⁵. Son apparition en Finlande est le résultat, d'une part, des politiques d'emploi et d'enseignement locales et, d'autre part, de la transmission des idées qui s'est effectuée par des spécialistes finlandais de langues étrangères ou par des expatriés qui se sont installés en Finlande¹⁶. L'une des voies essentielles de la nouvelle théorie de la traduction a été les quatre instituts de langues où l'on formait des traducteurs. Ils ont été établis entre 1966 et 1971, après qu'une loi sur la formation des traducteurs a été promulguée en 1965¹⁷. Outi Paloposki a étudié les rapports du comité qui a planifié et discuté la formation des traducteurs dans les années 1960 et 1970. Les rapports datant du début des années 1960 révèlent que l'une des raisons principales de l'établissement des instituts de langues était la massification de l'enseignement : il fallait créer des opportunités d'études pour la génération des *baby boomers*. La formation des traducteurs, qui durait d'abord deux et ensuite trois ans, était un bon moyen de canaliser le raz-de-marée des nouveaux titulaires du baccalauréat qui avaient la volonté de faire des études. L'autre motif pour l'établissement des instituts, expliqué par le comité en 1964, était le manque de traducteurs qualifiés dans l'industrie, le commerce, les sciences, l'administration et le tourisme¹⁸. Même si les instituts de langues assuraient officielle-

(UNESCO), réunie à Nairobi, le 22 novembre 1976 (<<https://www.fit-ift.org/fr/nairobi-recommendation/>> [consulté le 13.11.2019]).

¹⁴ E. Pennanen, « Käännösteoriaa suomeksi » [De la traductologie en finnois], compte-rendu de l'ouvrage par Rune Ingo *Kääntämisen teoriaa ja sen sovellutusta* [Théorie de la traduction et quelques applications], *Helsingin Sanomat*, le 5 février 1982, p. 23 ; Y. Gambier, *op. cit.*, p. 132.

¹⁵ M. Koponen, [communication personnelle], le 13 novembre 2019.

¹⁶ Voir aussi A. Pym, « Translation Studies in Europe ... », p. 187.

¹⁷ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, « Kääntämisen tutkimuksen ja koulutuksen historia Suomessa » [L'histoire de la traductologie et de la formation des traducteurs en Finlande], manuscrit non publié. Les instituts de langue ont été fondés dans quatre villes : Tampere (1966), Turku (1966), Savonlinna (1968) et Kouvola (1971).

¹⁸ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; Opetusministeriö, Kielikoulutustoimikunnan mietintö [Ministère de l'Éducation, rapport du comité sur l'enseignement des langues], Komiteamietintö A, ISSN 0356-9470 : 1964 : A12, Helsinki.

ment la formation des traducteurs, quelques départements de langues dans les universités offraient également des cours de traduction. Au moins une partie de ces cours étaient consacrés à la formation des traducteurs professionnels, par exemple le séminaire de traduction littéraire mené par la célèbre traductrice Eila Pennanen à l'Université de Helsinki dans les années 1970. De plus, quelques chercheurs ont étudié la traduction dans des départements de langues et de littérature comparée¹⁹. Par exemple, Irma Sorvali (née Korkkanen), l'un des pionniers de la traductologie en Finlande, a analysé les traductions suédoises de Virgile dans la thèse de doctorat qu'elle a soutenue à l'Université de Helsinki en 1974²⁰.

Lambert constate qu'une vingtaine d'années après la fondation des instituts qui formaient les traducteurs, les universités de plusieurs pays se sont intéressées à la traductologie, cette nouvelle discipline féconde²¹. En Finlande aussi, les quatre instituts de langues ont été transférés dans les universités en 1981, étant donné que la formation dispensée dans ces instituts était considérée comme trop terre-à-terre et qu'elle ne permettait pas de continuer des études à l'université²². Les anciens instituts de langues sont d'abord devenus des départements indépendants, qui ont plus tard été intégrés dans des structures plus larges, comme les départements de langues étrangères. C'est donc à partir du début des années 1980 que les universités de Helsinki, de Tampere et de Turku ainsi que l'école des hautes études de Joensuu (plus tard Université de Joensuu et actuellement Université de l'est de la Finlande) se sont occupées de la formation des traducteurs. Enfin, un cinquième établissement, l'École des hautes études commerciales de Vaasa (plus tard Université de Vaasa), a lancé un programme de formation des traducteurs en 1980. Ces cinq universités, ainsi que les universités de Jyväskylä²³ et d'Oulu²⁴,

¹⁹ A. Chesterman, « The Finnish tradition », [dans :] M. Baker, G. Saldanha (dir.), *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London 2008, pp. 398–404 ; R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.*

²⁰ P. Rossi, « Förord » [Préface], [dans :] P. Rossi (dir.), *Från översättning till etik. En festskrift till Irma Sorvali på hennes 60-årsdag den 15 oktober 2005* [De la traduction à l'éthique. Mélanges offerts à Irma Sorvali à l'occasion de son 60^e anniversaire le 15 octobre 2005], Oulun yliopisto, Oulu 2005, [non paginée].

²¹ J. Lambert, *op. cit.*, pp. 7–8.

²² S. Tirkkonen-Condit, « Kaiken takana on Pauli. KVL tänään » [Cherchez Pauli ! L'institut de la communication interculturelle aujourd'hui], [dans :] P. Kujamäki (dir.), *Viestinnän lähteillä. Kirjoituksia kielestä, kulttuurista ja kääntämisestä. Juhlakirja Pauli Roinilan 65-vuotispäivän kunniaksi. / An den Quellen der Kommunikation. Schriften zu Sprache,ultur und Übersetzen. Festschrift für Pauli Roinila zu 65. Geburtstag* [Aux sources de la communication. Écrits sur la langue, la culture et la traduction. Mélanges en l'honneur de Pauli Roinila pour son soixante-cinquième anniversaire], Joensuun yliopisto, Joensuu 2001, pp. 19–23.

²³ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* Les journées de traduction à l'Université de Jyväskylä ont eu lieu annuellement entre les années 1979 et 1989. Le thème en était le plus souvent la traduction littéraire.

²⁴ Sur une l'initiative du professeur Sorvali, le département de philologie nordique de l'Université d'Oulu a organisé des Journées de traductologie entre 1992 et 2009 (P. Rossi, [communication

ont organisé des séminaires et des colloques de traduction, qui ont stimulé la recherche et engendré maintes publications. Le plus célèbre de ces colloques a été le séminaire VAKKI qui, au cours de son histoire, a attiré à l'Université de Vaasa plusieurs générations de traductologues finlandais et de chercheurs étrangers²⁵.

La réforme de 1981 avait été motivée par un désir d'approfondir la formation des traducteurs pour que les diplômés puissent suivre le développement du domaine et ainsi améliorer les pratiques de la profession. Désormais, la formation des traducteurs continue jusqu'au master. En même temps, la voie a été ouverte aux études de troisième cycle, ce qui a fait démarrer la recherche traductologique systématique²⁶. Les doctorant(e)s de la première génération ayant explicitement étudié la traduction ont soutenu leur thèse dans les années 1980 et 1990. Un grand nombre de ces premiers traductologues proprement dits sont devenus mondialement célèbres : Justa Holz-Mänttari (Université de Turku, 1984), Sonja Tirkkonen-Condit (Université de Jyväskylä, 1989), Riitta Oittinen (Université de Tampere, 1993), Tiina Puurtinen (Université de Joensuu, 1995), Sirkku Aaltonen (Université de Joensuu, 1996) et Riitta Jääskeläinen (Université de Joensuu, 1999)²⁷. La génération suivante, dont Kaisa Koskinen (Université de Tampere, 2000) et Paloposki (Université de Helsinki, 2002) font partie, a profité d'un réseau national de programmes doctoraux en langues, intitulé Langnet, qui a été établi en 1999. Langnet possédait une division pour les doctorants qui travaillaient sur la traduction et les sujets apparentés et, grâce à elle, les traductologues finlandais actuels employés par différentes universités se connaissent et travaillent ensemble²⁸. En 2015, le Ministère de l'Éducation a mis fin à la subvention de Langnet, mais le réseau continue à vivre à l'aide de financements privés et de l'effort collectif de la communauté scientifique. Selon nos enquêtes, basées sur des données relevées sur deux sites de Langnet, au moins 38 thèses de doctorat sur la traduction et des sujets apparentés ont vu le jour dans le cadre de Langnet entre les années 2000 et 2020²⁹.

personnelle], le 29 octobre 2019). Le professeur Ingo de l'Université de Vaasa a été parmi les participants réguliers à ce séminaire (P. Rossi, « Saatteeksi » [Introduction], [dans :] P. Rossi (dir.), *Kääntämisentutkimuksen päivät Oulussa 15.12.1999* [Les journées de traductologie à Oulu, le 15 décembre 1999], Oulun yliopistopaino, Oulu, pp. 5–7).

²⁵ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; voir H. Lönnroth, *VAKKI ry 1984–2014: Muistoja ja muistikuvia / VAKKI rf 1984–2014: Minnen och minnesbilder* [VAKKI 1984–2014 : souvenirs et réminiscences], Filosofinen tiedekunta, Vaasa 2014.

²⁶ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; A. Chesterman, *op. cit.*, p. 403.

²⁷ S. Aaltonen, *Acculturation of the Other. Irish Milieux in Finnish Drama Translation*, Joensuu University Press, Joensuu 1996 ; R. Jääskeläinen, *Tapping the Process. An Explorative Study of the Cognitive and Affective Factors Involved in Translating*, University of Joensuu, Joensuu 1999 ; R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.*

²⁸ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.*

²⁹ Voir le site de Langnet « Vaitelleet / PhDs » (<<https://blogs.helsinki.fi/langnet-2016-2019/langnetista-vaitelleet/>> [consulté le 27.04.2020]).

Comme on peut le constater, suite aux réformes de l'enseignement et du système universitaire finlandais, qui se sont succédé à intervalles réguliers, la formation des traducteurs et, plus tard, des traductologues a été en constante mutation. Les moteurs des réformes étaient au début les ministères finlandais qui suivaient de près notamment ce qui se passait dans les autres pays nordiques. Depuis les années 1990, les influences sont venues de l'Europe entière. Le processus de Bologne a contribué à la standardisation de l'éducation universitaire européenne. De plus, l'adhésion de la Finlande à l'Union européenne en 1995 s'est, elle aussi, répercutée sur la formation des traducteurs, sur la traductologie et la situation des traducteurs et des interprètes. Actuellement, la conséquence la plus visible de l'UE dans la formation des traducteurs en Finlande est la structure des études. La formation se déroule entièrement au niveau master dans la plupart des universités qui forment les traducteurs : notamment celles qui font partie du réseau EMT (Master européen en traduction), c'est-à-dire les universités de Helsinki, de Tampere et de Turku (l'Université de l'est de la Finlande a fait partie du réseau jusqu'en 2019). L'appartenance des universités à ce réseau démontre une certaine stabilité des études dans ce domaine. Le troisième millénaire et surtout les années 2010 ont pourtant été marqués par ce que Gambier appelle « le nouveau incertain » de la traductologie, qui n'est pas propre à la Finlande³⁰. Au niveau mondial, la traductologie ne fait que croître. Pourtant, dans les pays nordiques, la fermeture de quelques programmes de formation réputés, dont les filières de traduction et interprétation à l'École des hautes études commerciales de Copenhague, la formation des interprètes de conférence à l'Université de Turku (2010) et la traductologie à l'Université de Vaasa (2018), sont de mauvais augure.

Nous avons constaté plus haut que l'interrelation entre le champ professionnel, la formation et la recherche traductologique était particulièrement étroite en Finlande. En effet, les liens entre ces deux champs se sont même renforcés tout au long de l'histoire. Les établissements de formation de traducteurs ont coopéré avec l'Association finlandaise des traducteurs et interprètes (SKTL) et plus récemment aussi avec l'organisation professionnelle des traducteurs (KAJ)³¹, fondée en 1975. SKTL publie depuis 1970 une revue intitulée *Kääntäjä* [Le traducteur] qui a été un outil important pour la dissémination de la traductologie. La division des enseignants et chercheurs de SKTL a adhéré à l'Association en 1988³². Par

³⁰ Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019 ; voir aussi J. Lambert, *op. cit.*

³¹ Cette organisation a récemment été renommée « organisation des spécialistes de langues », ce qui atteste la transformation du champ professionnel des traducteurs. Comme le fait remarquer Gambier, les métiers de la traduction se sont multipliés, d'où peut-être le besoin de renommer l'organisation professionnelle en question (Y. Gambier, « De quelques effets de l'internationalisation et de la technologisation », *Target* 26(2), 2014, pp. 259–268).

³² R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; L. Salmi, S. Leinonen, O. Paloposki, « Tiivis yhteys opinahjoihin » [Des contacts étroits avec les établissements de formation], *Kääntäjä / översättaren* [Le traducteur] 2, 2005, pp. 38–39.

conséquent, les traductologues participent à la gestion de l'Association qui, pour sa part, apporte son appui à la formation des traducteurs et à la recherche sous la forme de petites subventions, de transmission d'informations et en participant à l'organisation du colloque annuel de traductologie, intitulé Kätu, qui a été lancé en 2003. Le colloque Kätu rassemble chaque année la plupart des chercheurs et des enseignants de la discipline, des étudiants de traduction, ainsi qu'un grand nombre de traducteurs finlandais autour d'un thème d'actualité lié à la traduction. Si l'on juge le champ de la traduction en Finlande sur la base des participants et de l'ambiance des colloques Kätu, on peut conclure que traducteurs, enseignants, étudiants et chercheurs font partie de la même *communauté de traduction et d'interprétation*, ce qui diminue les effets négatifs de la concurrence entre les universités³³. Les colloques Kätu ont influé aussi sur la publication en traductologie en Finlande, où l'anglais occupe naturellement une place prédominante de nos jours. Les articles sélectionnés, basés sur les communications présentées au colloque, sont publiés dans le journal en ligne *MikaEL* depuis 2007. La langue de publication de la plupart de ces articles est le finnois, étant donné l'importance que revêt également la dissémination de la traductologie en finnois.

3. LA FINLANDE DANS LE POLYSYSTÈME MONDIAL DE TRADUCTOLOGIE

Comme nous l'avons dit plus haut, la théorie des polysystèmes est bien appropriée pour étudier la façon dont la traductologie moderne s'est propagée mondialement, ainsi que les facteurs sociopolitiques qui y sont liés. La traductologie peut être conçue comme un système sociosémiotique dans lequel plusieurs sous-systèmes — les différents paradigmes — sont dans un état de rivalité perpétuel. Ainsi peut-on interpréter les tournants successifs de la traductologie comme des mutations dans le polysystème, causées d'une part par le tarissement du répertoire du système central et d'autre part par des facteurs sociopolitiques externes³⁴. Dans ce polysystème, les influences sont passées par l'intermédiaire des contacts personnels des traductologues, étant donné que la discipline a, dès le début, été basée sur des *réseaux* qui dépassent les frontières nationales³⁵. Cette mixité est visible aussi dans le grand nombre de traductologues qui vivent ailleurs que dans leur patrie. Comme l'a observé Toury, entre autres, la traductologie a été développée

³³ Voir K. Taivalkoski-Shilov, « Introducing Communities in Translation and Interpreting », [dans :] K. Taivalkoski-Shilov, L. Tiittula, M. Koponen (dir.), *Communities in Translation and Interpreting*, Éditions québécoises de l'œuvre, coll. « Vita Transductiva » 9, Montréal 2017, pp. 3–33 ; A. Chesterman, [communication personnelle], le 22 octobre 2019.

³⁴ Voir M. Snell-Hornby, *op. cit.* ; A. Pym, « Translation Theory as Historical Problem-Solving », *Intercultural Communication Review* 9, 2011, pp. 49–61 ; K. Taivalkoski-Shilov, *op. cit.*, p. 15.

³⁵ Voir par exemple J. Špirk, *op. cit.*, p. 5 ; A. Pym, *Method in Translation History*.

par un grand nombre de chercheurs « qui étaient d'une origine géolinguistique donnée, mais qui travaillaient dans un autre contexte », pour emprunter l'expression de Gambier³⁶. En effet, en ce qui concerne la traductologie en Finlande, on ne peut pas nier le grand rôle qu'ont joué surtout Andrew Chesterman, Gambier et Holz-Mänttari, mais aussi Andreas Kelletat, Douglas Robinson, Gerald Porter, Stephen Condit et d'autres expatriés³⁷. Cela dit, les pionniers finlandais qui ont, même avant, consciemment fait évoluer la traductologie et la formation des traducteurs doivent également être mentionnés comme des moteurs de la traductologie en Finlande : Pennanen, qui a enseigné la traduction et disséminé la théorie de la traduction par ses écrits ; Sorvali et Rune Ingo, qui ont publié les premières introductions à la traductologie dans les langues nationales ; Atso Vuoristo, qui a développé sa propre théorie de la traduction sans jamais la publier, mais qui a eu de l'influence sur ses élèves à l'institut de langues et, plus tard, à l'Université de Turku³⁸ ; Pauli Roinila, qui a fait l'une des rares traductions d'un ouvrage traductologique en Finlande, à savoir *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie* (1984) par Katharina Reiss et Hans Vermeer et publié en finnois en 1986³⁹ ; Tirkkonen-Condit, qui a développé la formation des traducteurs avec Roinila et énergiquement créé des liens avec des collègues internationaux⁴⁰.

Si l'on pense à la traductologie à l'échelle mondiale dans les années 1950 et 1960, on constate que le polysystème est naissant et ne comprend que quelques sous-systèmes. On pourrait envisager que la position centrale est occupée par le Canada, qui a non seulement fondé la plus ancienne revue de traductologie au monde, mais est précurseur dans la formation des traducteurs (Gambier mentionne les formations à Ottawa (1936), McGill (1943) et Montréal (1951))⁴¹. Les autres sous-systèmes sont des pays où l'on a déjà lancé des programmes de formation des traducteurs et interprètes et publié des ouvrages fondateurs dans la discipline. Ce sont par exemple les trois pays forts du structuralisme : la France, la Russie et la Tchécoslovaquie. La Société française des traducteurs est de surcroît l'un des membres fondateurs de la FIT. Parmi les sous-systèmes figurent aussi les deux Allemagnes. L'association des traducteurs de l'Allemagne de l'Ouest compte éga-

³⁶ G. Toury, « Incubation, birth and growth. Observations on the first 20 years of *Target* », *Target* 21(2), 2009, pp. 189–207 ; Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019.

³⁷ A. Chesterman, [communication personnelle], le 22 octobre 2019 ; Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019.

³⁸ T. Holopainen, *AV-tekstityksen tehtävistä ja ominaisuuksista ohjautuvuuden ja toimivuuden näkökulmasta* [On the Tasks and Nature of Audiovisual Translation and the Levels of Functionality Guiding Translation Solutions — Example Subtitling], [mémoire de master], Université de Turku 2010, p. 4.

³⁹ L'autre classique de la traductologie, qui a été publié en finnois, en 1995, est *Translation Studies* (1980) de Susan Bassnett, traduit sous la direction d'Oittinen.

⁴⁰ Voir aussi S. Tirkkonen-Condit, *op. cit.*

⁴¹ Y. Gambier, « Institutionalization of translation studies », p. 133.

lement parmi les membres fondateurs de la FIT⁴². Enfin, le Royaume-Uni, qui a organisé le premier colloque sur la traduction automatique en 1956, et les États-Unis, où fleurissent la linguistique générative et la recherche sur la traduction automatique font partie des premiers sous-systèmes⁴³. La Finlande ne figure pas encore parmi ces derniers, parce que personne n'y fait encore d'études traductologiques proprement dites⁴⁴. Par ailleurs, la Finlande est alors en quête de modèles extérieurs quant à l'organisation professionnelle des traducteurs. En décembre 1954, Jaakko Ahokas, qui deviendra trente ans plus tard professeur de français au département de formation des traducteurs à l'Université de Turku, participe au premier congrès de la FIT à Paris en tant qu'observateur. L'année suivante, il assiste à la réunion fondatrice du conseil des traducteurs nordiques à Copenhague⁴⁵. En fondant SKTL en 1955, les Finlandais imitent les autres pays où ont déjà été fondées des associations professionnelles. Ainsi, les centres de la Finlande à l'époque étaient les pays membres de la FIT, dont notamment la France, les pays nordiques et l'Allemagne de l'Ouest. Les influences semblent s'être transmises grâce aux contacts personnels⁴⁶. SKTL adhère à la FIT en 1957. Depuis, le congrès mondial de la FIT s'est tenu par deux fois en Finlande, en 1966 et en 2005⁴⁷.

Le polysystème a connu un grand bouleversement dans les années 1980 et 1990, lorsque DTS, développé par des traductologues notamment en Belgique, aux Pays-Bas et en Israël, a émergé comme sous-système central. L'apparition et la consolidation de la Finlande dans le polysystème mondial sont liées à ce changement de paradigme et s'expliquent aussi par la réforme qui a fait de la traduction une discipline académique en Finlande. En outre, elle est due à l'interaction entre les traductologues et doctorants finlandais et les traductologues étrangers⁴⁸. Ceux-ci ont participé à des colloques internationaux organisés en Finlande au tournant des années 1980 et 1990⁴⁹. Ils ont également assisté aux séminaires de recherche et fait fonction de rapporteurs de thèse. Parmi les premiers invités figu-

⁴² M. Laine, *op. cit.*, p. 47.

⁴³ Y. Gambier, « Institutionalization of translation studies », p. 132.

⁴⁴ S. Tirkkonen-Condit, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁵ Voir H. Halme, « Yhdistyksen alkutaival » [Les premiers pas de l'association (des traducteurs et interprètes)], *Kääntäjä / översättaren* [Le traducteur] 2, 2005, p. 11.

⁴⁶ M. Laine, *op. cit.*, p. 47.

⁴⁷ R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; M. Laine, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁸ Plusieurs traductologues étrangers ont visité la Finlande depuis les années 1990 : entre autres Hans Vermeer, André Lefevre, Anthony Pym, Birgitta Englund Dimitrova, Daniel Gile, Christiane Nord, Michel Ballard, Michael Cronin et Luc van Doorslaer.

⁴⁹ SSOTT, le 4^e (et dernier) *Scandinavian Symposium on Translation Theory* (Université de Turku, 1992) et *Conference on Interpretation Research* (Université de Turku, 1994) (R. Jääskeläinen, O. Paloposki, *op. cit.* ; Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019) ; *TRANSIF — Translation in Finland* (Université de Joensuu, 1988). En outre, la conférence *Translation Universals — Do They Exist?* a été organisée à l'Université de Joensuu en 2001 (S. Tirkkonen-Condit, *op. cit.*, p. 23).

rait Gideon Toury, que Sonja Tirkkonen-Condit avait rencontré à Hambourg lors d'un colloque organisé par House en 1984⁵⁰.

Dans les années 1980 et 1990, les centres où les premiers traductologues finlandais ont puisé leur inspiration semblent être déterminés principalement par la disponibilité de la théorie et par la maîtrise des langues des chercheurs. Tirkkonen-Condit fait remarquer que la plus grande partie de la littérature concernant la traduction dans les années 1980 existait en allemand ou en anglais⁵¹. Gambier se souvient du fait que les colloques VAKKI étaient souvent, au début, marqués par une prépondérance de la langue allemande⁵². Sorvali, qui publie l'une des premières introductions à la traductologie en Finlande en 1985, y mentionne des théoriciens comme Nida, Wilss et Werner Koller. Sa bibliographie contient également des ouvrages écrits en français et en suédois, et elle a ajouté une liste des revues traductologiques qui existaient alors, parmi lesquelles par exemple *Meta*⁵³.

En ce qui concerne les périphéries, les traducteurs soviétiques sont moins mentionnés, même si certains traductologues finlandais, qui maîtrisaient le russe, avaient des liens avec des chercheurs soviétiques et d'Europe de l'Est parmi lesquels certains ont participé par exemple aux colloques VAKKI⁵⁴. Inkeri Vehmas-Lehto, qui publie une introduction à la traductologie soviétique en finnois en 1990, constate dans sa préface que la traductologie soviétique est mal connue en Finlande, en raison de la barrière linguistique⁵⁵. En outre, Marja Jänis, qui publie un manuel de traduction entre le finnois et le russe en 2006, parle de la difficulté de trouver des informations sur la recherche publiée en russe⁵⁶. En fait, la traductologie russe est encore aujourd'hui mal connue en Finlande. Le nombre croissant de traductologues originaires de Russie et travaillant dans les universités finlandaises va peut-être graduellement changer la situation.

Après la fin des années 1990, la position de la Finlande s'est peu à peu renforcée dans le polysystème mondial de la traductologie, grâce à une coopération

⁵⁰ I. Vehmas-Lehto, « Acknowledgements », [dans :] *Quasi-Correctness. A critical study of Finnish translations of Russian journalistic texts*, Neuvostoliittoinstituutti, Helsinki 1989, pp. i–ii ; S. Aaltonen, *op. cit.*, p. 8 ; S. Tirkkonen-Condit, *op. cit.*, p. 21.

⁵¹ S. Tirkkonen-Condit, *op. cit.*, p. 22.

⁵² Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019.

⁵³ I. Sorvali, *Översättandets 200 år i Finland. Forskningstradition och praktisk verksamhet* [Deux cents ans de traduction en Finlande. Tradition de recherche et activité pratique], Oulun yliopisto, Oulu 1985, pp. 10–11, 105, 141–142.

⁵⁴ H. Tommola, « Varhainen VAKKI — vaiheita viime vuosituonnelta » [VAKKI à ses débuts — quelques instantanés du millénaire précédent], [dans :] H. Lönnroth (dir.), *VAKKI ry 1984–2014: Muistoja ja muistikuvia / VAKKI rf 1984–2014: Minnen och minnesbilder* [VAKKI 1984–2014 : souvenirs et réminiscences], Filosofinen tiedekunta, Vaasa 2014, pp. 74–103 ; Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019.

⁵⁵ I. Vehmas-Lehto, « Saateeksi » [Introduction], [dans :] *Neuvostoliittolaista käännösteoriaa* [Théorie de la traduction soviétique], Yliopistopaino, Helsinki 1990, [non paginée].

⁵⁶ M. Jänis, « Esipuhe » [Préface], [dans :] *Venäjältä suomeksi ja suomesta venäjäksi* [Du russe en finnois et du finnois en russe], Gummerus, Helsinki 2006, [non paginée].

internationale croissante, notamment avec les chercheurs qui représentaient le paradigme de DTS. Les doctorants finlandais ont participé aux écoles d'été traductologiques, dont celles de CETRA (Centre for Translation Studies of the KU Leuven Faculty of Arts) et de l'Université de Joensuu figuraient parmi les premières⁵⁷. Toury, qui est venu plus d'une fois en Finlande, a mis en lumière la visibilité des traductologues finlandais dans la prestigieuse revue *Target*, entre les années 1989 et 2009. Il avait calculé que près de dix pour cent des articles publiés avaient été écrits par des chercheurs présentant une affiliation finlandaise⁵⁸. Au regard du nombre de ces publications, la Finlande était donc parvenue au centre du polysystème, avec l'Allemagne, le Royaume-Uni, la Belgique et Israël.

Ces dix dernières années ont été marquées par un changement de génération en Finlande. Maints traductologues influents, dont Chesterman et Gambier, ont — au moins officiellement — pris leur retraite. Pourtant, les traductologues qui ont une affiliation avec la Finlande continuent à être bien représentés dans les statistiques de *Target* que nous avons étudiées pour comparer la situation actuelle avec celle décrite par Toury. Si, entre les années 1989 et 2009, ils tenaient la quatrième place, aujourd'hui le nombre de leurs articles publiés au cours des dix dernières années leur accorde la huitième place, après le Royaume-Uni, l'Espagne, les États-Unis, l'Allemagne, l'Australie, la Belgique et le Canada. Cela dit, avec la multiplication des revues de traductologie et l'élargissement du polysystème, les statistiques de *Target* traduisent moins la centralité des pays sur la carte de la traductologie qu'en 2009⁵⁹.

La nouvelle génération doit faire face aux défis contemporains, énumérés par Gambier : « la marginalisation relative des Humanités, les statuts plus précaires des enseignants-chercheurs, la logique plus quantitative des universités, le manque de projets en commun [...], l'anglicisation rampante de la société »⁶⁰. En outre, l'incertitude se trouve accentuée par le fait que le polysystème de la traductologie ne cesse de s'étendre, ce qui change les rapports de force. De nouveaux sous-systèmes sont apparus, notamment la Chine, qui est difficilement accessible pour les Finlandais en raison de la barrière linguistique. La Chine est donc, pour l'instant, une périphérie pour les traductologues finlandais. En ce qui concerne les échanges

⁵⁷ Voir le site de CETRA <<https://www.arts.kuleuven.be/cetra/alumni>> [consulté le 17.11.2019] ; M. Jänis, « Esipuhe » [Préface], [dans :] *Kirjallisuutta ja teatteriteksti. Tutkimus näytelmien kääntämisestä esimerkkiaineistona Anton Tšehovin Kolmen sisaren suomennokset* [Script and literature. A study of translation of drama with special reference to translations into Finnish of Anton Chekhov's play *Three Sisters*], University of Joensuu, Joensuu 1991, [non paginée] ; S. Aaltonen, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁸ G. Toury, *op. cit.*, pp. 195–196.

⁵⁹ Comme l'a fait remarquer l'un des évaluateurs anonymes de notre article, une étude dans *Meta* ou *Jostrans* ne donnerait guère les mêmes résultats. Nous avançons pourtant qu'au moins entre 1989 et 2009, le nombre des publications dans *Target* est un bon indicateur de la centralité des pays dans le polysystème traductologique.

⁶⁰ Y. Gambier, [communication personnelle], le 2 novembre 2019.

entre la Finlande et ses centres actuels, il faut souligner l'effet de l'anglocentrisme qui exerce une influence aussi bien sur ce que les traductologues finlandais lisent et citent, mais aussi sur leurs choix concernant la langue de publication de leurs recherches.

CONCLUSION

La Finlande est apparue sur la carte de la traductologie bien plus tard que les pays « fondateurs » de la traductologie : le Canada, la France, la Russie, la Tchécoslovaquie, les deux Allemagnes, le Royaume-Uni et les États-Unis. Sa position actuelle, toujours assez centrale dans le polysystème de la traductologie, est le résultat de la politique universitaire finlandaise des années 1970 et 1980, ainsi que des liens étroits que les chercheurs finlandais avaient avec leurs collègues appartenant au paradigme de DTS dans les années 1990 et 2000 ; ils ont profité de la centralité de ce sous-système qui était alors à son apogée. Grâce à la réforme universitaire de 1981, des dizaines de thèses de doctorat en traductologie ont vu le jour depuis le milieu des années 1980. La collaboration internationale a contribué à la haute qualité des thèses de doctorat, ce qui a aussi facilité l'accès des chercheurs finlandais à des publications prestigieuses, comme *Target*.

Les relations de la Finlande avec ses centres et périphéries ont été déterminées aussi par la disponibilité de la théorie et par la maîtrise des langues des chercheurs travaillant en Finlande. C'est pour cela que le Canada francophone et la France n'ont jamais été aussi centraux pour les traductologues finlandais que les pays anglo- ou germanophones. Paradoxalement, très peu d'ouvrages traductologiques ont été traduits en finnois. Par conséquent, la recherche publiée en russe et dans les autres langues slaves, en portugais, en italien, en néerlandais et, plus récemment, en chinois et en japonais, n'a guère pu être transmise en finnois, à quelques exceptions près. La maîtrise des langues s'explique par des facteurs sociopolitiques : la Finlande a manifesté une résistance à la langue russe du fait de son histoire commune avec la Russie. En ce qui concerne les autres langues, elles ont été marginales dans la Finlande du XX^e siècle. Ce n'est que récemment que l'on a commencé à investir dans l'apprentissage du japonais et du chinois dans quelques écoles ainsi que dans les universités.

L'histoire de la traductologie en Finlande montre aussi l'importance de la coopération pour le développement d'une discipline dans un pays donné. Les Finlandais ont coopéré de concert. Pour Chesterman, cette solidarité entre chercheurs, enseignants et traducteurs professionnels explique largement le succès international des traductologues finlandais⁶¹.

⁶¹ A. Chesterman, [communication personnelle], le 22 octobre 2019.

PERIPHERIES VS. CENTERS:
THE CASE OF TRANSLATION STUDIES IN FINLAND

Abstract

The article analyzes the history of translation studies (TS) in Finland from its beginnings to the present with the help of the polysystem theory, while also examining the impact of various individuals and communities on the development of the Finnish TS tradition. My analysis indicates that the “centrality” of Finnish researchers in translation studies — which was particularly visible before the discipline went global in the 2010s — can be explained by some general trends in European higher learning, but even more than that by the strong relations that Finnish translation scholars have had with local translation professionals, international colleagues, and, last but not least, each other.

Key words: descriptive translation studies, translator training, Finnish translation history, internationalization.



TERESA TOMASZKIEWICZ
ORCID: 0000-0002-0946-830X
Université Adam Mickiewicz de Poznań
tomaszki@amu.edu.pl

LES LANGUES « AU CENTRE » ET LES LANGUES « PÉRIPHÉRIQUES » DANS L'UNION EUROPÉENNE MULTILINGUE : IMPLICATIONS SUR LA FORMATION DES TRADUCTEURS ET SUR LES TRADUCTIONS

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

En évoquant le problème des langues, il est impossible de ne pas faire appel à la relation entre la langue maternelle et la définition de l'identité nationale de son utilisateur. Pourtant, les relations entre la langue maternelle, les langues utilisées dans les différents contextes sociaux et la communication internationale institutionnalisée semblent relativement compliquées, raison pour laquelle nous leur consacrerons la première partie de cet article. Nous évoquerons ensuite les langues et dialectes du monde entier, ce qui nous permettra de réfléchir sur la politique européenne en matière de plurilinguisme — une valeur fondamentale de nos sociétés contemporaines. Au sein de l'Union européenne, cette valeur peut se réaliser, entre autres, grâce à la possibilité de communication multilingue. La tâche est souvent confiée à des traducteurs professionnels compétents, pouvant assurer l'échange des propos en plusieurs langues. Le souci de préparer correctement les traducteurs à leur mission a présidé à la création du réseau de l'EMT (European Master's in Translation), qui regroupe les programmes de formation des traducteurs professionnels dans les universités européennes. On peut toutefois se demander comment et dans quelle mesure l'idée du multilinguisme se voit réalisée dans ces programmes. Le principal objectif de cet article consistera à ana-

lyser l'état en 2019 de l'offre de langues de travail proposée par tous les membres du réseau de l'EMT. Nous espérons démontrer que, malgré la grande politique de multilinguisme prônée au sein de l'UE, sa réalisation pratique, dans les programmes de formation des traducteurs, laisse à désirer. En effet, l'existence d'une certaine offre ne signifie pas que celle-ci corresponde directement, par exemple, à la demande des étudiants, ni qu'elle réponde aux possibilités financières des universités. Cette incompatibilité entre une politique et sa réalisation pratique est aussi visible dans d'autres initiatives européennes dans le domaine linguistique, ce que nous discuterons à la fin de cette présentation. Notre article n'a pas pour but de proposer des solutions acceptables pour tous les acteurs de la formation des traducteurs en Europe, mais de signaler les incohérences entre une idéologie et sa réalisation pratique.

1. LANGUES « AU CENTRE » ET LANGUES PÉRIPHÉRIQUES VS IDENTITÉ NATIONALE

Rappelons tout d'abord l'idée fondamentale du multilinguisme qui, dans le domaine des traductions, préside à chaque décision au sein de l'UE et a pour objectif de préserver l'identité nationale de ses habitants¹ :

[...] la langue est une part importante de l'identité nationale mais aussi de l'identité personnelle. Chacun se construit au travers de la langue dans laquelle il s'exprime depuis sa naissance ; c'est pourquoi il est essentiel d'accorder un statut équivalent à toutes les langues de l'Union afin que chacun se sente respecté et intégré en tant que citoyen européen².

Cette devise européenne est d'ailleurs vraie pour chaque être humain dans le monde entier : chacun « se construit au travers de la langue dans laquelle il s'exprime ». Malgré l'évidence de cette idée, il faut prendre en compte ses divers aspects et dimensions. Jean Louis Calvet, par exemple, la remet partiellement en question en suggérant que « les besoins linguistiques des individus et des groupes varient selon les situations »³. Il propose un modèle moyen en ce qui concerne les langues dans lesquelles l'individu est immergé :

- 1) Une langue internationale pour ses rapports extérieurs. L'anglais, qui remplit le plus souvent cette fonction, pourrait être défini comme la langue « globale » du moment, résultat de la mondialisation.
- 2) La langue de l'État (normée, standardisée), qui est souvent super-centrale ou centrale et qui lui permet de s'insérer dans la vie publique de son pays.

¹ Ces observations paraissent aussi valables pour le monde entier.

² A. Pariente, *Histoire de la traduction à la Commission européenne*, Office des publications de l'Union européenne, Luxembourg 2010, p. 52.

³ J.-L. Calvet, « Mondialisation, langues et politiques linguistiques : le versant linguistique de la mondialisation », [dans :] M.L.J.D. de Barros, M.V. Barbosa, Ch. Benatti Rochebois (dir.), *Recherches en didactique des langues étrangères. Thèmes majeurs*, Edição bilingue (FRA-PORT), FALE/UFGM, 2013, p. 115.

3) Sa langue grégaire enfin qui peut être une forme locale de la langue de l'État (par exemple espagnol d'Argentine, arabe marocain, etc.) ou une langue différente (quechua en Equateur ou au Pérou, alsacien ou corse en France, etc.), langue qui peut être écrite ou non écrite, jouir ou non d'un statut ou d'une reconnaissance régionale, etc.⁴

Il en résulte que l'être humain, dans beaucoup de sociétés (par exemple multilingues), ne s'identifie pas forcément avec une seule langue mais, en fonction des contextes communicationnels, le fait ou essaie de le faire avec celle qui convient au contexte. Ainsi, du point de vue individuel, les notions de périphérie et de centre évoquées dans le titre de cet article ne peuvent s'analyser qu'en fonction du contexte communicatif dans lequel le locuteur participe. Il faut aussi se rendre compte du fait que les notions de langue centrale⁵ ou périphérique sont nées tout d'abord de l'analyse de la traduction littéraire. Calvet⁶ constate que :

Johan Heilbron (1999), utilisant les notions de centre et de périphérie empruntées à Wallerstein, a ainsi étudié les flux de traductions de livres comme un système international en se basant sur l'idée que plus on traduit à partir d'une certaine langue, plus celle-ci est centrale. Il souligne ainsi qu'environ 40% des ouvrages traduits dans le monde le sont à partir de l'anglais, alors même que le pourcentage de livres écrits en anglais dans l'ensemble des livres publiés dans le monde diminue⁷.

Gisèle Sapiro⁸ a pour sa part analysé le marché international des livres dans le contexte de la globalisation et utilise aussi les termes *centers and periphery of the book market*. Elle constate, en effet que les « traductions, comme les exportations, circulent principalement du centre vers la périphérie »⁹. Pourtant, elle admet aussi que la revalorisation actuelle des identités nationales met en cause l'hégémonie des centres culturels, ce qu'elle démontre justement en présentant la circulation des traductions littéraires et scientifiques dans le monde entier. Nous voyons donc que les notions de centre et de périphérie sont complexes, même si elles restent en relation avec celle d'identité nationale, ce que Tomasz Zarycki¹⁰ démontre dans son ouvrage. Il constate qu'en réfléchissant sur l'identité nationale, il faut d'une part se demander dans quelle mesure ses éléments dominants se voient reproduits au niveau régional, et de l'autre, admettre que celle-ci peut être analysée du point de vue des éléments puisés dans les discours identitaires régionaux.

⁴ *Ibidem*, p. 116.

⁵ Nous faisons une distinction entre les notions : « langue centrale » et « langue au centre ». Une « langue au centre » c'est, d'après nous, une langue dominante, la plus importante dans les communications au sein d'une institution, d'une organisation, d'un forum concret. Une « langue centrale » se mesure dans le contexte global de la communication internationale.

⁶ J.-L. Calvet, « La mondialisation au filtre des traductions », *Hermès* 49, 2007, pp. 45–57.

⁷ *Ibidem*, p. 46.

⁸ G. Sapiro, « Translation as a Weapon in the Struggle Against Cultural Hegemony in the Era of Globalization », *Bibliodiversity*, February 2014, pp. 33–42.

⁹ *Ibidem*, p. 34 : « translations (like exportations) circulate principally from the center toward the periphery ».

¹⁰ T. Zarycki, *Peryferie. Nowe ujęcia zależności centro-peryferyjnych*, Scholar, Warszawa 2009.

De ce qui précède, il résulte que la problématique des langues centrales et périphériques, liée à la définition de l'identité linguistique des individus, est pluridimensionnelle et devrait être relativisée par rapport au contexte communicatif. Aussi, dans la suite, allons-nous nous limiter à la notion introduite par Calvet, à savoir le contexte d'utilisation de la langue. Le contexte que nous pensons présenter ne se rapporte pas aux traductions littéraires, tout au contraire. Il s'agira avant tout de la communication institutionnalisée au sein de l'UE, où les citoyens des pays membres ont le droit de se servir de leur langue nationale, c'est-à-dire d'une langue reconnue comme officielle dans leur pays. Évidemment, beaucoup de ces langues ne font pas partie des langues centrales de l'UE, mais chacun devrait pouvoir s'exprimer dans son propre idiome et se faire entendre par le truchement des traducteurs professionnels au service des institutions de l'UE. Il est dès lors important que les traducteurs formés dans les programmes EMT soient capables d'assurer la communication directe non seulement entre les langues « hypercentrales » ou « supercentrales »¹¹, mais aussi directement entre les langues plus « périphériques ».

Une analyse de l'offre des combinaisons des langues des programmes EMT devrait nous permettre d'évaluer dans quelle mesure les meilleurs programmes européens de formation de traducteurs sont à même de former ceux qui seront appelés à réaliser l'idée du multilinguisme européen. Il est évident que la communication dans toutes les langues est impossible, mais une certaine diversité devient nécessaire devant la prédominance incontestable de l'anglais. Arrêtons-nous donc sur l'analyse de la multitude des langues et dialectes existant à présent dans le monde entier, pour la rapporter ensuite au contexte européen.

2. LANGUES ET DIALECTES DANS LE MONDE ENTIER

Voici quelques données concernant la situation des langues dans le monde entier. Les documents disponibles¹² indiquent qu'à l'époque actuelle, il existe dans le monde entier 141 langues officielles et 62 langues officielles à vocation régionale. D'autre part, l'Inde, par exemple, reconnaît, outre l'anglais et l'hindi, 22 autres langues officielles qui ne figurent pas dans la liste officielle des langues mondiales. Présentons donc un aperçu des langues les plus utilisées dans le monde aujourd'hui, ce qui nous permettra d'évoquer ensuite la question de l'efficacité des programmes de formation des traducteurs en Europe :

¹¹ Ces termes sont empruntés de l'article de Calvet, « La mondialisation au filtre des traductions ».

¹² Les listes des langues sont disponibles dans différentes publications, ne citons que la source la plus répandue : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_langues_officielles> [consulté le 9.11.2020].

- Langues officielles de l'ONU : anglais, arabe, chinois, espagnol, français, russe.
- Langues officielles dans au moins deux pays : 35.
- Langues officielles dans un seul pays : 109.
- Langues officielles à vocation régionale : 62.

Ces statistiques omettent bien sûr les dialectes, qui n'ont pas le statut de langues officielles, mais qui sont beaucoup plus nombreux que les langues reconnues au niveau international. Or ces dialectes ou langues non reconnues officiellement participent, eux aussi, à la détermination de l'identité nationale ou régionale des individus. De plus, on ne peut pas considérer leur existence comme un problème marginal, car il y en a entre six et sept mille selon les estimations. La différence d'estimation résulte du fait que dans certains cas, il est difficile de trancher nettement entre les notions de langue et de dialecte. Pour la seule Union européenne, on compte plus de 60 langues régionales ou minoritaires parlées par quelque 40 millions de personnes (par exemple, le catalan, le basque, le frison, le sami, le gallois ou encore le yiddish)¹³.

Cette courte présentation montre clairement que sur notre planète, on compte beaucoup plus de pays multilingues que de monolingues. À cette constatation s'ajoute celle que dans beaucoup de pays, il existe un nombre encore plus important de dialectes qui se distinguent nettement des langues officielles par leur structure et leur vocabulaire. Il en résulte que la majorité des populations de ce monde parlent quotidiennement ou connaissent plus d'une langue : c'est le fondement même du multilinguisme. Ces données remettent ainsi en question la définition même de l'identité linguistique des individus évoquée au début de cet article.

3. POLITIQUE EUROPÉENNE DU PLURILINGUISME

Dans la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne¹⁴, il est précisé à l'Article 22 que « l'Union respecte la diversité culturelle, religieuse et linguistique » de ses États membres.

Ce droit fondamental de chaque citoyen européen est à l'origine de la création au sein de l'UE de plusieurs institutions qui assurent la traduction et l'interprétation entre ses langues officielles, qui sont actuellement au nombre de 24. Dès le début du projet qui a donné naissance à l'UE,

¹³ Ces données proviennent de l'article : H.L. Ott, « L'Union européenne et ses langues régionales et minoritaires », *P@ges Europe*, 25 avril 2018, La Documentation française © DILA (<<https://www.vie-publique.fr/parole-dexpert/22031-lunion-europeenne-et-ses-langues-regionales-et-minoritaires>> [consulté le 20.10.2019]).

¹⁴ Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne (2012/C 326/02), [dans :] *Journal officiel de l'Union européenne*, C326/391, FR, 26.10.2012, signée le 7.12.2000.

[...] il a été décidé que les langues de tous les États membres seraient les langues officielles de l'organisation. Ce principe est consacré dans le tout premier règlement de la Communauté européenne, publié en 1958. À cette époque il y avait 4 langues officielles : le français, l'allemand, l'italien et le néerlandais. Ce règlement est modifié à chaque adhésion pour inclure la ou les langues du nouvel État membre¹⁵.

Devant cette richesse linguistique, la nécessité de traduction et d'interprétation est indéniable. Sans nous lancer dans la présentation de toutes les directions et institutions qui gèrent la traduction et l'interprétation au sein de l'UE, nous nous limiterons à la direction générale de la traduction (DGT) de la Commission européenne, qui est l'un des plus grands services de traduction au monde. La mission de cette institution se ramène à trois postulats :

- fournir à la Commission européenne des services de traduction et d'autres services de haute qualité ;
- entretenir et renforcer le multilinguisme dans l'Union européenne en veillant à ce que la Commission produise des documents rédigés clairement dans toutes les langues officielles ; et
- rendre les politiques de l'Union plus accessibles au public¹⁶.

Le même document précise que « chacun dans l'Union a le droit de participer au débat dans la langue officielle de son choix. C'est une question de transparence et de démocratie »¹⁷. Plus loin cependant, il est dit que « l'égalité de statut entre les langues officielles ne signifie [...] pas que tous les textes sont traduits dans toutes les langues officielles. [...] Pour des questions de coût, les affaires internes de la Commission sont traitées en allemand, en anglais et en français »¹⁸. Et finalement, vient la constatation que « à mesure que l'Union européenne s'élargit, les difficultés pratiques liées à l'égalité de statut des langues des États membres vont croissant »¹⁹. Ainsi, nous voyons que malgré le postulat d'égalité, on peut parler de langues « au centre » et de langues plus ou moins « périphériques ».

À l'appui de cette idée, nous constatons aussi qu'à la Commission, on utilise deux termes : les « langues procédurales » — l'allemand, l'anglais et le français, langues dans lesquelles les documents originaux doivent être produits —, et les autres, « non procédurales », dans lesquelles on les traduit ensuite. Cette distinction ne repose théoriquement que sur des raisons pratiques de fonctionnement interne, car elle « [...] n'a aucun fondement dans la législation [...] »²⁰. Pourtant, il nous semble que la rédaction de l'original dans une langue déterminée oriente, dès le début, certaines formulations et par la suite les interprétations possibles.

¹⁵ Directorate-General for Translation (European Commission), *Traduction et multilinguisme*, Office des publications de l'Union européenne, Luxembourg 2014, p. 2.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*, p. 3.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ A. Pariente, *op. cit.*, p. 57.

En outre, il faut aussi constater que même dans l'emploi des trois « langues procédurales », on a pu observer ces dernières années de grands changements. En 1997, le pourcentage de textes originaux en anglais était de 45%, en français de 40,5%, en allemand de 5,5% et dans d'autres langues de l'UE, 9%. En 2013, les originaux en anglais représentaient 81%, ceux en français et en allemand ne représentaient plus que 4,5 et 2% respectivement, et ceux dans les autres langues, 12,5%.

Il peut paraître réjouissant que le nombre d'originaux dans les langues autres que « procédurales » augmente. Mais n'oublions pas que globalement, le nombre de langues a augmenté entre 1997 et 2013, passant de 12 à 24. D'autre part, nous observons une croissance faramineuse des documents originaux rédigés en anglais (81%)²¹. Ces 81% signifient qu'en 2013, à peu près 1 700 000 pages de documents européens ont été rédigés en anglais, contre 150 000 en français (la deuxième langue européenne en ce qui concerne les textes originaux). On peut donc se demander ce qu'il en est de la directive générale relative au multilinguisme européen. Il semble que l'idéologie générale déclarée dans les différents règlements ne trouve pas sa réalisation dans la pratique.

Pour soutenir cette constatation, nous pouvons citer encore d'autres statistiques²² qui montrent que les traductions dans la majorité des langues (21) ne dépassent pas 50 000 pages par an, contre 250 000 en anglais, 150 000 en français et moins de 100 000 en allemand. Ces chiffres prouvent que de nombreux documents ne sont traduits que vers une ou plusieurs de ces trois langues alors qu'ils sont destinés à l'usage interne. Il faut y ajouter la tendance à réduire les coûts des traductions, ce qui s'exprime, par exemple, dans la diminution des heures et du nombre de langues prises en charge en interprétation de conférence.

Dans ce contexte, nous avons voulu vérifier comment l'idée du plurilinguisme est réalisée dans le cadre des formations de traducteurs en Europe. À cette fin, nous avons entrepris une recherche, menée en septembre et octobre 2019, sur l'offre de langues de travail des programmes de formation de traducteurs admis en juin 2019 dans le réseau EMT, ce que nous allons développer maintenant. Soulignons toutefois encore que l'offre, dans ce contexte, ne devrait pas dépendre uniquement de la demande. Il est clair que la majorité des étudiants veulent combiner leur langue natale (officielle) avec une langue « centrale ». Or, si nous envisageons la chose dans les termes d'une certaine politique européenne, les programmes de formation en langues périphériques ou moins populaires devraient être soutenus par un financement européen prévu dans ce contexte, car une offre sous-entend une potentialité de faire un effort. Sans nous arrêter sur le débat financier qui n'est

²¹ Ces statistiques sont représentées graphiquement à l'adresse suivante : <<https://publications.europa.eu/en/publication-detail/-/publication/e0770e72-afa1-4971-8824-6190512537dc/language-fr>> (p. 7) [consulté le 26.03.2020].

²² *Ibidem*.

pas l'objet de ce propos, penchons-nous donc sur le contexte de la formation des traducteurs européens dans le cadre de l'EMT.

4. FORMATION DES TRADUCTEURS

4.1. RAPPEL HISTORIQUE

L'EMT est un projet de partenariat entre la Commission européenne et les établissements d'enseignement supérieur proposant des formations en traduction de niveau master. Il implique un *label de qualité* pour les formations universitaires en traduction qui répondent à un ensemble défini de critères professionnels et d'exigences du marché. L'EMT est une marque européenne déposée. Les universités faisant partie du réseau sont habilitées à utiliser le logo EMT. Son principal objectif est *d'améliorer la qualité de la formation des traducteurs* et de faire en sorte que les institutions de l'UE puissent recruter des traducteurs hautement qualifiés²³.

Le premier recrutement de ce réseau a eu lieu en 2008, le deuxième a couvert la période 2011–2013, le troisième, une période plus longue, 2014–2019, et finalement, le dernier se rapporte à la période de 2019 à 2024. Sans nous arrêter sur tous les critères d'évaluation des programmes en question, nous nous concentrerons, conformément à l'idée générale de cette présentation, sur leur offre de combinaisons de langues. D'autant plus que l'un des éléments pris en compte pendant leur évaluation concernait, entre autres, le nombre de variations linguistiques offertes.

Les formations membres du réseau sont désormais 84 dans 81 universités (contre 64 en 2014 et 32 au tout début, en 2008). Ainsi, on peut constater une certaine ouverture du réseau à de nouveaux adhérents, ce qui, théoriquement, devrait augmenter la diversité linguistique. La liste des programmes est disponible sur Internet, c'est pourquoi nous ne les énumérerons pas ici. Nous les avons analysés tous, en nous référant aux pages internet figurant auprès de leurs noms²⁴. Dans l'analyse qui suit, nous ne prenons pas en compte le nombre d'étudiants qui suivent telle ou telle combinaison, et nous n'effectuons pas de distinction entre les langues B et C. Notre analyse présente en chiffres la répartition par pays et par programmes concernant la possibilité de combiner les langues officielles « centrales », « périphériques » et non officielles de l'UE pendant la formation.

²³ On peut trouver toutes les informations à ce sujet à l'adresse suivante : <http://ec.europa.eu/dgs/translation/programmes/emt/index_en.htm> [consulté le 28.03.2020].

²⁴ Cette liste, avec les renvois vers leurs sites web, se trouve à l'adresse suivante : <https://ec.europa.eu/info/resources-partners/european-masters-translation-emt/list-emt-members-2019-2024_en> [consulté le 28.03.2020].

4.2. RÉPARTITION DES LANGUES

4.2.1. LANGUES MATERNELLES OU PREMIÈRES (A)

— Sur 24 langues officielles de l'UE, 21 se présentent comme langue A ou langue dominante (première).

— Le danois (DA)²⁵, le suédois (SV) et le croate (HR) ne sont nulle part la langue A, ce qui veut dire que les programmes de ces pays n'ont pas été sélectionnés dans le réseau.

— Pour les autres langues, le français (FR) est langue A de 20 formations ; l'anglais (EN) de 19, l'espagnol (ES) et le néerlandais (NL) de 7, l'italien (IT) de 6, l'allemand (DE) de 5, le polonais (PL) de 4, le portugais (PT), le bulgare (BG), le letton (LV) et le finnois (FI) de 3, et le lituanien (LT) de 2.

— Les langues : le tchèque (CS), le grecque (EL), le slovaque (SK), le roumain (RO), le hongrois (HU), le slovène (SL), l'estonien (EI), l'irlandais (GA), le maltais (MT) constituent, chacune, la langue A d'un programme.

— À ceci s'ajoute un programme de Barcelone dans lequel la langue catalane (CA) est traitée comme langue A.

— À l'université à Cork, en Irlande, l'anglais (EN) et l'irlandais (GA) ont toutes les deux le statut de langue A.

Ces chiffres montrent déjà clairement la domination du français et de l'anglais comme langues vers lesquelles on propose le plus de traductions. Mais il est clair qu'à présent, les traductions ne se font pas uniquement vers la langue A, mais aussi de A vers B²⁶. Toutefois, force est de constater que la répartition des programmes portant le label de qualité de l'EMT est inégale en Europe : 14 se trouvent en France ; 14 en Grande Bretagne ; 8 en Belgique. Les programmes de ces pays sont donc assurément le point de référence pour les autres, ce qui renforce leur statut de centres.

4.2.2. OFFRE DE LANGUES B ET C

L'anglais est la seule langue offerte dans tous les programmes analysés, comme langue A ou B. Dans 7 programmes, elle est la seule langue B. Cela signifie que ces 7 programmes ne proposent de formation qu'entre la langue dominante A et l'anglais comme seule langue B.

²⁵ Dans la suite, nous nous servons de la codification internationale des noms de langues (<https://pl.wiktionary.org/wiki/Wikis%C5%82ownik:Kody_j%C4%99zyk%C3%B3w> [consulté le 28.03.2020]).

²⁶ À présent un groupe de travail de l'EMT travaille sur le statut des langues B dans les formations des traducteurs.

— Nous avons noté 4 programmes où l'offre des langues B se limite à 2 : il s'agit de Sofia (EN, FR), Barcelone (EN, ES), UK Bath (DE, FR) et Beyrouth (EN, AR).

— Huit programmes proposent 3 langues B ou C. Dans 5 d'entre eux, les langues EN, FR, DE, ES sont combinées avec la langue A. Dans 3 universités de Lettonie, l'offre de langues B comporte également celle d'un pays voisin : Université de Riga : EN, FR, RUS ; Université Technique de Riga : EN, LT, RUS ; Université de Ventspils (LV) : EN, DE, RUS.

— Dans la majorité des programmes qui ne se limitent pas uniquement aux trois langues dites « procédurales » (EN, FR, DE), l'espagnol (ES), l'italien (IT) et le portugais (PT) représentent une offre importante : le premier (ES) est présent dans 50 programmes sur 84, le second (IT) dans 38, et le troisième (PT) dans 15 programmes.

4.2.3. OFFRE DE LANGUES NON OFFICIELLES DE L'UE

Cette catégorie inclut l'offre de langues de pays non membres de l'UE, et donc non officielles : AR (arabe), ZH (chinois), JP (japonais), RUS (russe), TR (turc), KO (coréen), SR (serbe), BS (bosniaque), NN (norvégien). Dans leur cas, les statistiques se présentent comme suit :

— Les plus présentes sont : RUS (36 formations), ZH (32), AR (21), JP (15). Ces langues, mis à part le japonais, sont langues officielles de l'ONU.

— À côté de ces langues centrales au niveau mondial, apparaissent des cas ponctuels, en fonction des politiques spécifiques aux différents pays : TR (3 formations), NN (2), KO (2), SR (2), BS (1).

4.2.4. LANGUES OFFICIELLES « PÉRIPHÉRIQUES » EN TANT QUE LANGUES B OU C

Finalement, la situation des langues officielles de l'UE que l'on peut qualifier de « périphériques » et qui sont proposées dans les formations des pays autres que le leur — cette proposition étant souvent dictée par des raisons politiques — se présente comme suit : PL (7 formations) ; NL, EL (6) ; SV (3) ; CS, GA, HR, LV (2) ; DA, HU, RO, LT, MT (1), CY (gallois, 1).

Toutes ces statistiques montrent clairement que les langues présentes dans les programmes de formation de traducteurs en Europe se divisent en 4 catégories :

- langues procédurales : EN, FR, DE avec une nette domination de l'anglais ;
- langues de grande diffusion mondiale : RUS, ZH, AR ;
- langues minoritaires (périphériques) de l'UE, avec une offre vraiment minimale ;
- langues européennes de pays non membres de l'UE, marginales.

Le rêve d'égalité des langues demeure donc bien une utopie, malgré la politique plurilingue européenne, et nous devons accepter la vision de cette publication selon laquelle il existe des langues « centrales » (en nombre relativement restreint) et des langues plus ou moins « périphériques », qui constituent la majorité des langues européennes et mondiales. Nous comprenons bien que les universités proposent volontiers dans leurs formations les matières qui sont les plus demandées et qui attirent beaucoup d'étudiants, mais leur vocation devrait les conduire à ne pas se limiter à un calcul économique. Elles ont une mission à remplir, notamment en faveur du plurilinguisme.

4.3. SOLUTIONS EUROPÉENNES POUR SAUVEGARDER LE MULTILINGUISME

Si effectivement la réalité est telle que, malgré une volonté presque unanime de prôner le multilinguisme européen, sa réalisation le contredit, au moins dans le domaine des traductions, on peut se demander comment l'UE défend l'idée d'une Europe plurilingue.

4.3.1. RÉGLEMENTATION

Rappelons ce que nous avons déjà évoqué plus haut :

L'Union européenne (UE) compte actuellement 24 langues officielles et environ 60 langues régionales et minoritaires dites indigènes. Le nombre des locuteurs est difficile à évaluer, mais on estime, selon les sources, qu'entre 40 et 50 millions de citoyens européens sur environ 512 millions d'habitants parlent l'une des langues non « officielles » de l'Union européenne²⁷.

Nous avons donc affaire non seulement à une présence réduite des langues officielles dans les institutions européennes, mais aussi à une restriction de fait des droits des langues non officielles. Pourtant, il est vrai que,

[...] le Comité des ministres du Conseil de l'Europe a adopté, voilà plus d'un quart de siècle, en juin 1992, la Charte européenne des langues régionales et minoritaires. Afin d'encourager l'emploi de ces langues dans la vie juridique, administrative, économique et culturelle, sans pour autant concurrencer l'usage des langues officielles [...]. Or, si une grande majorité des pays européens (39 dont 24 membres de l'UE) ont signé et ratifié la Convention-cadre pour la protection des minorités nationales, seuls 25 États sur 47 ont fait de même pour la Charte des langues régionales et minoritaires²⁸.

Nous voyons donc que la bonne volonté ne rencontre pas toujours la réalité et que certaines déclarations restent lettres mortes. Dans ce contexte, il serait aussi important d'apporter certaines clarifications en ce qui concerne la nomenclature utilisée. En effet, il existe trois catégories de langues régionales ou minoritaires :

²⁷ H.L. Ott, *op. cit.*, p. 1.

²⁸ *Ibidem*.

— les langues spécifiques à une région : basque, breton, catalan, frison, sarde, gallois, etc. ;

— les langues parlées par une minorité de la population d'un État membre, mais qui ont le statut de langue officielle dans d'autres états : l'allemand au Danemark, le slovène en Autriche, le français au Val d'Aoste, etc. ;

— les langues non territoriales des communautés roms ou juives : le romani, le yiddish.

Le Conseil de l'Europe a laissé à ses États membres le soin d'établir des distinctions entre les termes « langue régionale » et « langue minoritaire ». À cette panoplie de catégorisations des langues et/ou dialectes européens, il faudrait peut-être ajouter l'exemple de la Pologne, qui est le seul pays à distinguer quatre types de langues : *langue régionale*, par exemple, le kachoube ; *langues des minorités nationales*, à savoir le biélorusse, le tchèque, l'hébreu, le yiddish, le lituanien, l'allemand, l'arménien, le russe, le slovaque et l'ukrainien ; *langues des minorités ethniques*, comme le lemkovien et le tatar ; et *langues non territoriales*, à savoir l'hébreu, le yiddish, le karaïte, l'arménien et le romani.

L'analyse des différents aspects de la situation linguistique en Europe nous oblige ainsi à distinguer deux phénomènes :

— d'un côté, plusieurs règlements assurent à tous les citoyens le droit d'utiliser leur langue maternelle dans différents contextes de la vie sociale ;

— mais de l'autre, la communication dans leur langue maternelle est difficile, voire impossible, pour beaucoup de citoyens de l'UE dans de nombreux contextes institutionnels européens.

Dans ce cas, la nécessité de traduction s'impose. Or, comme nous l'avons démontré plus haut, les offres de formation de traducteurs des universités présentent des lacunes importantes en termes de combinaisons de langues, ce qui ne va pas dans le sens de la communication multilingue prônée par les instances européennes.

4.3.2. INITIATIVES DIDACTIQUES

Si au niveau de la traduction, l'idée de plurilinguisme ne trouve pas de solutions satisfaisantes, on peut se demander à quel autre niveau cette idée peut être réalisée d'une manière plus efficace pour assurer l'idée fondamentale de l'UE : « Conformément à son statut d'organisation internationale démocratique, l'UE a le multilinguisme parmi ses principes fondateurs »²⁹. Une autre solution pour préserver le multilinguisme se trouve dans le développement de l'apprentissage des langues. L'Union européenne soutient l'apprentissage des langues :

²⁹ Cette idée est exprimée à la page : <https://europa.eu/european-union/about-eu/eu-languages_fr> [consulté le 28.03.2020].

- pour aider davantage de personnes à *étudier et travailler à l'étranger* ;
- pour favoriser la compréhension mutuelle entre personnes issues de *cultures différentes* ;
- pour *faciliter les échanges commerciaux* dans toute l'Europe ;
- pour *stimuler le secteur des langues* (traduction et interprétation, enseignement des langues, technologies du langage, etc.)³⁰.

Dans ce domaine, le principal objectif de l'UE est ambitieux : amener chaque citoyen de l'Union à communiquer dans deux langues autres que sa langue maternelle. Le moyen le plus efficace d'y parvenir est d'initier les enfants à deux langues étrangères dès leur plus jeune âge. D'autres mesures sont actuellement prises pour aider les pays de l'UE à améliorer leurs programmes éducatifs afin de renforcer les compétences linguistiques des jeunes en décrochage scolaire. Le fait que les enfants se mettent à parler au moins en trois langues dès la petite enfance ne garantit pas une communication correcte avec tous les autres, mais ouvre leurs horizons sur la diversité linguistique, l'acceptation des différences et les capacités de réaliser le plurilinguisme dans la pratique. La question de l'enseignement des langues dépasse l'objet de cet article, mais elle mérite assurément réflexion, toujours dans le cadre de la défense du plurilinguisme et de la définition du centre et de la périphérie.

5. CONCLUSION

Nous avons démontré que la politique générale de l'UE conduit à la protection du multilinguisme européen. Pourtant, la réalisation de ce postulat est significativement limitée. Dans le large éventail des langues présentes en Europe, il y en a très peu qu'on pourrait appeler « centrales ». Toutes les autres sont plus ou moins « périphériques ». Reste à savoir si cela est bien ou mal. Umberto Eco déclarait que « la langue de l'Europe, c'est la traduction »³¹. Frédérique Pannel constate que la déclaration d'Eco est « une ode utopique au multilinguisme », en soutenant que « sans langue commune, l'Union européenne restera les États désunis d'Europe ». Depuis l'origine, le défi linguistique fait obstacle au projet d'« États-Unis d'Europe »³². Pour créer du lien, il faut commencer par se parler.

Si aujourd'hui la question du multilinguisme ne figure pas à l'agenda des préoccupations de l'Union, c'est parce qu'on pense avoir résolu cette difficulté. En apparence, du moins. À vrai dire, on ne discute plus de l'inégalité pratique des langues. On l'accepte plus ou moins. Pourtant, le recours à une langue étran-

³⁰ *Ibidem.*

³¹ U. Eco, cité par F. Pannel, « Sans langue commune, l'Union européenne restera les États désunis d'Europe », <<http://www.slate.fr/story/177237/quelle-langue-peuples-union-europeenne>> [consulté le 29.03.2020].

³² Toutes ces citations proviennent de l'article de F. Pannel, *op. cit.*

gère rend difficile l'éclosion d'un sentiment d'appartenance. Il en va de même à l'échelle de l'Union européenne :

Avec l'anglais comme bagage, les Européens peuvent donc se comprendre. Et Brexit ou pas Brexit, qu'il soit *soft* ou *hard*, n'y changera rien. L'anglais gardera son audience sur le Vieux Continent parce qu'il s'agit de la langue internationale : celle des États-Unis, puissance de référence dans la culture, la recherche et l'économie numérique³³.

Malgré le développement des stratégies européennes politiquement correctes concernant l'acceptation théorique de l'égalité du statut des langues, la pratique montre le contraire. Il nous reste à espérer que les pratiques communicatives des individus, des citoyens, puissent à l'avenir déterminer la définition des « centres » et des « périphéries » dans l'usage des langues en communication. Quoi qu'il arrive, l'activité de traduction aura toujours son rôle à jouer. Et par conséquent, nous espérons voir les programmes de l'EMT devenir plus vigilants en matière d'offre de formation, et cesser de ne prendre en compte qu'une demande qui contredit l'idée du plurilinguisme.

THE “CENTRAL” LANGUAGES VS. THE “PERIPHERAL” LANGUAGES IN THE MULTILINGUAL EU. IMPLICATIONS FOR TRANSLATIONS AND TRANSLATORS' TRAINING

Abstract

The European Union is by definition a multilingual organization in which the official languages of all members are recognized equally. The translation system in this organization is highly developed. Political correctness wants to give the impression that every European citizen can communicate in his mother tongue without barriers or limits. However, practice shows that in many cases this principle does not correspond to reality. In this article the author shows, on the basis of quantitative and qualitative analysis of the working languages, which are offered by translator training programs belonging to the EMT (European Master's in Translation) network, that there is a clear difference between the status of “central” languages, dominant in communication, and the so called “peripherals”, of less diffusion. This situation has an impact on the volume and number of translations, their direction, and, consequently, on the translators' training.

Key words: translators' training, working languages, European Union, EMT, languages and dialects.

³³ F. Pennel, *op. cit.*

MAŁGORZATA TRYUK
ORCID: 0000-0002-6925-2711
Université de Varsovie
m.tryuk@uw.edu.pl

LA TRADUCTOLOGIE POLONAISE EN ANGLAIS ? DU « CENTRE » ET DE LA « PÉRIPHÉRIE » DE LA RECHERCHE TRADUCTOLOGIQUE EN POLOGNE

INTRODUCTION

Le titre des propos qui vont suivre peut paraître doublement frappant. D'un côté, l'objectif de mon article est de dévoiler une situation équivoque, dans le contexte du développement d'une discipline qui se veut supranationale puisqu'elle concerne le contact des cultures et des langues. Elle dépasse les frontières nationales, et par conséquent, elle englobe un public scientifique aussi large que possible. D'autre part, actuellement, l'accès aux acquis de notre discipline semble limité par le choix de la langue des publications scientifiques : elles sont habituellement en anglais. Si la nôtre est rédigée en français, c'est parce qu'elle est appelée à paraître dans *Romanica Wratislaviensis*, revue qui privilégie cette langue de publication. Nos propos ont toutefois l'ambition de s'adresser à une communauté de traductologues qui maîtrisent d'autres langues que l'anglais.

Après ces remarques préliminaires, rappelons les mots écrits il y a une quinzaine d'années par Yves Gambier¹ :

On est [donc] témoin à la fois d'une expansion de la traductologie et d'une certaine fragmentation dans son organisation. Cette fragmentation est en partie due à des contraintes et à des motivations d'ordre linguistique et culturel. Elle est aussi en partie due aux différences dans le développement de la traductologie selon les zones géo-linguistiques. N'empêche, les défis ne sont plus exclusivement

¹ Y. Gambier, « Pertinence sociale de la traductologie ? », *Meta* 50(4), 2005 (<<https://www.erudit.org/fr/revues/meta/20050v50n40meta1024/019839ar.pdf>> [consulté le 29.10.2019]).

locaux : ils se recourent partout, que ce soit les défis de la formation, les défis de la visibilité et de la reconnaissance (accréditation), les défis de la communication multilingue, les défis des retombées de la recherche, les défis de la technologie sur les modes et les divisions du travail, etc.

Les divisions culturelles et géographiques auxquelles fait allusion Gambier résonnent dans plusieurs études réunies dans le présent volume. Ces études posent la question du centre et des périphéries, qui se reflète entre autres dans la visibilité de la recherche scientifique au niveau national, dans les retombées de celle-ci et dans son impact sur les études internationales. Or, cette visibilité repose sur l'utilisation de l'outil fondamental de communication scientifique qu'est la langue. Et cette langue est généralement l'anglais, *lingua franca* de la recherche en traduction et en interprétation. Cette situation et les risques liés à l'utilisation dominante de l'anglais ont déjà été relevés par Mary Snell-Hornby². Cette auteure a souligné un paradoxe : alors que les chercheurs en Translation Studies s'expriment presque exclusivement en anglais, cette discipline n'est pas la propriété exclusive de la langue anglaise. Aussi a-t-elle été la première à prôner le multilinguisme dans les débats académiques, les colloques, les publications, les citations et les bibliographies, ainsi que l'utilisation d'autres langues que l'anglais dans les travaux sur la traduction.

En Pologne, l'utilisation de la langue anglaise en traductologie a des conséquences tant pour la communication à l'intérieur de la communauté académique polonaise que pour sa visibilité dans le monde. L'anglais est utilisé comme outil de la communication dans les publications nationales, dans des thèses pour l'obtention de grades académiques, durant les colloques organisés en Pologne. C'est ainsi qu'un grand nombre de chercheurs qui n'appartiennent pas à la communauté des anglicistes ou dont la connaissance de l'anglais est limitée (mais qui, en revanche, utilisent d'autres langues étrangères comme outil de communication) peuvent se sentir exclus de l'échange scientifique, puisque leurs travaux deviennent « invisibles ».

On peut citer en guise d'exemple la situation observée dans la théorie de l'interprétation. Les années 2015–2019 ont apporté en Pologne un nombre significatif de publications dans ce domaine. En grande partie, il s'agit d'ouvrages publiés en vue de l'obtention des grades académiques de docteur ou de docteur habilité, et pris en charge par les maisons d'édition des universités polonaises ou des éditeurs étrangers³. Ils sont rédigés en anglais, et par conséquent, l'accès à ces publications

² M. Snell-Hornby, « Is Translation Studies going Anglo-Saxon? Critical Comments on the Globalization of a Discipline », [dans :] D. Gile, G. Hansen, N.K. Pokorn (dir.), *Why Translation Studies Matters?*, J. Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2010, pp. 97–104.

³ Pour n'en citer que quelques-uns : P. Gorszczyńska, *Recorded Sight Translation Revisited*, Gdańsk University Press, Gdańsk 2016 ; P. Korpala, *Linguistic and psychological indicators of stress in simultaneous interpreting*, Wydawnictwo UAM, Poznań 2017 ; K. Stachowiak-Szymczak, *Eye Movements and Gestures as Correlates of Language Processing in Consecutive and Simultaneous Interpreting*, Springer Verlag, Berlin 2019 ; E. Gumul, *Explicitation in SI. A Study into Explicitating Behaviour of Trainee Interpreters*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2017 ; M. Bartłomiejczyk, *Face Threats in Interpreting. A Pragmatic Study of Plenary Debates in the European Parliament*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2016 ; M. Walczyński, *Psycho-Affective Factors in Consecutive Interpreting*, Peter Lang, Berlin 2019.

d'une grande valeur scientifique est restreint pour une partie des chercheurs, formateurs ou professionnels de l'interprétation polonaise, qui n'ont pas un niveau linguistique suffisant pour en apprécier pleinement les apports. Il semble ainsi que, par leur choix de la langue anglaise, les auteurs visent une reconnaissance extérieure, et non locale. Ils vont de la périphérie vers le centre anglo-saxon. Bien que les recherches en interprétation se portent bien dans de nombreux centres académiques, les publications en d'autres langues que l'anglais ne sont pas légion. Ainsi voit-on naître une opposition entre un « centre scientifique » qui se développe en langue anglaise et des « périphéries » qui englobent la production scientifique dans d'autres langues. Juliane House appelle cette situation « impérialisme linguistique »⁴.

Il faut remarquer que cet « impérialisme » ne concerne pas seulement la traductologie⁵, et que les chercheurs qui décident de publier leurs résultats de recherches en anglais ne sont pas toujours libres de choisir. Ils y sont en effet souvent contraints, notamment par une volonté politique et administrative. Cette dernière prend des formes diverses, l'une — très importante — étant le classement des revues scientifiques et des éditeurs par catégories, en fonction de leur « valeur » exprimée en nombre de points attribués par les experts du Ministère de la Science et de l'Enseignement supérieur. Ces points ont à leur tour un impact sur l'évaluation des chercheurs et des établissements dans lesquels ils travaillent. Or il est de notoriété publique que les revues et les maisons d'édition les mieux « cotées » privilégient les publications en anglais.

La problématique de la publication en anglais des résultats de la recherche nationale en sciences humaines et sociales a fait l'objet d'études d'Izabela Wagner⁶. Selon cette sociologue, les raisons du choix de la langue anglaise dans les publications des chercheurs sont liées dans une grande mesure à des facteurs tels que l'appartenance à des réseaux scientifiques internationaux, ou encore, les paradigmes et théories de référence des auteurs.

L'objectif des remarques qui suivent est de dresser, à partir de données quantitatives, un « portrait » de la traductologie polonaise, tel qu'il surgit de l'analyse des

⁴ J. House, « English as a lingua franca and translation », [dans :] Y. Gambier, L. van Dorsalaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*, t. 4, J. Benjamins, Amsterdam-Philadelphia 2013, p. 61. Cf. aussi J. House, « English as Lingua Franca and Translation », *The Translator and Interpreter Trainer* 7(2), 2013, pp. 279–298.

⁵ La problématique de la publication de textes académiques en anglais par les non natifs de cette langue a fait récemment l'objet d'un travail de Katarzyna Hryniuk, *Non-natives writing for Anglo-American journals. Challenges and needs*, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2019.

⁶ I. Wagner, « Selektowna analiza problemu publikacji humanistów i przedstawicieli nauk społecznych w języku angielskim », *Przegląd Socjologii Jakościowej* 8, 2012, t. 1, pp. 166–187, et *eadem*, « Odpowiedź na polemikę, czyli więcej na temat publikacji w języku angielskim w zagranicznych czasopismach przez polskich specjalistów nauk społecznych i humanistycznych », *Przegląd Socjologii Jakościowej* 8, 2012, t. 2, pp. 278–293 (<<http://www.przegladsocjologii.jakosciowej.org>> [consulté le 18.08.2020]).

publications parues dans les revues internationales les mieux cotées par les autorités administratives dont dépend l'évaluation des organismes de recherche et des scientifiques polonais. Nous essaierons aussi de faire un pronostic concernant l'importance de l'anglais comme langue de publication pour la diffusion de la pensée traductologique polonaise et l'évolution possible de la recherche polonaise en traductologie.

Nous commencerons par quelques observations d'ordre général à propos de la visibilité des disciplines ou des travaux scientifiques dans le monde académique.

VISIBILITÉ DES DISCIPLINES ACADÉMIQUES

La visibilité des disciplines sur la scène internationale peut se faire de plusieurs façons. Prenons l'exemple de la traductologie.

Premièrement, la publication des ouvrages originaux de la discipline se fait dans une langue non maternelle, le plus souvent l'anglais, comme nous le montre le livre *Cognitive Linguistics and Poetics of Translation* d'Elżbieta Tabakowska⁷, qui a été traduit en polonais quelques années seulement après la parution de l'original en anglais. Un mouvement inverse se rencontre aussi, où un ouvrage important pour la discipline mais publié dans une langue de moindre diffusion est traduit quelques années après dans une langue globale. C'est par exemple le cas du livre *Umění Překlada* de Jiří Levý⁸, paru en tchèque en 1963, sorti dans sa version allemande six ans plus tard, mais qui n'a véritablement atteint la notoriété globale qu'avec sa parution en anglais sous le titre de *The Art of Translation*, un demi siècle plus tard, en 2011⁹. Les acquis de la traductologie sont également présentés sous forme de traductions en anglais de textes majeurs de la discipline, comme cela a été le cas pour le volume *Polish Translation Studies in Action. Concepts — Methodologies — Applications. A Reader*¹⁰.

La propagation des idées se réalise aussi lors des colloques internationaux. Elle en est parfois même le thème principal, comme dans le cas de *Going East*:

⁷ E. Tabakowska, *Cognitive Linguistics and Poetics of Translation*, G. Narr Verlag, Tübingen 1993 ; traduit en polonais par A. Pokojska sous le titre *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu*, Universitas, Kraków 2001.

⁸ J. Levý, *Umění Překlada*, Československý spisovatel, Praha 1963 ; traduit en anglais par P. Corness sous le titre *The Art of Translation*, J. Benjamins, Amsterdam–Philadelphia 2011.

⁹ Notons au passage, avec regret, que l'œuvre d'Olgiard A. Wojtasiewicz, *Wstęp do teorii tłumaczenia*, Zakład im. Ossolińskich, Wrocław 1957, attend toujours sa version anglaise. Sur ce savant polonais, voir : M. Tryuk, « Olgiard Adrian Wojtasiewicz (1916–1995). Translator, Scholar and Trainer of Translators », [dans :] L. Schippel, C. Zwischenberger (dir.), *Going East: Discovering New and Alternative Traditions in Translation Studies*, Frank & Timme, Berlin 2017, pp. 469–486.

¹⁰ P. de Bończa Bukowski et M. Heydel, *Polish Translation Studies in Action. Concepts — Methodologies — Applications. A Reader*, Peter Lang, Berlin 2019. Cet ouvrage reprend en grande partie et en traduction anglaise leur anthologie publiée quelques années auparavant en polonais (P. de Bończa Bukowski, M. Heydel, *Polska myśl przekładoznawcza. Antologia*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2013).

Discovering New and Alternative Traditions in Translation Studies, colloque organisé en 2015 à l'Université de Vienne¹¹ qui a projeté une vue d'ensemble de l'évolution de la discipline en Europe centrale et orientale, dans des pays « périphériques » tels que la Pologne, la Lettonie, la Roumanie, la Russie, la Tchécoslovaquie et la République démocratique allemande.

Enfin, la visibilité des chercheurs dans une discipline peut être mesurée en fonction de leur présence dans les revues scientifiques et/ou volumes qui possèdent une résonance internationale importante auprès de la communauté académique. Or, rappelons-le, ces revues et volumes paraissent principalement en anglais.

LES ÉTUDES SCIENTOMÉTRIQUES EN TRADUCTOLOGIE

La méthode scientométrique est une application des méthodes mathématiques et statistiques aux résultats des travaux scientifiques afin de mieux comprendre les mécanismes de la recherche, considérée comme activité sociale¹². Elle permet d'étudier l'évolution, la dynamique, la diffusion des idées, les directions, les tendances, parfois même les modes dans la recherche. Les disciplines académiques et les communautés scientifiques sont étudiées au macro-niveau (au niveau national ou régional), au méso-niveau (dans une université donnée, ou par un groupe particulier de chercheurs) et au micro-niveau (les travaux d'un chercheur donné) par le biais du décompte des publications, tout en prenant en considération les paramètres divers qui définissent la signification de la production scientifique dans une discipline et une zone géographique données, dans une période donnée et par rapport à la/aux langue(s) de publication. Ainsi, l'analyse des mots clés reflète l'évolution et le transfert des idées à l'intérieur d'une discipline et à travers d'autres disciplines. L'analyse des réseaux de chercheurs, des auteurs et co-auteurs, des citations permet de tracer, décrire, ou visualiser les structures, les relations entre les textes, les disciplines, les revues, les compositions des comités scientifiques des revues, les collections apportées par les maisons d'éditions, les comités scientifiques des conférences, etc. L'impact scientifique peut être mesuré également par rapport au développement de nouvelles méthodologies, aux projets de recherches ou collaborations, au transfert du savoir et des technologies, ainsi que dans la formation de nouvelles générations de chercheurs. Grâce à la méthode quantitative, on peut donc étudier l'évolution d'une discipline donnée dans une période ou une zone géographique données. En plus, elle permet de détecter les tendances, de confirmer ou d'infirmer les hypothèses scientifiques. La scientométrie est aussi un puissant outil de formation des étudiants aux études empiriques.

¹¹ L. Schippel, C. Zwischenberger (dir.), *op. cit.*

¹² N. Grbić, « Bibliometrics », [dans :] Y. Gambier, L. van Dorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies* 4, 2013, pp. 20–24.

En traductologie, elle est utilisée avec grand succès depuis deux décennies. Les premiers travaux datent de la fin des années 1990. Franz Pöchhacker¹³ et Daniel Gile¹⁴ s'en sont servis pour démontrer l'essor considérable des travaux sur l'interprétation. Les données obtenues ont apporté des informations sur les auteurs, les écoles de pensée, les publications, la diffusion des idées par le biais des citations. Sont venues ensuite les analyses de Nadja Grbić¹⁵ à propos de l'interprétation en langue des signes, et les études de Nadja Grbić et Sonja Pöllabauer¹⁶ sur la communauté des chercheurs en interprétation communautaire et la traduction dans les pays germanophones. Ces études ont servi de modèle pour une analyse de l'état de la discipline en Espagne par les chercheuses Sara Rovira-Esteva et Pilar Orero¹⁷. Leur travail a couvert une période de trois années (de 2007 à 2009) et a porté sur le contenu de neuf revues de traductologie espagnoles. Aida Martinez-Gomez¹⁸, une autre chercheuse espagnole, a analysé le rôle des interprètes non professionnels dans l'exercice du métier. L'approche scientométrique a été appliquée à maintes reprises par des chercheurs chinois dans leurs analyses de l'état de la recherche en interprétation en Chine continentale¹⁹. Leurs travaux ont apporté des données très intéressantes sur l'émergence d'une nouvelle génération de chercheurs, les méthodologies d'étude appliquées et la richesse des sujets abordés dans la recherche. En Pologne,

¹³ F. Pöchhacker, « Writings and Research on Interpreting: A Bibliographic Analysis », *The Interpreters' Newsletter* 6, 1999, pp. 17–32. Cf. aussi F. Pöchhacker, « “Those Who Do...”: A Profile of Research(ers) in Interpreting », *Target* 7(1), 1999, pp. 47–64.

¹⁴ D. Gile, « The History of Research into Conference Interpreting: A Scientometric Approach », *Target* 12(2), 2000, pp. 297–321.

¹⁵ N. Grbić, « Where do we come from? What are we? Where are we going? A bibliometrical analysis of writings and research on sign language interpreting », *The Sign Language Translator & Interpreter* 1(1), 2007, pp. 15–51.

¹⁶ N. Grbić, S. Pöllabauer, « Community interpreting: Signed or spoken? Types, modes, and methods », *Linguistica Antverpiensia. New Series* 5, 2006, pp. 247–261. Cf. aussi N. Grbić, S. Pöllabauer, « Counting what counts. Research on community interpreting in German speaking countries — A scientometric study », *Target* 20(2), 2008, pp. 297–332, et N. Grbić, S. Pöllabauer, « To count or not to count: sociometrics as a methodological tool for investigating research on translation and interpreting », *Translation and Interpreting Studies* 3(102), 2008, pp. 87–146.

¹⁷ S. Rovira-Esteva, P. Orero, « A contrastive analysis of the main benchmarking tools for research assessment in translation and interpreting: the Spanish approach », *Perspectives. Studies in Translatology* 19(3), 2011, pp. 233–251.

¹⁸ A. Martinez-Gomez, « Bibliometrics as a tool to map uncharted territory: A study on non-professional interpreting », *Perspectives. Studies in Translatology* 23(2), 2015, pp. 205–222.

¹⁹ B. Gao, M. Chai, « A Bibliometric Analysis of New Developments in Simultaneous Interpreting Studies in the West », *Chinese Translators Journal* 2, 2009, pp. 17–21; B. Wang, L. Mu, « Interpreter training and research in China: Recent developments », *Interpreting. International Journal of Interpreting. Theory and Practice* 11, 2009, pp. 267–283; F. Tang, « A bibliometric analysis of empirical interpreting studies in China: Based on data of experimental research papers », *Foreign Language World* 2, 2009, pp. 39–46; B. Wang, « A bibliometrical analysis of interpreting studies in China: based on a database of articles published in the CSSCI/CORE journals in recent years », *Babel* 61(1), 2015, pp. 62–77.

Elżbieta Skibińska²⁰ a analysé les références citées par les auteurs des contributions parues dans quinze volumes de la revue *Między Oryginałem a Przekładem* afin de dresser un aperçu des ouvrages dont s'inspirent les traductologues polonais.

En 2015, la revue *Perspectives. Studies in Translation Theory and Practice* a consacré un numéro à l'approche bibliométrique en traductologie. Dans ce volume, Daniel Gile²¹ a analysé en détail les études scientométriques réalisées jusqu'à cette date en se basant sur les données recueillies dans les publications du réseau CIRIN (Conference Interpreting Research Information Network). Les conclusions de son étude confirment l'importance de cette méthodologie dans l'observation du développement de la discipline.

VISIBILITÉ DES TRADUCTOLOGUES POLONAIS. PREMIÈRE ESQUISSE

Dans ce qui suit, nous allons utiliser une partie des données collectées pour réaliser un projet actuellement en cours, qui a pour but d'étudier la présence des traductologues polonais sur la scène éditoriale internationale. Notre analyse vient dans le prolongement d'une étude antérieure sur l'état de l'interprétologie polonaise dans les années 2004–2014²².

Nous nous limitons aux publications des auteurs affiliés aux universités polonaises parues dans des revues traductologiques ou dans des volumes consacrés à la traductologie. Ainsi, nous avons pris en compte les revues figurant sur la liste ministérielle publiée en 2019²³. Ensuite, nous avons analysé le contenu des volumes publiés en anglais dans les collections traductologiques des éditeurs qui figurent sur cette même liste.

Notre recherche a couvert les années 2015 à 2019, pendant lesquelles la traductologie polonaise a connu un essor considérable en raison du nombre croissant de chercheurs de la discipline et de thèses de doctorat ou d'habilitation dans le domaine²⁴.

²⁰ E. Skibińska, « Polish Translation Studies at the Turn of Centuries: Comments from the Scientometric Perspective (On the Basis of *Między Oryginałem a Przekładem* [Between Original and Translation] Series) », *Acta Universitatis Carolinae. Philologica* 3, 2015, pp. 113–126.

²¹ D. Gile, « Analyzing Translation studies with scientometric data: from CIRIN to citation analysis », *Perspectives. Studies in Translation* 23(2), 2015, pp. 240–248.

²² M. Tryuk, « 10 ans après... L'interprétation de conférence en Pologne et en polonais », [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *Vingt-ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration*, Orizons, Paris 2015, pp. 335–354.

²³ Cf. Komunikat Ministra Nauki i Szkolnictwa Wyższego z dnia 18 grudnia 2019 r. w sprawie wykazu czasopism naukowych i recenzowanych materiałów z konferencji międzynarodowych [Communiqué du Ministre de la Science et de l'Enseignement supérieur du 18 décembre 2019 relatif à la liste des revues scientifiques et des actes de conférences internationales].

²⁴ Notons au passage qu'en Pologne, la traductologie n'est pas considérée comme une discipline scientifique autonome ; les grades sont attribués soit en linguistique, soit en littérature.

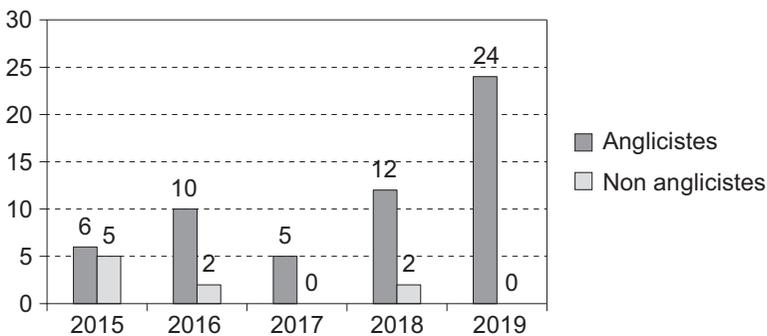
LES REVUES DE TRADUCTOLOGIE

Dans cette section, nous présentons les données concernant les auteurs polonais des articles parus dans des revues de traductologie qui publient uniquement en anglais (tableau 1). Ces données sont ensuite complétées par les résultats d'une exploration des revues multilingues (tableau 2). L'analyse a porté sur 15 revues internationales (10 en anglais et 5 multilingues).

A. Revues publiant exclusivement en anglais

Les revues analysées sont publiées par John Benjamins Publishing Company (*Interpreting. International Journal of Research and Practice in Interpreting, Target, Translation and Interpreting Studies, Translation Spaces*), le groupe britannique Taylor & Francis (*Perspectives. Studies in Translation Theory and Practice, Translation Studies, The Interpreter and Translator Trainer, The Translator*) — qui inclut depuis peu la maison d'édition Routledge —, la maison d'édition hongroise Akadémiai Kiadó (*Across Languages and Cultures*), et l'Université d'Anvers (*Linguistica Antverpiensia. New Series. Themes in Translation Studies*). Pour la période analysée, nous avons répertorié 1377 articles publiés dans un total de 139 volumes. Certains titres ne publient qu'un volume par an, d'autres, de 3 à 6 volumes annuellement. Les numéros contiennent généralement entre 7 et 10 articles.

Les chercheurs polonais qui ont publié des articles ou des comptes-rendus en tant qu'auteur ou co-auteur ont été divisés en deux groupes selon leur affiliation dans les filières universitaires. Nous avons ainsi distingué les auteurs anglicistes et les non-anglicistes.



Graphique 1. L'évolution du nombre de publications d'auteurs polonais dans les revues de traductologie en anglais

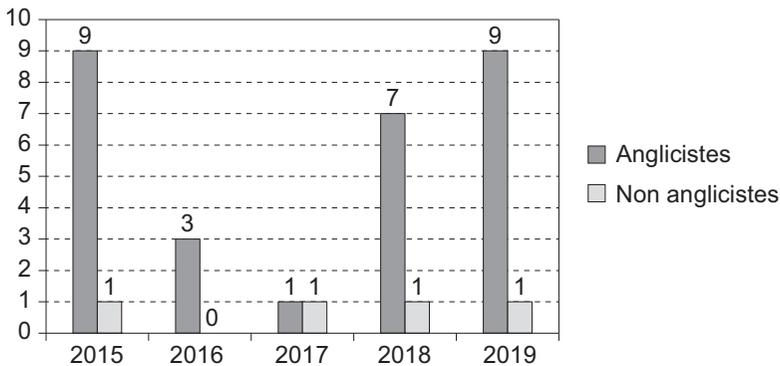
Sur un total de 66 contributions de chercheurs polonais, 57 ont été publiées par des anglicistes, et les 9 autres par des auteurs non anglicistes. À la lueur de ces données, deux observations s'imposent :

(1) Le nombre de chercheurs polonais publiant dans ces revues augmente, et c'est un signe positif de leur visibilité extérieure et peut-être aussi du développement de la discipline en Pologne. Sur la période analysée, ce nombre a doublé (11 publications au total en 2015 contre 24 en 2019). Cependant une étude détaillée révèle que dans la majorité des cas, ces chercheurs n'ont publié qu'un seul texte, et souvent en coopération avec d'autres auteurs polonais ou étrangers. L'analyse a mis au jour 37 noms d'auteurs polonais. Viennent en tête des chercheuses qui publient souvent en tant que co-auteurs : Anna Kuźnik (non angliciste) avec 6 publications, Agnieszka Szarkowska, 5 textes, et Agnieszka Chmiel, 4 textes.

(2) La majorité des auteurs sont des anglicistes. Ces derniers ont publié 24 textes en 2019, contre 6 articles en 2015, alors que les non-anglicistes ont publié 9 articles, la tendance observée pour ces auteurs étant à la baisse (aucun texte en 2019). Il est probablement trop tôt pour proposer une explication de cette tendance, mais nous signalons le phénomène, il mérite certainement une observation à long terme.

B. Revues multilingues

Nous avons comparé ces données à celles des publications dans les revues de traductologie ouvertes aux auteurs publiant en d'autres langues que l'anglais. Pour la période de 2015 à 2019, nous avons répertorié au total 68 volumes et 1009 articles parus dans cinq revues (à savoir: *Fachsprache*, *Journal of Professional and Scientific Communication*, *Meta*, *Babel*, *Journal of Specialised Translation*, *InTRAlinea* ; y compris les numéros spéciaux).



Graphique 2. L'évolution du nombre de publications d'auteurs polonais dans les revues de traductologie multilingues

Les noms d'auteurs apparaissant dans ces revues sont souvent les mêmes que dans la première série ; en majorité, ce sont des anglicistes. On y retrouve Agnieszka Szarkowska avec 5 publications, Mikołaj Deckert avec 4 publications

et Anna Kuźnik avec 3 publications. Sur les 33 articles parus dans la période analysée, seuls 4 ont été écrits par des non-anglicistes, dont 3 dans une langue autre que l'anglais. Il s'agit d'articles en français dans la revue *Meta*. Là aussi, il serait intéressant d'analyser les causes de cet état des choses.

LES COMMUNAUTÉS TRADUCTOLOGIQUES INTERNATIONALES

La présence des chercheurs polonais peut se mesurer également par leur participation aux comités de rédaction des revues. Parmi les rédacteurs en chef, deux noms sont à signaler : Łucja Biel qui est la rédactrice en chef du *Journal of Specialised Translation JoTRANS*, et Anna Jankowska, fondatrice et rédactrice en chef de l'*International Journal of Audiovisual Translation* (depuis 2018).

Quatre chercheuses polonaises font partie de comités scientifiques de revues de traductologie, et toutes sont des anglicistes : Łucja Biel (*Terminology. International Journal of Theoretical and Applied Issues in Specialized Communication*), Bogumiła Whyatt (*Translation and Translanguaging in Multilingual Contexts*), Barbara Lewandowska-Tomaszczyk (*Translation, Cognition & Behaviour*) et Agnieszka Szarkowska (*Perspectives. Studies in Translation Theory and Practice*). Cependant, il faut signaler que dans la période analysée, aucun traductologue polonais n'a publié dans *Terminology* ni dans *Translation and Translanguaging in Multilingual Contexts*. En revanche, nous avons recensé des noms d'auteurs polonais dans l'*International Journal of Audiovisual Translation* et dans *Translation, Cognition & Behaviour* — deux revues ne figurant pas sur la liste ministérielle signalée auparavant.

LIVRES DE TRADUCTOLOGIE

1. La visibilité des traductologues polonais peut se mesurer aussi en termes de publications de volumes et de chapitres d'ouvrages publiés par les plus grandes et les plus prestigieuses maisons d'édition qui ont des collections distinctes consacrées à la recherche et à la pratique de la traduction et de l'interprétation. Nous avons analysé les publications des scientifiques polonais dans quatre maisons d'édition internationales publiant uniquement en anglais.

A. John Benjamins Publishing Company

Cet éditeur a trois collections dédiées à la recherche en traductologie. Dans ces collections, nous avons répertorié 14 noms d'auteurs de chapitres de livres parus entre 2015 et 2019. Signalons aussi que cet éditeur a publié en 2015 un volume sous la direction de deux auteurs non anglicistes. On trouve aussi chez lui une romaniste polonaise qui a contribué en tant co-éditrice à un volume publié en 2017.

B. La maison d'édition Francis & Taylor, qui a repris la maison Routledge, fameuse dans ce domaine, propose une série impressionnante de volumes de traductologie. Cinq traductologues polonais y ont contribué en tant qu'auteurs de chapitres et une universitaire en tant que co-éditrice de volume (en 2019).

C. Bloomsbury

Deux auteures anglicistes et une romaniste ont publié des chapitres dans les collections de cet éditeur dédiées à la traductologie : une en 2016 et deux en 2019.

D. Peter Lang Verlag

Cette maison d'édition suisse propose une vingtaine de collections créées à l'initiative de départements de philologie ou de linguistique des universités polonaises et qui publient des ouvrages d'auteurs polonais. Notre exploration des collections traductologiques de cet éditeur a dévoilé les noms de 34 traductologues qui ont dirigé des volumes distincts dans la période analysée. Nous y avons recensé principalement les noms des anglicistes déjà repérés dans l'analyse des revues de traductologie. Seuls deux volumes ont été publiés dans une autre langue que l'anglais, à savoir en allemand.

2. Pour terminer signalons la présence modeste des chercheurs polonais dans des encyclopédies ou des manuels (*Handbook*) qui ont pour ambition d'embrasser toute la connaissance à propos de la discipline. Citons les chapitres de Łucja Biel dans le *Routledge Handbook of Translation Studies and Linguistics* sous la direction de Kirsten Malmkjoer (2018), et de Magdalena Bartłomiejczyk, Ewa Gumul et Małgorzata Tryuk dans le *Routledge Handbook of Interpreting Studies* sous la direction de Franz Pöchhacker (2016).

Notre analyse témoigne d'une montée lente mais systématique de la présence des traductologues polonais dans la communauté académique internationale. Il reste à souhaiter que celle-ci se maintienne dans les années à venir.

CONCLUSION

Les données présentées ci-dessus permettent de faire de premières observations sur la présence des traductologues polonais sur la scène internationale.

1. Malgré un grand nombre de chercheurs en traductologie dans les départements et les filières de traduction polonais, leur visibilité internationale reste encore modeste. Une analyse qui reste à faire devrait révéler s'ils sont concurrencés par des auteurs d'autres régions ou pays et si cette concurrence est un obstacle à leur visibilité.

Les auteurs des publications que nous avons relevées sont dans la majorité des cas des anglicistes affiliés aux instituts ou départements de philologie anglaise des universités de Varsovie, de Łódź, de Silésie et Adam Mickiewicz

de Poznań. Ces chercheuses et chercheurs appartiennent pour la plupart à des réseaux internationaux qui mènent des études de pointe (par ex. sur la traduction audiovisuelle ou la traductologie de corpus) dont les résultats sont souvent publiés en collaboration avec d'autres universitaires. La seule représentante non-angliciste est Anna Kuźnik, membre du groupe de recherche PACTE²⁵ et co-auteur de nombreuses publications de ce groupe en anglais. Ainsi la participation aux projets internationaux est-elle garante d'une plus grande visibilité sur la scène internationale, ce qui a été signalé par Izabela Wagner²⁶.

2. Nous avons vu que les anglicistes constituent le groupe d'auteurs le plus nombreux. Ceci nous amène à une réflexion sur la différence notable de situation entre eux et les chercheurs qui utilisent d'autres langues de travail. La volonté de ces derniers de publier dans les revues les mieux cotées est entravée non seulement par leur niveau d'anglais, plus faible que celui des anglicistes, mais aussi et surtout par leur manque de compétence à rédiger conformément aux conventions propres au discours académique anglo-américain, qui, notons-le au passage, sont enseignées aux étudiants d'anglais pendant leurs cours d'« Academic Writing »²⁷. Pour les auteurs originaires d'autres traditions intellectuelles ou culturelles, habitués à d'autres conventions stylistiques ou textuelles, ceci constitue un défi parfois insurmontable. Le succès des publications en anglais est donc déterminé dans une grande mesure par la maîtrise du discours académique anglais. La difficulté de surmonter les habitudes formées par une autre tradition intellectuelle, disciplinaire ou culturelle, pour l'auteur qui est amené à rédiger un texte en anglais, peut expliquer que sa contribution ne passe pas l'épreuve de l'évaluation par les pairs. Pour cette raison, certains traductologues ont le sentiment d'être relégués dans une « périphérie académique » par rapport à leurs collègues anglicistes qui, eux, se trouvent au centre de la discipline.

La présente analyse ne fournit que de premières observations sur la visibilité extérieure des chercheurs polonais. Dans un deuxième temps, elle sera complétée par une analyse des données réunies dans le but de déceler les tendances et les directions de la recherche en traduction ; notamment, elle sera suivie d'une observation détaillée des sujets des articles et chapitres rédigés par les chercheurs polonais. À ce stade de notre analyse, nous avons pu constater la direction transdisciplinaire que prend actuellement la traductologie polonaise en réponse à un intérêt pour d'autres champs d'investigations (par ex. l'histoire, la sociologie, la psychologie, les sciences de la communication, etc.).

²⁵ Groupe PACTE — Procés d'Adquisició de la Competència Traductora i Avaluació, auprès du Département de traduction et interprétation de l'Université autonome de Barcelone (<<http://grupsderecerca.uab/cat/pacte/>>).

²⁶ I. Wagner, *op. cit.*

²⁷ Les étudiants ont à leur disposition des manuels et guides du style académique anglo-saxon, tel le manuel de M. Piotrowska et J. Dybiec-Gajer, "Verba volant, scripta manent". *How to write an M.A. Thesis in Translation Studies*, Universitas, Kraków 2012.

La question des publications co-signées mérite une analyse séparée. Nous avons déjà repéré un nombre significatif de chercheurs qui publient en tant que co-auteur avec des collègues polonais ou étrangers. Une analyse détaillée permettrait d'identifier des groupes ou des réseaux de savants travaillant autour d'un même thème.

L'analyse des citations dans les articles et volumes rédigés en anglais par les auteurs polonais appelle, elle aussi, une étude distincte susceptible d'apporter des réponses aux questions suivantes : Qui cite qui ? Qui cite les chercheurs polonais ? Les auteurs en question citent-ils d'autres chercheurs polonais ? Citent-ils les travaux des auteurs polonais publiés dans d'autres langues que l'anglais ?²⁸

Un dernier problème qui mériterait d'être soulevé dans une étude scientométrique est celui de la présence des chercheurs polonais affiliés à des universités étrangères. Nous avons repéré un nombre grandissant de traductologues, en majeure partie en poste dans les universités britanniques ou américaines, qui publient régulièrement dans les revues analysées ci-dessus. Certains ont obtenu leur grade académique dans les universités polonaises, d'autres ont été formés à l'étranger. Il serait intéressant d'analyser leur visibilité dans les publications polonaises et de voir s'ils gardent un lien avec le milieu dont ils sont originaires.

TRANSLATION STUDIES IN ENGLISH IN POLAND? ON THE CENTRE AND PERIPHERIES IN POLISH TRANSLATION STUDIES

Abstract

The paper focuses on the growing role of English in translation and interpreting studies in Poland and the possible consequences on communication within the Polish academic community in the country and abroad. Since more than two decades, as a rule, English has been used as a means of communication, with a growing number of publications in Polish journals and reviews, PhD theses defended in Polish universities and conferences held exclusively in English. As in other countries, English has become the main discussion subject in translation and interpreting studies. Consequently, a significant number of researchers who have a limited knowledge of English do not belong to the community of English studies scholars or use other languages as their means of communication and subject of research, are excluded from the scientific debate.

Using a sociometric methodology, the paper draws a profile of research and researchers based on the output of their writings and research on translation and interpreting in the years 2015–2019. It covers the evolution, the characterization of the field of research, the evolution of the Polish academic community, and finally, the dissemination of the Polish scholars' studies.

The survey ends with a reflection on possible perspectives for future sociometric analysis of translation and interpreting studies in Poland.

Key words: sociometric analysis, translation and interpreting studies, Polish scholars, journal articles, chapters.

²⁸ Sur l'intérêt d'une telle étude, voir E. Skibińska, *op. cit.*



WITOLD UCHEREK
ORCID: 0000-0002-7954-7206
Université de Wrocław
witold.ucherek@uwr.edu.pl

FABRICE MARSAC
ORCID: 0000-0002-4120-5526
Université de Strasbourg
f.marsac@unistra.fr

MAGDALENA DAŃKO
ORCID: 0000-0002-7202-1682
Université d'Opole
mdanko@uni.opole.pl

DU GOMMAGE DE L'INFINITIF
DANS LA TRADUCTION POLONAISE
DE L'INFINITIVE DE COMPTE RENDU DE PERCEPTION (ICP)
ENTRE GRAMMAIRE, STYLE ET REPRÉSENTATION
DE LA RÉALITÉ*

1. INTRODUCTION

Le présent article contribue à comparer deux langues, la française et la polonaise, que nous proposons de situer d'emblée par rapport à l'opposition centre

* Article réalisé dans le cadre du Programme bilatéral Polonium 2019 n° PPN/BIL/2018/1/00181 — « On the translation of French perception structures into Polish », mis en œuvre et financé par l'Agence nationale pour l'échange académique (Narodowa Agencja Wymiany Akademickiej — NAWA) en Pologne et par les Ministères de l'Europe et des affaires étrangères (MEAE) et de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation (MESRI) en France.

versus périphérie. Or, la place de chacune est peut-être moins évidente qu'elle n'en a l'air. Du point de vue de la linguistique diachronique, par exemple, il serait possible de considérer le polonais comme une langue centrale et le français comme une langue périphérique.

Néanmoins, dans une optique traductologique, il paraît plus intéressant de se référer à un classement sociolinguistique des langues, comme celui proposé en 1999 par Louis-Jean Calvet. Abandonnant le regroupement en familles, le chercheur instaure un modèle dit gravitationnel, qui distingue quatre niveaux en fonction du poids des langues du monde. Ces dernières sont liées non par un degré de parenté mais par les locuteurs ou les communautés bilingues : « d'une part, des individus ou des groupes qui peuvent communiquer en deux langues et, d'autre part, des interprètes ou des traducteurs, dont la fonction sociale consiste à établir des liens entre des locuteurs — ou des scripteurs et lecteurs — qui n'ont pas de langue en commun »¹. L'anglais, qui constitue le pivot de tout le système, est considéré comme une langue hypercentrale (niveau 1), le français faisant partie de la dizaine de langues supercentrales (niveau 2) et le polonais appartenant au groupe des cent à deux cents langues centrales (niveau 3) ; l'immense majorité des langues (entre six et sept mille) ont le statut de langues périphériques (niveau 4)². Ainsi, comme le polonais est plus éloigné du centre du système que le français, nous nous intéresserons à la traduction du second (au centre) vers le premier (en périphérie).

Or, l'analyse des traductions polonaises de textes français permet d'identifier de nombreux contrastes dans la/le (processus de) conceptualisation de la réalité par les deux communautés linguistiques, contrastes qui se manifestent notamment dans le degré de précision de l'expression de certaines relations. Par exemple, il existe en polonais des verbes permettant de localiser un objet dans un endroit d'une manière plus précise que ne le permet le verbe *być* ('être'). C'est le cas, entre autres, de *stać* ('être debout') ou *leżeć* ('être couché'), qui peuvent décrire la position de l'objet dans l'espace. D'ailleurs, Elżbieta Skibińska constate que « le polonais "préfère" une précision plus grande des descriptions, que l'on peut obtenir en utilisant certains verbes qui expriment la position spatiale, tels *stać* ou *leżeć*, qui n'ont pas d'équivalents en français »³.

Bien entendu, le contraste en question peut également être illustré par des cas où c'est le français qui exige un plus grand degré de précision. On peut l'observer, notamment, dans l'expression de la perception. Par exemple, dans une série d'articles consacrés à la traduction polonaise du pronom *on*, Skibińska relève plusieurs cas de gommage du verbe de perception suivi d'une proposition infinitive :

¹ L.-J. Calvet, « La mondialisation au filtre des traductions », *Hermès* 49, 2007, p. 46.

² *Ibidem* et L.-J. Calvet, *Pour une écologie des langues du monde*, Plon, Paris 1999, pp. 76–79.

³ E. Skibińska, « *On* + verbes de perception dans la traduction polonaise », *Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage* 1, 2007, pp. 47–48.

Tous les matins, on le vit gravir de son pas rapide et un peu gauche le sentier abrupt [...]. → Co rano [gommage] swym szybkim, trochę ciężkim krokiem przemierzał stromą ścieżkę⁴.
 Un peu partout on voyait défiler les cars bourrés d'étrangers [...]. → [...] wszędzie po trosze [gommage] krążyły autokary z zagranicznymi gośćmi [...]⁵.
 En Flandre [...], on voit ce mouvement commencer vers 1100 par la construction de petites digues en de nombreux endroits. → We Flandrii [...], [gommage] ruch ten w wielu miejscach rozpoczyna się ok. 1100 r. budową małych grobli⁶.

Or, il se trouve que nous avons observé le même phénomène en analysant les traductions polonaises des propositions infinitives introduites par un verbe de perception, que le sujet de ce dernier soit exprimé par *on* ou par un autre moyen. Toutefois, nous avons constaté que ce n'était pas seulement le verbe de perception qui pouvait être gommé mais aussi, ce qui est certes moins fréquent, le verbe complétif (*i.e.* l'infinitif) :

On l'avait souvent vu parader à côté de Chamył Bassaiev [...]. (DJ, p. 12) → Często widywało się go [gommage] u boku Szamila Basajewa [...]. (DŻ, p. 8)
 Je l'ai vu arriver de loin. (JV, pp. 7–8) → Zauważyłam go [gommage] już z daleka. (CH, p. 9)

C'est justement ce dernier cas de figure qui a attiré notre attention. Ainsi, nous prenons pour objet d'analyse les cas de gommage du verbe à l'infinitif dans la construction : SN1 (\neq *on*) + *voir* + SN2 + infinitif. Rappelons ici qu'il s'agit de réalisations particulières d'une structure syntaxique héritée du latin (*accusativus cum infinitivo*) et répondant au schéma SN1 + V1 + SN2 + Inf, dans laquelle la position de V1 est occupée par certains verbes de perception (*voir* en étant de loin le plus fréquent) et dont la spécificité tient à ce que SN2 y constitue à la fois le complément (syntaxique) du verbe principal (V1) et le sujet (sémantique) de l'infinitif ; pour le groupe SN2 + Inf, Fabrice Marsac a proposé la dénomination d'Infinitive de Compte rendu de Perception (ICP)⁷. Avec l'ICP, le percevant aura acquis sa perception de manière directe (c'est une perception sensorielle, non médiée par une activité cognitive), d'une part, et il aura perçu un événement dans son ensemble, d'autre part. Ces deux propriétés sémantiques distinguent l'ICP respectivement de la subordonnée complétive et de la subordonnée relative⁸.

La construction perceptive prototypique connaît plusieurs variantes. Par exemple, il est possible de faire permuter les éléments d'une ICP (SN1 + V1 +

⁴ *Ibidem*, p. 50.

⁵ E. Skibińska, « *On + voir* dans la traduction polonaise », *Neophilologica* 18, 2006, p. 150.

⁶ E. Skibińska, « *On + voir* dans la traduction polonaise de récits historiques : observations », *Romanica Wratislaviensia* LIV, 2007, p. 124.

⁷ Cf. F. Marsac, *Les constructions infinitives régies par un verbe de perception*, [thèse de doctorat NR, version originale], Université de Lille 3 : Atelier National de Reproduction des Thèses — ANRT, Lille [2006] 2010.

⁸ Pour plus d'informations sur le mode et l'objet de perception exprimés par une ICP, se reporter à F. Marsac, *op. cit.* ; pour une présentation plus succincte, consulter F. Marsac, W. Ucherek et M. Dańko, « De l'infinitive de perception dans la pratique traductologique », *Studia Romanica Posnaniensia* 46/1 : *Les études comparatives en perspective synchronique et diachronique*, 2019, pp. 117–123.

[Inf + SN2]_{ICP}) ou de mettre à l'infinitif le verbe de perception qui la régit (Inf + [SN2 + Inf]_{ICP}). Ces constructions non prototypiques seront également incluses dans notre étude.

Au total, nous retenons comme corpus 58 paires de phrases (provenant de 31 textes littéraires francophones écrits par 20 auteurs différents) et les traductions polonaises correspondantes, effectuées (dans un but non métalinguistique) par 28 traducteurs. Tous ces exemples viennent d'un grand corpus constitué pour les besoins du projet Polonium (à ce jour, 2800 paires d'items recueillies).

Dans une optique contrastive, force est de constater que l'ICP, si commune en français, n'existe pas en polonais (cf. par ex. *Marie a vu son frère tomber* → **Maria widziała swojego brata przewrócić się*/**Maria widziała przewrócić się swojego brata*). Cet anisomorphisme est à l'origine de difficultés lors du passage du français au polonais, ce qui peut intéresser notamment les traducteurs⁹.

Dans la partie analytique de cette étude, nous essayerons, autant que possible, de préciser les conditions favorables au gommage du verbe à l'infinitif observé dans la traduction vers le polonais. *A priori*, l'omission de l'infinitif pourrait être due à deux raisons. Au niveau du système, d'abord, le contraste signalé plus haut pourrait contraindre le traducteur de l'éviter. En élargissant un peu la perspective, on dirait donc que le recours à la stratégie d'évitement serait lié à la représentation linguistique de la réalité propre à chacune des deux communautés linguistiques, la française et la polonaise.

Il convient d'expliquer que depuis environ quatre décennies, le concept de représentation linguistique de la réalité est devenu très présent dans les travaux linguistiques polonais, où est utilisé le terme *językowy obraz świata*. Selon la définition classique de Renata Grzegorzczkowska, il s'agit d'une structure conceptuelle figée, voire fossilisée, dans le système d'une langue, c'est-à-dire dans ses propriétés grammaticales et lexicales¹⁰, par l'intermédiaire de laquelle les locuteurs « saisissent et interprètent les phénomènes de l'univers extralinguistique »¹¹. Certes, en parlant des propriétés grammaticales, Grzegorzczkowska se limite à donner des exemples empruntés au seul domaine de la morphologie mais il ne manque pas d'auteurs soulignant également le rôle des faits syntaxiques¹².

⁹ Dans F. Marsac, W. Ucherek et M. Dańko (*op. cit.*, pp. 130–132), nous montrons une dizaine de traductions polonaises de l'ICP attestées dans le corpus Polonium, dont les plus fréquentes sont les subordonnées *jak P* et *że P*, ainsi que le participe présent.

¹⁰ Cf. R. Grzegorzczkowska, « Pojęcie językowego obrazu świata », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *Językowy obraz świata*, Wydawnictwo UMCS, Lublin [1990] 1999, p. 41.

¹¹ E. Skibińska, R. Solová et J. Wesola, « Le “réalisme magique” de *Prawiek i inne czasy* d'Olga Tokarczuk filtré par la traduction », *Między Oryginałem a Przekładem XXIII*, n° 1 (35), 2017, p. 91, note 19.

¹² Voir J. Anusiewicz, A. Dąbrowska et M. Fleischer, « Językowy obraz świata i kultura. Projekt koncepcji badawczej », *Język a Kultura* 13, 2000, pp. 34–35 ; voir aussi R. Tokarski, « Słownictwo jako interpretacja świata », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *Współczesny język polski*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2001, p. 366.

Mais, si « les langues de traduction ne disposent pas toujours des mêmes moyens, ce qui entraîne par la force des choses des différences, des omissions et des ajouts »¹³, au niveau du discours, ces omissions peuvent être dues à des choix stylistiques du traducteur¹⁴. Voilà le second facteur potentiel de gommage de l'infinifitif.

2. ANALYSE DU CORPUS

Pour la présentation des exemples de notre corpus, nous allons appliquer un classement suivant le sens de l'infinifitif, inspiré de la typologie des verbes « que l'on trouve dans la prédication des phrases existentielles perceptuelles de narration » proposée par Svetlana Vogeleer¹⁵. L'auteure distingue trois groupes de verbes : de position statique (par ex. *se tenir, être assis/debout/couché*), de position dynamique (par ex. *marcher, se promener, courir*) et d'apparition (par ex. *apparaître, arriver, sortir, entrer*)¹⁶. Nous allons les passer en revue dans l'ordre suivant : verbes d'apparition (d'approche), verbes de position dynamique (de passage) et verbes de position statique. En dernier lieu, nous présenterons quelques cas échappant à ce classement (pour des raisons éditoriales bien connues, seule une partie du corpus sera reprise pour être analysée ici).

2.1. L'INFINIFITIF EST UN VERBE D'APPARITION (D'APPROCHE)

2.1.1. APPARAÎTRE, PARAÎTRE ET RÉAPPARAÎTRE

(1) Plus tard, la lumière augmenta à l'intérieur de la colonne et j'y vis apparaître un nègre tout aussi gigantesque que le premier. (CC, p. 52) → Po chwili wewnątrz kolumny zaczęło rozjarzać się światło i zobaczyłem [gommage] Murzyna równie olbrzymiego jak ten pierwszy. (ZO, p. 48)

(2) Et en effet, une fois traversée la souche, elles voient apparaître, à travers salicornes et argousiers, le fleuve de l'Est et le port de Sateï. (LF, p. 207) → Rzeczywiście, minąwszy suchy pniak za zaroślami solirodu zielnego i rokitnika, dostrzegają [gommage] Rzekę Wschodnią i port w Sateï. (IM, 201)

(3) Un après-midi, Guccio eut la joie de voir apparaître son ami Boccace de Cellino, voyageur des Bardi, qui se trouvait justement de passage à Marseille. (PC, p. 32) → Pewnego popołudnia Guccio z radością ujrzał [gommage] swego przyjaciela Boccaccia da Chellino, podróżnika Bardich, będącego właśnie przejazdem w Marsylii. (TK, p. 23)

¹³ E. Skibińska, R. Solová et J. Wesoła, *op. cit.*, p. 87.

¹⁴ Cf. *ibidem*, p. 95.

¹⁵ S. Vogeleer, « L'accès perceptuel à l'information : à propos des expressions *un homme arrive — on voit arriver un homme* », *Langue Française* 102, 1994, p. 77.

¹⁶ En fonction de la position de l'observateur (à l'intérieur ou à l'extérieur de l'espace considéré), *sortir* peut signifier aussi bien la disparition que l'apparition (cf. plus loin ex. 19).

(4) Et sans doute elle aime passionnément son fils, mais elle éloigne le plus qu'elle peut l'heure certaine, l'heure fatale où elle verra paraître une fois encore, une dernière fois, l'ennemi de tout repos, le tyran, un autre Philippe... Un autre Philippe ? (MO, p. 15) → Ona na pewno szalenie kocha syna, ale w miarę możliwości stara się oddalić ową chwilę, która nadejdzie bez wątpienia, ową chwilę fatalną, kiedy znowu — ale już po raz ostatni — ujrzy [gommage] wroga wszelkiego spokoju, tyrana, nowego Filipa... Drugiego Filipa? (MŁ, p. 14)

(5) La mystérieuse conversation n'en finissait plus, et Mary songeait à remonter enfiler des vêtements pour aller les rejoindre, quand elle le vit soudainement réapparaître. (OU, p. 165) → Tajemnicza rozmowa trwała w nieskończoność, Mary chciała nawet coś na siebie włożyć i do nich pójść, ale nagle go ujrzała [gommage]. (GJ, p. 134)

Dans les exemples (1–5), il serait à la rigueur possible de restituer en polonais le verbe gommé, *(ré)(ap)paraître* pouvant notamment se traduire par *pojawić się* ou *wyłonić się* :

(1a) [...] zobaczyłem, jak/że pojawił się tam Murzyn równie olbrzymi jak/co ten pierwszy.

(2a) [...] dostrzegają wyłaniającą się spośród zarośli solirodu zielnego i rokitnika Rzekę Wschodnią i port w Satei. / [...] dostrzegają prześwitującą przez zarośla solirodu zielnego i rokitnika Rzekę Wschodnią i port w Satei.

(3a) Pewnego popołudnia Guccio z radością zobaczył, że pojawił się jego przyjaciel Boccaccio da Chellino [...].

(4a) [...] znowu — ale już po raz ostatni — ujrzy, jak pojawi się wróg wszelkiego spokoju, tyran, nowy Filip [...].

(5a) [...] Mary chciała nawet coś na siebie włożyć i do nich pójść, ale nagle ujrzała/zobaczyła, że znowu się pojawił.

Cependant, les phrases (3a–5a) nous semblent artificielles. Concernant les deux premières, c'est la présence du complément circonstanciel de lieu qui rend les traductions plus acceptables.

2.1.2. SURGIR

(6) Malko vit soudain surgir un des employés de la réception, accompagnant un homme aux cheveux gris, une mallette à la main. (EG, p. 140) → W pewnej chwili Malko zobaczył [gommage] jednego z pracowników recepcji, który towarzyszył siwowłosemu mężczyźnie z walizką w dłoni. (ŚL, p. 130)

(7) Alors soudain le commissaire traversa la nef, pénétra dans la sacristie où le prêtre s'étonna de le voir surgir. (AS, p. 73) → Wtedy komisarz niespodziewanie przeszedł przez nawę i wszedł do zakrystii. Ksiądz zdziwił się, gdy go nagle zobaczył [gommage]. (SF, p. 69)

(8) Elle n'aurait jamais pensé être un jour aussi heureuse de voir surgir le commissaire Méliès. (JF, p. 281) → Nie sądziła, że któregoś dnia będzie tak szczęśliwa, widząc [gommage] komisarza Méliès. (DM, p. 279)

(9) Sont-elles perdues ? Non, car 103^e voit surgir au loin un second nuage. Il s'agit d'amis, cette fois. (JF, p. 306) → Czy to koniec krucjaty? Nie! 103. dostrzega [gommage] w oddali jeszcze jedną chmurę. Tym razem przyjazną. (DM, p. 303)

Comme cela était le cas dans la section précédente, nos tentatives de réintroduction de l'infinifit gommé¹⁷ aboutissent à la création de phrases peu naturelles, à l'exception, peut-être, de la dernière :

(6a) W pewnej chwili Malko zobaczył, jak/że pojawił się jeden z pracowników recepcji, który towarzyszył siwowłosemu mężczyźnie z walizczką w dłoni.

(7a) Ksiądz zdziwił się, gdy nagle zobaczył, jak się tam pojawił.

(8a) Nie sądziła, że któregoś dnia będzie tak szczęśliwa, widząc, że zjawił się komisarz Méliès.

(9a) 103. dostrzega wyłaniającą się w oddali jeszcze jedną chmurę.

Dans la traduction de la phrase (9), la restitution de l'infinifit semble plus acceptable non seulement grâce à la présence d'un complément de lieu mais aussi à l'emploi du verbe *wyłaniać się* au participe présent, forme qui rend bien l'image de l'apparition progressive.

2.1.3. ARRIVER ET VENIR

Venir n'est attesté que deux fois dans le corpus, contre neuf occurrences de *arriver*.

(10) Je remontais le boulevard et lui le descendait. Nous étions du côté pair, le plus élégant. Je l'ai vu arriver de loin. (JV, pp. 7–8) → Ja szłam w górę bulwaru, on szedł w dół. Po stronie parzystej, tej najelegantszej. Zauważyłam go [gommage] już z daleka. (CH, p. 9)

(11) Nous venions d'atteindre le nid des termites, gros sac gris enchâssé dans le sol frais, quand je vis arriver Joseph. Joseph sur la plantation ! Et qui courait ! (MA, p. 270) → Właśnie dokopaliśmy się do gniazda termitów, wyglądającego ze świeżej ziemi jak wielki, szary worek, kiedy ujrzałam [gommage] Josepha. Joseph na plantacji! I to biegnący! (MP, p. 155)

(12) M. Belloy est soulagé de les voir arriver. (MS, p. 58) → Pan Belloy oddycha z ulgą na ich widok [gommage]. (BS, p. 48)

(13) L'autre ne s'attendait sûrement pas à voir arriver des gens à pied. (RF, p. 131) → Żołnierz z całą pewnością nie spodziewał się zobaczyć [gommage] jakichkolwiek piechurów. (TZ, p. 131)

(14) Peter l'attendait depuis une demi-heure à la terrasse du café où ils avaient l'habitude de se retrouver. Quand il vit arriver Jonathan, son agacement cessa sur-le-champ et il se leva pour aider son ami à s'asseoir. (PF, p. 193) → Peter czekał od pół godziny na tarasie kawiarni, w której zawsze się spotykali. Kiedy zobaczył [gommage] Jonathana, jego zniecierpliwienie natychmiast znikło i podniósł się, żeby pomóc mu usiąść. (WN, p. 155)

(15) Le Sécateur râtelait les allées du côté nord du cimetière. Il s'immobilisa en voyant arriver Louis. (FL, p. 281) → Sekator grabił alejki w północnej części cmentarza. Na widok [gommage] Ludwika przerwał i czekał nieruchomo. (ZM, p. 292)

(16) Elle croisa par deux fois des troupes sandinistes qui se cachaient dans les montagnes. Elle ne les avait jamais vus [*sic*] venir si loin de leurs frontières. (OU, p. 135) → Dwukrotnie natrafiła na oddziały sandinistów, które ukrywały się w górach. Po raz pierwszy widziała ich [gommage] tak daleko od granicy. (GJ, p. 110)

(17) Jim attendait Jules dans un rez-de-chaussée, et pour y arriver Jules devait traverser une grande place herbue. Jim le vit venir de loin. (JJ, p. 90) → Jim czekał na Julesa w holu hotelu.

¹⁷ L'emploi dans la traduction du verbe *pojawić się* neutralise l'opposition sémantique entre *apparître* et *surgir* ('apparître brusquement').

By tam dojść, Jules musiał przejść przez duży, porośnięty trawą plac i Jim widział go [gommage] z daleka. (JI, p. 90)

Cette fois-ci, nos propositions de traductions de l'infinitif semblent un peu plus acceptables du point de vue stylistique, peut-être parce que les verbes de mouvement *arriver* et *venir* sont sémantiquement plus concrets que *apparaître* ou *surgir* :

(10a) Już z daleka widziałam, jak się zbliżał.

(11a) Właśnie dokopaliśmy się do gniazda termitów [...], kiedy ujrzałem zbliżającego się Josepha.

(12a) Pan Belloy oddycha z ulgą, widząc, że przyjechali.

(13a) Żołnierz z całą pewnością nie spodziewał się, że zobaczy, jak zbliżają się jacyś piechurzy.

(14a) Kiedy zobaczył zbliżającego się/nadchodzącego Jonathana, jego zniecierpliwienie natchmiasz znikło [...].

(15a) Na widok zbliżającego się/nadchodzącego Ludwika przerwał i czekał nieruchomo.

(16a) Dwukrotnie natrafiła na oddziały sandinistów, które ukrywały się w górach. Nigdy nie widziała, żeby tak bardzo oddalili się od granicy.

(17a) Jim czekał na Jules'a w holu hotelu. By tam dojść, Jules musiał przejść przez duży, porośnięty trawą plac i Jim już z daleka widział, jak nadchodził/jak się zbliżał.

À noter la présence fréquente dans les phrases ci-dessus du verbe *zblizać się* ('s'approcher'), qui se prête bien à l'indication de la progression.

2.1.4. ENTRER ET SORTIR

(18) Pourtant, en voyant entrer le Kabyle et le Mossi, l'inspecteur Van Thian a marqué un léger temps d'arrêt. (PM, p. 57) → Wszelako na widok [gommage] Szymona i Mo inspektor Van Thian znieruchomiał. (MH, p. 42)

(19) Un après-midi, vers trois heures, je passais dans la ruelle qui borde les jardins de l'école et je vis sortir par la petite porte Joséphine qui, littéralement, *emportait* Julie. (LM, p. 75) → Pewnego popołudnia, około trzeciej, szedłem uliczką wzdłuż ogrodów szkoły i zobaczyłem [gommage] Józefinę, która dosłownie wynosiła stamtąd Julię. (LP, p. 59)

Tout comme *arriver* et *venir* (cf. *supra*), *entrer* et *sortir* sont des verbes au sémantisme plus étoffé que *apparaître* ou *surgir*, si bien que les traductions gardant l'infinitif semblent plus acceptables (nous avons choisi d'utiliser les participes présents) :

(18a) Wszelako widząc/na widok wchodzących Szymona i Mo inspektor Van Thian znieruchomiał.

(19a) [...] zobaczyłem wychodzącą przez furtkę Józefinę, która dosłownie wynosiła stamtąd Julię.

Dans le cas de l'exemple (19a), où le verbe *sortir* est suivi d'un complément de lieu (*par la petite porte*), il vaudrait mieux, même, ne pas gommer le syntagme verbal.

2.1.5. AUTRES VERBES

Nous avons relevé une occurrence de chacun de six verbes : *débouler*, *se profiler*, *se dessiner*, *jaillir*, *débarquer*, *accourir*.

(20) La quatre chevaux jaune citron de tante Julia est garée sur une aire de livraison, deux contre-danses plaquées sur son pare-brise d'époque. Un tout petit commerçant mangeur d'Arabes menace d'appeler les flics. Je lui suggère de téléphoner plutôt aux voyoux dorés d'Actuel et lui laisse entendre avec un clin d'œil bien dégueulasse qu'il ne sera pas déçu en voyant débouler la carrosserie de la proprio [*sic*]. (AB, p. 116) → Żółtocytrynowa blaszanka ciotki Julii stoi na parkingu zastrzeżonym dla samochodów dostawczych, z dwoma zaproszeniami na policję przyklejonymi do przedniej stylowo-epokowej szyby. Jeden dostawca, arabożerca, zupełnie małego wzrostu, grozi, że wezwie gliny. Podsuwam mu myśl, żeby raczej zadzwonił do złoty młodzińców z „Actuel” i, puszcżając oblesne oko, daję mu do zrozumienia, że nie pożałuje, jak zobaczy [gommage] nadwozie właścicielki [*sic!*]. (WD, p. 85)

(21) Si dans cinq secondes, je ne vois pas se profiler l'Empereur et sa Garde, je me casse ! (AB, p. 273) → Jeżeli w ciągu pięciu sekund nie zobaczę [gommage] Cesarza i jego Gwardii, zwijam manatki! (WD, p. 194)

(22) On a vraiment envie soudain de parler sur le trottoir, à deux pas de la porte, et même on va devoir s'effacer pour laisser passer d'autres clients qui se sont décidés, après lecture du menu — se sont décidés surtout en ayant vu se dessiner cette opportunité de vous passer devant. (SA, pp. 91–92) → Naprawdę nagle nabrales ochoty, by pogadać sobie na chodniku, o dwa kroki od drzwi. Musicie się odsunąć, by przepuścić gości, którzy przestudiowawszy menu, zdecydowali się wejść — przede wszystkim dlatego, że dostrzegli [gommage] możliwość, aby was wyprzedzić. (ZS, pp. 77–78)

(23) Elle vit soudain le poignard jaillir dans la main de l'Arabe et sentit la pointe lui piquer le ventre juste au-dessus du nombril. (CB, p. 31) → Nagle spostrzegła [gommage] w dłoni Araba nóż i poczuła, jak ostrze ukłuło ją tuż nad pępkiem. (JB, p. 21)

(24) Le vigile de l'ambassade américaine eut l'air surpris en voyant le diplomate polonais débarquer dans sa tenue de sport. (BE, p. 184) → Portier w ambasadzie amerykańskiej miał zdziwioną minę, widząc [gommage] Polaka w sportowym stroju. (EX, p. 189)

(25) [...] mieux vaut, je pense, crever au bord d'un fossé que de voir accourir à son lit de mort la vieille Destrées par exemple — pouah ! la vieille avec son fusil, son imperméable et ses bottes — mon cousin par ici, mon cousin par là... c'est qu'elle sent le carnier, l'égorgeuse ! (MO, pp. 32–33) → [...] sądzę, że lepiej zdechnąć w rowie, aniżeli przy swoim śmiertelnym łożu zobaczyć [gommage] na przykład starą Destrées — tfu! — tą starą z jej dubeltówką, w nieprzemakalnym płaszczu i w długich butach, ona i tu ma kuzyna, i tam ma kuzyna... Śmierdzi padliną ta rzeźniczka! (MŁ, p. 30)

Les tentatives de non-évitement de l'infinif dans la traduction ont abouti à des résultats variés :

(20a) [...] daję mu do zrozumienia, że nie pożałuje, jak zobaczy nadchodzącą właścicielkę.

(21a) Jeżeli w ciągu pięciu sekund nie zobaczę, jak zjawia się tu Cesarz i jego Gwardia, zwijam manatki!

(22a) Musicie się odsunąć, by przepuścić gości, którzy przestudiowawszy menu, zdecydowali się wejść — przede wszystkim dlatego, że dostrzegli zarysowującą się możliwość, aby was wyprzedzić.

(23a) Nagle spostrzegła, że w dłoni Araba pojawił się nóż [...].

(24a) Portier w ambasadzie amerykańskiej miał zdziwioną minę, widząc, że Polak pojawił się w sportowym stroju.

(25a) [...] sǎdżę, że lepiej zdechnąć w rowie, aniżeli zobaczyć nadbiegającą do swojego śmiertelnego łoża na przykład starą Destrées [...].

Pour ce qui est de la phrase (20a), non seulement le participe *nadchodząca* n'est pas indispensable mais, en plus, il empêche de garder la comparaison avec la voiture (dans ce fragment du roman de Pennac, il est question d'une voiture mal garée par une belle femme). En effet, ce correspondant de l'infinif (*nadchodzić* signifie 'arriver, venir à pied') n'est pas compatible avec le mot *nadwozie* ('carrosserie'). Dans l'exemple (21), le verbe *se profiler* est utilisé dans le sens de 'apparître' ; son emploi évoque l'idée de l'ombre, d'une apparition et d'une arrivée progressives. Notre tentative de restitution en polonais aboutit à une traduction assez artificielle, malgré l'introduction d'un complément de lieu (*tu* 'ici'). La particularité de l'exemple (22) tient à ce que dans la phrase française, il s'agit de perception par l'esprit (qqch. se dessine dans l'esprit de qqn). L'emploi du participe *zarysowujący się* ('se dessinant') rend la phrase polonaise (22a) stylistiquement lourde. Le verbe *pojawić się* est superflu dans les phrases (23a) et (24a), qui sont pourtant moins artificielles que la suivante ; visiblement, dans la langue cible, c'est le résultat du déplacement qui compte, plus que le déplacement lui-même (cf. *przy swoim śmiertelnym łożu* 'auprès de son lit de mort').

2.2. L'INFINITIF EST UN VERBE DE POSITION DYNAMIQUE (DE PASSAGE)

Seuls trois verbes illustrent ce cas de figure, dont le plus fréquent est *passer* (12 occurrences).

2.2.1. PASSER

(26) Ce matin, elle vous a vu passer dans le hall. Elle m'a demandé le numéro de votre suite. (BR, p. 22) → Rano widziała pana [gommage] w hollu. Spytała mnie o numer pańskiego apartamentu. (BP, p. 20)

(27) [...] mais moi, moi, Ubu Roi, « citadelle vivante », je biche tellement que je ne vois pas passer les stations qui me séparent d'Actuel, le mensuel de tous les « moi ». (AB, p. 116) → [...] ale ja, ja, Król Ubu, „żywa twierdza”, bawię się tak, że nawet nie zauważam [gommage] stacji, które mnie dzielą od „Actuel” — „Na Czasie” — pisma na nasz czas. (WD, p. 85)

(28) Comme il voyait le garçon passer, il le pria d'apporter un autre verre, afin qu'il pût également participer à la consommation de la bouteille de mousseux. (PA, p. 108) → Widząc [gommage] kelnera, poprosił o jeszcze jeden kieliszek, aby podłączyć się do butelki musującego wina. (PP, p. 109)

(29) Un peu plus tard Kathe s'attaqua à Jim. Penché sur les prunelles de Kathe, il s'étonna de ne pas y voir passer, sur leur fond noir, ce que, de tout son être, il donnait à Kathe. (JJ, p. 111) → Po pewnym czasie Kathe zaatakowała Jima, a on, pochyliwszy się nad źrenicami Kathe, zdumiał się, że na ich czarnym dnie nie widzi [gommage] tego, co dawał jej całą swą istotą. (JI, p. 113)

- (30) Franchement, à l'époque, un gosse attachant. Dieu sait si j'en ai vu passer depuis, mais tu vois, je m'en souviens encore, c'est dire ! (PM, p. 326) → Szerze mówię, wtedy to był ujmujący chłopak. Bóg raczy wiedzieć, ilu ich od tamtej pory widziałem [gommage], ale jego jeszcze pamiętam, a to już coś! (MH, p. 230)
- (31) Malko vit passer dans ses prunelles sombres toute une gamme de sentiments. (TP, p. 85) → Malko widział [gommage] w jej ciemnych oczach całą gamę uczuć. (KC, p. 80)
- (32) Il y a plus de vingt ans que je travaille dans cet hôtel. J'ai vu passer beaucoup de monde. (TP, p. 184) → Pracuję w tym hotelu ponad dwadzieścia lat. Widziałam [gommage] mnóstwo ludzi. (KC, p. 183)
- (33) J'en ai vu passer au cours de mon séjour et de toutes les sortes... (MS, p. 173) → Podczas pobytu w szpitalu napatrzyłam się [gommage] na różne kobiety. (BS, p. 139)
- (34) Son pouls grimpa brutalement quand il vit passer devant lui un pick-up sur le plateau duquel un homme se tenait debout, accroché aux poignées d'une mitrailleuse de 12,7. (BE, p. 162) → Jego puls przyspieszył gwałtownie, gdy ujrzał [gommage] półciężarówkę i stojącego na niej mężczyznę z ręką na kolbie karabinu kaliber 12.7. (EX, p. 167)
- (35) Interroger toutes les fourmis que nous rencontrerons pour leur demander si elles n'en auraient pas vu passer une avec du rouge sur le front. (JF, p. 452) → Wypytać wszystkie mrówki w okolicy, czy nie widziały [gommage] takiej z czerwonym znakiem na czole. (DM, p. 448)

Dans un contexte typique, sans aucun effet de sens, où il est vraiment question d'un déplacement d'un endroit à un autre (ex. 26, 28, 34), il est possible de rendre l'infinitif en polonais, notamment par les verbes *iść* ('aller à pied, marcher'), *przechodzić* ('traverser ; passer') ou *przejeżdżać* ('passer en voiture') :

- (26a) Rano widziała, jak szedł/przechodził pan przez holl.
 (28a) Widząc przechodzącego kelnera, poprosił o jeszcze jeden kieliszek [...].
 (34a) [...] gdy ujrzał przed sobą przejeżdżającą półciężarówkę [...].

Ces moyens linguistiques sont inaptes à rendre l'infinitif de l'exemple (27), et ceci parce que dans la phrase française, il y a un effet d'optique : en réalité, c'est le percevant qui se déplace et pas les stations. À la rigueur, il serait possible d'utiliser dans la traduction le verbe *mijać* ('passer à côté de/devant') :

- (27a) [...] nawet nie zauważam mijanych stacji, które mnie dzielą od „Actuel” [...].

Dans les exemples (30, 32, 33), il est plutôt question d'une présence (passagère, limitée dans le temps) que d'un mouvement orienté. En polonais, cette idée pourrait être exprimée par le verbe *przewinąć się*, qui signifie, au figuré (en parlant de plusieurs personnes), 'se trouver quelque part pendant une période ; apparaître, puis disparaître'¹⁸ :

- (30a) Bóg raczy wiedzieć, ilu ich się od tamtej pory tu przewinęło [...].
 (32a) Przewinęło się tu mnóstwo ludzi.
 (33a) Podczas mojego pobytu przez szpital przewinęło się wiele różnych kobiet.

Toutefois, *przewinąć się* semble incompatible avec les verbes de perception visuelle, si bien que le traducteur est contraint de gommer soit *voir*, soit l'infinitif

¹⁸ Cf. S. Dubisz (dir.), *Wielki słownik języka polskiego PWN*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2018.

qui le suit. Ensuite, dans les exemples (29) et (31), l'infinitif a été évité dans la traduction parce que *voir*, dans son emploi métaphorique, dénote une perception par l'esprit (cf. expression figée *lire dans les yeux de quelqu'un*). Enfin, dans le contexte de l'exemple (35), le fait de passer, donc de se déplacer, n'est pas pertinent ; *voir passer* signifie ici 'rencontrer, croiser', tout simplement 'apercevoir', ce qui explique le gommage de l'infinitif.

2.2.2. TRAVERSER

(36) Il le vit soudain traverser le vestibule. (AG, p. 120) → Nagle zobaczył go [gommage] w przedpokoju. (JA, p. 117)

Dans l'unique exemple avec l'infinitif *traverser*, celui-ci pourrait être rendu par le verbe *iść* ou *przechodzić* (cf. point 2.2.1) :

(36a) Nagle zobaczył go przechodzącego/idącego przez przedpokój (sień, przedsionek).

Pourtant, cette traduction nous semble artificielle, peut-être parce que les dimensions (étendue spatiale) du localisateur (vestibule) ne sont pas suffisantes (nous accepterions plus facilement des noms de localisateurs tels que *champ*, *place*, *parking*, *cour* ou *jardin*).

2.2.3. COULER

(37) Pendant que les deux frères discutaient dans la cuisine, Marie me dit qu'elle voulait aller voir couler la Hure dont elle n'avait qu'entendu le ruissellement dans la nuit. (UA, p. 144) → Podczas gdy obaj bracia rozprawiali w kuchni, Maria powiedziała, że chciałaby zobaczyć [gommage] Hure, w nocy słyszała tylko szmer strumienia. (MZ, p. 139)

Dans la phrase française, il y a l'accumulation de trois infinitifs (*aller voir couler*), dont un seul, *voir*, n'a pas disparu de la traduction. S'il n'est pas difficile de réintroduire un correspondant du verbe de mouvement *aller* :

(37a) Maria powiedziała, że chciałaby pójść zobaczyć [gommage] Hure [...].

il n'en est pas de même pour *couler*. En effet, la phrase ci-dessous paraît très artificielle :

(37b) ??? Maria powiedziała, że chciałaby pójść popatrzeć na/zobaczyć płynącą Hure.

2.3. L'INFINITIF EST UN VERBE DE POSITION STATIQUE

Nous n'avons relevé que deux verbes : *se dresser* (2 occurrences) et *figurer* (1 occurrence).

(38) À chaque instant, je voyais sa mince silhouette se dresser de l'autre côté du couloir. (LA, p. 63) → Przez cały czas widziałam [gommage] po przeciwnej stronie korytarza jego szczupłą sylwetkę. (WY, p. 36)

(39) En effet, je vois un dos se dresser devant moi. Un dos à provoquer des éclipses de soleil. (AB, p. 257) → Istotnie, widzę pewne plecy [gommage] przed sobą, mogące z łatwością spowodować zaćmienie słońca. (WD, p. 182)

(40) Je m'étais toujours demandé ce qu'il était devenu. Je ne le voyais plus figurer sur les affiches. (PA, p. 35) → Często sobie myślałam, co też się z nim stało. Nie widywałam go już [gommage] na plakatach. (PP, p. 35)

Concernant l'exemple (38), il est facile de rendre l'infinif *se dresser*, à la condition, toutefois, de remplacer le syntagme nominal *sa mince silhouette* par un pronom personnel (*cf. ex. 38a*) ; traduire aussi bien ce syntagme que l'infinif est également possible mais moins naturel (*cf. ex. 38b*). Par contre, le participe *stojący* ('étant debout' ; *cf. point 1*) ne paraît pas compatible avec le nom *plecy* ('dos'), si bien que dans la traduction de l'exemple (39), l'information relative à la position verticale de quelqu'un doit être implicite (*cf. ex. 39a*). De même, il serait artificiel de vouloir rendre le verbe *figurer* de l'exemple (40).

(38a) Przez cały czas widziałam go stojącego po przeciwnej stronie korytarza.

(38b) Przez cały czas widziałam jego szczupłą sylwetkę stojącą po przeciwnej stronie korytarza.

(39a) ? Istotnie, widzę pewne plecy stojące przede mną [...].

(40a) ? Nie widywałam go już figurującego na plakatach.

2.4. AUTRES INFINITIFS

Nous n'avons relevé que 2 occurrences du verbe *faire* et 1 occurrence des verbes *repartir*, *se tourner*, *jouer*, *planer* et *se faire*.

(41) Il pleuvait ce matin-là. Le bras tendu de Philip se prolongeait d'une main qui avait grandi, et qui était cramponnée à la sienne. Le baluchon qu'elle tenait fermement de l'autre pesait maintenant beaucoup plus lourd. C'est ainsi que Mary la vit repartir, dans cette lumière pâle où le temps se figeait à nouveau. (OU, p. 294) → Tego rana padało. Wyciągniętą ręką Filiptrzymał kurczowo już dorosłą dłoń Lisy. Torba w jej drugiej ręce była teraz o wiele cięższa. Tak widziała ją [gommage] Mary w bladym świetle, gdy czas znowu nieruchomieje. (GJ, p. 240)

(42) Mon sang ne fit qu'un tour : il fallait que j'aie la réconforter. [...]. Je courus aux toilettes. Elle était en train de pleurer devant un lavabo. Je pense qu'elle ne me vit pas entrer. [...]. Déjà je m'approchais d'elle, lui tendant un bras vibrant de réconfort — quand je vis se tourner vers moi son regard éberlué de colère. (ST, pp. 124–125) → Krew się we mnie wzburzyła: muszę ją jakoś pocieszyć. [...]. Pobieglam do toalety. Fubuki płakała nad umywalką. Chyba nie zauważyła, że wchodzę. [...]. Już miałam do niej podejść, wyciągając pocieszycielską dłoń, gdy zobaczyłam [gommage] jej oszalały z gniewu wzrok. (ZP, pp. 71–72)

(43) — Je voudrais me coucher, la journée de demain sera rude.

— Ah ! Oui... Veille d'armes ! J'ai vu jouer ça jadis. Il y avait des chevaux, je me rappelle. Maintenant, on ne se bat plus à cheval et c'est dommage ! On parachute ! Vous croyez que votre parachute va s'ouvrir demain, dites ? (LA, p. 52) →

— Chciałabym się położyć, jutro będzie ciężki dzień.

— Ach, tak... pogotowie bojowe! Widziałem [gommage] kiedyś coś takiego. Były konie, przypominam sobie. Teraz już się nie walczy konno, a szkoda! Teraz skacze się ze spadochronem! Czy pani myśli, że pani spadochron otworzy się jutro, co? (WY, p. 30)

(44) Puis le fil s'accélére. « Il quitte bientôt la théologie » dont on avait à peine eu le temps de voir planer l'ombre navrante. (SA, p. 30) → A potem film przyspiesza : „Wkrótce jednak porzuca teologię” — nim na dobre zdołaliśmy dostrzec [gommage] jej pożałowania godny cień. (ZS, p. 24)

(45) Caroline Nogard se plaqua contre la porte, serrant très fort son revolver des deux mains, comme elle l'avait vu faire dans les feuilletons américains. (JF, p. 101) → Caroline Nogard przyłgnęła do drzwi, ściskając obydwoma rękami rewolwer, jak to widziała [gommage] w amerykańskich serialach. (DM, p. 101)

(46) Les yeux fermés, Éliane, oubliant son vœu de chasteté, l'embrassait comme elle avait dû le voir faire au cinéma. (EV, p. 102) → Zamknąwszy oczy i zapomniawszy o ślubach czystości, Eliane całowała go tak, jak zapewne widziała [gommage] na filmach. (SZ, p. 104)

(47) C'est en effet là qu'elle allait. Je vis la chose se faire sans avoir l'esprit de penser à quoi que ce soit. (LM, p. 118) → I istotnie tam właśnie zmierzała. Patrzyłem [gommage], mając umysł jak gdyby sparaliżowany. (LP, p. 93)

Dans l'exemple (41), l'infinitif est un verbe de disparition (d'éloignement), ce qui est exceptionnel dans notre corpus. Comme pour les phrases avec *arriver* et *venir* (cf. point 2.1.3), la traduction de l'infinitif nous semble plus justifiée (cf. ci-dessous ex. 41a). La particularité de la phrase française de l'exemple suivant (42) consiste en ce que l'ICP y présente la réalité de manière contre iconique (à moins que le regard ne soit vu dans un miroir, ce qui n'est pas le cas)¹⁹. Comme il est difficile de voir le regard de quelqu'un avant que la personne ne se tourne vers l'observateur, le traducteur a choisi d'éviter le verbe *tourner* (cf. 42a). Dans l'exemple suivant, le contexte est ambigu ; à noter que le locuteur est éméché et que différentes associations traversent son esprit. Tout d'abord, « Veille d'armes » (1917) est le titre d'une pièce de théâtre de Claude Farrère et de Lucien Nepoty, que le personnage de Frédéric Dard aurait pu voir, mais l'allusion à un combat à cheval (dans la pièce, il est question d'une bataille navale) fait penser plutôt à l'expression *veillée d'armes* (par le passé, 'nuit de méditation qui précédait l'adoubement du chevalier', et, aujourd'hui, 'veille pendant laquelle on se prépare psychologiquement à une action importante, soirée précédant une action délicate'), qui s'applique bien à la situation dans laquelle se trouve son interlocutrice. Ainsi, *voir jouer* (remarquons que l'ICP n'est pas prototypique, SN2 n'étant pas exprimé) n'est pas employé au sens littéral, auquel cas il serait possible de traduire l'infinitif (cf. ex. 43a), mais au figuré (cf. expressions *T'as vu jouer ça où ?*, *Où t'as vu jouer ça ?*), ce qui entraîne son gommage. Dans l'exemple (44), *voir* exprime la perception par l'esprit (cf. ex. 22, 29 et 30). Quant à sa traduction, il serait possible de conserver l'infinitif à condition d'ajouter un complément de lieu (cf. ex. 44a). Enfin, dans les exemples (45–47), il serait artificiel de traduire le verbe *faire*, qui,

¹⁹ Voir notre analyse d'une phrase similaire (*J'eus juste le temps de voir le regard effaré de mon compagnon d'infortune se tourner vers moi*) dans : F. Marsac, W. Ucherek et M. Dańko (*op. cit.*, pp. 121–122).

vu son sémantisme très général, n'apporte pas grand-chose à la phrase²⁰. Par ailleurs, syntaxiquement parlant, dans (45) et (46), le fait que l'ICP fait partie d'une comparative bloque la possibilité de restituer *faire*. S'il n'y avait pas de subordination dans l'original français, on pourrait utiliser dans la traduction la subordonnée *jak* P (cf. ex. 45a et 46a). En ce qui concerne la traduction de la phrase (47), nous préférierions que le verbe *patrzeć* soit complété (cf. ex. 47a) ; néanmoins, le sujet de *se faire* étant, lui aussi, sémantiquement très général, le gommage de l'infinifitif est ici obligatoire.

(41a) Tak Mary patrzyła na jej odjazd, w bladym świetle, gdy czas znowu znieruchomiał.

(42a) ? [...] gdy zobaczyłam, jak zwraca ku mnie swój oszalały z gniewu wzrok / jak zwraca się ku mnie jej oszalały z gniewu wzrok.

(43a) Widziałem kiedyś, jak grali coś takiego.

(44a) [...] nim na dobre zdołaliśmy dostrzec unoszący się nad nim/nami jej pożałowania godny cień.

(45a) Elle l'avait vu faire dans les feuilletons américains. → Widziała, jak to robili w amerykańskich serialach.

(46a) Elle avait dû le voir faire au cinéma. → Musiała widzieć, jak to robili w filmach.

(47a) Patrzyłem na to [gommage], nie będąc w stanie o niczym myśleć.

3. CONCLUSION

Il ressort de l'étude de notre corpus Polonium que les traducteurs adoptent différentes stratégies à l'égard de la construction SN1 (\neq *on*) + *voir* + SN2 + infinitif : tantôt ils essaient de traduire tous les composants en puisant dans l'inventaire des moyens que nous avons présentés dans une étude antérieure²¹ (notamment les propositions subordonnées introduites par *jak*, *że*, *żeby*, les participes présents, les noms verbaux et déverbaux ; nous nous abstenons ici de juger du degré de leur équivalence sémantique avec l'ICP), tantôt ils évitent de traduire un composant verbal — soit le verbe de perception (ce qui est souvent le cas lorsque le SN1 est représenté par le pronom *on* ; cf. point 1), soit l'infinifitif.

Les infinitifs gommés se laissent *grosso modo* répartir entre trois catégories : les verbes d'apparition (34 occurrences), de position dynamique (14 occurrences) et de position statique (seulement 3 occurrences). La présence de ces derniers (cf. point 2.3) pourrait s'expliquer par la saillance. Parmi les verbes d'apparition, les plus fréquents sont *surgir* et *arriver* (9 occurrences chacun), alors que la catégorie des verbes de position statique est représentée presque exclusivement par le verbe *passer* (12 occurrences).

Comme nous venons de le dire, le gommage de l'infinifitif est juste une possibilité parmi d'autres. Par exemple, pour le couple *voir surgir*, les traducteurs

²⁰ Aux yeux d'un polonophone, les tours *voir/regarder qqn faire* ou bien *voir/regarder qqch. se faire* ont quasiment l'air d'expressions idiomatiques.

²¹ Voir F. Marsac, W. Ucherek et M. Dańko, *op. cit.*

s'efforcent le plus souvent de traduire les deux verbes, et le gommage de *voir* n'est pas moins fréquent que celui de *surgir*. Il serait sans doute intéressant d'analyser toutes les traductions d'une seule construction, à commencer par l'une des plus fréquentes, comme *voir surgir*, *voir arriver* ou *voir passer*, afin de voir s'il est possible d'indiquer la meilleure stratégie de restitution en polonais.

Ici, nous nous limiterons à constater que l'évitement du second verbe a pour but de conférer à la phrase polonaise un caractère plus naturel ; en général, nos tentatives de restitution de l'infinitif gommé n'ont pas été très réussies, les phrases que nous avons pu proposer semblant, en effet, plus ou moins artificielles. Cependant, il est apparu que lorsque l'infinitif était accompagné d'un complément de lieu, cela favorisait plutôt son maintien dans la langue cible.

Le contenu sémantique du verbe à l'infinitif est un autre facteur à prendre en compte lors de la traduction. Les phrases françaises avec des verbes de sens assez général, tels *apparaître* ou *surgir*, peuvent être ressenties comme redondantes, pléonastiques, notamment, et le principe d'économie pousserait alors à une implication du contexte. Pourtant, en français, *voir apparaître* (cf. point 2.1.1), par exemple, sert à dynamiser la scène (l'apparition vient progressivement), lequel dynamisme est anéanti par la traduction.

En outre, notre analyse nous pousse à formuler l'hypothèse que si l'on demandait à un traducteur de retraduire les 58 phrases polonaises du corpus vers le français, dans les phrases ainsi obtenues, on ne retrouverait sans doute pas (ou, en tout cas, pas toujours) l'ICP. Nous comptons bien compléter la présente étude par un tel exercice.

Pour conclure, les omissions observées semblent être dues non seulement aux représentations respectives de la réalité des deux langues (en l'occurrence, l'existence de l'ICP en français et son absence en polonais) mais aussi à un facteur stylistique, relevant du discours.

SOURCES DU CORPUS CITÉ

- G. Bernanos, *Monsieur Ouine*, Le Livre de Poche, Paris 1972 [1946] (MO) ; *Monsieur Ouine*, trad. B. Hłasko, Instytut Wydawniczy PAX, Warszawa 1961 (MŁ).
- F. Dard, *L'accident*, Éditions Fleuve Noir, Paris 1993 [1961] (LA) ; *Wypadek*, trad. M.A. Bagnowska, Krajowa Agencja Wydawnicza, Warszawa 1984 (WY).
- Ph. Delerm, *La sieste assassinée*, Gallimard, Paris 2005 [2001] (SA) ; *Zamordowana sjesta*, trad. W. Brzozowski, Wydawnictwo Sic!, Warszawa 2005 (ZS).
- M. Druon, *Les poisons de la couronne*, Le Livre de Poche, Paris 1986 [1970] (PC) ; *Trucizna królowaska*, trad. A. Jędrychowska, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1977 (TK).
- H. Fauconnier, *Malaisie*, Librairie Stock, Paris 1930 (MA) ; *Malajska przygoda*, trad. R. Stiller, Wydawnictwo Morskie, Gdańsk 1986 (MP).
- A. Gavalda, *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, Éditions J'ai lu, Paris 2004 [1999] (JV) ; *Chciałabym, żeby ktoś gdzieś na mnie czekał*, trad. A. Komornicka, Świat Książki, Warszawa 2007 (CH).

- J. Giono, *Le moulin de Pologne*, Gallimard, Paris 1984 [1953] (LM) ; *Le moulin de Pologne*, trad. M. Książek, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1983 (LP).
- S. Grafteaux, *Mémé Santerre*, Marabout, Verviers 1985 [1975] (MS) ; *Babcia Santerre*, trad. W. Bieńkowska, Instytut Wydawniczy PAX, Warszawa 1979 (BS).
- M. Levy, *La prochaine fois*, Pocket, Paris 2005 [2004] (PF) ; *W następnym życiu*, trad. J. Kłossowicz, Wydawnictwo Albatros, Warszawa 2006 (WN).
- M. Levy, *Où es-tu ?*, Robert Laffont, Paris 2005 [2001] (OU) ; *Gdzie jesteś?*, trad. K. Sławińska, Warszawskie Wydawnictwo Literackie Muza SA, Warszawa 2002 (GJ).
- F. Mauriac, *L'Agneau*, Flammarion, Paris 1959 [1954] (AG) ; *Jagnię*, trad. Z. Milewska, Instytut Wydawniczy PAX, Warszawa 1958 (JA).
- F. Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, Flammarion, Paris 1982 [1969] (UA) ; *Młodzieniec z dawnych lat*, trad. Z. Milewska, Instytut Wydawniczy PAX, Warszawa 1970 (MZ).
- B. Noël, *Le château de Cène*, Gallimard, Paris 2001 [1990] (CC) ; *Zamek Ostatniej Wieczery*, trad. B. Szwarcman-Czarnota, Orbita, Warszawa 1992 (ZO).
- A. Nothomb, *Stupeur et tremblements*, Le Livre de Poche, Paris 1999 (ST) ; *Z pokorą i uniżeniem*, trad. R. Grzegorzewska, Warszawskie Wydawnictwo Literackie Muza SA, Warszawa 2005 (ZP).
- D. Pennac, *Au bonheur des ogres*, Gallimard, Paris 1999 [1985] (AB) ; *Wszystko dla potworów*, trad. E. Wende, Wydawnictwo Amber, Warszawa 1994 (WD).
- D. Pennac, *La petite marchande de prose*, Gallimard, Paris 1994 [1989] (PM) ; *Mała handlarka prozą*, trad. M. Cebo-Foniok, Wydawnictwo Amber, Warszawa 1992 (MH).
- R. Queneau, *Pierrot mon ami*, Gallimard, Paris 1961 [1943] (PA) ; *Pierrot mon ami*, trad. A. Wasilewska, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 2002 (PP).
- P. Rey, *Bleu Ritz*, Éditions de La Table Ronde, Paris 2006 [1990] (BR) ; *Bleu Ritz*, trad. M. Biniecki, Krajowa Agencja Wydawnicza, Katowice 1992 (BP).
- H.-P. Roché, *Jules et Jim*, Gallimard, Paris 1966 [1953] (JJ) ; *Jules i Jim*, trad. A. Daniłowicz, Książka i Wiedza, Warszawa 1986 (JI).
- G. Simenon, *L'Affaire Saint-Fiacre*, Presses de la Cité, Paris 2004 [1932] (AS) ; *Sprawa Saint-Fiacre*, trad. J. et K. Błońscy, Universitas, Kraków 2006 (SF).
- F. Vargas, *Sans feu ni lieu*, Éditions J'ai lu, Paris 2018 [1997] (FL) ; *Z mroków przeszłości*, trad. K. Szeżyńska-Mačkowiak, Prószyński i S-ka, Warszawa 2005 (ZM).
- G. de Villiers, *Bagdad-Express*, Éditions Gérard de Villiers, Paris 2019 [2003] (BE) ; *Bagdad-Express*, trad. J. Aleksandrowicz et B. Mierzwicka, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (EX).
- G. de Villiers, *Les canons de Bagdad*, Éditions Gérard de Villiers, Paris 1990 (CB) ; *Jutro w Bagdadzie*, trad. K. Szeżyńska-Mačkowiak, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (JB).
- G. de Villiers, *Djihad*, Malko Productions, Paris 2000 (DJ) ; *Dżihad. Islamski atak na Amerykę*, trad. A. Kielczewska, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (DŻ).
- G. de Villiers, *Enquête sur un génocide*, Malko Productions, Paris 2000 (EG) ; *Śledztwo w sprawie ludobójstwa*, trad. B. Mierzwicka, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (ŚL).
- G. de Villiers, *L'espion du Vatican*, Malko Productions, Paris 1998 (EV) ; *Szpieg w Watykanie*, trad. J. Kluzka, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (SZ).
- G. de Villiers, *Le roi fou du Népal*, Malko Productions, Paris 2002 (RF) ; *Tajemnica pałacowej zbrodni*, trad. E. Niewczas-Pfeifer, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (TZ).
- G. de Villiers, *Tuez le Pape*, Malko Productions, Paris 2001 (TP) ; *Kto chciał zabić papieża*, trad. J. Kluzka, Wydawnictwo Książkowe Twój Styl, Warszawa 2003 (KC).
- B. Werber, *Les Fourmis*, Albin Michel, Paris 1998 [1991] (LF) ; *Imperium mrówek*, trad. M. Olszewska, Wydawnictwo Sonia Draga, Katowice 2008 (IM).
- B. Werber, *Le Jour des Fourmis*, Albin Michel, Paris 1995 [1992] (JF) ; *Dzień mrówek*, trad. M. Olszewska, Wydawnictwo Sonia Draga, Katowice 2008 (DM).

ABOUT THE ERASING OF INFINITIVE IN THE POLISH TRANSLATION
OF THE INFINITIVE SUBORDINATE CLAUSES (ICP)

BETWEEN GRAMMAR, STYLE, AND REPRESENTATION OF REALITY

Abstract

The study subject are Polish translations of the French structure NP1 + *voir* + NP2 + infinitive; we reject cases where the NP1 is represented by the pronoun *on*, and concentrate on translations in which the infinitive is not rendered. The analysis is based on the corpus of texts embracing 58 pairs of examples, each of which contains a French sentence with the investigated construction and a Polish sentence with its equivalent. Our aim is to identify factors which make translators erase the French infinitive. The conducted analysis reveals that the avoided infinitives belong to two groups: appearance verbs and dynamic position verbs; the most frequent are *surgir* ('appear suddenly'), *arriver* ('arrive') and *passer* ('pass'). The main reason for their avoidance is the stylistic one.

Key words: (expression of) perception, French verb *voir* ('see'), infinitive clause, appearance verbs, static position verbs, dynamic position verbs, Polish translation strategy, avoidance, erasing, bilingual corpus.

JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ
ORCID: 0000-0001-8195-0099
Université de Silésie à Katowice
joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl

L'ORIGINAL BILINGUE, OU LA TRADUCTION
IMPOSSIBLE : AUTOUR DE *L'HOMME INVISIBLE* /
THE INVISIBLE MAN DE PATRICE DESBIENS

Dans le présent article, le récit/story original bilingue intitulé *L'homme invisible* / *The Invisible Man* (1981) de Patrice Desbiens nous donnera l'occasion de mener une réflexion sur les relations entre l'écriture et la traduction en tant que processus créatif ainsi que sur la perception de la traduction elle-même. En analysant la problématique de la traduction comme échange inégal (notamment dans la *Consécration et accumulation de capital littéraire*), Pascale Casanova élargit la définition de la traduction en intégrant à cette catégorie « toute la série des stratégies visant à faciliter le passage de la frontière littéraire : autotraduction, transcription, écriture directe dans la langue dominante, transformations lexicales de la langue dominante, double traduction symétrique, etc. »¹. Suivant les propos de la chercheuse française, nous tenterons d'élargir la perception du phénomène de la traduction qui, de nos jours, s'éloigne des sentiers battus et — particulièrement au Canada — se manifeste plus qu'ailleurs dans différents champs d'activités littéraires et plus seulement dans le processus de transfert du message d'une langue à l'autre. Pour ce faire, nous recourrons aux notions de dominant/dominé. Casanova les juxtapose à la dichotomie « centre/périphérie » en soulignant que l'opposition « dominant/dominé » « suppose une structure de domination et de rapports de force »²,

¹ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144(4), 2002, p. 15.

² *Ibidem*, p. 16.

contrairement à l'autre, qui n'a « d'autre implication que spatiale ou simplement hiérarchique »³. Il nous semble que dans notre analyse, cet aspect de domination, lié inévitablement à la langue, est le plus visible. Par ailleurs, le contexte canadien nous offre incontestablement un pôle d'exploration intéressant et prometteur à cet égard. La question langagière préoccupe les écrivains francophones du Canada, qui d'une part se sentent obligés de défendre leur langue contre l'hégémonie anglophone, mais de l'autre, veulent à tout prix préserver leur indépendance par rapport à la littérature de l'Hexagone. Lise Gauvin, écrivaine et chercheuse québécoise, utilise à ce propos le terme de « surconscience linguistique », qui est

une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles — ou tout au moins concurrentielles — qu'entretiennent entre elles deux ou plusieurs langues, donnent lieu à cette *surconscience* dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons. Écrire devient alors un véritable « acte de langage ». Plus que de simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire⁴.

Il va sans dire qu'à part les relations dominant–dominé entre la majorité anglophone et la minorité francophone, il faut réfléchir aussi sur les relations entre les différents territoires francophones canadiens, qui ne sont pas homogènes et dans lesquels un rapport de domination joue un certain rôle. C'est le cas notamment du Québec et de l'Ontario, ce dernier se trouvant en position subalterne par rapport à la province francophone la plus connue. Il nous semble que *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981) de Patrice Desbiens nous permettra de bien discerner les relations décrites plus haut et de répondre aux questions suivantes : Quels sont les rapports entre le français et l'anglais dans l'original ? Peut-on parler de relations entre un dominant et un dominé ? Quel est le rôle de la traduction dans l'original ? Finalement, peut-on traduire un original construit sur la présence de deux langues ?

AUTOUR DE L'ŒUVRE DE DESBIENS

Patrice Desbiens (né en 1948), « le Franco-Ontarien emblématique »⁵, est écrivain, poète, parolier et musicien, originaire de Timmins (Ontario). Finaliste du prix du Gouverneur Général en 1985 pour le recueil *Dans l'après-midi cardiaque*, lauréat du Prix Champlain en 1997 pour *Un pépin de pomme sur un poêle*

³ *Ibidem*.

⁴ L. Gauvin, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Boréal, Montréal 2000, p. 8.

⁵ F. Lagacé, « Apprivoiser sa langue comme une belle étrangère. La minorité dans la minorité : le cas du poète franco-ontarien Patrice Desbiens », [dans :] C. Albert (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Karthala, Paris 1999, p. 86.

à bois, du Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice-Estuaire pour son recueil *La Fissure de la fiction* en mai 1998, il a remporté en 2008 le Prix du Salon du livre du Grand Sudbury qui honore un auteur originaire de l'Ontario français dont l'écriture représente un haut niveau constant de qualité. En tant que représentant de la minorité francophone de l'Ontario, il a dû, très tôt, apprendre l'anglais, langue de la majorité. Ce bilinguisme trouve un reflet dans son écriture qui fusionne le français et l'anglais. Ses textes s'inscrivent particulièrement dans la quête de l'identité, conjuguée souvent avec la critique sociale et politique, thèmes si chers à la littérature franco-ontarienne.

Il en est de même avec le récit/story *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981/2008), livre publié en co-édition par les maisons d'édition Prise de Parole et Penumbra Press, qu'Elisabeth Lasserre a qualifié de « livre-emblème de Desbiens et de sa communauté culturelle »⁶. Selon les dires de Michèle Salesse, « [l]e livre raconte en stéréophonie (français/anglais) l'histoire de l'homme invisible. Un homme invisible qui ne possède rien dans les deux langues officielles de son pays. [...] Ce récit est en somme l'histoire d'une double dépossession. L'histoire que vivent plusieurs Franco-Ontariens »⁷.

L'homme invisible éponyme est né à Timmins, dans la ville natale de Desbiens, « cette ville dont la moitié francophone s'est toujours battue pour sauvegarder ses droits. Timmins représente donc un bon exemple de la dichotomie d'un pays où deux peuples et deux langues sans cesse se côtoient »⁸. Il se trouve constamment entre deux langues et cultures, toujours en manque d'une identité stable. C'est pour cela qu'il décide de partir à la recherche de son identité, ce qui s'effectue sous le prétexte d'une quête de l'amour. Son périple s'avère voué à l'échec : « pas de femme, pas de pays » (*LH*, 109)⁹, constate-t-il.

Toujours dans le contexte de la problématique identitaire, Desbiens s'attaque à la question de la langue. Selon Mathieu Simard, « [d]ans *L'homme invisible / The Invisible Man*, Desbiens recourt aux multiples facettes du plurilinguisme pour problématiser les notions de “connaissance” et de “vérité” »¹⁰. Pour ce faire, il écrit simultanément en français et en anglais : ainsi, les pages de gauche, en général, sont écrites en français, tandis que celles de droite sont en anglais.

⁶ E. Lasserre, « Écrits franco-ontariens », *Canadian Literature* 164, printemps 2000, p. 146.

⁷ M. Salesse, « *L'homme invisible*. Récit de Patrice Desbiens », *Lettres québécoises* 26, 1982, p. 79.

⁸ *Ibidem*.

⁹ P. Desbiens, *L'homme invisible / The Invisible Man*, Prise de Parole, Sudbury 2008. Désormais, les références au roman seront indiquées par le sigle *LH*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

¹⁰ M. Simard, *La poésie bilingue de Patrice Desbiens*, [mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise ès arts — littérature française], 2013, p. 2.

EST-CE UNE TRADUCTION OU UN ORIGINAL À DEUX VOIX ?

Le texte de Desbiens porte deux titres parallèles, en français et en anglais, tous les deux mis sur la couverture, ce qui pourrait suggérer un texte bilingue. Cela n'a rien de particulier, de nos jours, les éditions bilingues sont assez fréquentes, même si elles concernent avant tout des textes poétiques où l'on met l'original et la traduction côte à côte. Il arrive aussi qu'un auteur propose une deuxième version de son texte, le plus souvent un roman, dans une autre langue. Dans le contexte canadien, c'est notamment le cas de Nancy Huston, une auteure qui vit en France mais qui n'a pas coupé les ponts avec son pays natal, qui s'auto-traduit et qui, par ailleurs, a suscité beaucoup de controverses après l'obtention du Prix du Gouverneur général pour son roman *Plainsong*, publié tout d'abord en français¹¹. De plus, la littérature canadienne, et plus particulièrement la littérature québécoise connaît des textes où la traduction occupe le devant de la scène, que ce soit au niveau thématique ou formel¹².

Dans ce contexte, le récit/story de Desbiens, de prime abord, ne paraît pas surprenant. À part le titre bilingue et l'indication générique bilingue (récit/story), le livre s'ouvre avec deux introductions qui poursuivent cette dualité, intitulées respectivement « En guise de présentation » et « A word of Introduction », mais qui sont cependant de longueur inégale, ce qui peut perturber la première impression d'ouvrage bilingue. Dans l'introduction française, Robert Dickson constate d'ailleurs : L'histoire qui suit, élaborée dans deux langues maternelles paraît-il, par un seul auteur, sort des sentiers battus des éditions « bilingues » de Rimbaud, Neruda ou d'autres poètes. Ce genre de face-à-face on en a lu. Ici par contre la relation poète-traducteur est assumée par un seul auteur¹³.

Or, la lecture du récit confirme cet aspect novateur. Comme le fait remarquer Salesse, « [d]ès les premières lignes nous remarquons déjà une différence importante entre les deux versions »¹⁴. Voici le début du récit/story :

¹¹ Nous avons décrit d'une manière plus ample l'écriture de Nancy Huston et l'auto-traduction dans le contexte canadien dans : J. Warmuzińska-Rogóż, « Les enjeux de la réécriture et de la traduction face à l'«entre-deux-langues» de Nancy Huston », [dans :] A. Czarnowus, J. Warmuzińska-Rogóż (dir.), *Traverser les frontières. Mélanges offerts au Professeur Krzysztof Jarosz*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2014, pp. 129–154.

¹² Cf. D. Gagnon, « Figures de l'auto-traducteur dans le contexte canadien-québécois », *Romanica Wratislaviensia* LIX, 2012, pp. 237–246.

¹³ R. Dickson, « Autre, ailleurs et dépossédé. L'œuvre poétique de Patrice Desbiens », [dans :] J. Tessier et P.-L. Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 1987, p. 19.

¹⁴ M. Salesse, *op. cit.*, p. 79. Il semble impossible d'indiquer nettement et définitivement l'original et la traduction dans ce cas, vu le projet de Desbiens et son désir de démontrer les problèmes de la vie toujours dans et entre deux langues, dans une interférence constante.

FRANÇAIS

L'homme invisible est né à Timmins, Ontario.
Il est Franco-Ontarien. (LH, 22)

ANGLAIS

The invisible man was born in Timmins, Ontario.
He is French-Canadian. (LH, 23)

La deuxième phrase contient un changement important : dans la version française, le narrateur est « Franco-Ontarien », tandis que dans la version anglaise, il devient plus généralement « French-Canadian ». Selon Catherine Leclerc,

[e]n traduisant « Franco-Ontarien » par « French-Canadian », Desbiens montre qu'il maîtrise les usages culturels des deux univers linguistiques qu'il juxtapose. En termes traductologiques, on pourrait dire qu'il opte pour une équivalence fonctionnelle. [...] C'est dire que le texte anglais de Desbiens adopte un terme qui, en français, serait anachronique. Ce faisant, l'auteur met en relief la vision dépassée, simplificatrice et stéréotypée des francophones qui continue d'être véhiculée dans les discours de langue anglaise au Canada¹⁵.

Comme le fait remarquer Francis Lagacé, l'homme invisible est un symbole du « minoritaire francophone dans la réalité canadienne »¹⁶. Pourtant, l'identité du narrateur, qui a « les deux côtés du cerveau en chicane »¹⁷ est fort problématique, c'est plutôt une incertitude identitaire. Selon Lucie Hotte, le narrateur « voit [du côté anglais du texte] son identité propre lui être dérobée. En effet l'Anglo-Canadien ignore bien souvent les subtilités de l'identité des francophones du pays »¹⁸. De plus, toujours selon Hotte, le discours anglo-canadien de la page de droite est une « négation de l'identité collective de l'homme invisible »¹⁹.

Les différences entre les deux versions sont multiples. Selon Dickson, les deux versions de *L'homme invisible / The Invisible Man* « ne véhiculent pas toujours le même propos, la même nuance, voire la même information depuis le début »²⁰. Une lecture attentive permet donc de détecter notamment la présence de sens qui se complètent et forment un tout lus ensemble :

¹⁵ C. Leclerc, « Bilinguisme officiel et traduction au Canada : les interprétations littéraires de Patrice Desbiens et de Jacques Brault / E.D. Blodgett », *Meta* 59(3), p. 504 (<<https://doi.org/10.7202/1028654ar>> [consulté le 15.10.2019]).

¹⁶ F. Lagacé, *op. cit.*, p. 86.

¹⁷ R. Melançon, « Relire *L'homme invisible / The Invisible Man* et *Les cascadeurs de l'amour* », [dans :] P. Desbiens, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸ L. Hotte, « Entre l'Être et le Paraître : conscience identitaire et altérité dans les œuvres de Patrice Desbiens et Daniel Poliquin », [dans :] Y.G. Lepage et R. Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études en littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Éditions David, Ottawa 2000, p. 168.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ R. Dickson, *op. cit.*, 28.

FRANÇAIS

Dans la ville de l'homme invisible, l'hiver est un état d'esprit.
 Dans le pays de l'homme invisible, les saisons changent d'un jour à l'autre.
 D'une personne à l'autre.
 Ici, la télévision s'en raconte des bonnes, toute seule dans le salon.
Ici, tout le monde a peur de la mort et se dépêche... (LH, 24)

ANGLAIS

In the invisible man's town, winter is a state of mind.
 In the invisible man's country, the seasons change from day to day.
 From person to person.
 Here, televisions laugh and mumble to themselves in empty living rooms.
Everyone who lives here hates to be reminded of it. (LH, 25)

Parfois, l'une des versions concrétise une information ou une scène comme si l'auteur voulait approfondir ou nuancer une image qu'il esquisse :

FRANÇAIS

La mère de l'homme invisible est très religieuse. Elle invite souvent le petit Jésus à dîner avec eux. Elle l'invite tellement souvent qu'il décide de laisser sa grange et d'aménager avec eux.
La maman de l'homme invisible est toute rouge de sainte fierté.
 Le petit Jésus s'installe sous le lit de l'homme invisible.
L'homme invisible sent venir l'Apocalypse comme un lundi matin. (LH, 30)

« A part ça, qu'est-ce qui se passe ? »
 « I don't need this shit man!... » répond Rimbaud en éteignant sa cigarette dans le sourire vitreux d'un cendrier du bien-être social.
Peu de temps après, Rimbaud est parti au tabac.
 On l'a jamais revu. (LH, 50)

ANGLAIS

The invisible man's mother is very religious. She is very happy when Jesus comes over for supper. She is even happier when he stays overnight.
When he stays overnight, he sleeps under the invisible man's bed. Sometimes, the invisible man feels the bed moving up and down, scaring the shit out of him.
When he finally gets to sleep, he has dreams of an apocalypse that arrives hard and fast, like a Monday morning. (LH, 31)

“So, what else is happening?” answers back the invisible man, trying desperately to change the subject.
 “I don't need this shit and I don't need this town!” screams Rimbaud in retort. “There must be some way out of here. I'm heading south!”
 He did and was never seen again. (LH, 51)

Au fur et à mesure de la lecture, on peut observer aussi des différences consistant dans la présence d'une phrase ou d'un fragment dans une version et son absence dans l'autre. Parfois, une version raconte une scène qui ne trouve nulle part d'équivalent de l'autre côté du texte. Avec chaque page, cette tendance augmente :

FRANÇAIS

Quelque chose se prépare.
 On ne sait pas quand, on ne sait pas où.

Le soleil regarde par les fenêtres.
 Il leur rit dans face. (LH, 26)

ANGLAIS

Something is brewing.
 No one knows when, no one knows where or how.
Consciousness is the teacher helping you with your boots.
 The sun looks in thru the windows.
 He laughs in their faces. (LH, 27)

« Je m'en vas voir le p'tit Jésus... » sont les derniers mots qu'elle soupire dans l'oreille de son fils.

Pour une minute, il avait peur qu'elle lui demande de l'accompagner, mais non, elle meurt et c'est tout. (LH, 44)

L'homme invisible rêve de se jeter du haut du pont Pierre-Laporte.

Il tombe et tombe et tombe sous le ciel bleu et blanc au-dessus du Saint-Laurent gris.

Sa chemise fait un bruit de drapeau au vent.

Sa chemise blanche. (LH, 92)

"I'm going to see Jesus..." are the last words she breathes into her son's ear.

When they finally covered her up, she was really glowing. She was like a flashlight that couldn't be turned off. (LH, 45)

The invisible man sees himself jumping from the top of the Pierre Laporte bridge.

His shirt explodes around him like a flag in the wind.

His white Arrow shirt.

He disappears before reaching the grey waters of the St. Lawrence.

Special effects. (LH, 93)

pour trouver son apogée vers la moitié du récit où, tout d'abord, les fragments placés côte à côte sont complètement différents :

FRANÇAIS

L'homme invisible est maintenant un résident permanent du Québec. Sa première résidence permanente depuis Timmins.

Il est au pays des beaux dimanches. Il a reçu sa citoyenneté : un premier chèque du bien-être social. La main chaude du gouvernement sur ses fesses.

C'est ici que les vraies aventures de l'homme invisible commencent. C'est ici aussi que le drame et la comédie de sa vie deviennent un, deviennent complètement indistincts l'un de l'autre, des jumeaux de la douleur. (LH, 72)

ANGLAIS

So the invisible man is walking along and around the streets of Quebec City.

So one thing leads to another.

So one life leads to another.

So one thing leads to another and the invisible man starts to make many friends in Quebec City.

He falls in love in French.

He falls in love in French.

He falls in love in French.

He's got a Frog in his throat. (LH, 73)

et finalement, dans le fragment 40, la version française s'étend sur trois pages au lieu d'une seule (LH, 102–104) en prenant « le dessus sur le texte anglais »²¹. Comme le constate Simard, « [la version française] empiète sur l'espace normalement réservé à l'anglais »²².

Les critiques soulignent à l'unanimité que l'interprétation identitaire est cruciale dans le cas de *L'homme invisible*, « une nouvelle forme de stéréo verbal que d'aucuns trouveront difficile à décoder »²³, comme le constate Dickson dans la version française de l'introduction. Il va sans dire que la facture du texte encourage ce type de lecture. Selon Robert Melançon, « le travail sur la forme est exemplaire

²¹ F. Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Le Nordir, Hearst 1992, p. 133.

²² M. Simard, *op. cit.*, p. 2.

²³ R. Dickson, *op. cit.*, p. 18.

dans *L'homme invisible / The Invisible Man* avec les deux “versions” du texte en miroir [...] qui juxtaposent et superposent deux langues et deux cultures, marquant ainsi quelque chose comme l'impossible traduction de l'une à l'autre »²⁴. Selon Salesse, « [l]es deux versions se complètent et forment subtilement un tout. Allant au-delà de la traduction qu'un auteur peut faire de sa propre œuvre, Patrice Desbiens exploite la syntaxe, la phonétique, le rythme, la forme, les mots, le sens contextuel »²⁵. Dickson explicite cette spécificité dans la version anglaise de l'introduction :

[...] these languages are different, and cannot be translated as from algebra to geometry, can be especially appreciated by those who are able to read all the pages of the book: there is, after all, just one story here, but different things happen within each linguistic structure, different cultural reference points are established²⁶.

Certes, *L'homme invisible* n'est pas une traduction comprise ordinairement, suivant Casanova, comme « le déplacement d'un texte d'une langue à une autre dans le cadre d'un “échange linguistique égal” »²⁷. Il s'agit plutôt d'une définition plus large de la traduction, celle que nous avons évoquée dans l'introduction en reprenant les mots de Casanova. Il va sans dire que dans le cas de *L'homme invisible / The Invisible Man*, il peut s'agir, toutes proportions gardées, de traduction conçue en tant que stratégie d'écriture censée faire passer une « frontière littéraire » ; mais — chose importante — ce passage s'effectue au sein d'une même littérature originale, écrite en deux langues maternelles. Ainsi comprise, la composante traductive est dans le texte de Desbiens indéniable.

Le récit/story de Desbiens s'inscrit profondément dans la spécificité linguistique, culturelle et sociale du Canada. Nous avons donc affaire à une œuvre avec une composante anglophone, perçue dans le contexte canadien comme dominante, et une composante francophone, évidemment minoritaire. Compris dans cette perspective, les enjeux entre les deux communautés font penser à la domination évidente de la culture anglophone, majoritaire au Canada pour des raisons démographiques, mais aussi renforcée par une influence indéniable des États-Unis, et à une existence menacée des Francophones canadiens, entourés d'Anglophones, mais aussi luttant pour rester indépendants de la France. Une telle image pourrait bien être fondée dans le contexte québécois, surtout à l'époque de la Révolution tranquille.

Toutefois, *L'homme invisible / The Invisible Man* est une œuvre emblématique de la littérature franco-ontarienne. Selon Simard, « bien que cette étiquette puisse être réclamée par les Franco-Ontariens eux-mêmes, elle semble surtout imposée à l'homme invisible par l'affirmation de l'identité nationale québécoise.

²⁴ R. Melançon, *op. cit.*, p. 8.

²⁵ M. Salesse, *op. cit.*, p. 79.

²⁶ R. Dickson, *op. cit.*, p. 19.

²⁷ P. Casanova, *op. cit.*, p. 4.

Le discours franco-québécois commande effectivement l'effacement de l'identité "canadienne-française" en la faisant paraître vieillie, voire périmée »²⁸. D'une manière plus générale, la littérature franco-ontarienne tente d'accentuer la « différence avec le Québec qui, le plus souvent, regarde avec une certaine condescendance ces Français à moitié anglais »²⁹.

Étant donné ce qui précède, il semble que Desbiens problématise davantage les rapports de force et de domination. C'est ce qu'aperçoit d'ailleurs Simard qui, pour décrire son récit, recourt au concept de violence symbolique que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron définissent comme « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force »³⁰, et il rappelle que « [l]e concept implique autrement dit 1) un rapport de force préalable ; 2) la dissimulation de ce rapport de force par l'imposition de significations culturelles et, par conséquent ; 3) une méconnaissance du rapport de force de la part de ceux qui en subissent les contrecoups »³¹.

À la différence de la littérature québécoise, la littérature franco-ontarienne met l'accent sur un champ formel, « celui des transcodages, des effets de brouillage et d'amplification dus à la mise en parallèle de deux langues et de deux univers culturels »³². Nous avons déjà évoqué une incertitude identitaire du narrateur, centrale dans le récit, et dont parle beaucoup Desbiens lui-même :

Je découvrais une réalité... je ne dirais pas douloureuse, mais embêtante, mêlante, avec deux langues, deux identités. Finalement, dans le livre, l'homme invisible est flushé. Les Québécois francophones ont leur identité, ils y tiennent. Les Canadiens anglais aussi. L'homme invisible est entre les deux, dans un no man's land, et il va d'une identité à l'autre³³.

Dans la préface à la deuxième édition du récit, Melançon constate : « [La] dualité et l'interférence constante entre les deux langues et les deux cultures entraînent aliénation et sentiment de dépossession. Avoir deux langues maternelles [...], c'est comme ne pas avoir d'identité »³⁴. De cette manière, le récit de Desbiens perturbe l'image de l'anglais en tant que langue dominante, vu que dans *L'homme invisible* le texte anglais n'apporte pas de sens complet, il faut lire aussi la version française. Il ne s'agit donc pas tant d'une œuvre « digraphique » — pour reprendre le

²⁸ M. Simard, *op. cit.*, p. 33.

²⁹ E. Lasserre, « Patrice Desbiens : "Je suis le francoontarien" », *Nuit blanche : magazine littéraire* 62, 1995, p. 65.

³⁰ P. Bourdieu, J.-C. Passeron, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », Paris 1970, p. 18.

³¹ M. Simard, *op. cit.*, p. 31.

³² N. Renaud, « Romans et nouvelles d'Acadie, d'Ontario et du Manitoba », [dans :] *Livres et auteurs québécois : revue critique de l'année littéraire*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1982, p. 24.

³³ Cité par N. Baillargeon, « La tendresse comme seule adresse : le poète franco-ontarien a surmonté la misère de l'instabilité identitaire », *Le Devoir*, 11 mai 1998, p. B1.

³⁴ R. Melançon, *op. cit.*, p. 7.

terme proposé par Alain Ricard³⁵ — au sein de laquelle s’entrecroisent la langue dominée et la langue dominante, c’est-à-dire la langue maternelle et la langue des colonisateurs, puisque les deux langues sont pour Desbiens des langues maternelles. Pourtant, ceci n’est pas une chose facile. L’auteur lui-même avoue : « Dans ce livre je voulais dire qu’être pris entre deux cultures, c’est épouvantable [...] Toi, tu es coincé entre les deux : tu comprends les deux langues, tu parles les deux langues parfaitement mais tu n’es personne »³⁶. La traduction dans le récit de Desbiens ne serait-elle pas plutôt, suivant la définition de Casanova, un « “échange inégal” se produisant dans un univers fortement hiérarchisé ? »³⁷. L’impossibilité d’exprimer des sens exacts dans les deux textes, celui de gauche en français et celui de droite en anglais, se fonde aussi sur les rapports de domination et de force, liés incontestablement à la présence des deux langues au Canada.

Cette impossibilité trouve son reflet dans des fragments où le narrateur fait référence à l’identité,

FRANÇAIS

Pauline est une fille hippie qui a presque dix-sept ans.
Elle vit dans un petit village où il y a un hôtel, une église et une patinoire comme divertissements. (LH, 64)

ANGLAIS

Pauline is a French-Canadian hippie girl.
She’s just seventeen and you know what I mean.
She lives in a small Quebec town that has a hotel, a hockey rink and a church for entertainment. (LH, 65)

à la langue,

FRANÇAIS

Audie Murphy ne parle pas français. L’homme invisible est Audie Murphy. Il sait comment mourir.
« Hey, you sure know how to die!... » lui dit un de ses amis. (LH, 32)

ANGLAIS

Audie Murphy doesn’t speak French. The invisible man is Audie Murphy. He really knows how to die.
“Hey, you sure know how to die!...” says one of his friends. (LH, 33)

FRANÇAIS

Katerine (LH, 76)

ANGLAIS

Catherine (LH, 77)³⁸

FRANÇAIS

C’est la première job de l’homme invisible. Job, rappelons-nous, c’est le nom du gars dans la Bible qui s’est fait chier dessus par Dieu. Dieu c’est pas juste un pigeon. (LH, 76)

ANGLAIS

—

³⁵ A. Ricard, *Littératures d’Afrique noire. Des langues aux livres*, CNRS Éditions et Kartala, Paris 1995, pp. 151–172.

³⁶ Cité par G. Bélanger, « Portrait d’auteur : Patrice Desbiens », *Francophonies d’Amérique* 2, 1992, p. 95.

³⁷ P. Casanova, *op. cit.*, p. 4.

³⁸ Le prénom de l’amour de l’homme invisible. Il est orthographié à la française dans la version anglaise et vice versa.

FRANÇAIS

« I'd like to fuck them all!... » crie l'homme invisible dans sa langue maternelle. [...]

« Je voudrais toutes les fourrer !... » crie l'homme invisible dans sa langue maternelle. (LH, 98)

ANGLAIS

"I'd like to fuck them all!..." screams the invisible man in his mother tongue. (LH, 99)

ou à deux cultures qui se côtoient tout en étant parfois imperméables l'une à l'autre :

FRANÇAIS

Il mange un steak haché.
(Pas d'oignons.) (LH, 68)

ANGLAIS

He orders a hot hamburger sandwich.
Well done.
No onions.
In French. (LH, 69)

Toujours dans le contexte de la problématique langagière, rappelons que selon Lasserre, on ne peut pas parler ici de préséance de la langue française sur la langue anglaise. Il s'agirait plutôt d'une « dualité » linguistique de l'écrivain, qui l'exclut des deux groupes culturels, l'anglophone et le francophone. « Ni francophone ni anglophone, le sujet franco-ontarien serait prisonnier d'un entre-deux, d'un no man's land linguistique »³⁹, explique-t-elle. Salesse, pour sa part, constate :

Versions qui se rejoignent tout en reflétant à la fois la situation linguistique et la situation culturelle de deux communautés distinctes dans un même pays (... et dans un même livre !). Patrice Desbiens, par son écriture actualise une réalité quotidienne ... qui n'est que trop visible ... pour qui veut bien la voir ! Par son « homme invisible », bilingue de naissance, il donne une nouvelle dimension au bilinguisme⁴⁰.

PEUT-ON TRADUIRE UN ORIGINAL BILINGUE ? EN GUISE DE CONCLUSION...

Dans les contextes traductionnels se caractérisant par des enjeux spécifiques et souvent déniés, Casanova postule la nécessité de « décrire au préalable la position qu'occupent et la langue de départ et la langue d'arrivée dans l'univers des langues littéraires »⁴¹. Il s'agirait donc de juger si la langue de départ est dominée, dotée de « peu de capital littéraire », ou plutôt dominante, dotée « d'un volume important de capital littéraire »⁴². Or, il serait difficile de détecter dans le récit/story sans faille de Patrice Desbiens la position et le rôle des deux langues, qui — somme toute — forment un seul et même texte original. Selon Leclerc :

³⁹ E. Lasserre, « Identité et minorité dans l'écriture de Patrice Desbiens », [dans :] L. Hotte (dir.), *La problématique de l'identité dans la littérature francophone du Canada et d'ailleurs*, Le Nordir, Ottawa 1994, p. 77.

⁴⁰ M. Salesse, *op. cit.*, p. 80.

⁴¹ P. Casanova, *op. cit.*, p. 9.

⁴² *Ibidem*.

La lecture des deux pages est nécessaire à l'appréhension du texte dans sa globalité. En fait, vu l'unité du récit bilingue, on pourrait même aller jusqu'à avancer qu'il n'y a pas deux langues dans *L'homme invisible / The Invisible Man*, mais bien une seule, coincée entre deux versions sans commune mesure⁴³.

En effet, dans le cas de cette œuvre, nous avons affaire à un rapport de poids très inégal entre deux langues et cultures qui se heurtent mais en même temps se complètent, et qui ne suffit pas à rendre possible l'établissement d'une identité. Comment pourrait-on dans ce cas traduire un tel texte littéraire, à poétique résolument traductionnelle⁴⁴, vers une troisième langue ? Il va sans dire que toute traduction perturberait les enjeux complexes entre le « dominant » et le « dominé » propres à l'original et serait inévitablement une tentative de construire un nouvel ordre.

Du point de vue pratique, comment traduire les deux langues d'un original en deux versions qui divergent progressivement, dialoguent et s'éloignent l'une de l'autre ? La traduction de l'une des versions constituerait de fait une indication de la version première, considérée comme originale, et placerait forcément l'autre dans une position subordonnée. La traduction des deux versions, en revanche, nécessiterait une indication détaillée de la langue dans laquelle chacun des fragments était écrit, ce qui rendrait la lecture fastidieuse. On peut théoriquement imaginer une édition trilingue : avec deux langues originales et une langue de traduction, ce qui ne positionnerait aucune des langues dans une position privilégiée et permettrait de maintenir l'idée générale du récit, qui est que : « [l]a double identité culturelle, c'est deux misères qui s'additionnent, un point c'est tout »⁴⁵. Or, il semble que dans le cas du projet de Desbiens, si immergé dans la culture franco-ontarienne, une traduction dans toute autre langue serait vouée à l'échec, même bien réalisée. Les problèmes de traduction mis à part, il est cependant évident que cette troisième version de *L'homme invisible / The Invisible Man* pourrait trouver quelque utilité pour les lecteurs de la culture d'arrivée en élargissant leur perception de la culture canadienne, mais aussi pour la culture de départ, la culture franco-ontarienne, si avide de reconnaissance.

BILINGUAL ORIGINAL AND IMPOSSIBLE TRANSLATION:
ABOUT *L'HOMME INVISIBLE / THE INVISIBLE MAN*
BY PATRICE DESBIENS

Abstract

Le récit/the story entitled *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981) by Patrice Desbiens, a bilingual Franco-Ontarian writer and poet, encourages us to reflect on a bilingual original and to rethink the relationship between the centre and the periphery in the translational context. Bilingual-

⁴³ C. Leclerc, *op. cit.*, p. 497.

⁴⁴ Cf. *ibidem*, p. 496.

⁴⁵ N. Renaud, *op. cit.*, p. 44.

ism is an integral part of the book: Patrice Desbiens builds his identities on “two mother tongues” by juxtaposing the two versions of his text. A detailed analysis of the story in French and English shows important differences between them. What is more, only a simultaneous reading of the two versions makes it possible to fully understand the idea of the story and the complicated relations between the two cultures. The article is a reflection on the impossibility of translating an original built on the presence of two languages, an inherent and specific feature of Desbiens’ text.

Key words: translation, Franco-Ontarian literature, Patrice Desbiens, bilingual original.



JUSTYNA WESOLA
ORCID: 0000-0003-1098-7171
Université de Wrocław
justyna.wesola@uwr.edu.pl

TRANSFERT DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET BILINGUISME. CAS DE LA LITTÉRATURE POLONAISE DANS LES LANGUES PÉRIPHÉRIQUES D'ESPAGNE ET DE SES TRADUCTIONS PRÉALABLES EN CASTILLAN

INTRODUCTION

Comme l'a observé Marcin Kurek, « la littérature polonaise passe toujours les Pyrénées par la porte française »¹. Et à l'appui de cette thèse, il a présenté les dates de publication de la poésie de Tadeusz Różewicz et d'Adam Zagajewski, qui, effectivement, semblent confirmer le fait. Cette idée de Kurek a été l'une des motivations qui m'ont amenée à m'intéresser à la question : l'entrée de la littérature polonaise en Espagne est-elle conditionnée de la sorte, ou, pour le dire autrement, doit-elle toujours être traduite préalablement en une langue « centrale » pour entrer ensuite au pays de Cervantes dans d'autres traductions analogues ?

Une réponse exhaustive à cette question réclamerait une analyse documentée et approfondie dépassant le cadre d'un article comme celui-ci. Selon les données recueillies (essentiellement dans les catalogues de la Bibliothèque nationale polonaise² et la *Base de datos de libros editados en España* du Ministère de l'Éduca-

¹ M. Kurek, « Przypisy tłumacza w hiszpańskich przekładach współczesnej literatury polskiej » [Les notes du traducteur dans les traductions de littérature polonaise contemporaine], [dans :] E. Skibińska (dir.), *Przypisy tłumacza*, Księgarnia Akademicka, Wrocław–Kraków 2009, pp. 82–83.

² Biblioteka Narodowa, <<https://bn.org.pl/>> [consulté le 23.04.2020].

tion, de la Culture et des Sports espagnol — MECD³), le nombre de livres entrant dans la catégorie « littérature polonaise » édités en Espagne dépassait le millier en 2015⁴ et avoisine actuellement les 1200⁵. Je me risquerai toutefois à proposer un premier aperçu de la question.

L'édition de littérature polonaise en Espagne pourrait s'apparenter à un transfert entre deux langues de statut équivalent, que Johan Heilbron appellerait semi-périphériques⁶. En effet, il ne faut pas oublier que dans ce pays, à côté du castillan qui est langue officielle sur tout le territoire, il existe aussi d'autres langues qui, depuis la fin du régime du général Francisco Franco, se portent de mieux en mieux. Ce sont le catalan, le galicien, le basque, l'aragonais, le léonais et l'aranais, que je cite dans l'ordre en fonction de leur nombre de locuteurs et de l'ancienneté de leur tradition littéraire. Le catalan est en effet le plus parlé (environ 10 millions de locuteurs⁷) et la naissance de sa littérature est datée de la fin du XI^e, début du XII^e siècle. Le galicien vient en seconde position avec 3 millions de locuteurs et une littérature qui date également du moyen-âge (époque à laquelle elle est encore indifférenciée de la littérature portugaise), et le basque (euskera/euskara), en troisième position avec une littérature dont la forme écrite est plus jeune, puisqu'elle date d'environ 500 ans, et environ un million de locuteurs. Il faut cependant préciser que la moitié de ces derniers n'ont qu'une connaissance incomplète, souvent passive de la langue⁸. Quant aux trois dernières, leur importance est marginale. L'aragonais et le léonais appartiennent de fait à l'aire dialectale de l'espagnol et comptent respectivement 125 000 et 25 000 locuteurs, et l'aranais est un dialecte gascon-occitan parlé par 10 000 personnes.

³ *Base de datos de libros editados en España*, < <http://www.culturaydeporte.gob.es/cultura/libro/bases-de-datos-del-isbn/base-de-datos-de-libros.html> > [consulté le 23.04.2020].

⁴ Pour plus de détails à propos de la littérature polonaise en Espagne avant cette date, voir : J. Wesola, « La littérature polonaise en Espagne dans les années 1989–2014 », [dans :] E. Skibińska, R. Solová, K. Gostkowska (dir.), *Vingt cinq ans après... Traduire dans une Europe en reconfiguration*, Orizons, Paris 2015, pp. 105–124.

⁵ Il est difficile de donner un chiffre exact car la définition de la « littérature polonaise » est question d'interprétation (l'expression peut se référer aux œuvres écrites en polonais, aux œuvres d'auteurs d'origine polonaise, aux seules « belles lettres » ou, au contraire, à un ensemble d'écrits plus vaste). En outre, les bases de données ne sont pas forcément complètes ou certains ouvrages peuvent y être classés comme appartenant à une autre langue. Elle peuvent également omettre les traductions indirectes, qui n'ont pas été réalisées à partir de l'original.

⁶ J. Heilbron, « Towards a Sociology of Translation », *European Journal of Social Theory* 2(4), 1999, pp. 433–435, [cité d'après :] E. Skibińska, *Kuchnia tłumacza* [La cuisine du traducteur], Universitas, Kraków 2008, pp. 36–37.

⁷ Nombres de locuteurs selon les données de : « Idiomas de España », [dans :] *Wikipedia. La enciclopedia libre*, < https://es.wikipedia.org/wiki/Idiomas_de_Espa%C3%B1a#Resumen_de_todas_las_lenguas > [consulté le 8.05.2020].

⁸ « Euskera », [dans :] *Wikipedia. La enciclopedia libre*, < https://es.wikipedia.org/wiki/Euskera#N%C3%BAmero_de_hablantes > [consulté le 8.05.2020].

Dans leur immense majorité, les locuteurs des langues minoritaires sont bilingues et lisent sans problème la littérature traduite en espagnol. Des dizaines d'œuvres de la littérature polonaise ont cependant été traduites dans leurs langues périphériques. Cette situation soulève un ensemble de questions : comment fonctionne le transfert de littérature étrangère lorsque le lectorat est bilingue ? L'existence d'une traduction dans la langue dominante influence-t-elle l'édition d'une traduction en langue dominée ? Est-elle une consécration, une motivation à traduire le texte dans la langue minoritaire, ou au contraire, rend-elle cette traduction inutile puisque la langue dominante permet déjà au lecteur de connaître l'œuvre ?

PANORAMA DES TRADUCTIONS DE L'ESPAGNE PÉRIPHÉRIQUE

Selon la typologie de Pascale Casanova, le polonais est une langue dominée, tout comme les langues périphériques d'Espagne, et les traductions entre elles relèvent du « cas très rare »⁹. On est cependant en droit de penser qu'il n'entre pas vraiment dans la même catégorie, vu sa 24^e position dans le classement mondial des langues par nombre de locuteurs (selon les données d'Ethnologue de 2013)¹⁰ et ses cinq prix Nobel de littérature. L'importance marginale des langues périphériques d'Espagne transparaît ne serait-ce que dans le fait que, le catalan mis à part, elles ne figurent pas dans le catalogue de la Bibliothèque nationale polonaise (lequel distingue tout de même 81 langues dont certaines sont plus exotiques et plus éloignées géographiquement). Certains titres publiés dans ces langues y sont par erreur classés dans le domaine espagnol.

Selon la base de données du MECD, les Catalans disposent aujourd'hui de plus de 80 ouvrages de littérature polonaise traduits dans leur langue, les Galiciens, sept, et les Basques, trois¹¹. Les usagers des autres langues régionales n'en ont aucun. Pour le léonais, langue très proche du castillan reprise dans la base de données sous son nom synonyme d'*asturiano*, le MECD signale au total 2365 traductions, dont 97 de l'espagnol, 66 de l'anglais, 41 du français, 15 du catalan, 10 de l'allemand, et aucune du polonais. Pour l'aragonais (512 entrées dans la

⁹ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144, 2002, pp. 9–10.

¹⁰ *Ethnologue. Languages of the World*, <<https://www.ethnologue.com/>> [consulté le 27.01.2013].

¹¹ Au moment où nous terminions cet article, en 2020, les éditions Elkar ont sorti *Erabili goldea hilen hezurren gainetik*, version basque de *Sur les ossements des morts* d'Olga Tokarczuk, dans une traduction d'Amaia Apalauza. *L'Euskal Itzulpengintzaren datu-basea "Nor da Nor"* [Base de données de traductions basques *Who is who*] signale aussi des textes des auteurs suivants publiés dans des revues ou en ligne : Henryk Sienkiewicz (1957), Czesław Miłosz (1984, 1985), Witold Gombrowicz (1987), Leopold Staff (1991), Wisława Szymborska (1997, 2001, 2004, 2011, 2012), Stanisław Lem (2006), Jacek Dehnel (2007), Sławomir Mrożek (2013), Maciej Wojtyczko (2013), Stanisław Jerzy Lec (2016).

base de données) et l'aranais (217), il s'agit surtout de littérature originale, de manuels scolaires, de livres sur la région et d'ouvrages linguistiques consacrés à ces langues. Les rares traductions sont surtout à partir du catalan (vraisemblablement en raison de la proximité géographique), ou il s'agit de littérature pour enfants (le MECD signale des traductions et adaptations des *Aventures de Tom Sawyer*, de *Pinocchio* et de *Heidi*).

Les 90 œuvres de littérature polonaise traduites dans les langues minoritaires d'Espagne (toutes langues confondues) peuvent sembler peu de chose face aux plus de mille ouvrages traduits en castillan, mais il ne faut pas oublier que ces langues n'ont cessé d'être interdites dans le domaine public qu'après la mort du général Franco et n'ont été reconnues officiellement par la Constitution qu'en 1978. Rappelons cependant que dans les communautés autonomes qui les parlent, elles ont le statut de langues officielles à côté du castillan.

PREMIÈRE TRADUCTION QUADRUPLE DE LITTÉRATURE POLONAISE. LES ŒUVRES D'OLGA TOKARCZUK EN ESPAGNE

L'année 2019 représente un moment historique avec, pour la première fois, la publication en Espagne d'un livre polonais en quatre versions linguistiques : espagnole, catalane, galicienne et basque. Il s'agit de *Zgubiona dusza* d'Olga Tokarczuk. Les quatre versions¹² sont parues chez le même éditeur barcelonais, Thule Ediciones. L'original, illustré par Joanna Concejo — une artiste de Słupsk qui vit actuellement en France et porte le nom espagnol de son mari —, a été primé en mars 2018, dans la catégorie FICTION¹³, à l'occasion du Bologna Ragazzi Award, prix international prestigieux décerné chaque année pendant la Foire du livre de jeunesse de Bologne. Ce prix ne semble cependant pas avoir directement influencé la décision de l'éditeur, pas plus d'ailleurs que le Prix Booker décerné à Tokarczuk la même année ni le grand nombre de traductions précédentes de ses œuvres dans d'autres langues. Voici comment José Díaz, le directeur de Thule Ediciones, parle des circonstances de l'édition du livre :

Nous sommes une petite maison d'édition et normalement, nous n'avons pas les moyens d'entrer en compétition pour les livres primés. Par principe, on ne vise pas les ouvrages primés à Bologne parce qu'il y a toujours un autre éditeur qui peut payer plus que nous.

¹² O. Tokarczuk, *El alma perdida*, trad. X. Farré i Vidal / *L'anima perduda*, trad. X. Farré i Vidal / *A alma perdida*, trad. A. Garrido González / *Arima galdua*, trad. I. García Quintana, Thule Ediciones, Barcelona 2019. Dans les notes, je ne présente que les données bibliographiques des traductions en langues périphériques évoquées dans l'article et des versions espagnoles correspondantes.

¹³ Rédaction du site *Wirtualny Wydawca*, « Bologna Ragazzi Award przyznane », 12.02.2018, <<https://wirtualnywydawca.pl/2018/02/bologna-ragazzi-award/>> [consulté le 8.05.2020]. Je remercie Katarzyna Biernacka-Licznar d'avoir attiré mon attention sur ce fait et de m'avoir mise en contact avec Mme Dorota Hartwich de la maison d'édition Wydawnictwo Format.

El alma perdida m'a été proposé un an après le prix de Bologne par Karolina Jaszecka, agent de l'éditeur en Espagne, parce qu'aucun autre éditeur espagnol ne s'y était intéressé. C'est en fait un livre un peu particulier, un album illustré pour adultes, pas pour enfants, et il n'y a pas beaucoup d'éditeurs à qui ce genre d'œuvres convienne. Sur ses 52 pages, la plupart ne contiennent que des illustrations, il n'y a pas de texte, c'est pour les lecteurs visuels. Aucun éditeur n'en a voulu, car ils le trouvaient « difficile ». Cette singularité en fait aussi un livre difficile du point de vue commercial, parce qu'on n'en vend pas beaucoup, il s'adresse à un public très particulier. Olga n'avait pas beaucoup de titres publiés en espagnol, de sorte que son lectorat n'était pas très développé chez nous.

Karolina a pensé que l'ouvrage correspondait à notre profil — il est effectivement dans notre ligne éditoriale —, et quand elle me l'a présenté, le monde s'est arrêté, j'ai eu la tête qui tourne (le syndrome de Stendhal). Il était d'une beauté remarquable. Il méritait d'être édité, et nous l'avons eu à un prix raisonnable.

La raison pour laquelle nous l'avons édité, malgré des prévisions commerciales incertaines, c'est donc la beauté, ni plus ni moins. C'est un beau livre, voilà la raison de sa publication.

Et le travail de Joanna Concejo y est pour beaucoup, parce que si le texte est formidable, Joanna en a fourni une merveilleuse interprétation esthétique¹⁴.

Cette longue citation montre bien la complexité du processus au terme duquel *Zgubiona dusza* a été publié. Le principal critère décisif de sa publication a été la qualité du livre, surtout sur le plan graphique, mais on voit aussi tout l'ensemble de facteurs qui ont influencé la décision : possibilités financières et capacité de concurrence d'une petite maison d'édition, caractère particulier du livre et du public cible, présence antérieure de l'auteure sur le marché éditorial, recommandation d'une personne compétente, profil de l'éditeur. Dans son e-mail, le directeur de Thule nous apporte encore une information d'importance cruciale pour le présent article : au départ, *Zgubiona dusza* ne devait être publié qu'en espagnol et en catalan (« dans les langues dans lesquelles nous publions habituellement »¹⁵),

¹⁴ « Somos una editorial pequeña y normalmente no podemos competir por libros premiados, así que por principio no perseguimos los premiados en Bolonia pues siempre hay otra editorial que puede pagar más que nosotros. *El alma perdida* me lo presentó la agente de la editorial en España, Karolina Jaszecka, un año después de haber sido premiado en Bolonia y sin que ningún otro editor en español se interesase. Porque es un libro singular, es un álbum ilustrado para adultos, no para niños, así que hay pocas editoriales en las que este tipo de obra puede encajar. De las 52 páginas, la mayoría son solo ilustraciones, sin texto, requiere un lector visual. Ningún otro editor lo quiso, porque lo consideraban "difícil". Esa misma singularidad lo hace un libro complicado comercialmente, pues no se suelen vender mucho, se dirige a un público muy particular. Olga tenía muy pocos títulos publicados en español, así que tampoco tenía una base de lectores amplia. A Karolina le pareció que encajaba con nuestro perfil, pues publicamos libros en esa línea, y cuando me lo presentó se detuvo el mundo, me dio vértigo (síndrome de Stendhal), me pareció un libro bellissimo que merecía editarse y lo conseguimos a un precio asequible. Así que la razón de la publicación, pese a sus malos presagios comerciales, es ni más ni menos que la belleza. Es un libro bello, esa es la razón principal para haberlo publicado. Y en ello la labor de Joanna Concejo es fundamental, porque es un texto extraordinario, pero Joanna hace una interpretación estética maravillosa ». Réponse de l'éditeur par e-mail le 30.04.2020. Mes remerciements à M. José Díaz pour sa gentillesse et son autorisation de la publier. Je remercie également Mme Dorota Hartwich de la maison d'édition Wydawnictwo Format de m'avoir mise en contact avec lui.

¹⁵ J. Díaz, e-mail du 30.04.2020.

mais le prix Nobel de Tokarczuk a décidé l'éditeur à le faire paraître également en galicien et en basque, et à avancer sa publication en novembre 2019 (elle était initialement prévue pour mars 2020).

Comme l'a fait remarquer José Díaz, Tokarczuk était encore mal connue en Espagne à ce moment. Des traductions de *Prawiek i inne czasy* étaient certes parues simultanément en 2001 en espagnol (*Un lugar llamado antaño*¹⁶) et en catalan (*Un lloc anomenat antany*¹⁷), la première, d'Ester Rabasco Macías, et la seconde, d'Anna Rubió i Rodón et Jerzy Sławomirski, tandem réputé de traducteurs de littérature polonaise, mais Olga Tokarczuk avait ensuite été perdue de vue par les éditeurs espagnols. Il avait fallu attendre 2016 pour que la version castillane de *Prowadź swój plug przez kości umarłych*¹⁸ paraisse à Madrid.

La raison indirecte de l'édition de cette dernière traduction est un bon exemple de la complexité de la situation linguistique en Espagne et de la grande variété de facteurs qui entrent en compte sur ce marché éditorial. Il ne faut pas oublier que le domaine de l'espagnol ne se limite pas à la Péninsule ibérique, mais englobe aussi les deux Amériques. C'est ainsi que *Sobre los huesos de los muertos*, la traduction d'Abel Murcia, a commencé par paraître un an plus tôt, en 2015, à Mexico¹⁹. C'est peut-être sa réception favorable qui a décidé de sa publication également dans la Péninsule. D'autre part, l'édition mexicaine a vraisemblablement été inspirée par le succès du livre en France, où il est paru en 2012 dans une traduction de Margot Carlier rééditée ensuite en 2014 et (après la sortie de l'édition espagnole) en 2017. Le site de vente mexicain Sanborns cite dans sa description un passage de la critique du magazine français *L'Express* :

Olga Tokarczuk propose un fascinant polar aux accents poétiques et fantastiques [...] *Sur les ossements des morts* passe avec malice de l'intrigue criminelle et zoologique au pamphlet politique sans concession. (*L'Express*)²⁰

L'origine du titre espagnol est du reste sans mystère : le traducteur a lui-même expliqué qu'il avait repris la formule du titre français, *Sur les ossements des morts*²¹. Les traductions anglaises des deux romans (*Prawiek...* et *Prowadź...*)

¹⁶ O. Tokarczuk, *Un lugar llamado antaño*, trad. E. Rabasco Macías, Editorial Lumen, Barcelona 2001.

¹⁷ O. Tokarczuk, *Un lloc anomenat antany*, trad. A. Rubió i Rodón, J. Sławomirski, Edicions Proa, Barcelona 2001.

¹⁸ O. Tokarczuk, *Sobre los huesos de los muertos*, trad. A. Murcia, Siruela, Madrid 2016.

¹⁹ O. Tokarczuk, *Sobre los huesos de los muertos*, trad. A. Murcia, Océano, México 2015.

²⁰ « Fascinante novela criminal con toques poéticos y fantásticos... *Sobre los huesos de los muertos* salta con malicia de la intriga criminal y zoológica al panfleto político que no sabe hacer concesiones » (*L'Express*, Sólo Sanborns, <<https://www.sanborns.com.mx/producto/29463/sobre-los-huesos-de-los-muertos/>> [consulté le 08.05.2020]). La citation française originale présentée dans le texte est tirée de : B. Liger, « Le polar zoologique d'Olga Tokarczuk », *L'Express*, 20.09.2012, <https://www.lexpress.fr/culture/livre/sur-les-ossements-des-morts_1163716.html> [consulté le 8.05.2020].

²¹ A. Murcia, « Un thriller metafísico », Instituto de Estudios Turolenses, *Revista Turia*, <http://www.ieturolenses.org/revista_turia/index.php/actualidad_turia/cat/lecturas/post/un-triller-metafisico/> [consulté le 8.05.2020].

sont postérieures, de même que la mise à l'écran du second (2017). Mais jusqu'en 2019, les 37 autres langues dans lesquelles Tokarczuk a été traduite n'ont pas été un argument de poids suffisant pour qu'aucun de ses livres ne soit traduit en catalan, galicien ou basque. Le 23 octobre 2019, l'éditeur madrilène Anagrama a publié une traduction de *Bieguni (Los errantes)*²², avec sur la couverture un paratexte ne laissant aucun doute sur ses motivations : « Premio Man Booker International »²³. La version catalane du livre est sortie le lendemain chez l'éditeur barcelonais Rata et s'intitule *Cos*²⁴.

AUTRES TRADUCTIONS BASQUES

À part *Zgubiona dusza* de Tokarczuk, deux autres titres de deux autres auteurs ont été traduits en basque jusqu'à présent. *Panny z Wilka* de Jarosław Iwaszkiewicz est paru en 2004 à Guipuscoa sous le titre de *Wilkoko andereñoak*²⁵, dans une traduction d'Adam Zawiszewski. Dix ans plus tard, le traducteur a défendu une thèse de doctorat en linguistique écrite en basque. Il travaille aujourd'hui à l'Université du Pays basque (Euskal Herriko Unibertsitatea). *Wilkoko andereñoak* a été publié par les éditions Erein eta Igela dans une collection intitulée « Littérature mondiale ». La collection se compose de traductions sélectionnées par le comité de l'Association des traducteurs de langue basque (EIZIE, Euskal Itzultzaile, Zuzentzaile eta Interpretteen Elkarte) qui organise un concours de traduction annuel depuis 1990²⁶. L'EIZIE publie une liste de textes qu'elle aimerait voir traduits, les concurrents traduisent un extrait qu'ils envoient de façon anonyme, et la traduction de l'ouvrage entier est ensuite confiée au vainqueur²⁷. Selon l'information reçue du traducteur, c'est également ainsi que la procédure s'est déroulée l'année de la parution de *Panny z Wilka*²⁸.

L'édition basque a coïncidé avec la parution d'une édition polonaise des *Opowiadania* d'Iwaszkiewicz à Madrid²⁹. Dans le cas de *Panny...*, il serait difficile de voir un rapport entre la traduction basque et la traduction préalable en

²² O. Tokarczuk, *Los errantes*, trad. A. Orzeszek-Sujak, Anagrama, Madrid 2019.

²³ « *Los errantes* — Editorial Anagrama », <<https://www.anagrama-ed.es/libro/panorama-de-narrativas/los-errantes/9788433980533/PN%201016>> [consulté le 23.04.2020].

²⁴ O. Tokarczuk, *Cos*, trad. X. Farré i Vidal, Rata, Barcelona 2019; Rata Books, <<https://www.facebook.com/RataBooks/photos/a.264243900625544/929163320800262/?type=3&theater>>, 24.10.2019 [consulté le 14.05.2020].

²⁵ J. Iwaszkiewicz, *Wilkoko andereñoak*, trad. A. Zawiszewski, Alberdania, Guipuscoa 2004.

²⁶ EIZIE Elkarte, « Bildumako liburuak » [Livres de la collection], <https://eizie.eus/eu/argitalpenak/literatura_unibertsala/orainarte> [consulté le 14.05.2020].

²⁷ EIZIE Elkarte, « Itzulpen-lehiaketa 2019 » [Concours de traduction 2019], <https://eizie.eus/eu/argitalpenak/literatura_unibertsala/lehiaketa2019> [consulté le 14.05.2020].

²⁸ A. Zawiszewski, e-mail du 8.05.2020. Je remercie le traducteur pour les informations qu'il m'a fournies sur les circonstances de l'édition de *Wilkoko andereñoak*.

²⁹ J. Iwaszkiewicz, *Opowiadania*, Mediasat Group, Madrid 2004.

espagnol, car celle-ci a été réalisée 20 ans plus tôt, en 1984³⁰. Selon les données de la Bibliothèque nationale, *Las señoritas de Wilko* est parue cette année-là en même temps que *El bosque de los abedules*, la traduction de *Brzezina* du même auteur. Le passage par la France pourrait sembler une bonne explication dans ce cas, car les deux œuvres ont aussi été publiées en même temps de l'autre côté des Pyrénées. Seulement... c'était en 1938 (*Demoiselles de Wilko, Bois de bouleaux*). La réédition française de 1979 — qui s'explique par la nomination aux Oscars de la version cinématographique des *Demoiselles...* par Wajda — n'a probablement pas non plus inspiré l'édition espagnole, étant donné le long intervalle de cinq ans qui les sépare. Toutefois, le fait est que l'édition française est antérieure. Quant aux rééditions françaises (en 1985, 1992 et 1993) et aux traductions anglaise (2002, mais il y a peut-être eu une traduction antérieure dans une anthologie) et allemande (1985), elles sont postérieures à la version espagnole.

Il y a lieu de noter, en outre, qu'une autre version espagnole de *Brzezina* est également parue en 1984, de l'autre côté de l'océan, au Mexique. Elle est due aux traducteurs Barbara Stawicka-Pirecka et Mario Muñoz. Mais il ne semble pas qu'il y ait eu de corrélation entre ces deux versions, ni qu'on puisse parler d'une influence hispano-américaine. Pour preuve, *Madre Juana de los Ángeles* est paru en 1975 (réédité en 1977) à Mexico et en 1982 à La Havane, mais à ce jour, n'a toujours pas été édité en Espagne, alors que les Portugais connaissent depuis longtemps cette œuvre d'Iwaszkiewicz (éditée à Lisbonne en 1962). En 1977, ce dernier était aussi l'un des 22 auteurs polonais dont les nouvelles avaient été traduites par le futur Nobel portugais José Saramágo, probablement à partir du français.

La liste des livres polonais en version basque se termine à ce jour avec *Chrystus z karabinem na ramieniu* de Ryszard Kapuściński, sorti en 2019 sous le titre de *Kristo fusilarekin*³¹ dans une traduction d'Amaia Apalauza Ollo, traductrice et linguiste, docteure de la même *Alma Mater* que Zawiszezski, et tout comme lui, lauréate du concours de l'EIZIE (en 2015)³². Elle est depuis 2016 membre sans droit de vote de l'Académie de langue basque (*Euskaltzaindia*)³³. Apalauza Ollo a réalisé sa traduction à partir de la version castillane, mais en consultant dans les cas douteux son amie Sonia Kolaczec [*sic!* — Kołaczek ?], qui connaît le basque. Dans une interview à l'*Euskal Irrati Telebista*, Apalauza Ollo explique qu'elle a choisi Kapuściński parce que c'est l'une des plus importantes figures du journalisme international et « une référence à de nombreux points de vue », et ce livre,

³⁰ J. Iwaszkiewicz, *Las señoritas de Wilko*, trad. B. Żaboklicka, J.R. Monreal, Bruguera, Barcelona 1984.

³¹ R. Kapuściński, *Kristo fusilarekin*, trad. A. Apalauza Ollo, Katakarak, Iruñea-Pamplona 2019.

³² EIZIE Elkarte, « Bildumako liburuak » [Livres de la collection], <https://eizie.eus/eu/argitalpenak/literatura_unibertsala/orainarte> [consulté le 14.05.2020].

³³ « Amaia Apalauza Ollo », [dans :] *Wikipedia. La enciclopedia libre*, <https://eu.wikipedia.org/wiki/Amaia_Apalauza> [consulté le 14.05.2020].

parce qu'il reflète bien le regard particulier de l'auteur sur les événements dans le monde et en raison de sa façon exceptionnelle de les raconter³⁴.

Les œuvres polonaises traduites en basque sont trop rares pour qu'on puisse en tirer des conclusions certaines, mais la présence de l'auteur et de son œuvre en castillan semble toutefois y être pour quelque chose. Kapuściński est l'un des rares auteurs polonais dont presque toutes les œuvres aient été traduites en espagnol. *Panny z Wilka* est paru la même année que son édition polonaise de Madrid. Le livre de Tokarczuk vient comme complément des éditions espagnole et catalane.

AUTRES TRADUCTIONS GALICIENNES. MROŻEK ET SZYMBORSKA EN CATALOGNE

Zgubiona dusza n'est pas non plus la première traduction d'œuvre de la littérature polonaise en langue galicienne. La première, en effet, aura été un roman d'Andrzej Żaniewski, *Szczur*, paru en 1995 sous le titre de *A rata*³⁵. La situation de ce livre est particulière, car il a d'abord été publié à Paris, en traduction française, et ses versions allemande, néerlandaise et espagnole existaient déjà lorsqu'il est apparu dans les rayons des librairies polonaises. La base de données du MECD signale encore que la traduction a été réalisée à partir du polonais, ce que semble confirmer le nom de la traductrice³⁶. *A rata* est donc paru parallèlement à l'édition polonaise.

L'une des 32 entrées du catalogue du MECD correspondant aux œuvres de Sławomir Mrożek a été éditée en galicien. Elle s'intitule *O prezo da fama*³⁷ (*Cena sławy*), porte ainsi le titre d'une des nouvelles du recueil *Małe prozy* [Petites proses] publié en 1990, et ne correspond à aucune des 31 autres entrées de la base de données. Il s'agit peut-être d'une opération de l'éditeur visant à attirer l'attention de lecteurs qui, sur le marché, avaient depuis longtemps accès à un grand nombre de titres de cet auteur. L'éditeur responsable de cette publication, Rino-

³⁴ N. Velez, « Amaia Apalauza: 'Lo más especial en la obra de Kapuscinski es su mirada'. Entrevista », *Euskal Irrati Telebista*, 07.12.2019, <<https://www.eitb.eus/es/cultura/literatura/detalle/6851370/entrevista-amaia-apalauza-traductora-kristo-fusilarekin-kapuscinski-/>> [consulté le 14.05.2020].

³⁵ A. Żaniewski, *A rata*, trad. M.C. Costas Fernández, Edicións Xerais de Galicia, Vigo 1995. La base de données de la Bibliothèque nationale indique que la traduction a été effectuée à partir du polonais, mais comme me l'a fait observer un des réviseurs anonymes du présent article, selon la base de données Bitraga (Biblioteca de tradución galega), qui présente les travaux de la traductrice, le roman a été traduit de l'anglais.

³⁶ A. Żaniewski, *La rata*, trad. I. Ochlewska-Fernández, Alianza Editorial, Madrid 1994.

³⁷ S. Mrożek, *O prezo da fama*, trad. P. Cancelas, Rinoceronte Editora, Cangas 2011. Selon la base de données de la Bibliothèque nationale, la traduction a été réalisée à partir de l'original. L'information est confirmée par un article consacré à la traductrice, que m'a signalé le réviseur anonyme : M.G., « Un puente entre Polonia y Moaña », *Faro de Vigo*, 23.05.2007, <<https://www.farodevigo.es/o-morrado/2007/05/23/puente-polonia-moana-18135678.html>> [consulté le 8.03.2021].

ceronte Editora, a probablement tablé sur la rareté. Il n'a donc choisi aucun des titres déjà connus grâce à leurs versions castillane ou catalane, partant peut-être du principe que les amateurs de Mrożek ou de la littérature polonaise rechercheraient d'abord la version castillane, et que l'indisponibilité du livre dans cette langue les inciterait à le lire en galicien, langue que les autres Espagnols comprennent, surtout à l'écrit³⁸.

La présence de Mrożek en Espagne remonte à 1963, et il n'y est pas arrivé via la France, mais via le monde germanique : ses deux premières traductions ont été réalisées à partir de l'anglais et de l'allemand. Après la traduction de Violetta Beck et Jorge Segovia de 1973 — la première à partir de l'original —, Mrożek a ensuite été oublié pendant 18 ans. Sa réapparition en Espagne est une histoire strictement catalane : à partir de 1991, il devient l'affaire des éditeurs de cette région (Seix Barral, Acantilado et Quaderns Crema de Barcelone, et Vicens Vives de Valence), qui le publient toutefois souvent en deux versions linguistiques parallèles. On voit alors paraître en catalan des titres de lui qui n'ont jamais été publiés en espagnol (*Una nit qualsevol* — *Czarowna noc*, *L'escorxador i altres peces* — *Rzeźnia i inne sztuki*), mais la situation inverse est vraie aussi (*Feliz acontecimiento* — *Szczęśliwe wydarzenie*). À partir de 1997, l'édition des livres de Mrożek entre dans une nouvelle phase : les éditeurs barcelonais — surtout Acantilado, dirigé par Jaume Vallcorba Plana — commencent à livrer à leurs lecteurs des versions parallèles en castillan et catalan. Avec le temps, cette rigueur d'édition va se relâcher, et les éditions en espagnol vont prendre le dessus, étant adressées à un public plus large. On peut toutefois considérer que pour ce qui est des traductions de Mrożek, le catalan n'a jamais été dominé par l'espagnol et a toujours été sur un pied d'égalité avec lui. Peut-être Rinoceronte Editora a-t-elle voulu profiter de l'expérience catalane et a-t-elle voulu essayer de promouvoir Mrożek sur son propre terrain, en Galice.

Les raisons de l'édition de la poésie de Wisława Szymborska en galicien, et plus généralement en Espagne ne font évidemment aucun doute, comme le prouve la date des premières éditions, 1997, c'est-à-dire l'année qui a suivi le prix Nobel de la poétesse. Avant de recevoir le Nobel, Szymborska était pratiquement inconnue en Espagne, ou en tout cas, ses œuvres n'y avaient jamais été éditées sous forme de livre. C'est la Catalogne qui a réagi le plus rapidement : la plupart des éditeurs espagnols de Szymborska sont basés dans cette région (à Barcelone, Tarragone et Vic). Mais c'est en castillan qu'elle est le plus traduite. Son édition galicienne est bilingue et n'a vu le jour que très tardivement, quinze ans après le Nobel. Son éditeur n'a pas non plus porté son choix sur l'un des recueils de poèmes existants et s'est contenté d'une anthologie (*Versos escollidos*³⁹ signifie

³⁸ Selon le réviseur anonyme, il est fort probable que Rinoceronte Editora ait choisi ce titre qui n'était pas encore traduit en espagnol pour éviter la concurrence qu'aurait représenté, en Galice, une version dans cette langue.

³⁹ W. Szymborska, *Versos escollidos*, trad. L. Caeiro, Edicions Positives, Santiago de Compostela 2011.

« vers choisis »). Pour être complet et pour en terminer avec la situation du catalan, on peut ajouter qu'après l'édition galicienne, Szymborska a surtout été publiée en espagnol, mais que le catalan est peut-être en train de rattraper son retard, car un ouvrage de la poétesse est paru dans cette langue en 2018⁴⁰.

La publication de la poésie de Wisława Szymborska et du roman d'Olga Tokarczuk n'a rien de surprenant : dans les deux cas, il s'agit d'œuvres consacrées par un prix littéraire international prestigieux. C'est probablement le même genre de motivation qui est intervenu dans le cas d'une autre œuvre polonaise traduite de l'anglais en galicien, *Gottland* de Mariusz Szczygieł⁴¹. En 2007, le livre a collectionné les prix polonais, en 2 ans, il a été traduit dans 6 langues, et en 2009, il a reçu le Prix du livre européen, autant d'arguments de poids. La même année, le Prix Amphi a été décerné à Szczygieł et à sa traductrice française Margot Carlier. De quoi encourager les Espagnols à le traduire. Mais en Galice plus particulièrement, *Gottland* a été sélectionné par la Xunta de Galicia et a reçu le financement « Traduction 2017 » du département de la culture⁴². Les innombrables langues dans lesquelles *Gottland* a été traduit avant sa parution en Galice (tchèque, français, allemand, italien, hongrois, russe, ukrainien, espagnol, slovène, slovaque, serbe, bulgare, anglais, estonien et roumain) ont certainement pesé dans la décision de la Xunta. Cependant, l'intervalle de temps entre la sortie de l'original et la traduction en galicien — 11 ans — semble être un signe évident de la nature périphérique de ce marché éditorial. À ce propos, il est intéressant de noter que les Catalans n'ont pas traduit Szczygieł dans leur propre langue, ce qui est assez surprenant étant donné qu'il a été publié par Acantilado, un éditeur catalan.

Face aux Tokarczuk — Szymborska — Szczygieł — Mrożek, la traduction suivante de littérature polonaise entreprise par les éditions Rinoceronte peut paraître un choix très atypique, puisqu'il s'agit de *Mikołaja Doświadczyńskiego przypadki*⁴³. En effet, contrairement aux livres évoqués jusqu'à présent, ce roman ne fait pas partie de la littérature contemporaine, c'est-à-dire de celle que l'on traduit habituellement. Il avait jusque là déjà été traduit en trois langues que Casanova appelle centrales : le français, l'allemand et l'anglais. L'édition anglaise est relativement récente (1992), mais malgré tout très antérieure à la version galicienne. En revanche, le roman n'a jamais été traduit en espagnol ni dans une autre langue de la Péninsule ibérique. C'est cette circonstance, semble-t-il, qui a motivé l'éditeur. Les informations publiées sur son site — qui présente l'éditeur et son

⁴⁰ W. Szymborska, *Instant*, trad. J. Bielak, Eumo Editorial SAU, Barcelona 2018.

⁴¹ M. Szczygieł, *Gottland*, trad. M. Barcia, Rinoceronte Editora, Cangas 2018.

⁴² Diário Oficial da Galiza, Resolução do DOG n° 106 do 2017/6/6 — Xunta de Galicia, <https://www.xunta.gal/dog/Publicados/2017/20170606/AnuncioG0164-240517-0001_pt.html> [consulté le 14.05.2020] ; Rinoceronte Editora, <<https://rinoceronte.gal/editora/pf/gottland/>> [consulté le 14.05.2020].

⁴³ I. Krasicki, *As aventuras de Mikołaj Doświadczyński*, trad. L. García Sánchez, Rinoceronte Editora, Cangas 2019.

catalogue d'auteurs — laissent entendre que Rinoceronte se spécialise dans les titres inconnus du lecteur espagnol et pour lesquels les grandes maisons d'édition n'ont qu'un intérêt marginal. Il publie de la littérature polonaise, mais aussi des œuvres traduites d'autres langues telles le russe, hongrois, japonais, nigérien, turc, finnois, norvégien, islandais, grec, ainsi que de la littérature italienne ancienne⁴⁴.

Si l'on inclut dans la littérature polonaise non seulement les textes écrits en polonais, mais aussi ceux écrits par des Polonais — catégorie dans laquelle sont habituellement classés Joseph Conrad ou le *Manuscrit trouvé à Saragosse* —, une des œuvres publiées par Rinoceronte doit encore être signalée : les mémoires de Józef Boruwlaski, aristocrate polonais et nain de cour du XVIII^e siècle qui fut le protégé de Stanislas-Auguste Poniatowski. Boruwlaski a voyagé dans toute l'Europe pour finalement s'installer en Angleterre, où il a publié ses mémoires en français et en anglais. Elles ont ensuite été traduites en allemand, puis rééditées en français et anglais quelques années plus tard. Elles n'ont été traduites en polonais qu'en 2004, par Anna Grześkowiak-Krwawicz. Une nouvelle édition française a vu le jour en 2008, et la traduction espagnole, en 2010⁴⁵. Rinoceronte en a publié une version galicienne quatre ans plus tard⁴⁶. Ce titre ne semble pas faire partie des habitudes de la maison, mais peut-être la version espagnole était-elle épuisée et l'éditeur y a-t-il vu une occasion ?

AUTRES TRADUCTIONS CATALANES

Il résulte des données chiffrées évoquées ci-dessus qu'environ un douzième des traductions de littérature polonaise réalisées en Espagne sont des traductions en catalan. Le nombre d'éditions dans cette langue, supérieur à celui du basque et du galicien, permet de dresser un tableau de la littérature polonaise en catalan sans entrer dans le détail des titres et, cela va sans dire, d'observer certaines tendances que j'ai peut-être déjà réussi à identifier partiellement dans le cas des traductions de Mrożek. La première tendance, très nette, est à la publication en parallèle des traductions en catalan et en castillan. Cette politique éditoriale est évoquée par José Díaz dans la citation ci-dessus et se laisse observer en dressant un simple tableau des éditions de littérature polonaise année après année. À côté des nombreuses traductions de Mrożek, apparaissent un ensemble d'autres œuvres. Certaines d'entre elles ont d'abord eu une version espagnole, mais les éditions

⁴⁴ Rinoceronte Editora, « Autores », <<https://rinoceronte.gal/editora/autores-2/>> [consulté le 14.05.2020] ; Rinoceronte Editora, « Quen somos », <<https://rinoceronte.gal/editora/quen-somos/>> [consulté le 14.05.2020].

⁴⁵ J. Boruwlaski, *Memorias del célebre enano Joseph Boruwlaski, gentilhomme polaco*, trad. V. Fernández Camarero, Lengua de Trapo, Madrid 2010.

⁴⁶ J. Boruwlaski, *Memorias do famoso anano Joseph Boruwlaski*, trad. R. Vizcaino Bravo, Rinoceronte, Cangas 2014.

catalane et castillane du même titre sont datées de la même année⁴⁷. Le premier exemple de ce type est celui de *Quo vadis* de Henryk Sienkiewicz (1964). Comme l'indique Ilona Narębska, la version catalane a été réalisée après la castillane, mais elles ont été publiées en parallèle la même année, et de surcroît, il y en a eu quatre en espagnol cette année-là⁴⁸.

La deuxième tendance, plus rare, consiste à rattraper le retard en traduisant une œuvre qui existe déjà en espagnol. C'est par exemple le cas du deuxième titre polonais à avoir été traduit en catalan : *Ferdynand* de Witold Gombrowicz⁴⁹. Mais même dans ce cas, on peut observer une analogie avec la première tendance : c'est bien le texte espagnol qui a servi de base au catalan⁵⁰, mais ce dernier est paru en même temps que deux autres œuvres de Gombrowicz en castillan, *Sedución* et *Ivonne, princesa de Borgoña*⁵¹. Ces deux titres ont d'ailleurs été traduits en catalan les années suivantes par Dorota Szmidt (*Pornografía* et *Ivonne, princesa de Borgonya* sont parus en 1990). Et on pourrait citer d'autres exemples⁵².

⁴⁷ *Curs de filosofia en sis hores i quart / Curso de filosofía en seis horas y cuarto* de W. Gombrowicz (1997), *El manuscrit trobat a Saragossa / Manuscrito encontrado en Zaragoza* de J. Potocki (1990), *Informe des de la ciutat assetjada / Informe desde la ciudad sitiada y otros poemas* de Z. Herbert (1993), *L'escena de la memòria / La escena de la memoria* de T. Kantor (1997), *Vista amb un gra de sorra: antologia poètica / Paisaje con grano de arena* de W. Szymborska (1997), *La senyoreta Ningü / Niña nadie* de T. Tryzna (1998), *Solaris* de S. Lem (2001), *Un lloc anomenat Antany / Un lugar llamado Antaño* de O. Tokarczuk (2001), *Madame* de A. Libera (2002), *La bella senyora Seidenman / La bella señora Seidenman* de A. Szczypiorski (2002), *Un dia més de vida / Un día más con vida* (2003, 2008, 2010), *Viatges amb Heròdot / Viajes con Heródoto* (2006), *Crist amb la carrabina al coll / Cristo con un fusil al hombro* (2010) de R. Kapuściński, *El pianista del gueto de Varsòvia / El pianista* de W. Szpilman (2003), *Aixaqueu-vos, anem! / Levantaos! Vamos!* (2004) et *Estic a les teves mans: quaderns personals 1962–2003 / Estoy en tus manos: cuadernos personales, 1962–2003* (2014) de Jean Paul II, *Terra del foc / Tierra del fuego* de A. Zagajewski (2004), *Benvinguts a Mamoko / Bienvenidos a Mamoko* (2013) et *El meu dia / Mi día* (2017) de A. et D. Mizielniński, *El llenyater / El leñador* de M. Witkowski (2013), *El diari de la Rywka: La veritable història d'una nena jueva al gueto de Lodz / El diario de Rywka Lipszyc* de R. Lipszyc (2015), *Kulinari kultiva / Kulinario kultiva* de K. Bogucka et S. Tomilo (2016), *Ecològic Kultiva / Ecológico kultiva* de Baobaby Studio : A. Pakalska et E. Bielańska (2016), *Mercuri a la boca / Tragar mercurio* de W. Greg (2017), *Muntanyes / A la montaña!* de P. Karski (2017), *Formes trapelles / Formas traviesas* de A. Królak (2018), *El fil d'Ariadna: mites i laberints / El hilo de Ariadna: mitos y laberintos* de J. Bajtlik (2018), *El gran circ Iris / El gran circo Iris* de B. Pajdak (2019), *Sonka* de I. Karpowicz (2020).

⁴⁸ I. Narębska, *Literatura polaca en Espanya (1939–1975): autores, editores, traductores*, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Filologicznej we Wrocławiu, Wrocław 2015, pp. 67–68.

⁴⁹ *Ibidem*, pp. 71, 304.

⁵⁰ Qui d'ailleurs n'a pas été édité en Espagne ni a cette époque : W. Gombrowicz, *Ferdynand*, trad. W. Gombrowicz, Argos, Buenos Aires 1947.

⁵¹ I. Narębska, *op. cit.*, p. 71.

⁵² *La mare: comèdia de mal gust en dos actes i epíleg* de S.I. Witkiewicz (1987, éd. espagnole 1973), *Cosmos* (1998, éd. espagnole 1969) et *Diari (1953–1956)* de W. Gombrowicz (1999, éd. espagnole 1993), *La vall de l'Issa* (1998, éd. espagnole 1981) et *La ment captiva* (2005, éd. espagnole 1981) de C. Miłosz, *L'enamorat de l'Óssa Major* de S. Piasecki (2001, éd. espagnole 1944), *Les botigues de color cangella; El sanatori de la clepsidra* de B. Schulz (2001, éd. espagnoles

La troisième situation, plus rare encore dans le cas du catalan, est celle des livres qui n'ont pas été d'abord édités en castillan. Outre les œuvres de Mrożek déjà évoquées, on y trouve : *El pop o La visió hyrkanesa del món*, *Sobre la forma pura* de Stanisław Ignacy Witkiewicz (1992), *Angoixa* (2002) et *Udols d'un llop de paper* (2010) de Tadeusz Różewicz, *Eixida d'emergència* d'Ewa Lipska (2004), *Un bárbar al jardí* de Zbigniew Herbert (2009), *Amb els ulls d'una nena de dotze anys* de Janina Heschels-Altman (2012), *El defecte* de Magdalena Tulli (2015), *Una dona de cap a peus* (2015), *El llapis amb què escric* (2019) d'Anna Świrszczyńska et *No vull ser princesa!* de Grzegorz Kasdepke (2019).

CONCLUSION

Ce passage en revue des livres publiés en Espagne dans d'autres langues que le castillan permet de tirer certaines conclusions. Le caractère périphérique d'une langue peut être mesuré par le nombre de traductions produites dans cette langue, mais aussi par le temps écoulé entre la publication de l'original et l'édition en langue cible. Plus ce temps est long, plus la langue est éloignée du centre. En Espagne, pour ce qui est de la littérature polonaise, c'est la langue basque (je ne tiens plus compte ici du léonais, de l'aragonais et de l'aranais) qui se situe dans la périphérie la plus éloignée, avec seulement trois traductions dont deux réalisées plusieurs décennies après les originaux.

Les prix littéraires internationaux semblent être un critère important pour les traductions en langues périphériques : le prix Nobel a motivé l'édition de *Zgubiona dusza* dans deux langues de plus que prévu et a fait connaître Szymborska en Espagne, et le Prix du livre européen a fait la promotion de *Gottland*. D'autre part, les prix sont généralement attribués à des œuvres qui ont déjà été traduites dans plusieurs langues.

Dans les communautés multilingues, la traduction vers les langues dominées suivent l'un des deux modèles suivants, que j'appellerai pour la convenance : 1) le catalan et 2) le galicien. Pour parler par métaphore, ces langues ont le choix entre 1) un combat inégal pour le rang et le prestige de leur littérature traduite en s'alignant sur le rythme imposé par leur rivale (éditions ou rééditions simultanées), ou 2) accepter leur caractère périphérique et rechercher un créneau que la langue dominante semble ignorer, en éditant principalement des titres et des auteurs inconnus dans celle-ci. Bien sûr, la situation du catalan et du galicien telle que je viens de l'évoquer montre qu'il ne faut pas s'attendre à ce que ces modèles se présentent sous une forme pure. Ils sont plutôt à comprendre comme une cer-

1972 et 1986), *Pensaments despentinats* de S.J. Lec (2003, éd. espagnole 1997), *Una missa per la ciutat d'Arràs* de A. Szczypiorski (2004, éd. espagnole 1991), *Eben* de R. Kapuściński (2006, éd. espagnole 2002), *El diari de la Renia: L'Holocaust a través dels ulls d'una adolescent* de R. Spiegel (2020, éd. espagnole 2019).

taine tendance dominante. En effet, on trouve sur le marché espagnol des titres traduits en catalan qui n'ont pas encore paru en version castillane, alors qu'en Galice, c'est plutôt la situation inverse qui peut être observée⁵³. La présence d'une édition espagnole semble très importante dans le cas de la littérature traduite en basque : les rares traductions dans cette langue doublent des versions espagnoles existantes, et parfois même, sont réalisées à partir de celles-ci. Pour répondre à la question initiale, on peut dire que dans les communautés multilingues, selon le modèle adopté, la présence d'une traduction dans la langue dominante peut être à la fois une motivation et un frein aux traductions en langues minoritaires, mais que dans tous les cas, elle reste toujours un point de référence majeur.

Traduit par Xavier Chantry

TRANSFER OF FOREIGN LITERATURE IN BILINGUAL CONDITIONS: POLISH LITERATURE IN THE PERIPHERAL LANGUAGES OF SPAIN AND ITS EARLIER CASTILIAN TRANSLATIONS

Abstract

The study tries to answer the question of how literary translation functions in bilingual conditions. By analysing the history of Polish literature in Spanish, Catalan, Galician and Basque, the author attempts to explain how the translation into a dominant language affects translations in dominated languages. The results of the study indicate that the dominant language is always a reference point for translations in peripheral languages, although it can be both an impulse and an obstacle to their creation depending on the model of conduct adopted by the language.

Key words: Polish literature, translation, Basque, Galician, Catalan, bilingualism, literature transfer.

⁵³ La situation du catalan est nettement différente de celle du galicien et du basque : il lui est plus facile de faire concurrence au castillan car il dispose d'un lectorat fidèle et l'importance de l'industrie du livre catalane lui permet de publier non seulement dans toute l'Espagne, mais aussi dans les deux Amériques. Le galicien et le basque n'ont pas ces possibilités, même si leur dépendance du castillan a diminué ces dernières années.

J'adresse mes vifs remerciements au réviseur anonyme de cet article pour cette dernière remarque comme pour les précédentes et pour m'avoir signalé l'existence de bases de données de livres publiés en basque, galicien et catalan.



COMPTES-RENDUS



LA LITTÉRATURE COMME TÉMOIN

Témoignages et littérature d'après Auschwitz, par Fransiska Louwagie,
Brill, Amsterdam 2020, 377 pp., €127, ISBN: 978-90-04-42609-2 (hardback);
978-90-04-43068-6 (e-book).

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.68.19>

Témoignages et littérature d'après Auschwitz présente un aperçu de la création littéraire qui, faisant fi des interdictions contre l'esthétisation d'une tragédie dite sans précédent et inexprimable¹, depuis la guerre continue à attester des souffrances des victimes de la barbarie nazie. Plus spécifiquement, Fransiska Louwagie se donne pour objectif d'interroger les enjeux éthiques et esthétiques posés par les ouvrages étudiés. Elle considère ceux derniers dans une perspective à la fois comparative et transversale, c'est-à-dire en lien avec l'évolution de la mémoire de la guerre en France et avec d'autres écrits testimoniaux. Ainsi, l'auteure poursuit-elle sa réflexion soutenue sur la période de Vichy, dont témoignent ses nombreux ouvrages consacrés à Gérard Wajcman, Jorge Semprun, Piotr Rawicz et Henri Raczymow. Plus récemment, Louwagie s'est distinguée avec son travail novateur sur l'ego-histoire².

Comme tout spécialiste en littérature concentrationnaire, Louwagie se heurte au problème de l'unité de son corpus. La plupart des études existantes assurent celle-ci en sélectionnant les auteurs en fonction de leur appartenance linguistique, de leur catégorie de déporté (racial/politique), de leur sexe, ou de la distance générationnelle qui les sépare de la guerre. Au lieu d'imposer à son corpus une homogénéité potentiellement inféconde ou même inopérante, Louwagie se penche

¹ Ici, il convient de citer la formulation célèbre de Theodor W. Adorno : « écrire un poème après Auschwitz est barbare » et celle d'Elie Wiesel qui a proclamé qu'un roman sur Treblinka soit n'était pas un roman, soit n'était pas sur Treblinka (T.W. Adorno, « Kulturkritik und Gesellschaft », [dans :] *Prismen: Kulturkritik und Gesellschaft*, Deutschen Taschenbuch Verlag, Munich 1963, p. 26 — cité par K. Hoffmann, « Poetry after Auschwitz: Adorno's Dictum », *German Life and Letters* 52.2, avril 2005, p. 182 ; E. Wiesel, « The Holocaust as Literary Inspiration », [dans :] E. Wiesel, L.S. Dawidowicz, D. Rabinowicz et R. McAfee Brown (dir.), *Dimensions of the Holocaust. Lectures at Northwestern University*, Northwestern University Press, Evanston, IL, 1977, p. 7).

² M. Bragança et F. Louwagie (dir.), *Ego-histories of France and the Second World War. Writing Vichy*, Palgrave MacMillan, Basingstoke 2018.

à la fois sur les auteurs-survivants et sur ceux qui, n'ayant pas vécu la déportation eux-mêmes, ont un rapport post-mémoriel à celle-ci. De même, elle porte attention aux écrivains juifs et non-juifs, aux auteurs francophones ainsi qu'à ceux qui, comme Imre Kertész, s'expriment dans d'autres langues, et, finalement, à diverses modalités génériques. Il n'empêche que l'auteure est consciente de l'hétérogénéité de son corpus ; c'est précisément cette diversité qui a inspiré l'étiquette de « la littérature d'après Auschwitz », où Auschwitz est utilisé métonymiquement pour désigner « une rupture culturelle », plutôt qu'un camp de concentration précis (p. 2). Ce qui réunit alors les œuvres abordées par Louwagie est leur farouche volonté de transmettre l'expérience de la violence nazie ou, autrement dit, leur adhérence au « pacte testimonial ». Analogique au « pacte autobiographique », tel qu'il a été défini par Philippe Leujene, ce dernier se manifeste par des constatations « je le jure », « j'y étais » ou « je me souviens » (p. 16).

Témoignages et littérature d'après Auschwitz se divise en trois parties. La partie théorique (qui fait office d'introduction à l'ouvrage) offre une esquisse de l'évolution de la littérature testimoniale et des débats qui entourent celle-ci. Ces débats portent sur la valeur historique du témoignage littéraire, laquelle a été mise en question par *Fragments* (1995) de Binjamin Wilkomirski³ ; sur son caractère inévitablement fictionnel ; sur l'identité du témoin (le bourreau peut-il se poser en témoin historique fiable ?) ; sur la tension entre l'histoire et la mémoire à « l'ère du témoin »⁴ ; et, finalement, sur la notion de « témoin de témoin » à l'époque où les survivants se font de plus en plus rares. Ensuite, Louwagie introduit la terminologie utilisée dans son étude, y compris le terme clé « œuvre-témoignage » (p. 4). Emprunté à Claude Mouchard⁵, celui-ci se réfère à un récit qui, rédigé sous l'effet des destructions massives et organisées du XX^e siècle, s'engage dans le pacte testimonial, tout en s'inscrivant dans le champ littéraire.

Ce sont les « œuvres-témoignages » de cinq écrivains qui font l'objet de l'analyse dans la première partie analytique. Chapitre 1 s'attarde sur le questionnement de l'humanisme, qui est au cœur du témoignage d'Robert Antelme de son emprisonnement à Buchenwald en tant que déporté politique. La faible réception de *L'Espèce humaine* (1947) est symptôme de la domination de l'imaginaire populaire par le résistantialisme gaullien, selon lequel les Français auraient unanimement résisté contre les nazis, et qui a marginalisé l'expérience des déportés, tout en étouffant la spécificité de la mémoire juive⁶. Chapitre 2 se tourne vers André Schwartz-Bart, un écrivain quelque peu oublié aujourd'hui, qui, à l'encontre d'Antelme, de Jorge Semprun ou de Piotr Rawicz, a échappé à la déportation. Récompensé par le Prix Goncourt, son roman *Le Dernier de Justes* (1958) conçoit

³ *Fragments* s'est avéré une fiction élaborée et son auteur un imposteur.

⁴ A. Wiewiorka, *L'Ère du témoin*, Hachette, Paris 2002.

⁵ C. Mouchard, *Qui si je criais...? Ouvres-témoignages dans les tourments du XX^e siècle*, Laurence Teper, Paris 2007.

⁶ Le récit n'a connu succès qu'en 1957, quand il a été réédité chez Gallimard.

Auschwitz comme l'accomplissement de l'antisémitisme européen. Le chapitre mentionne aussi les écrits que Schwartz-Bart a consacrés au racisme et à l'esclavage, ce qui, à la lumière des théories récentes, aurait fait de son écriture emblème de « la mémoire palimpseste » ou de « la mémoire multidirectionnelle »⁷. Le chapitre suivant est dédié à Rawicz, écrivain juif-polonais, qui a survécu à la Shoah en cachant son identité. Son roman *Le Sang du ciel* (1961) a polarisé la critique par, d'un côté, son rejet de la pudeur associée à l'écriture concentrationnaire à travers la place importante qu'il accorde à la sexualité, et, de l'autre, sa représentation des victimes juives en complices de leurs bourreaux.

Dans la deuxième partie analytique, Louwagie dirige son attention, d'abord, vers « la génération liminale ». Mieux connue comme « la génération 1.5 », celle-ci comprend ceux qui, comme Georges Perec ou Raymond Federman, étaient enfants pendant la guerre⁸. Contrairement à l'œuvre perequienne, qui a été amplement étudiée, celle de Federman reste méconnue en France, malgré l'intérêt y porté dans le monde anglophone⁹. Ayant échappé à la rafle du Vel' d'Hiv grâce à sa mère, qui l'a poussé au dernier moment dans un débarras, Federman s'est établi aux États-Unis, où il s'est adonné à l'étude de l'auteur franco-irlandais, Samuel Becket, tout en créant sa propre œuvre littéraire bilingue et expérimentale. Sur le plan thématique, les ouvrages non-linéaires et métafictionnels de l'auteur reviennent souvent sur sa survie quasi-miraculeuse et sur la perte de sa famille.

Si les écrits des auteurs de la deuxième génération analysés dans la suite du livre sont en majorité plus conventionnels que la surfiction de Federman, le roman de Gérard Wajcman en fait exception. Notamment, *L'Interdit* (1986) se compose surtout des notes infrapaginales assez énigmatiques, tandis que le texte est « perdu, effacé ou absent » (p. 283). Wajcman lui-même explique la mise en forme de son roman par l'exclusion de la langue yiddish qu'il a subie enfant. La deuxième partie analytique s'achève par une analyse de l'œuvre de Michel Kichka, fils d'Henri Kichka, témoin infatigable de son expérience concentrationnaire. Né en Belgique, mais vivant en Israël, Kichka est connu pour son travail d'illustrateur et de caricaturiste satirique. Inspiré par *Maus* d'Art Spiegelman, son roman graphique *Deuxième génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père* (2012) se focalise, contrairement à *Maus* qui s'intéresse surtout aux parents de l'auteur, sur l'expérience des enfants des survivants.

⁷ M. Silverman, *Palimpsestic Memory. The Holocaust and Colonialism in French and Francophone Fiction and Film*, Berghahn Books, New York 2013 ; M. Rothberg, *Multidirectional Memory. Remembering the Holocaust in the Age of Decolonisation*, Stanford University Press, Stanford, CA, 2009.

⁸ S. Rubin Suleiman, « The 1.5 Generation : Thinking about Child Survivors and the Holocaust », *American Imago* 59.3, automne 2002, pp. 277–295.

⁹ J.R. Di Leo (dir.), *Federman's Fictions. Innovation, Theory, Holocaust*, SUNY Press, New York 2011. L'ouvrage collectif comporte des essais par Dan Stone, Susan Suleiman et Brian McHale.

En somme, le livre de Louwagie est une tentative opportune et importante de combler la pénurie d'études de la littérature de la Shoah dans la langue française. D'ailleurs, en choisissant les auteurs qui « viennent d'horizons différents, [qui] ont été sujets à des expériences variées, [qui] se réfèrent à divers cadres interprétatifs et s'expriment à travers un large éventail de formes littéraires et de langues » (p. 4), l'auteure nous invite à contempler la création des écrivains qui se côtoient rarement dans des ouvrages critiques. Son livre offre une analyse claire et lucide, qui s'appuie sur une érudition exceptionnelle en ce qui concerne la période de Vichy. Il est dommage, pourtant, que Louwagie — surtout en tant que femme — ne fasse références aux écrivains de son propre sexe qu'en passant. J'aurais aimé lire des chapitres sur Sarah Kofman ou sur la romancière judéo-polonaise de la langue française, Anna Langfus, dont le roman *Les Bagages de sable* (1962) a obtenu le Prix Goncourt et dont l'œuvre très riche n'a pas encore reçu la considération qu'elle mérite.

Helena Duffy

ORCID: 0000-0002-6047-9952

Université de Wrocław / Turun Yliopisto

helena.duffy@uwr.edu.pl / helena.duffy@utu.fi

UN PANORAMA DES DICTIONNAIRES ESPAGNOLS

Niezwykłe losy słowników. Historia leksykografii hiszpańskiej

[L'exceptionnel destin des dictionnaires. Histoire de la lexicographie espagnole],
par Ewa Stala, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2020,
208 pp., ca € 8 (paperback), ISBN: 978-83-233-4897-9.

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.68.20>

Le titre du dernier ouvrage d'Ewa Stala — lexicologue, lexicographe, métalexigraphe et historienne de la langue espagnole¹, professeure à l'Université Jagellonne de Cracovie — ne dévoile que partiellement son contenu. On pourrait croire, par exemple, qu'il s'agit uniquement de la lexicographie monolingue et même, seulement de la lexicographie monolingue générale. Or, le champ d'inves-

¹ Voir notamment : M. Filipowicz-Rudek, E. Stala, *Kieszonkowy słownik hiszpańsko-polski, polsko-hiszpański*, Wydawnictwo Zielona Sowa, Kraków 2004 (2^e éd. 2008) ; E. Stala, *Los dobles etimológicos en español (1611–1739)*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2012 ; E. Stala, *El léxico español en el "Waaren-Lexicon in zwölf Sprachen" de Ph. A. Nemnich*, Peter Lang, Frankfurt am Main 2015.

tigation de l'auteure s'ouvre à tous les dictionnaires dans lesquels l'espagnol est présent, c'est-à-dire à des ouvrages unilingues, bilingues et plurilingues, généraux et spécialisés, à des dictionnaires de langue aussi bien qu'à des dictionnaires encyclopédiques. Qui plus est, Stala ne se limite pas à l'espagnol d'Espagne, mais prend en compte les différentes variétés parlées sur le continent américain.

Il va de soi qu'une description, aussi sommaire soit-elle, de tous ces différents types d'ouvrages dans le cadre d'une monographie est une tâche impossible à accomplir, et la chercheuse en est parfaitement consciente (*cf.* introduction, pp. 9–11). En effet, même si l'index des dictionnaires cités dans son étude (pp. 177–189), qui permet de les y repérer facilement, contient environ 450 titres², ce n'est toujours qu'une fraction de la production lexicographique potentiellement concernée. Comme principal critère de sélection des ouvrages présentés, Stala a retenu leur notoriété, mais maintes fois, elle mentionne des dictionnaires moins connus, négligés même, et pourtant intéressants du point de vue du matériau lexical qu'ils renferment. Ainsi, l'auteure a su faire ses choix, en s'appuyant sur sa propre recherche, ce qui lui a en outre permis de corriger quelques inexactitudes relevées dans des travaux métalexigraphiques.

De par son caractère d'esquisse, voire de survol, ce livre s'adresse avant tout à un public non ou peu spécialiste : à des polonophones désireux de connaître l'histoire des dictionnaires espagnols, et en particulier à des étudiants d'espagnol (*cf.* p. 9) ; ces derniers y trouveront de nombreux conseils de lectures dans cette langue leur permettant d'approfondir leur savoir dans le domaine (méta) lexicographique³ ; la présence de ces indications est un grand atout de l'ouvrage.

Étant donné le profil du lecteur, le premier chapitre (pp. 13–17), à caractère purement théorique, est réduit à un strict minimum : Stala y explique notamment les termes *leksykografia* et *metaleksykografia*⁴, *mikrostruktura* et *makrostruktura*, y propose une typologie des dictionnaires empruntée à Piotr Żmigrodzki, et rappelle les principaux types de définition distingués par Witold Doroszewski. Remarquons que cette brève présentation est focalisée uniquement sur les dictionnaires monolingues alors que, premièrement, le critère du nombre de langues s'avère cru-

² Comme plusieurs de ces ouvrages sont anonymes, l'auteure a choisi de lister tous les dictionnaires par ordre alphabétique de leurs titres et de réduire les données bibliographiques au minimum (titre, date de parution si connue, auteur si connu) ; la conséquence négative de ce choix est que le lecteur est privé d'information sur le lieu de l'édition et l'éditeur, sans compter d'autres précisions utiles. Nous reconnaissons toutefois que pour plusieurs raisons qui méritent sans doute une analyse à part, rédiger une notice bibliographique complète de dictionnaire est une tâche particulièrement pénible et compliquée, et qu'il est quasiment impossible d'élaborer un moule facilement applicable à tous les cas de figure.

³ Ces conseils sont avant tout donnés dans des notes en bas de page, dont le nombre total dépasse 200.

⁴ Qu'il nous soit permis d'ajouter à la liste d'études polonaises citées dans ce contexte un ouvrage de T. Piotrowski, absent de la bibliographie : *Zrozumieć leksykografię*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2001 (voir notamment pp. 18–32).

cial dans l'organisation de l'ouvrage recensé et que, deuxièmement, la microstructure d'un monolingue ne recoupe que partiellement celle d'un bilingue. En outre, au fil des pages, on rencontre des termes dont la signification risque d'être peu transparente non seulement pour un lecteur non initié, mais parfois aussi pour un public plus averti, tels que *słownik jednokierunkowy, jednostronny, półdwujęzyczny, ideologiczny* ('dictionnaire monodirectionnel, unilatéral, semi-bilingue, idéologique') ; certains auraient gagné à être expliqués, ne serait-ce que dans des notes en bas de page ou dans un petit glossaire placé à la fin de l'ouvrage⁵. En élargissant la perspective, la métalexicographie, et en particulier la métalexicographie bilingue, est une discipline relativement jeune⁶ ; pour cette raison, sa terminologie polonaise n'est pas encore entièrement établie et comporte toujours de nombreuses lacunes. L'ouvrage de Stala contribue à son enrichissement et à sa fixation.

Dans les chapitres II à VI, qui constituent le corps du livre, la présentation suit *grosso modo* l'ordre chronologique, à commencer par les débuts de la lexicographie espagnole (pp. 19–34). Dans cette partie de l'ouvrage, l'auteure remonte néanmoins à une époque antérieure à la naissance de l'espagnol pour évoquer Saint Isidore de Séville et l'impact de ses *Étymologies* sur la future pratique lexicographique et la pensée linguistique (pp. 19–20). La section suivante (pp. 20–27) porte sur le lent essor de la lexicographie au Moyen Âge ; il y est question des gloses lexicales et des premiers glossaires. Stala décrit plus en détail les *Glosas Emilianenses* et les *Glosas Silenses*, figurant parmi les monuments les plus anciens de la langue espagnole *in statu nascendi*, et mentionne quelques glossaires plus récents, des XIV^e et XV^e siècles, ainsi que des listes de mots espagnols datant du XV^e siècle. Dans le même siècle apparaissent les premiers dictionnaires bilingues, auxquels est consacrée la dernière section du chapitre (pp. 28–34) ; ici, l'auteure se concentre sur les œuvres d'Alfonso Fernández de Palencia et d'Elio Antonio de Nebrija, tout en signalant l'existence de quelques autres ouvrages moins connus.

Le chapitre III, le plus volumineux (pp. 35–76), porte sur la lexicographie des XVI^e et XVII^e siècles, période correspondant à la constitution de l'espagnol en tant que langue nationale et communément appelée le « siècle d'or ». En guise d'introduction (pp. 35–38), Stala discute du statut du latin et de l'espagnol à cette époque, puis présente les dictionnaires plurilingues d'Ambroise Calepin et de Noël de Berlaimont, et aussi des dictionnaires thématiques, dits *Nomenclaturas*. Le deuxième sous-chapitre a pour thème la lexicographie bilingue ; après avoir mentionné le premier bilingue — un dictionnaire espagnol-arabe —, des ouvrages destinés à faciliter l'apprentissage du latin, et la lexicographie hispano-asiatique (pp. 39–41),

⁵ Cette dernière solution a été adoptée par exemple par D. Melnikienė (cf. *Le dictionnaire bilingue. Un miroir déformant ?*, Hermann, Paris 2013) ou J. Pruvost (cf. *Les dictionnaires français outils d'une langue et d'une culture*, Ophrys, Paris 2006).

⁶ Voir à ce propos C. Rey, « Les contours d'une discipline moderne et toujours en évolution : la métalexicographie », [dans :] A.-M. Chabrolle-Cerretini (dir.), *Paradigmes et concepts pour une histoire de la linguistique romane*, Lambert-Lucas, Paris 2017, pp. 97–113.

l'auteure traite des dictionnaires comparant l'espagnol au français (pp. 41–43)⁷, à l'italien (pp. 43–47), à l'anglais (pp. 47–49), au néerlandais (pp. 49–50), à l'allemand (pp. 50–51) et à une autre langue de la Péninsule Ibérique (basque, portugais ; pp. 51–52). Le sous-chapitre suivant (pp. 52–56) décrit les dictionnaires de spécialité⁸, qui réunissent, par exemple, le vocabulaire lié à l'architecture, au droit ou à l'art de naviguer ; l'existence de ces derniers ouvrages distingue la lexicographie espagnole de la production lexicographique européenne de l'époque. Ensuite, Stala passe en revue les dictionnaires étymologiques (pp. 56–60), en attirant l'attention du lecteur sur un ouvrage de Francisco del Rosal datant du début du XVII^e siècle. Suit un sous-chapitre entièrement consacré au *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611) de Sebastián de Covarrubias, premier dictionnaire monolingue de l'espagnol (pp. 60–73) ; la chercheuse aborde les questions relatives à sa macro et microstructure, à l'information étymologique et aux sources utilisées, et décrit le supplément à cet ouvrage. Une revue des dictionnaires élaborés au cours du XVI^e siècle et considérés comme étant de moindre importance (pp. 73–76) clôt ce long chapitre.

Le XVIII^e siècle voit la naissance de la lexicographie dite académique ; il s'agit des dictionnaires publiés par l'Académie royale espagnole (RAE), fondée en 1713. À ce propos, la première section du chapitre IV, qui embrasse cette période, a essentiellement pour objet le premier dictionnaire publié par la RAE entre 1726 et 1739, connu sous le nom de *Diccionario de Autoridades* (pp. 77–82), et le *Diccionario de la lengua castellana* (1780) qui en constitue une version abrégée (cet ouvrage a connu pas moins de 23 éditions dont la dernière date de 2014). En ce qui concerne la lexicographie non académique, l'auteure se focalise sur le dictionnaire général en quatre volumes (1786–1793) du jésuite Esteban de Terreros y Pando, premier ouvrage à inclure de manière systématique le lexique de différents domaines scientifiques et techniques (pp. 86–90). Le troisième sous-chapitre (pp. 90–95) offre une présentation succincte de certains dictionnaires bilingues, rédigés pour les paires de langues espagnol d'une part et arabe, français, italien, anglais, néerlandais, allemand, basque, portugais de l'autre, sans oublier plusieurs langues d'Amérique et d'Asie, tel l'otomi ou le chinois. À la fin, sont cités quelques dictionnaires plurilingues (pp. 95–96).

Stala consacre relativement peu de place à la lexicographie du XIX^e siècle (chapitre V, pp. 97–110), marquée avant tout par 10 éditions du dictionnaire de l'Académie royale espagnole (DRAE). Quant à la lexicographie non académique (pp. 97–104), outre des ouvrages dérivés du DRAE, l'auteure se concentre sur un dictionnaire de Vicente Salvá (1846), premier monolingue moderne, et sur les

⁷ Pour une vue d'ensemble de ces bilingues, se reporter à A. Sierra Soriano, « La lexicographie bilingue français-espagnol : tradition et modernité », *Quaderns de Filologia. Estudis lingüístics* XV, 2010, pp. 219–235.

⁸ Nous adoptons la terminologie de J. Pruvost (*op. cit.*, pp. 138–142) qui oppose les dictionnaires de spécialité aux dictionnaires spécialisés.

travaux de Joaquin Dominguez, à qui on doit notamment le premier dictionnaire encyclopédique (1846–1847). La section suivante (pp. 105–108) présente une sélection de dictionnaires de spécialité, qui visent des domaines tels que la nature, l'industrie, l'architecture, le droit ou l'agriculture, et de dictionnaires spécialisés (des synonymes, des rimes, des proverbes, onomasiologiques, étymologiques, prescriptifs). Le projet lexicographique le plus important semble être celui d'un dictionnaire combinatoire de l'espagnol dont les deux premiers volumes (lettres A–D), rédigés par le Colombien Rufino José Cuervo, paraissent respectivement en 1886 et 1893 ; l'ouvrage sera terminé un siècle plus tard. Pour ce qui est des bilingues (pp. 108–110), Stala souligne surtout le développement de la lexicographie hispano-française, italienne et anglaise, et note le nombre grandissant de dictionnaires qui comparent des langues de la Péninsule Ibérique.

Au XX^e siècle, la production lexicographique devient numériquement si importante que dans certaines sections du chapitre VI qui lui est consacré (pp. 111–138), on ne trouve guère que des titres de dictionnaires cités en exemple. Pour ce qui est des dictionnaires généraux (pp. 112–115), le *Diccionario de uso* (1966–1967) de Maria Moliner est mis en exergue. Stala évoque ensuite plusieurs dictionnaires onomasiologiques, étymologiques, bilingues (notamment pour les paires de langues espagnol-chinois, arabe, français, italien, anglais, allemand, catalan, portugais et basque) et plurilingues (pp. 116–119). Après, l'auteure présente de manière plus exhaustive le dictionnaire historique de l'espagnol (pp. 120–124), signale un ensemble de presque 70 ouvrages représentatifs de la lexicographie espagnole, accessible sur le site de l'Académie, et aborde le *Nuevo Tesoro Lexicográfico del español* (2007). Une section à part est réservée aux corpus électroniques (pp. 125–127), à la lexicographie d'apprentissage (pp. 127–130), aux derniers apports de la lexicographie espagnole (pp. 130–133), à la lexicographie numérique (pp. 134–135) et, enfin, aux travaux métalxicographiques, à caractère majoritairement bibliographique (pp. 135–138).

L'originalité du chapitre VII (pp. 139–157) tient à ce qu'il apporte une vue d'ensemble de la lexicographie hispanophone de l'Amérique du Sud, un sujet souvent marginalisé alors qu'il ouvre de larges perspectives d'investigation. Après avoir fourni des repères historiques (pp. 139–141), Stala retrace l'histoire de la lexicographie hispano-amérindienne en se concentrant sur les dictionnaires bilingues et plurilingues de la période coloniale (pp. 141–151). On apprend que les premières gloses et le premier dictionnaire datent du milieu du XVI^e siècle et se rapportent au nahuatl, langue indigène du Mexique ; de nombreux manuscrits mentionnés par l'auteure portent, entre autres, sur l'otomi, le matlatzinca, le cakchiquel, le tzeltal ou le maya. C'est à la même période que le premier ouvrage est imprimé : il s'agit du dictionnaire bilingue espagnol-mexicain (nahuatl) d'Alonso de Molina (1555) ; suivent les dictionnaires du tarasco et du quechua. Au XVII^e siècle, la liste des ouvrages lexicographiques (manuscrits et imprimés) s'enrichit notamment de dictionnaires qui comparent l'espagnol à des langues des Andes.

Les dictionnaires du XVIII^e siècle, dont une partie sont toujours manuscrits, reproduisent le modèle de leurs prédécesseurs dont les origines sont à chercher dans les travaux de Nebrija. Un autre point commun des ouvrages traités dans ce volet du livre est que leurs auteurs sont presque tous des missionnaires. Au XIX^e siècle apparaissent les premiers dictionnaires portant sur les variétés de l'espagnol utilisées dans différents pays d'Amérique. Le chapitre se termine par un survol des travaux métalxicographiques (pp. 155–157).

Les lecteurs polonais apprécieront sans doute le dernier chapitre (pp. 159–169), consacré à la lexicographie polono-espagnole⁹. Si les langues polonaise et espagnole se rencontrent d'abord dans des dictionnaires plurilingues, tels que le dictionnaire de Calepin (à partir de son édition de 1585), le *Thesaurus polyglottus* de Hieronymus Megiser de 1603 ou l'*Hexaglosson Dictionarium* publié à Varsovie en 1646 (cf. pp. 159–163), les premiers ouvrages bilingues n'apparaissent que dans les années 1920 : il s'agit d'un bref lexique espagnol-polonais (environ 780 mots) placé à la fin d'un manuel de Franciszek Baturewicz (1922) et d'un dictionnaire minimum (environ 5000 mots) de Zygmunt Białobrzęski (1927 ; cf. pp. 163–164). À partir de la fin des années 1930, les dictionnaires généraux bilingues se font plus nombreux et leur volume augmente considérablement pour atteindre 40 000 mots dans le dictionnaire portatif espagnol-polonais de Stanisław Wawrzękowicz et Kazimierz Hiszpański (1982) ; cet ouvrage sera complété par le dictionnaire polonais-espagnol d'Oskar Perlin et Jacek Perlin (1995 ; cf. pp. 166–167). Le tournant des siècles et le début du XXI^e siècle se démarquent par l'apparition des dictionnaires autres que généraux : spécialisés, de spécialité, onomasiologiques, en images, et aussi des dictionnaires sur support informatique (pp. 167–169).

Le livre de Stala, très bien documenté, contient une riche bibliographie (pp. 191–206) ; celle-ci serait encore plus étoffée si l'auteure y incluait les ouvrages cités d'après une tierce source. En outre, l'information présentée ne se rapporte parfois qu'à la première édition de l'ouvrage, alors que le lecteur pourrait être davantage intéressé par les éditions plus récentes et mises à jour¹⁰.

Une quarantaine d'illustrations (cf. pp. 173–175 pour la liste qui permet de les localiser au fil des pages) et de nombreux exemples constituent un grand atout du livre dont ils facilitent la réception. Certes, nous aimerions qu'il y en ait davantage encore, mais cela prouve seulement que l'auteure a atteint son but : elle a réussi

⁹ Parmi les langues qui peuplent l'ouvrage de Stala, le polonais est le seul représentant de la famille slave ; soulignons l'absence de toute mention sur les dictionnaires comparant l'espagnol et le russe.

¹⁰ Par exemple, en plus d'informer uniquement sur la première édition du livre de S. Urbańczyk (*Słowniki, ich rodzaje i użyteczność*, Ossolineum, Wrocław 1964), il serait opportun de mentionner l'existence de sa quatrième édition, modifiée et élargie, contenant notamment un chapitre sur les dictionnaires parus dans les années 1990 rédigé par B. Sieradzka-Baziur (cf. S. Urbańczyk, *Słowniki i encyklopedie. Ich rodzaje i użyteczność*, Towarzystwo Miłośników Języka Polskiego, Kraków 2000). Pareillement pour *Wprowadzenie do leksykografii polskiej* de P. Żmigrodzki (Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2003) dont il existe une troisième édition, élargie, datant de 2009.

à nous donner l'envie d'en savoir plus sur les dictionnaires, de les consulter et même de les étudier. En effet, tout au long de son ouvrage, jusques et y compris dans sa brève conclusion (pp. 171–172), Stala dépasse le cadre de la vulgarisation et signale plusieurs problèmes et questions qui méritent une analyse approfondie, indique des pistes de recherche, en convainquant le lecteur qu'il y a de l'avenir pour la métalexigraphie espagnole. C'est pourquoi nous recommandons cette synthèse sur les dictionnaires espagnols — premier texte de ce type publié en Pologne — également aux spécialistes.

Witold Ucherek
ORCID: 0000-0002-7954-7206
Université de Wrocław
witold.ucherek@uwr.edu.pl

INFORMACJA DLA AUTORÓW

1. Wszystkie artykuły publikowane w Czasopiśmie są recenzowane.
2. O przyjęciu tekstu do recenzji Autorzy zostaną poinformowani w ciągu 30 dni za pośrednictwem poczty elektronicznej na wskazany przez nich adres.
3. O pozytywnej recenzji i przyjęciu tekstu do wydania Autorzy zostaną poinformowani w ciągu 30 dni.
4. Recenzje zostaną przesłane Autorom, którzy zobowiązują się do dokonania zasugerowanych w nich poprawek i korekt.
5. Przyjęty do druku tekst ukaże się nie później niż w ciągu 2 lat od momentu zakwalifikowania go do druku.
6. Teksty należy nadsyłać w formacie dokumentów programu Word lub tekstu sformatowanego RTF. Maksymalna objętość tekstu:
 - a) artykuł ze streszczeniem oraz słowami kluczowymi — 18 000–36 000 znaków ze spacjami,
 - b) recenzja — 6000–9000 znaków ze spacjami.
7. Szczegółowe informacje dotyczące formatowania tekstów oraz sporządzania przypisów znajdują się na stronie www.wuwr.com.pl w zakładce „Dla Autorów” oraz na stronie Czasopisma: www.ifr.uni.wroc.pl.
8. Teksty odbiegające od podanych standardów będą odsyłane do Autorów z prośbą o dostosowanie ich do wymogów pisma.
9. Wydawnictwo zastrzega sobie prawo do dokonywania poprawek redakcyjnych tekstów.
10. Przesłanie przez Autora tekstu do Redakcji Czasopisma jest równoznaczne z jego oświadczeniem, że przysługują mu autorskie prawa majątkowe do tego tekstu, że tekst jest wolny od wad prawnych oraz że nie był wcześniej publikowany w całości lub części ani nie został złożony w redakcji innego czasopisma, a także z udzieleniem nieodpłatnej zgody na wydanie tekstu w czasopiśmie „Romanica Wratislaviensia” oraz jego nieograniczone co do czasu i terytorium rozpowszechnianie, w tym wprowadzenie do obrotu egzemplarzy czasopisma oraz odpłatne i nieodpłatne udostępnianie jego egzemplarzy w internecie. Wszystkie udostępnione przez Wydawnictwo artykuły, w formacie PDF, znajdują się na stronie www.cns.wuwr.pl.
11. Autorzy są zobowiązani do wykonania korekty autorskiej w ciągu 7 dni od daty jej otrzymania. Niewykonanie korekty w tym terminie oznacza zgodę Autora na wydanie tekstu w postaci przesłanej do korekty.
12. Po opublikowaniu artykułu Autor otrzymuje nieodpłatnie jeden egzemplarz drukowany czasopisma „Romanica Wratislaviensia”.
13. Autorzy nie otrzymują honorarium autorskiego za przekazane artykuły.
14. Teksty w wersji elektronicznej (drogą mailową lub tradycyjną na nośnikach cyfrowych) prosimy nadsyłać na adres:

dr hab. Natalia Paprocka
Instytut Filologii Romańskiej
pl. Nankiera 4
50-140 Wrocław
Polska
lub
natalia.paprocka@uwr.edu.pl



Pour la commande des volumes s'adresser à :
Dział Sprzedaży
Wydawnictwa Uniwersytetu Wrocławskiego Sp. z o.o.
50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15
tel. + 48 71 3752885
e-mail: marketing@uwur.com.pl
www.wuwr.com.pl

Les librairies de Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego:
• Księgarnia internetowa: www.wuwr.com.pl
• Księgarnia Uniwersytecka
50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15
tel. + 48 71 3752923

